REVUE

DES

DEUX MONDES

XCV^e ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

REVUE

DES

DEUX MONDES

XCVe ANNÉE. — SEPTIÈME PÉRIODE

TOME TRENTIÈME

PARIS

BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES

RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1925

HIVER

DEUXIÈME PARTIE (1)

Une semaine s'était écoulée depuis le retour d'Émilie. Ni la nuit conjugale, — reprise aussi tranquillement qu'une paire de bœufs reprend le joug après l'hiver, — ni les jours attristés par trop de bonne volonté que chacun mettait gauchement à se contraindre selon le goût de l'autre, n'avaient apporté le rayon de chaleur et la chose inconnue qu'espérait vaguement la pauvre Émilie, depuis le jour où elle avait reçu la lettre de Jacob. Elle vérifiait qu'il n'y avait rien de plus dans cette sorte de vie que ce qu'elle y avait su voir pendant sa première expérience : la mélancolie du vieillissement, le rêve, une très obscure inquiétude charnelle avaient prêté à cette réalité de jadis des couleurs trompeuses qui, déjà, se fanaient. C'était la perte d'une naïveté, comme au début du mariage, un renouveau de déception.

Quant à Vogler, il s'adaptait placidement, trop discipliné dans son âme, pour que l'amour sauvage et défendu vînt troubler sa vie de devoir. Il avait introduit auprès d'Émilie la petite Salomé, la voyait aller et venir dans la maison comme il l'avait souhaité au temps de sa solitude. L'oiseau craintif était charmé ; la belle jeune fille encore timide, rencoignée, se laissait pourtant voir. Loin du feu, dans la partie sombre de la chambre, vraiment pareille à une grive qu'on a ramassée dans

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre.

la vigne, elle se tenait penchée sur son ouvrage, attendant les ordres d'Émilie. Vogler ne lui témoignait pas d'attention particulière. Souvent il baissait les yeux quand elle passait. Il s'asseyait, lui tournant le dos, en face de sa femme, de l'autre côté du poêle. Émilie avait perçu plus d'une fois alors le regard de l'enfant qui se levait, naïf, effarouché, frôlait ce grand dos massif, remontait vers la nuque tannée... Elle n'y songeait pas, tout occupée qu'elle était d'elle-même et de ses pensées, à mille lieues d'imaginer une conjonction possible de son destin avec celui de l'enfant qu'on lui donnait pour servante. Comment aurait-elle lu dans ce regard, pourtant singulier, la hantise de la vision bouleversante refusée dans le miroir la nuit de Noël ?

Jacob, un matin, la mit en éveil. Elle était couchée encore, en bonnet blanc, toussotante au fond du grand lit; lui, à la fenêtre et prêt à descendre, interrogeait l'aube nuageuse. Soudain, elle eut conscience qu'il demeurait immobile, comme saisi par quelque chose qu'il observait dans la cour. Puis elle le vit rougir jusqu'aux cheveux, jusque dans son cou; — en même temps, elle entendait en bas cogner la porte de l'étable et un pas précipité courir vers le logement du porche. Ce ne pouvait être que le pas de Salomé. « Qu'y a-t-il? » demanda-t-elle; mais Jacob quitta la chambre sans lui répondre. Intriguée, elle se leva et gagna la fenêtre à son tour; elle vit son mari se diriger vers l'étable. Au risque de prendre froid, elle entr'ouvrit la croisée : des éclats de voix lui parvinrent, mais, ne pouvant distinguer les paroles, elle referma aussitôt. Quelques instants plus tard, très rouge encore, Jacob reparut dans la cour, mais, au lieu de remonter auprès d'elle, il s'engagea sous la voûte et partit vers les champs. Puis la porte de l'étable s'ouvrit de nouveau et il en sortit un valet du nom de Nicolas Schwindenhammer, un garçon de vingt ans, à jambes courtes, à grosse tête de sanglier enfoncée dans les épaules, le teint furieux. Il semblait très agité; il grommelait. Il vida deux seaux dans un bassin de cuivre qu'Émilie savait réservé au lait de chèvre; — il apparaissait que Salomé s'était enfuie de l'étable sans avoir achevé son ouvrage. Émilie, les sourcils froncés, tirait ses conclusions.

Une heure après, tout emmitouflée de lainages, dans la salle, elle tisonnait les charbons somnolents du poêle pour se

faire chauffer une tisane, quand elle entendit rudement frapper à la porte. C'était le valet qui venait lui confier sa cause : Herr Vogler l'avait tout à l'heure traité comme un chien ; il était honnête ; il voulait épouser Salomé Spiegel. Il était venu ce matin l'attendre dans l'étable pour lui parler ; elle avait pris peur, ce n'était pas sa faute. Il espérait que Mme Vogler voudrait bien le croire et parlerait pour lui à la jeune fille.

Émilie tourna en bienveillance pour cet hirsute et humble garçon le ressentiment qu'elle éprouvait à l'égard de son mari. Qu'est-ce que c'était que cette manière de s'enfuir, comme si le feu prenait à la maison et sans même lui répondre? Ne pouvait-il lui dire ce qu'il avait vu? N'était-ce pas le cas de lui demander conseil? Elle promit au valet sa protection.

Agréablement remplie d'un sentiment d'importance et de sagesse, elle attendit Salomé. Celle-ci n'arrivant pas, son zèle prit un instant la couleur de la tendresse ; elle se représenta l'enfant bouleversée, mit un châle de plus sur sa tête, se risqua dans la cour en se couvrant la bouche et monta l'escalier du porche.

Catherine lui ouvrit la porte, la fit entrer dans la chambre. Salomé se leva ; elle était oisive ; elle avait les lèvres pâles, et bien que la pièce fût chaude, l'air transi. La grand mère, obséquieuse, faisait asseoir Émilie, lui mettait un tabouret sous les pieds, se confondait de l'honneur de sa visite, excusait Sälmele de n'être pas encore descendue pour son service.

Émilie retrouvait la sensation, bonne entre toutes, de ses visites paroissiales : être accueillie avec déférence, apporter de pieuses paroles, entrer pour l'améliorer dans la vie d'autrui, laisser derrière soi les semences du bien, avec un souvenir plein d'onction. En pareille circonstance, ce qu'il pouvait y avoir de doux dans son visage se révélait ; les yeux apparaissaient beaux et purs dans leurs osseuses arcades ; nettoyée de sa maussaderie, la physionomie rajeunissait.

— Sälmele, commença-t-elle, c'est devant ta bonne grand mère que je veux te parler. N'es-tu pas bientôt d'âge à te marier?

Les pupilles de la jeune fille s'étaient dilatées au point que ses yeux semblèrent noirs. Elle secoua la tête, puis tourna son regard vers sa grand mère comme pour lui demander de répondre

— On vous aura peut-être dit, madame Vogler... commença la grand mère.

Mais Émilie l'interrompit avec autorité :

— Nicolas Schwindenhammer est venu me trouver lui-même. Il ne faut pas lui en vouloir; ses intentions sont droites; il voudrait épouser Salomé.

Elle comptait sur un mouvement de satisfaction ; il n'y eut qu'un petit silence.

— Qu'en dis-tu, mon enfant? fit la grand mère. La jeune fille secoua de nouveau la tête ; elle était restée debout, le cou tendu en avant, la bouche entr'ouverte. Sa pâleur faisait paraître son visage trop large, son front trop grand ; le miel même des cheveux ne brillait plus.

— Voyons, reprit Émilie, sois raisonnable, chère enfant. Pourquoi peiner un homme honnête? il est travailleur, Herr Vogler l'estime bien, c'est un bon parti pour toi. Songe que ta grand mère voudrait te voir établie. Que deviendrais-tu si tu restais seule?

Salomé semblait incapable de prononcer un seul mot; ses yeux allaient d'un visage à l'autre. Une troisième fois, elle secoua la tête.

— Mais que lui dirai-je? reprit Émilie. Ne veux-tu pas l'entendre? Ne peut-il s'expliquer avec ta grand mère? Vous savez bien toutes les deux que la petite n'est pas dans le cas d'être demandée tous les jours. De ce temps-ci, on veut qu'une fille ait une dot. Tu n'as rien, tu ne sais rien que garder les chèvres et quand un brave garçon se propose pour se charger de toi, voilà la figure que tu fais?

L'irritation montait dans sa voix. Soudain, elle se reprit, baissa un peu la tête, puis la releva en disant sur un autre ton :

— Penses-tu plaire au Tout-Puissant?

Cette parole réveilla chez la vieille les ressources de l'ingéniosité dévotieuse.

Elle répondit qu'elle n'avait pas élevé l'enfant — à Dieu ne plaise! — dans des idées au-dessus de sa condition ; mais qu'il faudrait n'avoir ni patience ni confiance en Dieu pour entrer à contre-cœur dans le premier mariage qui se présente. Pour sa part, elle croirait pécher si elle y poussait sa petite-fille. Pourquoi lui aurait-on appris que le Seigneur n'abandonne pas ses pauvres?

Sur ce thème, les deux femmes conversèrent quelque temps, Émilie radoucie par le ton religieux qu'avait su prendre la vieille Catherine, celle-ci impassible, couvant onctueusement sa colère. Salomé suivait leurs propos et semblait se détendre. Émilie se tourna vers elle :

— Parle, chère enfant. Nicolas Schwindenhammer ne te plaît-il pas?

La jeune fille tressaillit et parut reculer. Elle balbutia : « Il est laid, il est sauvage; je ne voudrais pas l'épouser, » et de nouveau ses traits se tendirent dans une espèce de blancheur froide où ses yeux noircissaient.

Émilie se leva.

— Il faudra que tu le voies et qu'il te parle lui-même. Ce n'est pas bien, mon enfant, de refuser un homme parce qu'il est laid. Le principal, c'est la bonté. J'espère que tu le connaîtras mieux bientôt et que tu changeras.

Elle les quitta sans se résigner à sa défaite.

Vogler ne rentra qu'à midi pour dîner. Comme il ne fit pas allusion à la scène qui l'avait ému le matin, Émilie ne l'informa pas non plus de ce qui s'était passé depuis son départ. Mais, à partir de ce moment, elle l'observa.

Le premier jour, il parut fuir, passa encore tout l'après-midi dehors, ne revint que longtemps après la tombée de la nuit, boueux, les vêtements, la barbe humides, l'air fatigué. Émilie lui demanda d'où il venait. Il nomma un village distant de trois lieues où il prétexta une affaire. Émilie fit réflexion qu'il aurait pu prendre la carriole pour faire la course. Les chemins étaient sales, mais praticables. Il avait dû marcher cinq heures.

Quand Salomé vint ôter la vaisselle du souper, il ne la regarda seulement pas, fumant sa pipe, les yeux fermés ou bien fixés droit devant lui, le visage embrouillé de fumée. La nuit, Émilie sentit qu'il dormait avec agitation, une fois ou deux des injures, des mots de colère se perdirent dans sa gorge, étouffés par le puissant retournement de son grand corps. On aurait dit qu'il cherchait à repousser, à déchirer quelque chose. Il se leva silencieusement avant le jour, descendit dans la salle. Émilie qui avait feint le sommeil se leva aussi, s'enroula dans des châles; avec précaution elle entr'ouvrit la fenêtre qui donnait sur la cour, poussa tout doucement le volet. L'aube entra comme une eau grise. Le ciel était violacé; avec quelques étoiles

encore. Un pas bientôt se détacha dans le silence. Salomé traversait la cour pour aller à l'étable. Émilie entendit alors la voix qui appelait tout bas : « Salomé ! Salomé ! » La jeune fille s'arrêta comme interdite, chercha d'où venait l'appel, puis hésitante s'approcha de la fenêtre d'en bas où avait dû se poster le fermier. Des paroles s'échangèrent, confuses. Émilie entendit :

— Dis-le moi, mon enfant, il ne t'a pas touchée ?

— Il m'a embrassée, Herr Vogler.

— Personne ne t'avait embrassée avant ?

— Non, non, jamais.

— Mais dis-moi, dis-moi tout, Salomé, tu comprends, il faut que je sache ; il ne t'a pas fait mal ?

— Oh, si !

La voix de Jacob devenait haletante ; il parlait vite :

— Comment est-ce qu'il t'a fait mal ?

— Il me serrait un bras très fort et me renversait la tête avec sa grosse main, et il soufflait fort et il avançait sa bouche sur mon cou comme pour me mordre. Je ne sais pas comment j'ai pu m'échapper.

— Ne va pas dans les étables aujourd'hui, Sälmele ; reste chez ta grand mère, ou chez moi ; je le ferai partir ce soir. Il ne faut pas qu'il te voie. Va traire les chèvres maintenant et puis rentre. Je surveille la cour : s'il descend avant que tu ne sois rentrée, je l'enverrai ailleurs. N'aie pas peur ; je te dis que ce soir il sera parti.

Émilie, à ces mots, sentit son cœur battre de colère. Elle s'habilla vite.

Elle avait promis sa protection à ce garçon et voilà que Jacob voulait le renvoyer. Elle parlerait à son mari ; il ne pouvait pas lui faire cela, surtout après qu'elle avait pris position auprès de Catherine et de la petite. Cette pécore qui faisait de pareils embarras ! Parce que le pauvre diable était laid ! Voyez-vous cela ? mademoiselle Salomé, gardeuse de chèvres, attend le Prince Charmant. Le mari que lui conseille sa patronne, elle le trouve bon à être chassé. Comme elle avait habilement troublé Jacob avec cet air meurtri qu'on lui avait vu tout hier et, à l'instant, ces plaintes de fausse innocente pour prolonger l'équivoque !

En réalité, ce qui bouleversait Émilie, c'était la dissimulation dont avait usé son mari et l'accent nouveau qu'elle venait

de surprendre dans sa voix. Pourquoi est-ce qu'il ne l'avait pas chargée, comme il eût été décent, d'interroger la petite? Pourquoi ne lui avait-il pas soufflé mot de cette affaire? Cet homme dont elle avait partagé la vie pendant dix ans, qu'elle avait vu jadis abattu par la souffrance, puis en toute sorte de conjonctures, en colère parfois, parfois égayé, étourdi de vin nouveau; à la mort de son père triste et accablé, versant des larmes; dans les affaires, toujours de sang-froid, tenace, prudent, dominateur, — elle croyait le connaître. Mais cet accent qu'elle venait de surprendre, c'était un son inconnu. L'importance de sa découverte lui coupait la respiration, elle ne pouvait penser au-delà.

Sitôt prête, elle se sentit trop tremblante pour entamer l'urgente conversation. Elle s'assit, s'efforçant lentement de recomposer son esprit, d'affermir sa voix, ses mains, et de choisir le biais dont elle aborderait la question. Car il ne fallait pas que Jacob soupçonnât qu'elle l'avait épié.

Là-dessus, il entra dans la chambre.

— Bonjour, Émilie, voilà le froid qui s'en va. Ça va aller mieux.

— Hé sans doute, mon ami. Et dis-moi, quand le printemps viendra, qu'est-ce que tu dirais de voir ici un mariage?

— Un mariage? Je vois le nôtre qui recommence; ça suffit.

— Non, non, un mariage de jeunesse, avec une petite danse? Tu n'as pas remarqué quelque chose sous roche? Nicolas Schwindenhammer est venu me parler hier : il veut épouser Salomé. Il m'a dit ça très convenablement, comme un brave garçon, un cœur droit. Et comme tu m'as dit que tu l'estimes bien, je lui ai promis de l'aider dans cette affaire. J'ai déjà parlé à Salomé.

Il y avait un peu de moquerie dans l'œil sans colère que Jacob tourna vers Émilie.

— Tiens! qu'est-ce qu'elle a dit?

— Eh bien! comme une petite jeunesse qu'elle est, rien du tout. Il n'y a qu'à lui donner le temps de s'habituer; elle n'a pas encore pensé à ces choses, mais elle est d'âge, et c'est une chance pour elle si ce garçon l'épouse.

— Tu dis qu'elle est d'âge? M'est avis qu'elle est trop jeune.

— Dix-huit ans le mois prochain, à ce que m'a dit sa grand mère.

— Il y a dix-huit ans et dix-huit ans, ma bonne. Ceux-là sont comme des cerises vertes. Et puis, Schwindenhammer, c'est un garçon sale, qui sent le fumier, qui n'a pas plus de réflexion qu'une brute. Pas du tout le mari qu'il lui faut. La petite est propre, tu l'as remarqué, toujours nette, et quant à l'esprit, elle n'en manque pas. Je voudrais que tu l'aies vue jouer, le dimanche avant Noël. Il n'y a personne qui aurait pu faire mieux, tout le monde te le dira.

— Eh bien ! Nicolas pourrait attendre. On lui dira que Salomé est trop jeune, qu'il pourrait l'avoir dans un an, et sûrement il s'appliquerait, si elle voulait bien être aimable avec lui. A force de vivre avec les brutes, il leur devient pareil, ça se comprend (elle ramassait dans ce mot tous ses dégoûts). Il changera s'il a une fiancée. Je te dis qu'il m'a parlé de tout son cœur, et que j'ai promis de faire mon possible.

— Voilà une promesse tenue, ma bonne, et nous n'aurons plus à en parler. Nicolas va partir ce soir.

— Partir? mais pourquoi?

— Parce que je le renvoie.

— Mais tu ne peux pas faire ça, quand hier seulement il s'est adressé à moi et que je lui ai promis de l'aider. De quoi aurais-je l'air, je te le demande? Et Salomé, et sa grand mère à qui j'ai parlé, tu veux donc qu'elles se moquent de moi, qu'elles aillent raconter que tu n'as pas de considération pour ta femme, que tu ne fais pas de cas de ce qu'elle dit, que si elle protège un garçon et veut le donner pour mari à sa servante, tu le chasses dès le lendemain?

— Émilie, assez parlé. Est-ce que je suis le maître?

Le dur éclat de voix, le coup de poing sur la table furent suivis d'un silence.

— Est-ce que je suis le maître ici, ou est-ce toi, depuis que tu es revenue, qui es la maîtresse?

Émilie tordait nerveusement ses doigts. Elle voyait venir la défaite, et ses grands yeux s'emplissaient de larmes.

— Oh! balbutia-t-elle, que tu es dur, que tu es sans cœur avec moi!

— Écoute, reprit l'homme, je ne te fais aucun tort. Tu n'avais pas à faire cette promesse; surtout tu n'avais pas à parler à la petite, ni à la grand mère, sans me consulter. Tu

ne connais pas ce garçon, c'est moi qui le connais. Et ce que tu fais en te cachant de moi ne me regarde pas.

— Mais toi-même, tu m'avais dit que tu étais content de Nicolas!

— C'est vrai, mais son travail à l'étable, c'est une chose, et d'épouser Sälmele, c'en est une autre. Et depuis que je t'ai dit ça, j'ai découvert des choses qui m'ont déplu. Il n'y a plus un mot à me dire.

Émilie se raidit sur sa chaise. Elle avait l'accusation de jalousie sur les lèvres, mais elle eut peur comme devant une parole dont les conséquences pourraient être terrifiantes, et se retint. Jacob quitta la chambre sans qu'elle eût parlé davantage.

Salomé demeura toute la matinée près de sa grand mère. Émilie, blottie contre le poêle de la salle, grelottante, les paupières rougies d'avoir pleuré, songeait au dialogue entendu le matin. Ce ton de complicité, de tendresse sourde, d'angoisse, elle le mettait en contraste avec la froideur qui lui avait été témoignée. Pas un instant, son humiliation, sa déconvenue n'avaient été pesées. Pauvre folle, songeait-elle, d'avoir pu croire qu'au bout de cinq ans elle n'avait qu'à rentrer dans la place et la trouverait chaude! Jacob avait tellement pris l'habitude de vivre sans elle! Il n'avait cure de ses conseils, de ses pensées. Tout ce qu'on lui demanderait, ce serait de ne pas gêner, de rester tranquille et de trouver bien ce qui se ferait.

Le silence couvrait la ferme. On avait entendu des éclats de voix, une altercation brève au début de la matinée. Nicolas Schwindenhammer n'acceptait pas son congé sans mot dire; mais bientôt Jacob était sorti, et les heures grises, avec une lenteur malade, s'écoulaient sur la cour déserte, les toits mouillés.

On arrivait à ce tournant de l'année où une mollesse affadit l'hiver. Nulle douceur encore, pas le moindre tressaillement d'espoir. Tout est sale, humide et dépenaillé. Les colombes demeurent cachées dans leurs trous. La boue a une odeur de tombe, et la terre est comme le dormeur triste qui, sentant venir le matin, se retourne vers le sommeil inerte et sourd.

Le vacher partit le soir, comme Vogler l'avait ordonné.

Émilie entendit son pas dans la cour et s'approcha de la fenêtre en se demandant s'il viendrait la saluer. D'une fenêtre du porche, Salomé avait dû le guetter aussi, car elle descendit au même moment et le rencontra au bas des marches de pierre qui conduisaient chez le fermier. Il allait monter, elle passa devant lui. Il attachait sur elle un regard si navré, si plein d'admiration et de reproche que sa laideur en était comme fondue. Il prononça quelques mots; Salomé se retourna du haut des marches avec un vague sourire languissant, dédaigneux; une insulte muette émanait de son visage que le rayon d'une lanterne modelait hors de l'ombre; elle ouvrit la porte et entra sans répondre. Le valet d'un pas brusque partit dans la nuit

***

Émilie méditait la situation et commençait à la comprendre. Elle en concluait qu'il fallait obtenir au plus tôt le départ de Catherine et de Salomé. Il y allait de l'âme de son mari. Mais elle en avait assez vu pour comprendre que ce serait difficile. Cependant la petite scène qu'elle avait surprise entre la jeune fille et son amoureux éconduit, l'air d'orgueil qui s'était peint sur la figure de Sälmele, — cette fierté d'être seule cause d'un départ que l'intérêt de la ferme eût déconseillé, — la persuasion d'une entente entre elle et le maître si volontaire, si respecté de qui l'épouse même n'avait pas obtenu d'explication, — tout cela qu'Émilie avait lu dans un éclair de colère la remplissait désormais d'une si forte aversion à l'égard de Salomé qu'il lui devenait insupportable de la voir. A sa jalousie de femme, à la blessure de son amour-propre et de sa dignité s'ajoutait comme un jappement de chien dans le vacarme ce petit grief que Salomé avait empêché le vacher de lui faire ses adieux. En tout, cette petite l'avait donc annulée. Et elle, la bonne Émilie, née pour édifier, consoler, secourir, toute l'énergie de son âme s'absorbait à détester une pauvresse de dix-sept ans et à chercher le moyen de l'évincer!

Parfois aux heures pâles du matin, où elle avait envie de vomir, elle prenait conscience de cet abaissement.

Jacob cherchait un valet de ferme pour remplacer le Schwindenhammer. Chose bizarre, il disait n'en pas trouver. En attendant, il s'était chargé lui-même de la tâche que ce départ laissait à pourvoir, et, quoiqu'il en fût depuis longtemps

déshabitué, il l'accomplissait soigneusement, avec un flegme parfait.

Émilie souvent se levait sitôt que son mari avait quitté la chambre au petit jour et reprenait le guet à la fenêtre. Elle le voyait croiser dans la cour Salomé qui allait traire les chèvres ou qui en revenait portant un lourd seau de lait. Ils se disaient bonjour; parfois ils se trouvaient ensemble quelque temps dans l'étable, mais ils sortaient indépendamment, chacun selon les nécessités de son ouvrage. Médard, le second valet, circulait aussi. Jacob gardait son air de sérieux dominateur, l'enfant son allure indolente avec un air soumis et calme. Elle continuait aussi son travail dans la maison du fermier, parfois avec sa grand mère, plus souvent seule, car la vieille femme à mesure que l'hiver se prolongeait devenait plus impotente. Là non plus, rien d'insolite à découvrir. Quand Salomé allait et venait dans la salle, Jacob la regardait à peine, préservait son impassibilité. Émilie pouvait se dire qu'elle avait vu trembler l'éclair unique d'une passion bien cadenassée; mais l'ayant vu, la surface unie des jours ne la trompait plus.

Elle inventa de réclamer le logement du porche pour une veuve de sa petite ville qui élevait deux garçons. Elle faisait valoir qu'elle serait aidée, soignée par une personne d'expérience, adroite, aimable, qui lui serait une compagnie dans ses journées si solitaires. Les garçons étaient d'âge à se mettre aux travaux de la ferme et se contenteraient de leur nourriture pour salaire. On se les attacherait, on en ferait de ces serviteurs qui font tout un avec la ferme qui les emploie. Ce serait raisonnable, avantageux pour tout le monde, bienfaisant. Au lieu que la vieille Catherine et Salomé faisaient une paire d'incapables. La grand mère n'en avait plus pour longtemps et que deviendrait la petite après sa mort? Bien sûr qu'on ne pourrait pas la garder toute seule dans ce logement. Déjà maintenant, ce n'était pas une situation pour une jeune fille d'être là exposée aux galanteries des valets. Jacob avait pu s'en apercevoir!

Jacob subissait ce discours avec sa placidité de mari sur qui l'épouse n'a pas de prise. Mais l'allusion aux valets lui fit dresser l'oreille.

— Est-ce que Médard est après elle? demanda-t-il vivement.

— Non, mais le Schwindenhammer, est-ce que je n'ai pas compris pourquoi tu l'avais chassé?

Vogler dévisagea sa femme d'un visage qui questionnait et scrutait de près. Jamais encore ils n'avaient abordé ce sujet.

— Eh bien, dis-le moi, répondit-il en se levant et, pour dérober son visage, il se mit à marcher dans la chambre.

Un esprit de vile vengeance la saisit :

— Il abusait de la petite le matin dans l'étable.

Jacob se retourna sans plus souci de cacher la rougeur qui l'empourprait.

— Crois-tu que je l'aurais chassé, si c'était cela?

— Que veux-tu dire?

— Je l'aurais assommé, ma bonne. Dans la ferme Vogler, il y a des chiens et il y a des hommes. Les hommes ne vivent pas comme les chiens.

— C'était pourtant clair, reprit-elle, cherchant à semer au moins un doute, avec l'espoir que le dégoût conduirait Vogler à éloigner l'enfant. Mais ne l'as-tu pas découvert toi-même, le jour où tu l'as renvoyé? Ce jour-là, elle se traînait, la petite; elle avait ça écrit sur la figure.

Jacob crut se trouver devant une de ces irrécusables intuitions qui tiennent au sexe. L'horreur lui glaça la peau, fit un instant la nuit dans ses yeux.

— Elle m'a juré que non, prononça-t-il.

— Comment, dit-elle, *tu lui as demandé?* Tu as cru qu'elle te l'avouerait à toi? Elle n'aurait dit la vérité qu'à une femme. Si tu m'avais chargée de lui parler...

— Émilie, est-ce parce que tu savais que tu voulais les marier?

— Que restait-il d'autre à faire? Le garçon l'offrait de bon cœur. Tu n'as pas voulu m'écouter.

Émilie mentait mal, faute d'y aller franchement. Elle eût voulu tromper sans mentir et le scrupule rendait son accent timide, incertain. Jacob remarqua l'ambiguïté de la réponse et le grief d'amour-propre qui peut-être commandait toute l'attitude de sa femme. Il s'assit en face d'elle, la tenant sous un regard de fer.

— Et pourquoi donc Salomé n'a-t-elle pas voulu? Pourquoi est-ce qu'elle était pâle et triste comme une fille qu'on aurait battue le jour où elle est demandée en mariage? C'est donc que le gredin lui aurait fait violence. Alors, il faut qu'il soit mis en prison et puis condamné. Faudra que tu viennes porter

témoignage. Est-ce que tu pourras jurer sur l'Évangile ce que tu m'as dit?

Émilie recula comme si elle avait vu le diable.

— Oh non! cria-t-elle. Moi, que j'aille en justice, m'exposer dans une affaire pareille? Mais tu veux ma mort!

L'œil attentif de Vogler avait bien vu ce qu'il voulait : c'est à l'idée de jurer sur l'Évangile qu'Émilie avait sursauté.

Il se leva, se remit à marcher; l'air rentrait dans sa poitrine. Un instant, il ferma les yeux. La jeune fille était intacte, il le savait. Si Émilie avait pu en douter, elle aurait parlé avant le départ du vacher; elle se serait fait un argument de la faute à réparer pour soutenir cette idée de mariage. Une joie merveilleuse se faisait jour en cet homme, montant des profondeurs. Après des semaines de refoulement, l'amour pour un instant perçait le silence, l'obscurité intérieure et retentissait dans l'âme comme le cri du coq. Ce n'était pas seulement que l'immonde tourment fût écarté une seconde fois, la jalousie désarmée, c'était aussi la douceur de croire à ce que la jeune fille avait dit. La bouche était pure comme tout le corps : la bouche avait proféré la vérité.

Jacob était si heureux que l'intrigue d'Émilie ne lui laissait pas de colère. Il resta un moment distrait, ne sachant pas si elle parlait; puis il revint vers elle, avec bonté lui mit la main sur l'épaule.

— Patiente un peu, lui dit-il, cette vieille Catherine, elle ne pourrait aller qu'à l'hospice.

— C'est bien ce qu'il faudrait! fit Émilie.

— Pense qu'elle a élevé Sälmele, reprit Jacob. Si on la séparait de la petite, elle serait perdue, elle ne saurait plus vivre. Nous la garderons jusqu'à la fin.

***

La vieille Catherine déclinait rapidement. Souvent elle passait la journée entière sans quitter son lit. Les rhumatismes courbaient son dos, enflaient ses doigts, perçaient de douleurs ses courts sommeils. Elle ne pouvait plus tricoter. L'oisiveté changeait pour elle la mesure du temps, donnait une lenteur perfide aux jours qui s'étiraient vers l'équinoxe. Mars avait commencé dans la pluie patiente et fine qui semble solliciter

les grains enfouis de s'entr'ouvrir, de hasarder hors du sol amolli leur pointe verte. Quand Salomé s'en allait en forêt chercher du bois, elle voyait aux bouleaux les chatons roses, aux noisetiers mâles les grappes suspendues à la ramure nue comme un millier de tremblantes chenilles; un peu de vert perlait dans les broussailles et sur les haies. Mais de la chambre du porche, l'œil de la malade tourné vers le jour voyait indéfiniment par la petite fenêtre le ciel gris, le noir branchage d'un poirier, les larmes de la pluie sur la vitre.

La vieille femme repassait sa vie de misère et songeait à la mort qui mettrait bientôt le point final à toute l'histoire. L'adolescence, si lointaine, presque oubliée; le père qu'elle avait à peine connu, qui faisait la guerre dans les armées de l'Empereur, — on n'avait plus reçu de ses nouvelles après la retraite de Russie; — la mère veuve et misérable, menant tout juste la même vie que sa fille, allait recommencer (mais pas Sälmele! pas la belle petite Sälmele qui avait gagné l'amour d'un homme riche!); un peu de travail par-ci par-là, des aumônes humblement quêtées; pour le logement, ce que les autres abandonnaient, la masure qui ne pouvait plus servir à rien. Trop heureuse, la rampante, gémissante veuve, qu'un journalier voulût bien épouser la petite Catherine qu'il avait violée un dimanche d'octobre après boire, dans cette tente d'ombre qu'une meule de paille dressait sous la pleine lune. Alors, le mauvais mariage, la brutalité scellée, signée, jurée d'où on ne s'évade pas. Et les gens disaient que, somme toute, elle avait eu de la chance. La femme alors est protégée, comme on dit; les garnements dans la rue ne la montrent pas du doigt. Des bienfaits de cette protection, son vieux visage sardonique en grimaçait encore.

Quel fainéant de mari! Jamais six mois dans la même place, paillard, chapardeur, et qui de temps en temps avec une bonne embrassade quittait la famille pour aller faire une saison sous les verrous de l'État. Et d'un an sur l'autre, les enfants naissaient et mouraient. Combien en avait-elle eu? Sept, huit? elle n'était plus bien sûre... tantôt un garçon, tantôt une fille... Voilà le pauvre petit, faible comme un oiseau avant les plumes, et, on ne sait pas pourquoi, on est presque content; c'est doux, c'est mignon, c'est à vous. Et les cigognes ne sont pas revenues, le pauvre petit a déjà passé. Elle n'avait pu élever

qu'une fille, et elle l'avait bien élevée, malgré la misère, vraiment au-dessus de sa condition, et bien mariée aussi, alors que devenue veuve elle n'avait plus son mari pour lui faire du tort. Ce mariage, ç'avait été sa seule réussite, le seul contentement de sa vie, et elle voyait la prospérité dans l'avenir pour sa fille et son gendre établis sur une petite ferme qui rapportait un peu. Un jour qu'ils étaient ensemble à la charrue, la foudre les avait tués tous les deux. Ah! noire fortune, désastre qui passe la compréhension! Et la petite Sälmele qui n'avait pas deux ans, il avait fallu la prendre encore, après tous ces enfants qu'elle avait perdus, tous ces petits cercueils enfouis sans nom autrefois dans les cimetières, au hasard de la vie flottante du journalier. Essayer une fois de plus pour celle-là? Tirer de son cœur usé, desséché, encore un souffle de courage?

Elle l'avait fait et l'enfant avait grandi saine, douce, belle, comme la rose d'arrière-saison qui fleurit par delà les tempêtes et surpasse celles de l'été, mais toujours cachée contre sa grand mère, sauvage et muette, comme si toute cette malédiction et ce trait de feu qui lui avait tué ses parents lui laissaient un effroi dans le sang. Et la vieille femme, au bout de sa longue existence martelée par le malheur ne songeait pas à la vie éternelle; elle s'était fait de l'avenir de Sälmele le seul paradis qui pût satisfaire son cœur, le rafraîchir avec un goût de revanche. Non, non, Sälmele n'épouserait pas un mauvais vacher; elle ne serait pas battue, la petite Sälmele, elle ne demanderait pas l'aumône; elle ne dormirait pas à côté des bêtes, comme si souvent Catherine, autrefois, avec son journalier.

— Ouvre-moi, mon enfant, la Bible, dit-elle à Salomé qui rentrait de la forêt; lis-moi, mon enfant, le livre de Ruth.

Salomé s'assit tout contre le lit, sur son petit escabeau, sa joue rosie par le vent près de la vieille main tortueuse où s'enflaient des nœuds de veines. Elle avait porté du bois humide, ses vêtements exhalaient une odeur de mousse et d'écorce. D'une voix traînante et fraîche qui s'aventurait comme avec crainte hors de son patois dans la solennité de l'allemand biblique, elle commença la lecture. Ruth et Noémi apparurent au fond des âges, cœurs accablés d'infortune, hirondelles sans nid, faibles veuves à qui avait réussi l'humble audace inspirée par la vieille à la jeune. Catherine et Salomé, très pareilles, n'avaient-

elles pas trouvé leur Booz, l'homme riche qui avait dit : « Écoute, ma fille, ne va pas glaner dans un autre champ ; ne t'éloigne pas d'ici ; j'ai défendu à mes serviteurs de te faire de la peine. »

C'est un peu plus loin que la vieille attendait le passage qui souriait si étrangement à ses songeries :

« Noémi, sa belle-mère, dit à Ruth : « Ma fille, je veux te chercher une position où tu sois heureuse. Voici que Booz doit vanner cette nuit l'orge qui est dans l'aire. Lave-toi et suis-moi ; mets tes plus beaux vêtements et descends vers l'aire. Ne te laisse pas apercevoir de lui, jusqu'à ce qu'il ait achevé de manger et de boire. Et quand il ira se coucher, observe le lieu où il se couche ; puis entre, soulève la couverture de ses pieds et couche-toi. Lui-même te dira ce que tu as à faire. »

La vieille Catherine commenta : « Tu auras entendu prêcher au Temple, mon enfant, que les lois des temps anciens étaient dures et celles d'aujourd'hui meilleures. Ce n'est pas vrai. Tu le vois par ce que tu lis dans ce livre. Suffit-il aujourd'hui qu'un homme riche veuille sauver la vie d'une malheureuse, que peut-être il aime en secret, pour qu'il puisse la prendre en mariage ? Il faut encore qu'un premier mariage ne l'ait pas lié ou que la mort l'ait délié. Sans cette loi, ma colombe, je te verrais déjà épousée, riche et fière et dans l'abondance pour toute la vie. Mais les pauvres aujourd'hui doivent se sauver eux-mêmes. »

Elle rejeta la tête sur le mauvais coussin rouge qui lui servait d'oreiller et ferma les yeux. Salomé était devenue pâle. Souvent maintenant sa grand mère disait ainsi des paroles singulières qui se liaient pour elle à la vision de Noël dans le miroir. Se pouvait-il que ce fût vraiment maître Jacob qu'avait vu sa grand mère ? Elle regrette maintenant de n'avoir pas vu elle-même. Cette apparition d'une seconde, elle en est hantée ; ce n'est pas un souvenir qui s'éloigne, cela semble au contraire se rapprocher comme un destin.

— Lis plus loin, dit la vieille femme.

Et la jeune voix reprend : « Ruth lui répondit : Je ferai tout ce que tu commandes. »

A ce moment, on entendit un pas dans l'escalier : Émilie montait pour sa visite quotidienne à la malade.

Quand la visiteuse fut repartie :

— Tu vois combien elle nous déteste, dit Catherine à Salomé. Tous les jours, elle vient ici m'apporter de son vinaigre. D'habitude, elle attend que tu sois sortie avec les chèvres. Elle dit qu'elle vient me tenir compagnie le temps que je suis seule; c'est pour me prêcher plus à son aise que je devrais me faire mettre à l'hospice, que tu me laisses périr, que je n'en ai plus pour longtemps si je ne suis pas mieux soignée. Elle s'est mis dans la tête de me faire peur, de me chasser d'ici par la peur. Mais je suis vissée. Elle peut faire apporter mon cercueil dans ma chambre, en plus de ses discours, je ne m'en porterai pas plus mal. Ce n'est plus de moi que j'ai à m'occuper, c'est de ma Sälmele. Approche-toi, ma colombe, allume la chandelle, reprends le livre où tu en étais.

Salomé qui était restée muette, et reculée tout le temps de la visite, lut jusqu'à la fin le livre de Ruth. Quand elle prononça les mots : « Booz prit Ruth, elle fut sa femme et elle enfanta un fils », la jeune fille se mit à trembler.

Elle n'aurait su dire d'où venait que ces mots fussent chargés d'une frayeur inouïe; son corps tremblait, faiblement d'abord, puis plus fort, comme s'il avait compris des choses qu'elle-même ne distinguait pas. Elle ne pensait rien, sinon qu'elle avait froid; le long de son dos courbé rampait une couleuvre de glace. Sa grand mère toucha son front qui était rond et lisse entre les cheveux de miel et pareil à un lever de lune dans les blés.

— Ma colombe, dit-elle, viens plus près.

L'enfant se serra contre la vieille femme, enfonça la tête dans sa poitrine creuse. La longue flamme de la chandelle, en tressautant, faisait palpiter les ombres de la chambre; la nuit tombée tout à fait, une nuit couverte et douce, noire, animée était d'un souffle du sud. A la vitre, la première phalène de l'année, attirée par la lumière, battait des ailes avec un bruit fiévreux et frêle qui se mêlait au long chuchotement de la malade.

— Sälmele, ma colombe, je n'irai plus jamais jusqu'au bois, mais tu te rappelles bien ces champignons que je t'ai appris à reconnaître...

Salomé, les joues toutes blanches, les narines tendues, ne s'arrêtait pas de trembler.

DEUXIÈME HIVER

La mort avait passé deux fois dans la ferme. La vieille Catherine, le rhumatisme l'avait tordue jusqu'à son cœur. Elle était morte sans agonie, comme la perdrix dans la gueule du chien, brusquement au milieu de ses souffrances, avec un seul hoquet, une grimace et soudain l'aspect de la renonciation et de l'éloignement infinis. C'était à la fin de mai, dans les jours où l'épi de froment pointe et s'enfle hors de sa gaine de ruban vert. Les gens de la ferme avaient suivi son cercueil cahoté sur le petit corbillard de village, par le sentier des champs jusqu'au cimetière foisonnant de roses grimpantes. Salomé marchait la première, la figure blanche, les yeux stupéfaits. Puis Vogler, dont la haute taille dominait le petit cortège que fermait le groupe des valets de ferme. Émilie manquait. Elle était malade. Depuis quelques jours, des maux d'estomac étaient venus s'ajouter à ses habituelles misères, l'asthme et la toux. On avait tant l'habitude de l'entendre se plaindre qu'on n'y faisait guère attention. La petite Salomé la servait, s'était partagée entre elle et sa grand mère les derniers temps; « et maintenant, songeait Vogler en suivant le cercueil, impassible dans la gravité funéraire, mais un pli de souci entre les yeux, maintenant Émilie tout de même a besoin d'elle, ne peut pas réclamer qu'elle s'en aille tout de suite. »

Huit jours plus tard, on enterrait Émilie. Soudaine et violente pour elle aussi, après tant de gémissements et de mornes malaises, la mort était venue. « Qui l'aurait cru? disaient les gens de la ferme et ceux de Riquewihr accourus pour l'enterrement : ces personnes délicates vivent d'habitude le plus longtemps. Voyez son père, le pasteur Kœhret, comme il est vieux! et il y a trente ans que ses filles le soignent. Ah! pauvre femme! la ferme ne lui a pas porté bonheur. » Et malgré l'édifiante solennité du convoi, le repas abondant offert à la famille, les nobles paroles d'estime et de regret prononcées par le veuf devant les frères et sœurs de la défunte, on avait pu sentir chez les citadins un fond d'hostilité contre le fermier. Puis les gens s'étaient dispersés, le bruit s'était éteint; si les critiques, les commentaires peut-être continuaient ailleurs, sur la ferme régnaient le silence et le travail. Il y avait de

nouveaux venus : une famille Hirlemann, petits cultivateurs ruinés par deux ans de mauvaise récolte, qui avaient dû vendre leurs quelques ares de terre et se placer avec leurs deux garçons ; — l'homme remplaçait aux étables le valet congédié vers la fin de l'hiver, la femme soignait la basse-cour, tenait le ménage du fermier, apprêtait ses repas. Scrupuleusement, Vogler avait écarté de chez lui Salomé ; il se rappelait l'obstinée résistance de la vieille Catherine quand il lui demandait l'an passé d'amener avec elle sa petite-fille dans le logis du maître, — sa réponse toujours la même : « Ce n'est pas comme si Mme Émilie était là ! » Maintenant qu'Émilie n'était plus là, ni Catherine elle-même, il se défendait d'enfreindre la stricte loi de pudeur et de réserve. Vis-à-vis de lui-même, il observait une décence de veuf, qui l'obligeait à dissimuler dans le plus obscur de son âme le désir qu'il avait de la compagnie de Salomé. Comme Émilie ne lui manquait pas, qu'il ne pouvait penser beaucoup à elle et n'avait rien d'autre à faire pour ses mânes que de stationner cinq minutes chaque dimanche sur sa tombe en sortant du culte, il célébrait le deuil par une sorte de vide intérieur.

Les travaux de l'été l'absorbèrent et la moisson de nouveau fut belle ; mais ce furent les prunes de cette année-là que les gens du pays longtemps devaient garder en mémoire. De la mi-août à la mi-septembre, la femme et les enfants Hirlemann furent affairés à leur récolte. Boules de jade qui se fendent sur la pulpe translucide, perles d'ambre, lourds cabochons violets et bleus, elles mûrissent depuis que noua le fruit sous la houppe des pistils flétris, gonflant doucement d'aube en aube, recueillant à leur surface en fleur de velours l'haleine des nuits humides où l'arbre rêve avec la lune. Les prunes bleues pendent, tirant sur la touffe ronde des feuilles pareille à un bouquet de molles plumes ; les mirabelles se dispersent contre l'azur d'un mouvement qui monte, qui joue, brodant de joyaux lisses la ramure capricieuse et saccadée ; les reines-claudes, pâle secret du feuillage, y suspendent leur rondeur mate et lourde que l'air caresse. Vienne une nuit de vent : le trésor du verger est entamé, des fruits tombent et se meurtrissent, c'est un désordre mouillé comme les pleurs et la colère d'une beauté aux joues fraîches ; on ramasse dans de grands paniers les prunes bleues et vertes, les prunes d'or et d'ambre,

les prunes rosées, les prunes couleur de nuit. Elles sont contuses, entaillées, saignant leur sucre dans l'herbe. On redoute le prochain orage; le moment est venu de porter l'échelle d'arbre en arbre. Jacob Vogler, flânant dans le verger, regarde les fils Hirlemann grimper jusqu'à la division des grosses branches, l'enjamber, et à demi couchés dans la ramure déchaîner des ouragans de mirabelles.

L'automne arriva; contre le mur de la ferme les soleils tournaient vers le couchant leurs noires faces rongées tandis que s'éteignaient les dernières flammèches de leurs corolles géantes. Les oiseaux venaient en becqueter les graines mûres. La forêt brunit dans les voiles gris qui traînent entre ciel et terre. Quand Vogler se retrouva, marchés conclus, en présence de ses registres, il mesura une nouvelle augmentation de son bien, rêva d'étendre sa terre, projeta de renouveler bon nombre de ses instruments. Ce fut l'effort et la préoccupation de l'automne, entraînant de longues courses de l'une à l'autre de ces petites villes qui, au bas de la montagne, sur les rampes ensoleillées du vignoble, président à la vendange. Dans la brume dorée d'octobre, qui sent le chrysanthème et le noyer, elles exhalent de tous leurs celliers ouverts le relent du moût qui fermente. Là, sur les vieux bancs des tavernes où se traitent les affaires, Vogler en conclut plus d'une, solide et profitable, dont le contentement lui pétillait dans la cervelle avec le vin nouveau. Malgré son deuil récent, on ne le voyait pas plus lent ni plus gêné qu'un autre pour céder à la gaieté qui monte dès le premier verre de la liqueur laiteuse, où le sang de la vigne semble encore chargé d'un élément maternel, rire et tendresse puisés au profond de la terre.

Il rentrait à la nuit tombante, méditant son prochain achat. La campagne était tachetée d'or et de brun; les corbeaux volaient sur les labours, se perchaient aux cimes des noyers; sous le rempart sombre de la montagne, çà et là, des feux de feuilles mortes déroulaient leurs traînantes fumées. Dans l'évasement des vallées étroites, les villages se piquaient de lumières, tandis que sur les sommets les tours des vieux châteaux, noires et debout contre le ciel de cuivre, entraient dans leur nuit morte. Le trot du cheval accompagnait les pensées, les projets. Vogler de longtemps n'avait été dans cet état de sérénité, de bonne humeur qui faisait le fond de sa

rêverie. Certes, son veuvage ne changeait rien à ses vieilles habitudes, mais ce qu'il y avait de nouveau, c'est qu'il se sentait libre. Bien des choses étaient désormais possibles et la vie lui montrait comme à un jeune homme un visage attirant, un sourire incertain. Ferait-il bientôt, en riche parti qui ne risque pas le dédain, le tour des fermes du canton ? Ce petit cheval le mènerait-il d'une Joséphine à une Gretel, d'une Gretel à une Marikele ? Il y rêvait à sa guise comme on rêve si agréablement aux choses qu'on pourrait faire et qu'on ne fera pas. A cette place même d'où il tenait les guides, un souvenir s'installait avec lui, le poids d'une tête endormie, l'abandon d'une face que baise la lune, grandes paupières paisibles, et ce secret surprenant exhalé du fond de l'être, cette suavité qu'on ne peut oublier et que pourtant on ne rappelle pas, le souffle un instant respiré. Vogler savait bien, d'obscure certitude, que ce souvenir marquait la voie de sa destinée ; mais il ne voulait pas y penser. Peut-être craignait-il d'offenser la mémoire d'Émilie dont il avait trop senti l'inquiétude et la jalousie ; — la pauvre femme, la veille encore de sa mort, ne parlait-elle pas d'éloigner la petite ? Peut-être doutait-il si la jeune fille ne s'effaroucherait pas ; il était vieux pour elle ! Peut-être même lui déplaisait-il de deviner tout ce qu'on dirait d'un tel mariage. Et il en détournait obstinément son esprit, comme s'il y avait, dans ce fond de lui-même où tout était décidé, quelque chose de répréhensible et de dangereux.

Il arrivait à la ferme qui se découvrait brusquement du sommet de la côte : deux ou trois feux de lanternes sous les confuses silhouettes enchevêtrées des toits, au bord de la noire sapinière. Il serrait les freins, tirait sur les guides, tandis que le cheval, avec un petit hennissement, tendait le cou vers l'écurie. Devant le porche, il sautait de son siège ; une des trois fenêtres au-dessus de la voûte s'éclairait du jaune rayonnement d'une lampe ; une ombre noire y paraissait, soulevait la mousseline : Sälmele était sagement dans sa chambre et regardait qui arrivait. Vogler passait le porche, le cœur étreint d'une étrange, heureuse souffrance qui lui venait de sentir là, blottie comme les colombes dans leurs trous, la vie solitaire de la jeune fille. Un des fils Hirlemann accourait pour dételer et Vogler rentrait dans son logis vide avec un sentiment chaud et inaccoutumé de confiance, d'attente et de rajeunissement.

***

Comme il évitait Salomé, il n'eut pas à s'apercevoir tout de suite qu'elle le fuyait. L'observant de loin, il la voyait plus que jamais sauvage. Il sut que les Hirlemann avaient voulu l'attirer, lui avaient proposé plus d'une fois de s'asseoir à leur table : silencieuse, évasive, elle se dérobait. Sa vie était celle d'une ombre. Vêtue de noir, les épaules serrées dans un châle qu'on avait vu porter à sa grand mère, elle sortait le matin avec ses chèvres et ne rentrait qu'au coucher du soleil. Dans l'étable, elle trayait les chèvres, préparait la paille et le foin; puis elle s'enfermait dans son logement où n'entrait jamais personne. Deux ou trois fois, la femme Hirlemann avait frappé à la porte. Rien ne lui avait répondu que le silence de quelqu'un qui arrête ses mouvements. Elle avait renoncé à ses amabilités de voisine et désormais regardait la jeune fille avec un air de méfiance plus que de pitié. Salomé maigrissait et semblait grandir; son visage large et lisse était pâle; un cerne de la couleur des bleuâtres violettes de mars entourait ses yeux lumineux. « Elle ne se soigne pas, disait-on chez les Hirlemann; elle se laisse dépérir. Qu'est-ce qu'elle peut bien manger toute seule, quand il n'y a même pas de feu, la moitié du temps, dans sa cheminée? Qu'elle ait du chagrin pour la mort de sa grand mère, eh! ça se comprend! mais il faudrait pourtant être raisonnable. » Devant Vogler, ils gardaient leurs réflexions; ils sentaient que sur le sujet de Salomé, le fermier avait ses idées à lui. N'était-ce pas déjà assez étonnant qu'il la gardât? Elle rendait en somme peu de services. Mais Vogler avait un de ces caractères que, d'instinct, les gens évitent de heurter.

Octobre s'acheva dans une tempête qui soufflait du sud, la grande crise automnale qui marque la fin de la saison feuillue, bruissante, odorante, et prélude aux silences de l'hiver. Des crinières de pluie passent dans le vent, brillantes et blêmes; les feuilles brunes et jaunes fuient en détresse, droit comme des flèches; tout arbre souffre, lutte; les branches tombantes des sapins, lourdes de lassitude, s'entrechoquent, bruit de squelette à travers l'innombrable gémissement; l'héroïque tronc vertical frémit. Le vol des oiseaux titube dans les fleuves de l'air Cependant le vent est tiède, plein d'une grâce hale-

tante et folle, d'une douceur comme un sanglot de femme. Les crépuscules de ces jours de tempête si amers, si angoissés, sont les plus tristes de l'année; mais quand la nuit est venue, tumultueuse et noire, la terre puissamment livre ses odeurs de sève et de tannin, de fruits qui fermentent, de feuilles qui pourrissent, de spongieuses écorces et d'herbes trempées. Mourante, la grande âme végétale se rassemble et s'exalte avant de s'éteindre. Que la lune se lève et une lueur peu à peu pénètre l'aveugle ouragan. Les sapins se hérissent, secouant leurs franges déchiquetées. L'océan des nuées révèle ses courants, son immense agitation, ses nappes, ses couches écumeuses qui se dépassent les unes les autres avec une hâte acharnée, s'étirent, s'effilochent sur leurs bords comme des drapeaux ou se dissolvent en remous de fumée. Parfois un trou s'y creuse, un typhon dans une auréole de cuivre; la lune passe au fond, rapide, éblouissante, jetant sur l'espace comme l'appel d'une cymbale; et toutes choses lui répondent, — la maison, les toits, les arbres tordus, les mottes du labour, les haies, les ornières, — en surgissant avec une précision stupéfiée au-dessus de leurs ombres. Ce n'est qu'un instant et la confusion reprend ciel et terre, roule ses torrents de vapeur, ses rumeurs, ses volutes noires, ses embruns de clarté pâle, les plaintes des feuillages, leur âcre moiteur.

On travaille dans les fermes; les bêtes sont à l'étable et mangent paisiblement; les valets, de leurs longues fourches, retournent avant la nuit les litières. La vie est cachée sous les toits, derrière les murs et les volets bien arrimés: dans le cône d'or que fait la lampe, les femmes se penchent sur les hardes à ravauder. A la veille du Jour des morts, partout, elles font des couronnes pour les tombes. Les chrysanthèmes, sur le mur méridional des fermes, ont été coupés; on les tresse avec du houx et des rameaux de sapin. Salomé, dans le logement du porche, tresse aussi une couronne. La femme Hirlemann, la voyant cet après-midi traverser la cour, l'a appelée de sa fenêtre, est descendue lui porter une brassée de feuillages et de fleurs. « Ce sera pour ta grand mère, ma petite! » Salomé veille et s'applique, attache les immortelles entre les feuilles de houx qui lui piquent les doigts. Ira-t-elle au cimetière, demain? L'hésitation lui ronge le cœur. Qui portera sa couronne si elle ne la porte elle-même?

La couronne est finie, la lampe est éteinte ; l'enfant solitaire, avant de se coucher dans son lit, entr'ouvre sa fenêtre, penche la tête au dehors, comme pour chercher parmi les souffles de la nuit une voix qui rassurerait son angoisse. L'ouragan a passé ; très loin, très haut, dans le désordre des nuages, la lune semble courir sur les pointes des sapins, toute pâle, emplissant l'espace d'une grande rêverie effrayée. L'enfant se rejette au dedans de la chambre, referme la fenêtre, va cacher sa tête sous les draps.

Au matin, elle remet sa couronne à l'un des fils Hirlemann qui apparaît vêtu de noir, prêt à aller au cimetière avec ses parents pour faire comme tout le monde.

— C'est une tombe fraîche, explique-t-elle, pas plus de trois pas derrière celle de Mme Émilie. Tu trouveras bien.

Elle est blanche comme la cire, mais le garçon n'y fait pas attention ; il prend la couronne et raconte la chose à sa mère.

— C'est une sans cœur, dit la femme Hirlemann ; je ne l'ai encore jamais vue aller au cimetière. Une fille sauvage, quoi ? Et si je ne lui avais pas donné les branches, probable qu'elle n'aurait seulement rien fait. Allez donc me raconter qu'elle se consume de chagrin ! C'est une malapprise et voilà tout. Herr Vogler ne devrait pas la garder. Une fille comme ça dans la ferme, on n'en aura que des ennuis.

Cependant Salomé est sortie avec ses chèvres comme tous les jours ; elle les mène dans le vallon étroit derrière la ferme, où un été pluvieux a épaissi le vert de l'herbe. Le vent y balance à peine les crêtes rouges des cerisiers qui par files descendent la pente ; il ne remue pas même le plumage brunissant des jeunes pruniers. Le ruisseau coule entre eux, débordé, couchant les herbes. A genoux sur le bord, Salomé se penche, cherche dans une anse tranquille le reflet de son visage, et quand elle l'a trouvé, elle le regarde longtemps, longtemps... Ou bien elle erre entre les arbres, fouillant le pré d'un regard anxieux, se baissant sur les touffes de trèfle. Depuis plusieurs mois, elle en cherche un qui ait quatre feuilles. Elle cherche en vain ; impressionnée par sa persistante déception, elle se redresse, lasse, les yeux tendus... Au-dessus d'elle, dans les haies qui bordent le verger, les chèvres broutent les ronces.

***

En novembre vint le brouillard qui enferme chaque chose avec elle-même ; la plaine est séparée de la montagne, le fleuve de la rive, l'arbre de l'arbre frère, confident, l'été, de ses murmures; l'air opaque endort les sons; rien ne bouge, rien ne parle; dans le cloître blanc du brouillard, toute créature se croit seule, tâte l'espace aveugle et sourd. Le bouleau est une forme grêle qui s'élance et retombe chaste, frissonnante, désolée, dérobant sa tristesse sous l'éploiement de sa chevelure d'or. Le sapin s'étage dans la blancheur qui le décolore, l'allège, l'aplanit jusqu'à n'être plus qu'un flottant souvenir de lui-même, une ombre. Dans la forêt les troncs de hêtres ondulent sans relief, lisses, flexueux comme les longues herbes des fonds de rivière, et les branches s'avancent, se cherchent de près et ne se trouvent pas, rameaux à tâtons, sensibles, minces, marqués de toutes les cicatrices de leurs feuilles tombées, parés tristement de celles que le brouillard lustre et lisse et qui tomberont demain. Pas une aujourd'hui ne bouge; tout s'arrête, tout cède à cette torpeur, à ce néant. Le soir vient sans qu'on ait entendu remuer une aile, sans qu'une rougeur ait indiqué le couchant; simplement la lumière se résout dans le brouillard, cède, elle aussi, et voici la nuit où tout s'efface, où c'est à peine si une lanterne dans le spongieux espace diffuse une sphère de poudroyante pâleur. Nul bruit que cette eau ne rabatte et ne mouille; nulle odeur que n'étouffe son toucher lourd et mou dans la narine.

Et lentement, au cœur de la nuit déserte, tandis que les gens se chauffent dans les chambres closes, à petits coups de kirsch ou de mirabelle, en racontant des histoires, le froid pénètre la grande nébuleuse, la condense en fourrure de gel. Atome par atome, se compose un blanc prodige; la plus petite herbe comme la plus haute ramure est une antenne, captant le miracle épars; le squelette de la carotte sauvage ou du fenouil se change en un lustre fait de mille cristaux; chaque feuille est bordée de givre comme d'une chenille aux soies hérissées, le bouleau devient une fontaine enchantée, le hêtre une cathédrale de cuivre et de neige pour les sylphes. Quand le matin paraît, morose et sans rayon, la féerie peu à peu se révèle au sein du brouillard toujours immobile. On voit un

monde sans ciel, sans horizon, dissous à demi, où reposent dans un calme mortuaire des végétations de diamant. Deux jours, trois jours le brouillard persiste sans un mouvement, sans un pli qui le ride et chaque nuit, de nouveau, il se congèle, épaississant cette toison d'aiguilles dont il brode et rebrode le moindre fétu, allongeant les houppes blanches, les milliards d'étamines de sa froide floraison. Dans la forêt, les grandes palmes givrées des hêtres s'entrecroisent, se suspendent à travers les hauteurs bleuâtres que l'absence de ciel rend plus hautes; la futaie semble un fragment d'un autre monde, incorruptible et solennel, à jamais fixé hors de la vie.

Si le brouillard pour un jour s'évapore, et que le ciel reparaisse, l'azur est changé : c'est celui d'une sphère plus lointaine, d'un éther plus calme et plus clair; c'est une couleur éternelle, impassible et neuve, où les frondaisons de givre se ramifient dans un accord si reposé, avec une douceur tellement immatérielle que l'on croit pénétrer du regard dans la béatitude. Le soleil oblique illumine et caresse l'immense merveille en la détruisant; avant le soir, elle a passé comme un rêve.

Dans les champs, c'est une saison de grands labours. Plusieurs attelages et de bœufs et de chevaux sont au travail; fraîchement retournées, d'un brun si riche, les longues pentes du domaine s'étalent comme des pièces d'étoffe. Depuis le matin jusqu'à la nuit, à travers le silence illimité, les féeries étranges, les brumes que nul souffle ne soulève, se poursuit le va-et-vient patient des charrues; le valet aux sabots alourdis de terre compte les derniers sillons. « Encore un », se dit-il, dans le crépuscule étouffé, après celui qu'il s'était fixé pour le dernier; et après celui-là, « on va en mettre un de plus »; car tout le monde à la ferme met à haut prix une bonne parole de maître Jacob. Et le cheval fatigué avance et tire, sans voir, jusqu'au moment de la toucher, la haie qui arrêtera le sillon.

Ce fut par un de ces soirs d'épais brouillard que Vogler, revenant à pied de Heiteren par la forêt, perdit son chemin. Il se croyait dans le sentier dont il avait l'habitude, quand il vit que les broussailles se refermaient devant lui. Il se retourna : il ne reconnut pas les arbres qui l'entouraient; il revint sur ses pas, prit à sa gauche le premier sentier qui s'ouvrit; celui-là semblait se débattre contre l'étouffement; il se perdait, puis reparaissait, attirait la confiance, la trompait. Au bout d'un

quart d'heure, plusieurs fois désorienté, Vogler tourna sur lui-même au milieu des arbres fantômes : il n'y avait plus de chemin du tout. Alors, il s'aperçut que le blanc du brouillard lentement se teignait de gris et que le soleil derrière les ouates infinies qui ne laissaient pas deviner sa direction devait être déjà couché. Il s'appuya contre un hêtre et réfléchit un instant : sa mésaventure lui faisait monter le rouge au visage; il avait chaud ; il ôta son chapeau ; les branches du hêtre encore garnies de leurs feuilles de rouille s'étageaient au-dessus de lui en une perspective pâlissante. Et tout à coup, il vit une chèvre en face de lui qui le regardait. Trois pas derrière celle-ci, il y en avait une autre, indistincte, presque effacée qui tirait de la bouche sur un long jet de ronce. Elle rejoignit la première et se mit aussi à regarder Vogler ; il reconnut qu'elles étaient des siennes. Sitôt qu'il bougea, elles se retournèrent, comme pour rallier le troupeau et il les suivit. Lentement son cœur s'ébranlait, battait à grands coups forts dans l'attente de voir Salomé. Il était pris au dépourvu et ne pouvait rien inventer pour dominer ni déguiser l'émotion puissante qui montait en lui. Parmi de petits acacias aux feuilles jaunes, il avançait à coups de coude et d'épaule ; le tailli d'abord était serré, puis s'éclaircissait. Sans doute le bruit des pas de l'homme se confondait avec celui que faisaient les chèvres, car Salomé, quand Vogler l'aperçut assise sur une branche cassée, ne releva pas la tête. Elle la tenait penchée en avant et semblait si profondément absorbée à regarder quelque chose sur le sol entre les feuilles mortes que Jacob, qui n'avait cependant jamais vu de somnambule, pensa qu'elle semblait plongée en un bizarre sommeil plutôt qu'éveillée. Les chèvres, dispersées dans une clairière qui s'étendait au delà, avaient cessé de brouter et comme inquiètes du crépuscule dressaient leurs cornes et rôdaient. Les deux vagabondes avaient rejoint le petit troupeau sans que Salomé ait paru les voir. Vogler la regardait avec saisissement ; il n'osait bouger, ni parler. La chevelure tordue sur la blanche nuque brillait faiblement dans le brouillard et les yeux des chèvres errantes brillaient aussi. L'immobilité de la jeune fille était telle qu'on eût dit qu'elle sentait fuir son âme entre ses lèvres. Puis elle se courba davantage, remua les feuilles avec ses doigts. Jacob alors s'avança ; elle releva brusquement la tête et jeta un cri.

Jacob lui toucha l'épaule.

— Qu'est-ce qu'il y a, *maitele* (1)? qu'est-ce que tu fais ici? la nuit vient.

La main sur la bouche, blanche comme un linge, l'enfant tremblait et ne savait que répéter :

— J'ai eu si peur, Herr Vogler!

— Sais-tu où nous sommes? questionna le fermier. Je m'étais perdu.

— Oh! dit-elle, le chemin n'est pas loin! et, suivie de ses chèvres, elle s'engagea dans le taillis avec Vogler. L'endroit, cerné de broussailles, lui semblait familier. Ils arrivèrent à un sentier bien tracé, mais très couvert et obstrué de branches. Vogler se demandait comment tout à l'heure il ne l'avait pas coupé. Salomé marchait la première d'un pas rapide et glissant; les ramures de hêtre avec leurs feuilles brunes et mouillées se ployaient contre ses hanches, ses coudes, et se refermaient derrière elle en cinglant. Le jour se résorbait peu à peu dans le brouillard, ainsi qu'un rêve dans la profondeur unie du sommeil. Vogler voyait devant lui se baisser, se relever, fuir à travers la forêt confuse la tête d'or pâle et autour d'eux, débordant le sentier, foulant les broussailles, arrachant çà et là une feuille de ronce, les chèvres agitées se hâtaient.

« Elle sait bien son chemin, se disait Vogler. Mais pourquoi vient-elle si loin? et pourquoi rester si tard? Il fait presque nuit. »

Plus forte cependant que l'étonnement et le souci, une joie perçait en lui comme par mille sources simultanées, la même qu'il avait goûtée la nuit où il l'avait ramenée de Heiteren après le *Jeu d'Adam et Ève*. Est-ce que la ferme et la vie ordinaire les attendaient encore? Le chemin était long et jamais Vogler ne s'était trouvé seul avec Salomé plus d'un instant. L'heure présente s'ouvrait sans borne devant lui.

Quand ils furent sortis de la forêt, la nuit grise et ouatée s'étendait sur les labours; à peine distinguait-on les larges mottes retournées par le soc; à trois pas, tout se perdait. Il faisait tiède, la terre semblait aspirer cette ombre chargée d'eau, s'y tapir, s'y confondre dans le muet amour de l'élément avec l'élément. Le brouillard amollissait le bruit des pas. Vogler demanda :

(1) Petite fille, en dialecte alsacien.

— Cherchais-tu des champignons, tout à l'heure? Sous les chênes, il y aurait peut-être encore des bolets.

Salomé tressaillit, fit un pas de côté comme si une arme l'avait effrayée.

— Des champignons? dit-elle, il n'y en a plus.

Après les labours, ils atteignirent d'épaisses prairies où se dressaient en masses vagues et encore touffues de grands arbres fruitiers. Parfois une pomme, négligée par les cueilleuses, se détachait froissant le feuillage et tombait avec un choc sourd. L'année avait fini son travail; tous les fruits étaient mûrs et livrés, les fièvres éteintes, les parfums enfuis; le grand repos commençait dans l'enveloppement de la nuée traînante. Les étoiles dérobaient aux champs, aux prés dormants l'éclat de leur haute vigile; la lune leur cachait sa course infatigable; la terre était seule avec elle-même, comme un homme qui a fermé ses paupières et que le sommeil assourdit.

Jacob était seul avec la force qui éclatait en lui sans qu'il lui donnât aucun nom. Il ne parlait plus. Il ne savait rien de l'être sauvage et craintif qui marchait si vite à son côté. Une peur comme il n'en avait jamais ressentie, étendait son ombre sur le dur battement de son cœur.

***

Cet hiver-là fut brumeux et doux, pareil à un long rêve. A peine l'azur de loin en loin reparut-il dans une déchirure des vapeurs pour témoigner que subsistait la limpidité des cieux éternels. A peine quelquefois, la nuit, une ou deux étoiles vacillaient au fond des abîmes aussitôt revoilés. D'inépuisables nuées bouchaient l'espace, tantôt roulant et fuyant comme des fleuves débordés, bien plus souvent sans formes, blancs plafonds d'ennui sur la terre au repos. Les oiseaux ne disparurent pas : en janvier, le mois le plus désert de l'an, les légers roitelets se jouaient encore dans les franges épaisses des sapins; les rouges-gorges sautillaient dans les églantiers. Tout l'hiver Salomé continua de faire sortir ses chèvres; à la lisière des bois, l'herbe était restée verte; les feuilles des ronces n'avaient pas gelé.

Jacob Vogler vivait dans une attention perpétuelle à tout ce qu'elle faisait. Il ne lui parlait pas. Mais un élément de lui-même, comme une corde profonde, demeurait tendu vers elle et résonnait de chacun de ses gestes. Cela faisait dans toute son

âme et ses nerfs de longs ébranlements, des vibrations telles qu'il n'en connaissait pas. Il quittait le silence, il était comme un sourd en qui naîtrait l'ouïe.

Le matin, il guettait l'heure où elle traverserait la cour pour aller traire les chèvres dans l'étable. Le soir, il attendait son retour à la tête du petit troupeau. Si le soleil s'était couché sans qu'elle fût rentrée, il se trouvait quelque chose à faire dans le hangar attenant aux formidables granges gorgées de paille, en face du porche et de là surveillait le sentier. Souvent, il la vit paraître au sommet de la pente, détachée tout entière sur les pâles cendres du soir, parmi les cornes remuantes des chèvres. Elle marchait d'un pas fatigué que l'approche du logis ne hâtait pas. Plus d'une fois, la croisant sous la voûte, il put voir dans le pli de son châle le morceau de pain qu'elle n'avait pas mangé. Il se demandait pourquoi ces longues promenades que rien n'imposait, quand elle aurait pu passer l'après-midi tranquille à tricoter chez la femme Hirlemann, auprès du feu. Mais la farouche solitude de la jeune fille, l'âpreté de son deuil, la lui rendaient, à son insu, plus précieuse. Quand lui-même rentrait à la nuit, s'il s'était attardé au village à négocier quelque marché, il pensait à elle dès la petite route où la brume et les ténèbres ne laissaient qu'à peine distinguer les pommiers en bordure. Il pouvait lui arriver de manquer le sentier qui à gauche s'embranchait vers la ferme, tant c'était un départ insensible; mais quand il s'y était engagé et qu'il n'avait plus devant soi qu'un mur de nuit si opaque et si proche qu'on eût voulu étendre les mains pour ne pas s'y heurter, alors il n'était plus qu'instinct, obéissant à l'habitude et à l'attrait comme l'oiseau qui vole en ligne droite. La présence de Sälmele dans le logement du porche aimantait l'obscurité. Le sol était souple, non pas boueux, mais doux au pas et silencieux. Les crevasses, les ornières faisaient des sillons plus noirs. Jacob approchait de la ferme sans la voir; tout juste apercevait-il le hérissement des sapins contre le ciel sur ce pli de terrain qui abritait sa maison; mais l'air se peuplait d'odeurs qui l'eussent guidé, le pas tranquille, à travers de plus vastes et plus sombres limbes : odeur de la paille d'abord, qui, à cette époque de l'année, remplissait encore les huit travées de l'énorme grange; puis cette douce odeur de vie et de lait qui s'épaissit comme un nuage sur les chemins où passent les vaches et

déborde de leurs étables. Et maintenant la ferme et les granges faisaient de chaque côté de lui deux grandes masses de noirceur familière et tiède; il entendait un meuglement, un froissement de litière; une lanterne éclairait sous la voûte encombrée une poussière gris et or.

Jacob levait la tête : s'il voyait de la lumière à la fenêtre, il commençait la longue soirée dans un état de contentement; il caressait le chien qui sans bruit venait lui lécher la main; la salle déserte et sombre où il entrait lui était agréable, les espoirs imprécis bourdonnaient comme des abeilles. Si la fenêtre restait aveugle, une angoisse l'étreignait. Il lui fallait attendre, ou bien ressortir dix fois furtivement pour surveiller jusqu'à ce qu'il ait vu s'éclairer la vitre. Il se demandait alors comment il pourrait désormais supporter que l'enfant s'éloignât. Et cependant, quelle sécurité avait-il? Que voyait-il seulement de sa vie? Sur les routes, elle pouvait rencontrer des jeunes gens; dans la forêt, on pouvait la rechercher, la poursuivre. Elle-même, qui sait? n'avait-elle pas attendu quelqu'un le jour où il l'avait découverte attardée si loin dans le brouillard?

La méditation de la Bible et la prière dont il avait une si profonde habitude lui devenaient de jour en jour plus difficiles. Il y avait toujours comme un bruit dans sa tête, un mouvement qui tourne, une impatience oppressée de l'heure prochaine. Comme si rien désormais n'avait plus le pouvoir de le retenir, hormis un trésor promis et caché que roule en son flot le temps qui vient.

Et parfois, alarmé de ce grand changement dans son âme, de cette attente croissante qui l'absorbait au point d'immobiliser sa volonté, il jetait un appel vers le Très-Haut, une demande de conseil et de force. Mais le ciel de l'âme ne s'ouvrait pas pour lui; il restait perdu dans sa solitude obsédée comme, au long de cet humide hiver, la terre dans les brouillards qui l'aveuglaient.

Pendant plusieurs semaines, on n'aperçut pas une fois les montagnes et les nuits s'étendaient du soir jusqu'au matin tardif et blême, sans qu'eût brillé un seul repère au firmament.

Longues nuits, nuits tourmentées! De savoir la jeune fille si proche était très doux le soir, quand il se la représentait veillant dans ses habits de jour, son petit châle noir bien croisé, son chignon solide et lumineux sur la nuque. Mais, aux heures

plus secrètes, enfoncées plus avant dans le silence, venait le souvenir des grands cheveux déroulés qu'il avait vus le soir du *Jeu d'Adam et Ève*; et le souvenir de la tête du jeune homme inclinée, dérobée dans cette chevelure. C'étaient des images qui le faisaient longtemps souffrir. La seconde surtout amenait l'intuition de ce qu'il n'avait jamais conçu : le lien de ceux qui ont péché ensemble.

Le *Jeu* fut rejoué à Heiteren cette année-là. Mais, de la ferme, les Hirlemann seuls s'y rendirent. Noël passa sans fête ni lumières. Au retour du culte matinal, chacun rentra dans sa solitude ; à peine quelques tintements de cloches lointaines, avant la fin du jour, effleurèrent les toits désertés des colombes et se perdirent entre les pointes des sapins. L'année s'acheva dans le froid sans neige. Le ciel uni, sans un pli, ni une volute, ni une ombre, n'était que vide au-dessus de la maigreur transie des arbres. Dans la forêt et la sapinière résonnaient les cognées des bûcherons.

En janvier vint un peu de neige dont on se réjouit pour la terre, que les longs brouillards si longtemps avaient mouillée sans l'abreuver. La neige fondit lentement, laissant de grandes flaques blanches dans les prés, des stries blanches aux creux des sillons. Avant qu'elles n'eussent disparu, la patience des après-midi immobiles, incolores, peu à peu sembla se changer en attente : — un oiseau qui pépie à voix sèche et menue ; deux ou trois abeilles parmi les chatons d'un bouleau, une déchirure bleue dans le ciel, un balancement de branches assouplies... Le vent du sud-ouest apporta une légère pluie dans de la tiédeur et pour la première fois reparut l'odeur de la terre.

On allait se remettre aux labours; le maréchal-ferrant fut appelé à la ferme pour ferrer les chevaux. Il vint de grand matin avec son apprenti : le valet d'écurie leur ouvrit le porche à l'heure où la lune pleine descendait sur les collines. Il avait plu la veille au soir et gelé dans la nuit; la cour était toute verglassée : mauvais jour pour le ferrage, mais l'homme ne s'embarrassait pas de si peu. Il entra dans la petite forge qui s'ouvrait à l'angle de la cour, se mit en bras de chemise, retroussa ses manches et commença de souffler le feu. Quand tout fut prêt, il demanda un cheval. Un des fils Hirlemann et le valet Médard amenèrent ensemble la grande bête nue, tenue par un licol de corde, et qui avançait maladroitement sur la

glace. Ils l'introduisirent dans la forge, et la maintenaient, tandis que le maréchal clouait les fers.

Salomé, quand elle descendit, vit la scène, et, au lieu d'entrer à l'étable pour traire ses chèvres, curieuse, elle se glissa dans la forge. Le maréchal jeta un juron, car il aimait à se donner de l'importance ; mais quand il l'eût regardée, il ne dit plus rien, et sans lâcher son fer, il lui montra en relevant le menton l'endroit où elle pouvait se mettre. Elle s'y coula en longeant le mur et y demeura sans bouger, enfantine, suivant avec des yeux agrandis d'admiration les gestes adroits et robustes des hommes à l'ouvrage. Ils ne parlaient plus, ils travaillaient avec soin. Aux coups du marteau sur l'enclume fusaient les étincelles. Des faces blondes flamboyaient dans le feu rouge. L'odeur de la corne brûlée s'épaississait sous le bas plafond. La croupe énorme du cheval, au-dessus des silhouettes agiles et courbées des hommes, encombrait le réduit étroit. Salomé regardait ces massives rondeurs lustrées, le poitrail agité de rapides frémissements, la puissante encolure, la crinière en désordre et la longue fine tête osseuse qui dément cette force du corps, les oreilles sensibles, le grand œil craintif, la triste bouche obéissante par où tout l'animal est dompté.

Quand les quatre fers furent posés, le valet Médard et le fils Hirlemann emmenèrent le cheval. En attendant qu'ils en amenassent un autre, l'apprenti, qui connaissait son maître, eut l'idée qu'il le mettrait de bonne humeur en allant faire un tour. Resté seul avec elle, le maréchal-ferrant se retourna brusquement vers Salomé, la saisit par les épaules et la mordit au col d'un baiser plus lourd que les coups de son marteau sur le fer amolli. Contractée, la jeune fille ne se débattait pas. Dans cette bouche d'homme, il y avait une force chaude et massive qui ne se pouvait éluder. Elle fermait les yeux et s'arc-boutait au mur. Une minute après, le second fils Hirlemann arrivait avec un cheval. Vogler le suivait, revenant des étables, une lanterne à la main. Il aperçut Salomé, fronça les sourcils : qu'avait-elle à faire au milieu de ces hommes? Il s'approcha d'elle soupçonneusement et, feignant de ne l'avoir pas reconnue, il éleva sa lanterne et lui éclaira le visage. Elle lui apparut toute pâle, les lèvres serrées, avec une meurtrissure vive au bas de son cou blanc. Sous le regard qui la scrutait, elle rougit, ses paupières battirent, elle étendit la main contre

le mur pour se donner un appui. Comme on reconnaît l'attaque d'un mal aigu qui échappait à la mémoire, Jacob reconnut cette vrille qui lui était entrée dans l'âme le jour où il avait chassé Nicolas Schwindenhammer. Avant qu'il eût formé aucune pensée, sa douleur l'avertissait. Il abaissa la lanterne, demeura muet en face de la jeune fille. Les hommes s'absorbaient dans leur tâche et ne leur prêtaient aucune attention. Le maréchal-ferrant, penché sur l'enclume, plein de confiance et de bonne humeur, suivait un projet de séduction : il comptait bien revoir cette fille qui avait le cou si blanc, les yeux si clairs, — obtenir aujourd'hui même un encouragement, — qui sait? un rendez-vous! Bientôt, elle viendrait le rejoindre à l'auberge, où il avait ses petites entrées. Elle n'était pas fâchée, puisqu'elle restait là. Il se retourna pour essayer d'une œillade et vit le silencieux tête-à-tête du fermier avec la jeune fille. Inquiet soudain et redoutant quelque orage, il se remit dare-dare à marteler.

La divination de Jacob, son saisissement, apportaient à Salomé l'aveu le plus certain. En même temps qu'elle le recevait, elle se croyait méprisée, elle s'attendait à ce qu'il la congédiât. La surprise et l'angoisse la faisaient presque défaillir. Dans le bruit du marteau, Jacob lui dit à mi-voix : « Comment es-tu venue ici? va-t-en! » et elle sortit chancelante. A peine eut-elle fait quelques pas dans la cour, qu'elle glissa et s'abattit sur le verglas. De la porte de la forge, Jacob la suivait des yeux. Le cœur sauta dans sa poitrine : il s'approcha d'elle, la souleva par les épaules ; elle fit un effort des genoux pour se redresser, mais la force lui manquait ; sa tête se rejeta en arrière, de nouveau toute pâle dans le bleu cendré de l'aube et pareille à la lune qui fuyait blanche et glacée au-dessus des rameaux nus du verger. Vogler se rappela la nuit du *Jeu d'Adam et Ève* où elle avait sommeillé sur son épaule, la tête ainsi renversée, — un an! il y avait plus d'un an qu'il la désirait avec cette faim toujours bâillonnée! Pour la première fois, une révolte contre la longue contrainte éclata en lui, courut dans ses membres, durcit les bras forts avec lesquels il portait maintenant la jeune fille. Sur le cou blanc et pur juste au bord du fichu noir, une morsure apparaissait distinctement. Jacob n'eût pas vu avec plus d'horreur un tison rouge posé sur la chair qui le hantait. Il fit quelques pas presque sans direction,

hagard, puis il tourna vers son propre logis et porta Salomé dans la salle où elle n'était pas rentrée depuis l'enterrement d'Émilie. Il l'étendit par terre, s'agenouilla à son côté. Elle restait inerte, sans se plaindre, comme à moitié morte. Il pensait chercher si elle n'avait point de mal, si elle ne s'était rien brisé en tombant si rudement; mais il n'était plus maître de lui; penché sur Salomé, il la baisait aux tempes, aux joues, aux paupières, et des larmes comme il n'en avait pas versées depuis qu'adolescent, il avait vu mourir sa mère, des larmes montant du puits le plus profond de l'âme, coulaient de ses yeux fermés. Il n'avait plus aucune colère; ce visage était une manne de douceur, et si grand qu'eût été le désir, la première volupté le dépassait. Comme de la terre monte, au printemps, l'herbe serrée qui transfigure les collines, ainsi de la moelle de ses os, se pressait la tendresse que ses lèvres collaient sur toute la face de Salomé. Il retournait maintenant contre lui seul le reproche de ce qui s'était passé dans la forge. Pauvre petite fille qu'il aimait et laissait exposée à l'outrage du premier venu, du valet, du charron, du passant! orpheline misérable, errant sur les routes avec ses chèvres, ou languissant toute seule dans son nid froid, sous les trous où les colombes se serrent à deux! Comment avait-il attendu jusqu'à ce jour, pour la prendre dans son sein aux yeux de tous et goûter enfin le fruit béni dont il avait eu si longtemps soif? Il se dépouillait de sa froideur, de sa prudence, il voyait le défaut de sa vertu même. Quoi donc! pour cette étrangère qui avait porté son nom, cette inutile Émilie, tombeau de sa race, déception et dessèchement du meilleur de ses années, il s'était attardé dans un deuil sans âme, quand la petite bien-aimée, tous les jours, était en danger sur les chemins! N'avait-il pas mille fois mérité de la perdre? Ah! maintenant du moins, il la retiendrait!

— Salomé, ne le savais-tu pas, mon enfant? Reste avec moi!

Salomé s'était assise: elle regardait devant elle avec des yeux dilatés, comme si elle voyait agir un sortilège. Était-ce bien la prédiction obstinée de sa vieille grand mère qui s'accomplissait? Ou la honte de tout à l'heure dans la forge ne lui amenait-elle ici qu'une autre honte?

Elle mit la main sur la meurtrissure de son cou.

— Vous l'avez compris, Herr Vogler, dit-elle, je n'ai pas de force pour me défendre.

Un sanglot l'arrêta. Dans cet instant de son triomphe, elle se sentait faible et n'eût souhaité que de dormir.

— Mais aucun homme ne m'a connue, reprit-elle, et vous, Herr Vogler, vous êtes un homme juste et vous m'avez protégée.

— Salomé, je te demande si tu veux être ma femme devant Dieu et demeurer pour toujours avec moi ?

Ils s'étaient levés tous les deux. Salomé recula d'un pas, comme pour regarder l'homme qui accomplissait le sort. Lentement, elle inclina la tête. Elle ne semblait pas heureuse, mais fascinée. Sa bouche tremblait.

Un moment après, elle était dans l'étable, tirant les pis d'une chèvre, comme si la tâche familière lui offrait une rampe d'appui dans son vertige.

Vogler entra dans la forge où le maréchal-ferrant, l'apprenti et le valet continuaient leur besogne.

— Henri Holz, dit-il, je t'apporte une nouvelle et à ces deux garçons-là. Vous pourrez le dire dans la ferme et dans Heiteren : Salomé Spiegel, qui était ici tout à l'heure, est ma fiancée. Avant l'été, c'est elle qui sera maîtresse à la ferme Vogler.

* * *

Les jours se tiraient vers le printemps ; il faisait doux, mais gris, toujours; quelques oiseaux perchés aux pointes des cerisiers, patiemment dardaient un cri de deux notes, aigu et morne, qui faisait penser au ciseau du tailleur de pierre. Le petit oiseau usait son gosier contre l'hiver, comme s'il était en son pouvoir de percer jusqu'aux fontaines de l'azur. Une dernière tombée de neige pendant une heure submergea son effort, puis un souffle du sud dispersa les flocons qui titubaient dans l'air avec la paresse de molles plumes. Bientôt le jaune soleil qui, au penchant du ciel, se glissait hors des vapeurs en fuite, éclaira un paysage de satin blanc, brillant et embué, dont les lointains, derrière les processions de peupliers, s'évanouissaient d'une colline à l'autre en reflets de perle. L'appel des oiseaux se ranima dans le verger, des roucoulements de colombes tremblèrent au bord du toit.

Jacob Vogler marchait dans la direction de Heiteren. L'aspect si doux de la campagne suspendit un moment l'angoisse d'impatience où il vivait. Il sentit l'approche de la félicité, — la jeunesse éblouissante bientôt versée dans son sein,

pareille à la neige qui va fondre; il goûta le bonheur sans image des fiançailles, soleil sur des yeux fermés. Il allâit à cette heure chez le maire et chez le pasteur pour s'occuper des bans et montrer ses papiers. Il avait aussi dans sa poche ceux de Salomé Spiegel. Elle les lui avait remis le matin sans un mot, d'une main timide, tremblante, qui semblait vouloir s'échapper au moment même où elle se tendait. Et dans ses yeux toujours cette expression immobile : obéissance, frayeur, secret... Elle ne l'aimait pas, songeait-il, déjà repris par le tourment qui lui était alors plus habituel que la promesse de la joie. Comment l'eût-elle aimé ? Il avait depuis longtemps passé l'âge. Elle l'épousait par besoin d'un refuge, comme il arrive qu'un oiseau affamé par l'hiver vienne chercher des miettes dans la main qui les offre : il approche hérissé de peur et fuit sans qu'on ait pu le toucher. Cependant Vogler se rappelait comme elle avait dormi avec confiance sur son épaule la nuit du *Jeu d'Adam et Ève*. Mais le souvenir se retournait contre lui : confiance d'enfant envers l'homme mûr ; il n'était pas question de mariage dans ce temps-là ! Maintenant, elle semblait plus que jamais fuyante, insaisissable. Lui-même d'ailleurs était de connivence pour l'éviter. Il redoutait le tourment, l'excès du désir qui l'envahissait dès qu'elle était là, un tel rugissement intérieur, un tel appel de l'âme et de la chair qu'à peine se retrouvait-il seul, il ne comprenait plus comment il s'était maitrisé. Lui parler, il ne le pouvait. Ce qui le poussait si puissamment vers elle ne ressemblait à rien de ce qu'il aurait su dire. Il vivait dans un monde sans langage, intense, nouveau, étranger à toute habitude comme à toute prévision. Cette force en lui, qui était à la fois bonté d'ange et faim de bête, il n'aurait pu en soulager la douleur que par des caresses; mais, depuis le moment des fiançailles, il n'avait plus osé embrasser la jeune fille, soit qu'il craignît de lui déplaire, soit qu'il redoutât la violence d'un emportement une fois éprouvé. Mais il hâtait ses préparatifs et trompait l'attente en réglant les fêtes du mariage. Il sentait qu'un si récent veuvage les rendait peu convenables ; il savait qu'on les blâmerait; pour la première fois, cet homme de jugement calme et réfléchi perdait sa mesure. Il ne voyait que Salomé. A cause de sa pauvreté, il tenait à l'honorer par des noces dispendieuses. Et peut-être y avait-il dans cette résolution un désir d'offrande réparatrice

pour la misère où il jugeait qu'il l'avait laissée trop longtemps. Il dépenserait pour elle en un jour beaucoup plus d'argent qu'il n'en avait jamais donné à sa grand mère ni à elle-même. Il espérait que cela lui ferait plaisir; il voulait la voir fière, assurée, triomphante.

Le pasteur qu'il allait voir reçut sans chaleur la nouvelle de ce remariage. C'était un homme petit, jaune et sec, à qui l'habitude de prêcher avait donné un tic, mi-sentimental, mi-autoritaire : un coup de la tête un peu de côté, en fermant les yeux et fronçant les sourcils. Il était veuf lui-même depuis trois ans et très affligé.

— Vraiment, Herr Vogler ? Déjà ? remarquait-il. Déjà ? — Vogler ne savait même plus quand était morte Émilie. Il sentait seulement qu'il avait passé quarante ans et qu'il aimait pour la première fois. — Déjà ?...

Le pasteur parcourait les papiers qu'on lui avait remis; son attention se fixait sur la différence d'âge. Il hocha la tête.

— Si j'avais su, hasarda-t-il, que vous pensiez à vous remarier... Il y a plusieurs partis que je vous aurais proposé d'examiner. Vous vivez très seul, maître Jacob; pour bien choisir, ce n'est pas ce qu'il y a de mieux! Dans les graves circonstances, un homme devrait consulter son pasteur.

— S'il n'y avait pas eu cette jeune fille, je ne sais pas si j'aurais pensé à me remarier; en tout cas, pas si vite, monsieur le pasteur, cela est vrai.

— La différence d'âge est grande, maître Jacob. Avez-vous bien mesuré cela ? En outre, cette enfant n'a pas été élevée pour une position comme la vôtre. Sera-t-elle auprès de vous la compagne véritable, capable de partager les charges du foyer ? La joie est une courte surprise; les soucis sont longs.

Jacob ne fit point de réponse.

— Vous aurez probablement des enfants, dit encore le pasteur. Et il leva les yeux d'un air triste, tandis que ses doigts nerveux tournaient et retournaient un crayon.

Jacob serrait les lèvres et baissait les yeux.

— Je suppose que votre décision est bien arrêtée ?

Jacob fit signe que oui.

— Eh bien ! quand voulez-vous que soit célébré ce mariage ?

— Le plus tôt possible, monsieur le pasteur. Elle habite ma ferme, il est difficile de durer comme ça.

Le pasteur, sa tête de côté, plissa les yeux et contracta le front. Il sentait qu'il avait devant lui un homme sérieusement touché. Un mélange de blâme et de compassion lui inspirait sa douloureuse grimace.

— Êtes-vous sûr, demanda-t-il encore, que Dieu tout-puissant doive bénir les dispositions où vous êtes?

— Elles sont droites; je ne veux rien que ne permette la loi.

— Votre fiancée se prépare-t-elle pieusement et de tout son cœur au grand engagement du mariage?

Les yeux de Jacob semblèrent chercher dans le vide.

— Je n'en sais rien, avoua-t-il. Nous ne parlons jamais ensemble. Nous pourrons parler quand nous serons mariés. Nous pourrons prier aussi.

— C'est avant qu'il faut prier, Herr Vogler, beaucoup prier!

Et le pasteur exhala un pesant soupir. Il pensait à sa fille aînée, âgée de trente ans, qu'il aurait été si heureux, un peu plus tard, après un deuil plus convenable, d'installer à la ferme Vogler...

On prit jour pour la première semaine d'avril.

***

« Tout de même, pour cette rien du tout, cette sauvage, cette mendiante, la robe de noces de sa mère et de sa grand mère! » Ainsi ronchonnait la femme Hirlemann en fouillant le coffre de mariage de la famille Vogler. Et elle tirait au jour la robe d'écarlate, semée de paillettes de cuivre, la chemise de fine toile brodée d'épis avec des roses, la parure éclatante des colliers, la couronne merveilleuse, toute de perles étagées sur une treille d'or, parmi les feuilles et les vrilles d'or.

On racontait que Mme Émilie, à son mariage, avait voulu porter une robe de la famille Kœhret et que ce n'était rien qui approchât du trésor nuptial des Vogler. Depuis près d'un demi-siècle, le coquelicot splendide dormait dans les ténèbres du coffre. On était à huit jours du mariage. Le menuisier de Heiteren façonnait les tables du repas qui devait avoir lieu à l'entrée du verger, où les cerisiers enflaient leurs boutons. Il faisait frais et net. Les montagnes délivrées du brouillard hivernal semblaient couvrir la plaine d'un chant à deux voix, fluide, allègre, la contenir, avec toute la fermentation de ses mottes et de ses ramures, dans une cadence heureuse. On

comptait sur une période de beau temps. Les semailles allaient leur plein.

Vogler, qui avait passé la matinée aux champs, entra brusquement dans la salle où, selon ses ordres, la femme Hirlemann préparait les ornements de la fiancée. Il pâlit, enfonça les mains dans les poches et s'approcha. Cet écarlate qui signifiait le sexe enivrant et scellé de l'épouse, le même pour les jeunes filles lointaines dont il était issu et pour celle de qui l'aspect le faisait frémir aujourd'hui, — ni cet or jaune comme le soleil levant, — il n'eût voulu les toucher. Extérieures et rutilantes, c'étaient cependant des choses qui participaient de la pudeur de la femme. Il les regardait semblable au païen sauvage qui vénère les insignes de l'extase et de la fécondité. Émilie n'avait pas porté cette robe; parmi les femmes qui l'avaient revêtue, on n'en citait point qui fût demeurée stérile. La pâleur de Jacob et son visage absorbé irritèrent la matrone. Elle détesta cette évidence d'une passion qu'elle jugeait vexatoire et malséante.

— Voilà, dit-elle, c'est pour vous faire plaisir, Herr Vogler; mais, à mon idée, la petite aurait bien mieux aimé une robe neuve.

— Va la chercher, dit Jacob.

Quand Salomé fut entrée dans la chambre, suivie de la femme Hirlemann, le fermier lui montra les vêtements et les bijoux disposés sur la table.

— Salomé Spiegel, c'est la robe de noces de ma mère et de ma grand mère, avec leur couronne. Elle est préparée pour toi. Mais la femme Hirlemann croit que tu aimerais mieux une robe neuve. On aurait le temps d'aller à la ville pour l'acheter. Dis ce que tu veux.

Salomé avait écouté, le cou tendu, la figure inquiète. Son regard allait du visage maussade de la femme au visage sévère de Jacob. Une lueur flamba dans ses prunelles. Plusieurs générations de misère envoyaient le sang violemment à son cœur. Elle étendit un doigt :

— C'est cette robe-là que je veux, prononça-t-elle.

***

Les tables du repas de noces furent dressées derrière les bâtiments de la ferme, à l'ouverture du vallon. En tenue de fête, gilets rouges et châles à fleurs, larges feutres et nœuds de

moire, il était venu beaucoup de monde, quoique la famille Vogler, blâmant le mariage, n'eût envoyé personne, ni la famille d'Émilie non plus. Mais à Heiteren la vieille eau-de-vie des Vogler était bien réputée, et on savait que la réjouissance ne serait pas chiche : les invités ne s'étaient pas fait prier. Il y avait là le pasteur avec ses filles, le maire, l'aubergiste, chez qui s'était joué le *Jeu d'Adam et Ève*, et bien des gens qui en avaient été spectateurs. Aussi en rappelait-on le souvenir, comme si l'étoile de Salomé se fût levée ce soir-là. « J'avais bien remarqué, disait celui-ci, comme il la regardait, la petite Ève ! — Ah ! répondait l'autre, sûrement qu'au retour elle lui a fait manger un morceau de la pomme ! — Vous savez qu'il l'a ramenée dans sa carriole ! » intervenait une femme ? Et les plissements de paupières, les petits gloussements de rire de continuer l'entretien. « C'est dommage, reprenait une voix, qu'elle n'ait pas du tout de couleurs, car, pour une jolie figure, c'en est une. Mais on dirait qu'elle a de la neige dans les veines. »

Salomé, au centre de la table, se tenait droite et muette sous sa haute couronne. Le rouge ardent de sa robe et la chaude lueur de l'or isolaient dans leur gloire sa mortelle pâleur. A peine touchait-elle aux mets ; ses jeunes et tendres lèvres s'entr'ouvraient, bleuâtres comme les fleurs de glycine ; ses yeux lumineux passaient et repassaient sur l'assistance, sur les serveurs, sur tout le paysage du vallon familier, avec un air de douter si elle les voyait en rêve. Jacob regardait droit devant lui, soutenant de son mieux une conversation avec le pasteur qui présidait la table en face des mariés. Il ne mangeait ni ne buvait guère. Sa main droite souvent se posait sur la main gauche de Salomé ; une attente, une approche insoutenables serraient son cœur d'une transe aussi dure que celle du péril. Au-dessus de la table et des grands nœuds noirs qui coiffaient les femmes, se croisaient des rameaux de cerisier. Le ciel baignait d'azur les blancs bouquets à peine éclatés, les premiers nés du printemps, la plus aérienne de toutes ces multitudes qui allaient vivre, une écume tantôt fondue dans la lumière, tantôt détachée en incandescence de mille corolles qui tremblent.

Tout le long du vallon et du ruisseau, d'autres cerisiers chantaient leur cantique de fleurs, et, à mesure que s'écoulait le jour lent et gorgé de soleil, leur éclosion progressait vers les

cimes. Tout était intact, dans le premier étonnement de sa nouveauté radieuse; sur l'herbe où Salomé, à l'automne, cherchait des trèfles à quatre feuilles, on n'eût pas trouvé un pétale tombé de ces millions de fleurs. Dans un clos du vallon, deux poulains noirs jouaient et bondissaient autour d'une jument. On les voyait de la table; on entendait le meuglement des vaches, parfois un cri de coq ou le hurlement d'un chien dans la cour. Des pigeons tournoyaient avec un bruit de soie, se perchaient dans le verger, l'emplissaient d'un faible et vaste roucoulement.

Longtemps, les hommes et les femmes burent autour du couple hiératique oppressé par l'attente. La jeunesse s'était levée de table et dansait sur le pré; un violon rythmait les pas. Les poulains gambadaient plus fort. Il y eut des chants, des chœurs alternés de jeunes hommes et de jeunes femmes, rustiques louanges du printemps et de l'amour. Puis la promenade qui est d'usage, deux à deux, en longue file, les mariés au bout se donnant le bras; et des chants encore qui s'envolaient avec une solennité charnelle et suave sur les terres où le large soleil du soir éclairait les myriades du blé qui pointe.

L'ombre était venue quand la noce, enfin, se dispersa en carrioles ou à pied, toujours chantant, par les chemins; — l'ombre où s'éteignaient la robe d'écarlate, les bijoux d'or, les yeux de lumière et de secret. — Les valets et les servants avaient vidé les bouteilles et s'affairaient, le front rouge et la démarche en zigzags, ceux-ci à démonter les tables, ceux-là au service retardé de l'écurie et du bétail.

Jacob fit entrer Salomé dans la maison. Personne ne les attendait ni ne les suivit. On ne vit pas s'allumer de lampe. Une planète ruisselait de clarté à l'Occident vert, les étoiles perlèrent de l'abîme et le sommeil descendit sur les bêtes.

Dans la nuit, Jacob connut la jeune fille et il l'aima davantage.

CAMILLE MAYRAN.

(La dernière partie au prochain numéro.)

LA PRINCESSE MATHILDE ET THÉOPHILE GAUTIER

I

I. — UNE FÊTE CHEZ LA PRINCESSE

« C'est une élégance rare que de pouvoir ouvrir en plein hiver les fenêtres d'un salon, et que de sentir vous arriver au visage, au lieu de la bise aigre de décembre ou de janvier, une tiède haleine, un souffle balsamique du printemps...

« Une immense serre, enveloppant comme d'une galerie extérieure les appartements de réception de la princesse Mathilde, réalise ce miracle... A l'autre extrémité de la serre, d'un fouillis de plantes et de fleurs s'élève ce délicat chef-d'œuvre de Paul Dubois qui a, sans archaïsme et sans plagiat, toute la grâce naïve d'un Donatello, le petit Chanteur florentin. On dirait que cette figure a inspiré à M. François Coppée l'idée première de cette comédie lunaire qui s'appelle *le Passant* et sera sans doute jouée un soir dans cette serre sans avoir besoin de décor. »

Peu après la publication de cet article se réalisait la prédiction de Théophile Gautier : le soir du 29 avril 1869, « les portes-fenêtres du salon s'ouvrent et, sur les tapis moelleux, s'allongent les traînes de satin, de velours, de dentelles et de gazes lamées. On dirait le *Décaméron* de Boccace transporté de Florence à Paris. »

Auprès de la statue en bronze argenté, un chanteur florentin

en chair et en os, dont la chevelure vivante s'échappe en boucles d'or de la toque à plumes, accorde sa mandoline; il attend la réplique de Silvia pour bondir sur la scène où la sombre Agar au masque tragique maudit l'amour en vers harmonieux dont le ton caressant contredit les paroles amères.

Pendant que, dans la coulisse, le blond Zanetto fredonne la chanson devenue bientôt célèbre, et dont Massenet devait plus tard écrire la musique,

Mignonne, voici l'avril...

le chroniqueur Marcelin, écartant les branches, observe la salle et prend cette note pour *la Vie parisienne* : « D'ici (de la coulisse), l'assistance est vue de face, assise devant l'actrice que nous voyons de dos. Au centre, au premier rang, Leurs Majestés, d'une bonne volonté et d'une attention exemplaires. A quoi pense l'Empereur, la tête penchée et les paupières mi-closes ? On ne saurait le dire, mais l'Impératrice suit, les yeux dans les yeux, les moindres gestes, les moindres nuances du débit de l'actrice, son long cou ondulant sous le va-et-vient de cette tête qui suit tout, ses grands yeux clairs grands ouverts sous leur haute arcade, voyant tout. »

A l'énumération enthousiaste de l'adolescent, célébrant avec la fierté ingénue de la quinzième année tous ses petits talents peu rémunérateurs, la pratique courtisane murmure avec une pitié compatissante :

Toutes professions à dîner rarement !

Je vis alors un pâle sourire d'approbation passer sur les lèvres du souverain : il savait ce que rapporte la poésie, et plus d'une fois, dans la coulisse, il s'était plu à jouer le rôle de la Providence... Il a fallu que la révolution envahît les Tuileries, et violât les papiers secrets, pour que le public apprît que l'un des plus grands poètes du Second Empire, et l'un des plus hostiles au régime, touchait une pension sur la cassette privée de Napoléon III.

L'Empereur fut tellement frappé par la beauté classique d'Agar et par ses nobles attitudes, qu'à la suite de cette audition, il la fit engager au Théâtre-Français, où elle créa, peu après, la seconde pièce de son poète, *les Deux douleurs*, et où

elle remplit brillamment les rôles de reines du répertoire.

Quant à l'Impératrice, elle fut séduite par la voix d'or de la blonde débutante et, tout en lui disant son admiration, elle la pria de venir aux Tuileries répéter ce joli poème dialogué devant « son petit garçon ». Il faut lire dans les mémoires de Sarah Bernhardt le récit de cette soirée intime où l'on voit se déployer toute la gentillesse de ce pauvre enfant voué à une si tragique destinée!...

Cette comédie « lunaire », comme la baptise Théophile Gautier, fut le dernier rayon de poésie qui éclaira le soir mélancolique du Second Empire.

* * *

Cette fois encore, Gautier avait été le bienfaisant intermédiaire entre un jeune poète et la Princesse : un beau matin, le modeste commis au ministère de la Guerre vit avec émotion, dans l'humble logis qu'il occupait à Montmartre avec sa mère et sa sœur aînée, apparaître le grand Théo.

Le maître était délégué par la cousine de Napoléon auprès de l'auteur du *Passant* qui l'avait charmée, et lui demandait de laisser représenter sa pièce chez elle devant un auditoire sympathique. Le Paris intellectuel et officiel assistait à cette fête des yeux et de l'esprit qui fut une date dans les annales mondaines de l'époque. Un seul manquait à l'appel et son absence jetait un voile de mélancolie sur cette glorieuse représentation : c'était François Coppée. Pour la circonstance, il s'était commandé son premier habit noir. Mais, hélas! sa santé délicate qui semblait compromise par une tuberculose menaçante, l'avait contraint à s'éloigner des brumes de la Seine, pour aller se réchauffer au soleil du Midi : « C'était trop beau! a-t-il dit lui-même, je suis tombé malade d'une pneumonie dont j'ai souffert pendant plusieurs années et qui a assombri ma fin de jeunesse... ».

Du fond de son exil, il adressa à la bonne fée qui l'avait adopté et ne cessa de l'entourer de son affection maternelle un sonnet reconnaissant. Il transcrivit ces vers sur la première page d'un exemplaire du *Passant*, — dont il ne put déjà plus trouver la première édition, épuisée au lendemain du succès, — et le fit relier en parchemin portant sur le plat l'aigle impériale peinte à l'aquarelle.

A la Princesse Mathilde

Sous le ciel de Florence, alors qu'on pouvait voir
Aux bleus Décamérons les étoiles sourire
Et devant quelque reine aimable de la lyre,
Vêtus du long camail, les Poètes s'asseoir,

Souvent, au fond du parc mystérieux et noir
Où le prélude exquis du rossignol expire,
Un chant de voix qui tremble et de luth qui soupire
Passait et s'éteignait, triste et pur dans le soir.

Et la dame oubliant ses compagnons célèbres
Rêvait, et vers le son mourant dans les ténèbres
Quelquefois soupirait comme vers un absent.

Merci, car vous de même en une de ces fêtes,
Princesse, où vous charmiez artistes et poètes,
Vous avez écouté la chanson du Passant.

***

Une fois *le Passant* joué, et les deux artistes chaudement félicitées, le public, après un bref entr'acte, ne tarda pas à reprendre sa place : on savait vaguement qu'une surprise avait été ménagée au souverain et que Théophile Gautier avait dû improviser un poème de circonstance.

Peu de jours auparavant, la Princesse avait adressé au poète un billet qui, au premier moment, l'embarrassa :

« Vous avez fait, lui écrivait-elle, une espèce de compliment à l'Empereur pour accompagner *le Joueur de Flûte*. Ne voudriez-vous pas me l'envoyer? On pourrait le répéter chez moi, avec une légère variante pour laquelle je compte sur vous. J'abuse de votre complaisance; mais je suis ainsi faite, « sans nuances », comme disait Sainte-Beuve quand il était bienveillant.

« Votre toute dévouée

« MATHILDE. »

« *P. S.* — Je voudrais causer avec vous. Ne pourriez-vous venir me trouver aujourd'hui avant trois heures ou de six à huit, ce soir? »

La princesse se souvenait d'une représentation de la comédie d'Émile Augier, à l'inauguration de la maison pompéienne de

son frère. Gautier avait écrit un prologue en vers; mais ce prologue n'aurait guère de raison d'être hors du cadre romain qui l'avait inspiré et sans la pièce qui le suivait. Théo avait à cœur de rendre le service demandé; mais il se trouvait limité par le temps : l'Empereur avait choisi le 29 avril et l'on était au 25 Dans sa hâte de témoigner sa bonne volonté, il accourut au rendez-vous, où il arriva le premier.

Introduit dans l'atelier de la princesse, Gautier prit un livre ouvert sur la table : c'était un volume des œuvres de Louis-Napoléon. En le feuilletant, il fut arrêté par un poème en prose que le conspirateur romantique soupirait derrière les grilles de son cachot, le 15 décembre 1840, tandis que les cendres de son oncle entraient triomphalement à Paris. Cette plaintive élégie le frappa; mais il aurait fallu l'accompagner par une description du cortège funèbre. Or, comment oser célébrer le retour des cendres à jamais fixé par le maître dans une ode immortelle, — du temps où Victor Hugo chantait les gloires du premier Empire? — Comme on disait à Béranger que le poète de l'*Ode à la Colonne* était le plur pur représentant de la Grande armée... « Soit, répondit l'auteur des *Souvenirs du peuple*, mais il n'en représente que la musique! »

Il y avait toujours là-haut, sur son rocher de Guernesey, le Dieu dont Théo était resté malgré tout le fidèle desservant, et sa gratitude envers la famille impériale n'avait jamais amoindri son culte pour Victor Hugo, quoique parfois il fût difficile de concilier les deux sentiments. Il eut alors l'idée malicieuse et respectueuse à la fois de faire applaudir le poète des *Châtiments* par celui-là même qu'il avait appelé dédaigneusement Napoléon le Petit; n'était-il pas piquant d'évoquer le souvenir de l'exilé d'aujourd'hui devant le prisonnier d'hier?

Dans son admiration pour le maître, le disciple ne mettait pas en doute que la salle entière se soulevât au souffle de ces accents patriotiques et applaudît d'enthousiasme.

La princesse consentit à se prêter à cette tentative audacieuse. Sans vouloir écouter les avis de conseillers trop timorés, elle demanda seulement que le poème de Victor Hugo fût présenté au public par quelques vers de Théophile Gautier.

Voilà comment, le soir du 29 avril 1869, dans l'hôtel de la cousine de Napoléon III, à la stupeur des assistants, à l'indigna-

tion de quelques rares courtisans, retentirent les admirables vers que lançait Agar de sa voix d'airain. Le poème patriotique poursuivit sa marche triomphale au milieu des applaudissements de l'assemblée, de même que s'avançait aux cris bruyants de la foule le char portant les cendres du Héros...

Tout à coup l'artiste, baissant le ton de sa voix, après la tempête éclatante, laissa entendre, comme un mélancolique solo de flûte, la plainte d'une âme douloureusement blessée, arrivant à travers les barreaux d'une prison :

Quand sous l'arc triomphal où s'inscrivent nos gloires,
Passait le sombre char couronné de victoires
Aux longues ailes d'or
Et qu'enfin Sainte-Hélène, après tant de souffrance,
Délivrait la grande ombre et rendait à la France
Son funèbre trésor,

Un rêveur (1), un captif, derrière ses murailles,
Triste de ne pouvoir aux saintes funérailles
Assister, l'œil en pleurs,
Dans l'étroite prison sans échos et muette,
Mêlant sa note émue à l'ode du poète,
Épanchait ses douleurs :

« Sire, vous revenez dans votre capitale,
« Et moi qu'en un cachot tient une loi fatale
« Exilé de Paris,
« J'apercevrai de loin, comme sur une cime,
« Le soleil descendant sur le cercueil sublime,
« Dans la foule aux longs cris ».

Les dernières strophes lancées au milieu de l'enthousiasme général, Leurs Majestés se levèrent, et toute l'assemblée s'éparpilla dans les salons.

Les souverains semblaient charmés de ne pas se sentir enfermés entre les quatre murs des Tuileries, et de ne pas se borner à leurs relations officielles. Sur ce terrain neutre, ils pouvaient du moins rencontrer des personnes qui ne venaient guère à la cour et avec lesquelles ils trouvaient plaisir à causer comme de simples particuliers. L'Empereur, pour cacher l'émotion qu'il avait ressentie à l'évocation de sa jeunesse,

(1) Les Goncourt content, dans leur *Journal*, qu'on avait discuté s'il était plus convenable d'appeler Napoléon un *penseur* ou un *rêveur*. *Rêveur* fut choisi.

s'arrêta devant le peintre Eugène Giraud, qui se tenait respectueusement sur son passage, et sembla s'amuser aux grivoiseries antiprotocolaires que le joyeux bohème devait lui débiter. Il s'entretint même assez longuement avec lui pour intriguer les assistants. L'un d'eux, plus curieux que les autres, ne résista pas au plaisir d'être informé, et demanda tout bas au spirituel artiste, qui se rengorgeait plaisamment après son aparté impérial : « Que te disait donc l'Empereur, qui paraissait tant vous intéresser tous les deux? » Giraud, prenant un air grave et discret, lui répondit à mi-voix : « Tu veux le savoir? Eh bien! Sa Majesté me demandait de l'argent. »

Quant à l'Impératrice, après avoir pris congé de la société, en faisant sur la porte du grand salon sa fameuse révérence enveloppante, dont le grand art consistait à faire dire à chacun « elle m'a souri! », elle gagna le boudoir qui lui avait été réservé, pour qu'elle pût y donner ses audiences particulières.

Au milieu d'un groupe d'habits noirs, qu'il dominait de sa haute taille, la souveraine reconnut Alexandre Dumas fils. Il lui avait été présenté vingt ans auparavant, lors des « mariages espagnols », à Séville, où il fut invité, ainsi que son père, par le duc de Montpensier; mais il fréquentait peu les Tuileries. Elle le fit appeler par un chambellan; il s'approcha aussitôt et s'inclina profondément. L'Impératrice lui tendit cordialement sa main, qu'il baisa, et le fit asseoir auprès d'elle :

— Pourquoi, lui demanda-t-elle à brûle-pourpoint, en jouant de l'éventail, pourquoi célébrez-vous toujours les femmes du demi-monde au détriment des femmes honnêtes?

— Est-ce la femme du monde qui s'adresse à l'auteur dramatique? En ce cas, il ne me reste qu'à lui présenter mes plus humbles excuses. Ou bien est-ce l'impératrice des Français qui interroge Alexandre Dumas? En ce cas, je répondrai...

— C'est bien ainsi que je l'entends! interrompit-elle en souriant. Oui, avec votre nom, votre talent, votre expérience, votre autorité, votre personnalité, vous pourriez rendre de grands services à votre pays et au gouvernement, qui serait trop heureux d'utiliser vos facultés exceptionnelles.

— Il n'y a qu'une place que j'ambitionnerais...

— Laquelle?

— Oh! une place que je ne pourrai obtenir...

— Pourquoi donc?

— Parce que ce poste n'a pas été créé...

— Dites toujours.

— Je consentirais à être préfet...

— Dans quel département?

— Oh! pas bien loin : Préfet *des mœurs!* Et si Votre Majesté me faisait nommer ce soir, demain le Gouvernement me ferait mettre à la porte, car cette nuit même j'aurais envoyé à Saint-Lazare une dizaine des dames les plus élégantes de Paris.

— On ne peut causer sérieusement avec vous!

* * *

Théophile Gautier, soulagé d'avoir accompli brillamment son tour de force, recevait avec le même sourire les félicitations pour son poème et les condoléances pour son échec du matin à l'Académie.

La Princesse s'était occupée de sa candidature beaucoup plus que lui-même et elle avait mis en œuvre toutes les influences dont elle se croyait en droit de disposer. Elle comptait sur un succès et elle avait espéré que cette soirée serait doublement triomphale pour son poète.

Dans la journée, — selon son habitude quand elle s'intéressait à un candidat, — elle s'était rendue à l'Institut où elle attendait, généralement chez le secrétaire perpétuel, le résultat du scrutin; cette fois, étant en retard, elle resta dans la cour... Quand elle apprit le succès d'Auguste Barbier et l'échec de Gautier, elle ne put se contenir, et, à chaque académicien qui défilait devant elle et qu'elle soupçonnait d'avoir été hostile à son protégé, elle soulageait sa colère en le saluant à mi-voix d'une épithète peu académique. Puis elle se jeta dans son coupé et se fit conduire à Neuilly, où demeurait son poète, espérant s'épancher avec lui. Mais son exaspération ne connut plus de bornes quand elle se heurta au calme imperturbable de Théo, qui l'accueillit avec un sourire reconnaissant, tout en essayant de l'apaiser. Elle croyait à l'immortalité de l'Académie et lui ne croyait pas que l'Académie aurait le privilège de le rendre immortel. Aussi ne s'était-il présenté que pour lui être agréable et restait-il assez indifférent à son échec.

— Si, du moins, reprenait-elle, l'élu était un de nos amis! Mais vous préférer un inconnu dont le seul titre de gloire est

l'infâme diatribe qu'il a crachée sur mon oncle : cette élection est indigne de l'Académie française !

— Pardon, Princesse, Auguste Barbier a eu grand tort de s'attaquer à l'Empereur, mais ce n'est pas un inconnu, c'est un poète, et l'Académie s'est honorée en le choisissant.

L'indignation arrêta la parole dans la gorge de la nièce de l'Empereur et elle ne put que répondre avec dépit :

— Si vous pensez ainsi, vous n'avez que ce que vous méritez... A ce soir, quand même !...

Et elle rentra rue de Courcelles régler les préparatifs de sa fête...

***

Dans le groupe des académiciens qui avaient défilé devant elle à l'Institut, la Princesse n'avait pas vu un de ceux sur qui elle comptait le plus et qui lui avait promis de mettre tout en œuvre pour le succès de Gautier, Pierre Lebrun. Aurait-il trahi lui aussi et se serait-il lâchement abstenu ?

Lebrun n'avait pas quitté la salle avec ses confrères, car il s'était arrêté dans le bureau pour écrire à la Princesse le billet qu'elle trouva en rentrant :

Jeudi 29 avril, 4 h. et demie.

« Princesse,

« On n'est jamais bien pressé de donner une mauvaise nouvelle, mais je ne veux pas que vous ayez un seul moment encore une espérance que nous n'avons plus : notre candidat n'est pas nommé. M. Théophile Gautier qui devait avoir au moins seize voix n'en a que quatorze. Au quatrième tour de scrutin, M. Auguste Barbier a été nommé. M. Duvergier de Hauranne a été repoussé à la majorité d'une voix, mais cela ne me console pas du tout. Nous avons été trompés. J'aurais eu honte, avant cette dernière expérience, de douter de paroles si fermement données. Désormais, voilà qui est fait : je ne croirai plus à rien qu'à votre bonté, à votre bienveillance et, si je l'ose dire, à votre amitié.

« LEBRUN. »

Lebrun était venu à la soirée et il avait assisté au succès littéraire de son malheureux candidat. En ce moment, il passait devant Émile Augier qui causait avec Théo. L'auteur du *Fils de*

Giboyer dit au « vaincu » comme il s'appelait lui-même : « Il faut que je te nomme à Lebrun, car il a voté pour toi et tu l'engageras pour une autre fois. » Tous deux s'approchent du traducteur de *Marie Stuart* et le poète d'*Albertus* le salue en lui disant :

— Je me suis présenté chez vous, monsieur, et ce n'était naturellement pas pour vous dire des choses désobligeantes.

Stupéfaction du vieux classique : resté à 1820, il ne comprend pas la plaisanterie de l'incorrigible « jeune-France » de 1830; effroi d'Émile Augier, qui voit la partie compromise pour l'avenir, quand Théo se met à réciter force vers de Lebrun sur *le Ciel de la Grèce*... A l'évocation de cette ode si oubliée de la génération d'alors, le vieux barde s'apaise, se rassérène, s'épanouit, s'illumine et tend la main avec émotion et gratitude au futur académicien... de la postérité.

Sur ces entrefaites arrivent les Goncourt : « Gautier, qui a manqué son élection, notent-ils dans leur *Journal*, et auquel nous serrons cordialement et tristement la main, nous dit : « Bah! je suis consolé, ma machine a très bien réussi : on a vu l'Empereur pleurer! »

Quelques mois après, Napoléon se souvenait encore de ces vers qui l'avaient ému et il écrivit au poète ce billet qui doit être conservé avec la réponse dans la collection Spoelberch, à Chantilly.

Palais de Saint-Cloud, 29 août 1869.

« Monsieur,

« Je n'avais oublié ni les beaux vers que vous avez tirés de ma mauvaise prose, ni la touchante poésie que vous avez consacrée aux vieux débris de la Grande Armée. Mais l'anniversaire du 15 août a réveillé plus vivement en moi le double souvenir.

« Je saisis cette circonstance pour vous envoyer ces deux vases de Sèvres comme un témoignage de ma satisfaction et de ma gratitude.

« Croyez à mes sentiments.

« NAPOLÉON. »

Malgré la beauté des vases de Sèvres et la satisfaction que le poète éprouva de l'envoi impérial, on ne peut s'empêcher de songer à la fable *le Coq et la perle* et de se demander si le moindre grain de mil n'aurait pas mieux fait son affaire.

II. — UN FRÈRE DU « LUNDI »

Heureusement pour le poète, une bonne fée veillait sur son sort; « la princesse Mathilde, comme le dit un de ses biographes, attirait chez elle les savants, les artistes, les écrivains, les poètes par une curiosité flatteuse et pleine de tact qui leur permettait de s'y croire chez eux, tant elle savait distinguer tout le monde sans paraître préférer personne. Elle excellait dans l'art d'apprivoiser leur fierté, de retenir leur inconstance, en la mettant à l'abri des promiscuités, des banalités et des maladresses officielles qui eussent bientôt effarouché les uns, ennuyé les autres, par les cordialités et les délicatesses de la générosité qui donnait une âme à son dilettantisme (1). »

La princesse avait à cœur, — que de fois le lui ai-je entendu proclamer ! — de justifier sa position aux yeux du public et de faire excuser la fortune qui était venue la chercher en répandant ses bienfaits autour d'elle. Elle n'avait pas seulement l'art de donner et de faire accepter, mais l'art plus rare encore, — en donnant, — de laisser l'impression que c'était elle l'obligée.

Elle avait, dans le monde des lettres et des arts, toute une légion d'informateurs vigilants, — à la tête desquels rayonnait Sainte-Beuve, — pour lui signaler les nobles missions qu'elle pourrait accomplir, envers ceux-là surtout dont la réserve ou les opinions politiques rendaient l'intervention difficile : une main de femme pouvait seule toucher les délicats sans les froisser.

La cousine de l'Empereur restait en dehors de toute coterie : ses seules intrigues avaient pour but de rapprocher les littérateurs et les artistes du souverain, qu'elle aimait.

Déjà sous la Présidence, le frère de la princesse s'était toujours intéressé aux artistes et aux gens de lettres, et voici le billet qu'il adressait à Louis-Napoléon et qui est resté inédit :

« Mon cher Louis,

« M. Alfred de Musset, un auteur charmant, a été brutalement destitué d'une petite place qu'il avait aux Beaux-Arts, par M. P....

« La presse en a été très mécontente. M. de Musset, homme rempli d'esprit et qui a beaucoup d'amis, n'a aucune ressource;

(1) *François Coppée*, par M. de Lescure.

il est dans la misère la plus profonde ; sa réintégration ferait un *merveilleux* effet. Cela et l'amnistie des femmes!!! il faut que l'on te voie et sente gouverner. *Le Constitutionnel* serait très content de la réintégration de Musset. — N. B. »

Dans une des dernières lettres qu'il lui adressa à Compiègne vers la fin de l'Empire et qui n'a pas été publiée, Sainte-Beuve mandait à la Princesse :

Au château de Compiègne, 11 décembre 1868.

« L..., qui vient me voir, m'a ouvert son cœur, gros d'ennuis : c'est l'histoire de bien des cœurs ; il est bien reconnaissant pour vous et pour vous seule, Princesse... Il y a dans *le Constitutionnel* de ce matin un article très juste de Robert Mitchell sur le tort qu'on a eu de ne pas se rattacher à temps les jeunes talents. Il n'y a que vous, Princesse, qui, par générosité d'esprit et noble instinct, ayez fait de votre tête ce que tous auraient dû faire de concert dans leur sphère politique ; si d'autres vous avaient écoutée, nous n'en serions pas où nous en sommes, et la Cause, que je crois la bonne, aurait ses jeunes recrues. Je ne veux écrire, pendant ce Compiègne, rien qui ressemble à une plainte et je me borne à vous renouveler, Princesse, l'hommage de mon tendre et respectueux attachement.

« SAINTE-BEUVE. »

Dès les premières années de l'Empire, la princesse avait été renseignée sur les conditions difficiles où se trouvait Théophile Gautier, obligé de sacrifier l'Art au métier en mettant à jour fixe « du noir sur du blanc pour vivre et pour donner la pâture à deux vieilles sœurs et à deux petites filles ».

Je me souviens d'une lettre de Théo adressée à ses sœurs, si émouvante que je ne puis m'empêcher d'en citer quelques lignes, quoiqu'elle ait été publiée dans une de ses biographies :

« ...Essayant d'écrire un feuilleton qui ne venait pas et d'où dépendait, chose amère, la pâtée de tant de bouches petites et grandes, je m'aiguillonnais, je m'enfonçais l'éperon dans les flancs : mais mon esprit était comme le cheval abattu, qui aime mieux recevoir des coups et crever dans ses brancards que d'essayer de se relever. Je l'ai pourtant fait ce feuilleton, et il était bien. J'en ai fait un le dimanche que notre mère est morte et il a servi à la faire enterrer! »

*
* *

On avait justement suggéré au modeste et grand artiste qu'il possédait tous les titres requis pour obtenir la place d'inspecteur des Beaux-Arts et il s'adressa naturellement à la cousine du souverain, déjà prévenue en sa faveur; mais ses tentatives échouèrent et la princesse lui répondit par ce billet, que le poète résigné conserva dans ses archives :

Paris, 4 janvier 1853.

« Monsieur, c'est avec un vif regret, croyez-le, que je viens de perdre une occasion de vous être agréable, mais il n'a pas dépendu de moi de la saisir. La place que vous sollicitez si justement était promise du vivant même de M. Cottrau.

« Recevez, Monsieur, etc.

« MATHILDE. »

Onze ans après, autre tentative malheureuse. Deux lettres échangées sans résultat :

22 mai 1861.

« Princesse,

« Au risque de déprécier mes autographes par leur fréquence, j'ose joindre à la pétition pour l'Empereur, que vous voudrez bien remettre et appuyer, cette lettre en vile prose qui me donne l'occasion de vous remercier, du plus tendre de l'âme, de la bienveillance charmante que vous daignez me témoigner; car je ne serais pas sûr, — vu mon insurmontable timidité, — d'arriver à vous exprimer ma reconnaissance de vive voix et je n'aurai pas toujours Arago sous la main pour vous porter la parole à ma place.

« Je suis, de Votre Altesse Impériale, le très humble et très dévoué critique.

« THÉOPHILE GAUTIER. »

Elle lui répondit aussitôt :

23 mai 1861.

« Votre lettre part avec un mot de moi qui la fera arriver directement et sans intermédiaire à sa destination.

« Je vais me croire quelque talent, puisque vous avez bien voulu m'adresser de charmants vers (1).

(1) *La Fellah*

« Pour vous punir d'être toujours poète, je vais vous envoyer une petite aquarelle faite à votre intention (1). Cet échange, vous l'avez autorisé et je me déclare encore de beaucoup votre obligée. »

Comme le prouve ce billet, bien que la Princesse n'ait pu obtenir la place qu'elle ambitionnait pour son protégé, entre la bonne fée et le prestigieux magicien s'établissait une douce intimité entretenue par de petits vers improvisés et de petits services rendus. L'artiste impériale expose-t-elle une aquarelle représentant un profil perdu de jeune fille ou un esclave noir, vite le poète aux aguets s'empresse de lui adresser son feuilleton en vers merveilleusement ciselés.

LE PROFIL PERDU

Qu'elle me plaît en son costume antique
Cette beauté blanche sur un fond noir,
Rêve d'amour qu'un pinceau poétique
Cache à demi pour mieux le faire voir!...

On n'aperçoit de toute la figure
Qu'un bras superbe et qu'un profil perdu;
Mais si charmant, si parfait qu'on augure
Bien des trésors de ce sous-entendu.

Un lourd chignon baigne la nuque blonde,
Flots d'or où luit un peigne en diamants;
Vénus ainsi dut au sortir de l'onde
Tordre et nouer ses cheveux écumants.

A l'art exquis s'ajoute le mystère
Le sphinx coquet excite le désir,
Mais il dit tout en paraissant se taire :
S'il se tournait, nous mourrions de plaisir.

L'ESCLAVE NOIR

Un bel esclave à peau d'ébène
Mohammed ou bien Abdallah
Pour mon musée, heureuse aubaine,
Vient du pays de : La Fellah.

. . . .

Faveur charmante, honneur insigne,
Mais voudra-t-il servir chez nous,

(1) *L'Esclave noir.*

Ce glorieux nègre que signe
Une main qu'on baise à genoux?

Voici un autre billet bien caractéristique, car il montre le poète scrupuleux, jamais satisfait de son œuvre, si peu importante qu'elle soit :

17 août 1863.

« Madame,

« Excusez un petit amour-propre de poète : hier soir, troublé par l'émotion que me causait la hardiesse de vous offrir une semblable bagatelle, je me suis trompé en écrivant mon pauvre quatrain impromptu : en voici la copie correcte. Daignez déchirer l'autre de cette belle main que je baise avec le plus profond respect et le plus sincère dévouement.

« A vos pieds,

« THÉOPHILE GAUTIER. »

SUR UNE ROBE ROSE A POIS NOIRS

Dans le ciel l'étoile dorée
Luit parce que le fond est noir;
Ta robe, de rose éclairée,
Fait de l'étoile un astre noir.

Saint-Gratien, 16 août 1863.

VERSION DÉFINITIVE

Dans le ciel l'étoile dorée
Ne luit que par l'ombre du soir:
Ta robe, de rose éclairée,
Change l'étoile en astre noir.

THÉOPHILE GAUTIER.

Cependant, l'infatigable Théo continuait à écrire sur tout et sur tous, sans négliger une phrase et sans se plaindre jamais de son rude labeur. Un jour seulement, la mort d'un de ses « frères du lundi, » — comme il appelait les feuilletonnistes, — Fiorentino, lui fournit l'occasion de se soulager. Aux obsèques de son confrère (14 juin 1864), il lui adressa un éloquent adieu, où il traça un portrait du critique dramatique qui faisait penser à Gautier lui-même.

Parmi les tâches que lui imposait la *res angusta domi*, les

feuilletons dramatiques ennuyaient particulièrement Théophile Gautier : il n'aimait pas le théâtre et prétendait même ne pas aller voir la pièce dont il devait rendre compte pour ne pas se laisser influencer. Les plus jolis feuilletons où la verve ailée du poète pouvait prendre son essor par-dessus la rampe pour s'envoler dans des régions lointaines ou imaginaires étaient inspirés par les ballets qui avaient toujours eu un charme spécial aux yeux de l'éternel amoureux de la divine Carlotta, ou par les féeries dont les enchanteurs ouvraient devant lui des horizons lumineux en levant leurs baguettes magiques. En retour, le verbe du poète produisait des métamorphoses merveilleuses, transformant les coquilles de noix en carrosses dorés, et sous sa plume fantastique les inepties des fantoches devenaient des traits d'esprit.

III. — LE CRITIQUE D'ART

En revanche, Théo se retrouvait dans son domaine en se promenant dans les expositions de peinture.

S'il était heureux, quand il pouvait laisser éclater son admiration devant une œuvre ou faire rendre justice à des célébrités parfois méconnues, il éprouvait une satisfaction toute spéciale à signaler des jeunes gens qui n'avaient jamais été nommés et même à consacrer un *Salon* tout entier à ces inconnus qui le touchaient par leur sincérité : « Nous avons fait arriver assez... d'arrivistes, l'entendit s'écrier Jules Claretie, place à d'autres ! »

Le sens esthétique l'emportait chez lui sur tous les autres et je me souviens d'une anecdote bien caractéristique qu'il nous conta, afin de nous montrer l'importance qu'il attachait à la conformité des goûts pour arriver à une sympathie mutuelle entre deux êtres.

Une jeune femme, dont les beaux yeux l'avaient attiré et qu'il avait célébrée dans un sonnet galant, lui demanda coquettement de la guider un matin à travers les dédales du Salon, affichant un intérêt tout spécial pour la peinture : c'était à la fois une légère flatterie pour l'artiste et une façon d'agréer la déclaration poétique qu'il lui avait adressée.

Gautier, ravi de son succès, donna rendez-vous à la dame dans la salle de sculpture pour le matin suivant. Il la trouva

en contemplation devant un Othello en marbre noir drapé dans un manteau de marbre rouge : Théo songea à Venise et aux nègres dorés qui ornent les devantures des marchands de friture en plein vent. Il l'arracha sans scrupule à son admiration, lui offrit son bras et commença le tour des salles... Mais cette promenade à deux dont il se promettait tant de charme ne tarda pas à devenir pour lui une amère déception ; les deux visiteurs ne parvinrent pas à mettre leurs pas à l'unisson : quand l'un essayait de s'arrêter, l'autre continuait à marcher. Elle ne manquait jamais de faire des stations devant des toiles médiocres ou dépourvues de tout intérêt, et, quand il était attiré vers quelque tableau, elle l'entraînait sans lui permettre de s'approcher.

Il lui sembla que cette promenade devenait symbolique et que tous deux ne pourraient jamais marcher d'accord dans la vie.

Agacé, déçu, Théo se déclara fatigué et dirigea sa compagne d'une heure vers la porte de sortie.

Là, il lui remit, — avec le sourire narquois d'un « jeune-France, » — le parapluie qu'elle avait déposé au vestiaire, et, sans même la prier de déjeuner au restaurant voisin, comme il avait été convenu entre eux tacitement, il prit congé d'elle, la salua profondément et ne chercha plus à la revoir.

Elle se demande encore ce qui a pu motiver ce changement d'attitude à son égard chez son adorateur de la veille et ce qu'elle a fait pour démériter à ses yeux. « Ah ! ces artistes, murmura-t-elle, toujours de la littérature, et pas autre chose ! »

Au-dessus de la phalange de ses « frères du lundi », Théo ne tarda pas à planer de toute sa hauteur olympienne. Au vernissage, à l'ouverture du Salon, les artistes levaient les yeux vers lui et attendaient anxieusement son jugement, quoique, dans sa bonté, il évitât toujours d'attrister les jeunes qui lui paraissaient sincères; ses reproches mêmes étaient enveloppés et adoucis par cette forme parfaite qu'il mettait au-dessus de tout et qui lui permettait de tout dire sans froisser personne.

Il avait acquis cette situation unique par la pureté de son goût, la connaissance de son métier, l'indépendance de son appréciation et la justesse de ses critiques. En outre, aucun écrivain mieux que lui, — comme le note le sar Péladan, — ne savait « copier un tableau avec des mots ».

Parfois seulement il fallait chercher son véritable sentiment entre les lignes, car il le cachait sous une bienveillance compatissante que le lecteur superficiel pouvait prendre pour une indulgence banale et qui était une sympathie paternelle envers les jeunes hommes de bonne volonté.

Pour donner une idée de son autorité parmi les artistes, nous citerons des pages à lui adressées par un grand peintre dont la plume pouvait rivaliser avec le pinceau. Dès 1840, en lisant la lettre où le nouveau prix de Rome lui annonçait son arrivée à la Villa Médicis, M. Ingres s'écria : « Si ce jeune homme peint comme il écrit, il ira loin! » Le vieux maître ne se trompait pas : le jeune pensionnaire était Ernest Hébert.

Théophile Gautier ne manqua pas de saluer son premier succès, la *Malaria*, dont la barque, suivant le mot de Lamennais, portait la fortune d'un homme de génie et devait le mener à la gloire. Théo décrivit le tableau comme il savait décrire, et il adressa deux quatrains au triomphateur :

La fièvre a sa beauté quand tu peins la Maremme.
Dans les joncs où le buffle en soufflant s'égara
L'œil suit avec amour la mystique trirème
Et l'on voudrait planter sa tente à Cervara.

Plus que le type fauve et brûlé par le hâle,
Laborieux souci de Léopold Robert,
J'aime cette Italie adorablement pâle,
Doux reflet de ton cœur, mélancolique Hébert!

Un quart de siècle plus tard, un des tableaux du maître, un des plus petits, mais non des moins exquis, inspirait à Gautier ces jolies strophes que l'on connaît et dont voici la première :

LE BANC DE PIERRE

Au fond du parc, dans une ombre indécise
Il est un banc, solitaire et moussu
Où l'on croit voir la rêverie assise
Triste et songeant à quelque amour déçu...

Ce coin de bois est une exception dans l'œuvre d'Hébert, le paysage n'étant généralement pour lui que le fond sombre sur lequel lui apparaissait une lumineuse madone. Sorti du

monde idéal qu'il rêvait, il se plaisait à reproduire les traits des jolies Parisiennes ou des belles Romaines, et sur leur visage, il ajoutait, comme un nuage de poudre, une ombre de sentiment qui leur manquait souvent dans la réalité. Ce poète parmi les peintres a donné à ses modèles une âme qui éclaire leur regard ou leur sourire ; parce qu'elles ont vécu d'une vie intérieure, les femmes d'Hébert restent à jamais vivantes et, grâce à l'amour que leur portait leur animateur pendant l'éclosion du portrait, elles survivent encore à la plupart de ces gracieuses figures de mode simplement transportées sur la toile par leurs contemporains.

Voici trois lettres inédites d'Hébert à Gautier :

30 juin.

« Mon cher vieux maître,

« On m'a apporté hier soir votre article sur les Hébert, comme on m'avait apporté tous les autres ; vous dirai-je encore combien j'admire votre savante désinvolture, l'art exquis avec lequel vous savez montrer au public le côté intéressant de nos œuvres et l'extrême bonne volonté que vous mettez à chercher la qualité? Nous, qui vivons de notre temps, nous ne saurions trop vous remercier ; la génération d'artistes qui nous suivra pourrait bien succomber sous les attaques de ces sots, qui, comme les grinchus, ne savent trouver que les défauts dans les œuvres. Cher Théo, je connaissais et j'admirais depuis longtemps le grand artiste; je vous dis maintenant que j'aime l'homme, depuis mes fréquentes pérégrinations à Neuilly. Je viendrai mercredi dîner dans ce séjour hospitalier, et je vous dirai, mieux que par écrit, en vous serrant la main *di tutto cuore*, ma vive reconnaissance. Vous avez rendu la joie à ma mère.

« Votre ami

« E. HÉBERT. »

7 mars 1868.

« Cher maître,

« Si tu veux bien me consacrer quelques lignes, quelques pierres de ton écrin, à propos des deux portraits d'enfants que j'ai exposés, sois assez bon pour monter à la bibliothèque du Louvre un mardi ou un vendredi ; les portes s'ouvriront devant ton nom ; tu verras là deux peintures représentant les empe-

reurs Napoléon Ier et Napoléon III, escortés de figures symboliques. Le premier est accompagné du génie civilisateur de la France et de celui de la guerre qui caracolent à côté de son char de triomphe. Il est à l'état légendaire, en vêtements blancs, la couronne de lauriers d'or sur la tête, dans un ciel sombre sillonné d'éclairs.

« Le Napoléon III est dans le ciel bleu de la réalité; il revient de la guerre d'Italie, attendant les événements, la main sur son épée et l'autre sur un bloc informe de granit qui représente la *vox populi* ; il est en costume de général de division, avec un léger manteau militaire sur les épaules, calme et rêveur. Derrière lui, l'Italie délivrée, soutenue par la France, sort de son état de prostration et aspire à la liberté; elle lève son bras gauche, où pend encore le bracelet de fer de l'esclavage; de la main droite, elle agite un sabre-baïonnette autrichien; sa couronne de lauriers est fanée et quelques perles d'or manquent à son collier. Je crois, mon maître, que la tête de cette personne te plaira (1). Je lui ai mis un voile de crêpe, comme si elle était en deuil de ses plus chers enfants.

« La France soutient l'Italie sans grand effort; elle est sereine et contente, coiffée de la tête du lion populaire, à la façon des porte-enseigne romains; elle étend le bras vers l'Empereur et le désigne comme celui qui a tout fait, comme l'homme du destin.

« Pardon, cher maître, de toutes ces phrases qui ont la prétention de t'expliquer ce que j'ai voulu faire; tu vois que j'ai eu de bonnes intentions, mais ça ne compte pas en peinture. Va donc voir ce travail perdu dans cette bibliothèque fermée au public et, si tu en es content, donne-lui pour un jour la glorieuse joie de vivre par ta plume héroïque.

« *Dixi, te saluto, et sum tibi*

« E. HÉBERT. »

La description de ces deux tableaux garde, hélas! un intérêt archéologique, car ils ont été brûlés par la Commune en 1871.

Rome, le 15 mai 186 (?)

« Mon cher Théo,

« Je t'envoie deux mots sur ce papier officiel pour te dire

(1) Judith Gautier avait posé pour l'Italie.

que je trouve l'Académie française indigne de ce nom ; elle devrait représenter le pays donnant la main à ses enfants qui lui font honneur par le talent; au lieu de ça, elle ouvre sa porte à un aimable amphitryon et te dédaigne toi, le vrai poète, attardé dans la plate contrée où règne Haussmann.

« Quoique bien loin du mouvement, je m'intéresse à tout ce qui s'agite sur les bords de la Seine; j'y vois le réalisme achevant d'écœurer le bourgeois, déjà si las des artistes et aidant, lui aussi, à nous faire chasser de la République.

« Mon vieux Théo, j'ai emporté ici quelques-uns de tes livres; ils me font passer de bonnes heures; je les aime pour leur beauté et aussi parce qu'ils me rapprochent de toi. Un de nos musiciens vient de faire une chose charmante sur une de tes poésies : « Beaux papillons couleur de neige. » J'aime à entendre ta poésie flotter sur la musique, comme une guirlande de fleurs sur le ruisseau paisible.

« Je te parlerai de ma peinture une autre fois; il y aurait trop de choses à dire. Je pense souvent à un mot de toi, qui me fai frémir, mais qui ne me guérit pas : *La maladie du chef-d'œuvre*

« Adieu, mon cher grand Théo, console-toi de ta disgrâce en pensant que tes amis te tiennent en plus haute estime encore depuis ton échec. A toi,

« E. HÉBERT. »

« Souvenir à Monstre vert (1). »

IV. — LE BIBLIOTHÉCAIRE

Un jour, la princesse Mathilde, toujours soucieuse de son cher poète, apprit qu'il souhaitait d'être nommé bibliothécaire de l'Élysée, à la place de Ponsard qui venait de mourir; elle lui écrivit donc :

Juillet 1867.

« J'aurais bien raison de me fâcher un peu : vous dites que vous avez de l'amitié pour moi et vous ne voulez pas me parler d'un projet qui vous sourit et que vous désirez voir s'accomplir! Cela est un paradoxe, convenez-en.

« Mais rassurez-vous : la demande est faite, envoyée, chau-

(1) Estelle Gautier.

dement appuyée. Je demande un acte de justice, et j'ai pleine confiance dans mon juge.

« Je vous serre la main et je vous suis sincèrement attachée.

« MATHILDE. »

La bonne Princesse, étrangère aux luttes des classiques et des romantiques, ne se doutait pas de ce qu'elle demandait : réclamer la succession du « nommé Ponsard », comme l'appelaient dédaigneusement les « jeunes France » pour le plus échevelé des romantiques ; oser à la sage *Lucrèce* opposer *Mademoiselle de Maupin* ! Peines d'amitié perdues ! Elle reçut cette réponse de l'Empereur :

26 juillet 1867.

« Ma chère cousine,

« J'aurais été charmé de faire quelque chose qui vous fût agréable en nommant M. Théophile Gautier bibliothécaire à l'Élysée, mais j'ai supprimé la place qui n'avait été qu'un prétexte pour donner une pension à Ponsard.

« Acceptez, avec mes regrets, l'assurance de ma tendre amitié.

« NAPOLÉON. »

Malgré cette réponse décourageante, quelque temps après, la Princesse n'avait pas renoncé à son idée, comme le prouve cette lettre à Sainte-Beuve ; mais on lit entre les lignes que, lasse de ses démarches inutiles, elle songeait à payer personnellement au grand poète la dette de la France et que, ne pouvant obtenir pour lui une place officielle, elle cherchait à en créer une plus modeste dans sa maison, — arrêtée seulement par la crainte de froisser l'amour-propre de son ami. La correspondance échangée nous révèle les scrupules de ces deux natures délicates, dignes de s'entendre, et nous voyons que l'offre finit par être acceptée aussi simplement qu'elle avait été faite.

1er octobre 1868.

« Cher monsieur de Sainte-Beuve,

« Je viens à vous fort embarrassée. J'ai vu Gautier et je l'ai trouvé très occupé et préoccupé de la situation du *Moniteur*. Il reste avec Dalloz, mais je sais qu'on voudrait lui faire des propositions à la nouvelle administration du journal et, s'il n'accepte pas, nul doute que l'on ne prenne son refus pour une hostilité. Je désire bien lui obtenir la place de Ponsard, celle

de bibliothécaire : elle était de 6 000 francs. Le pourrai-je, s'il refuse son concours au nouveau journal officiel ? Voilà ce que je ne puis pas dire. Il est bien difficile de mettre sa bourse à la disposition de ceux que l'on voudrait obliger dans la situation de Gautier, et cependant c'est pour cela que je viens vous consulter : pour savoir comment m'y prendre. J'avais pensé à lui donner le titre de mon bibliothécaire afin de pouvoir attacher les 6 000 francs à cette place. Mais cela ne serait-il pas ridicule ? Parlez-moi franchement, et l'accepterait-il ? Voici mon dernier mois à Saint-Gratien. Je ne me réjouirai de retourner à Paris que pour vous voir plus souvent.

« Je vous serre la main.

« MATHILDE. »

Sainte-Beuve à la Princesse

3 octobre 1868.

« Chère Princesse,

« Cette nouvelle administration a fait preuve déjà de toute l'ineptie possible et il est impossible aux rédacteurs habituels du *Moniteur* de se rallier à elle, indépendamment même de notre amitié particulière pour Dalloz.

« Je crois qu'en aucun cas il n'eût été facile, même à Votre Altesse, d'emporter pour Gautier la pension de Ponsard, depuis longtemps éteinte, car c'était une pension décorée d'un titre vain. Théo serait très capable de faire à la Princesse une très jolie et assez fantaisiste bibliothèque selon les goûts de l'illustre lectrice, auxquels il mêlerait quelques-uns des siens en poésie. Cela lui servirait à lui-même. Si Votre Altesse lui confiait réellement cette charge, lui livrait deux ou trois cabinets pour qu'il y plaçât des livres de choix et qu'il les distribuât avec commodité et élégance, enfin si la Princesse voulait donner à ses livres le quart ou le demi-quart du soin et de l'importance qu'elle accorde à sa galerie de tableaux, je ne vois pas pourquoi Théo ne serait pas son *lecteur* et *bibliothécaire* avec titres et émoluments.

« En tout cas, j'admire cette généreuse bonté et cette amitié délicate qui se multiplie et s'ingénie pour faire plaisir, et mieux, pour faire le bien autour et auprès de soi.

« Je mets à vos pieds, Princesse, l'hommage de mon tendre et respectueux attachement,

« SAINTE-BEUVE. »

Napoléon III à la princesse Mathilde

Biarritz, 10 octobre 1868.

« Ma chère cousine,

« Je suis charmé que vous preniez M. Théophile Gautier comme bibliothécaire, car moi-même j'aurais été heureux de lui assurer une place semblable, si j'en avais une vacante. J'espère que votre santé est bonne. Nous nous reverrons bientôt, puisque nous partons tous le 14 pour Saint-Cloud.

« Recevez, ma chère cousine, l'assurance de ma sincère amitié.

« NAPOLÉON. »

La princesse Mathilde à Sainte-Beuve

18 octobre 1868.

« J'ai reçu une aimable réponse de l'Empereur au sujet de ma demande pour nommer Théo Gautier mon bibliothécaire. Si je n'avais écouté que mon instinct, je lui aurais écrit immédiatement pour lui dire ce que j'ai fait sans lui en parler. Mais Hébert m'a eu l'air de dire ou de penser que cette proposition ne lui agréerait pas, qu'il serait très touché de mon intention, mais...

« Cela s'appelle recevoir de l'eau froide sur la tête. J'ai attendu qu'il revienne me voir ; il avait promis de le faire dans le cours de la semaine écoulée ; mais il a mal au pied et je ne l'ai pas vu. Que pensez-vous ? Dois-je attendre encore ou lui écrire ? Si vous le voyez, ne pourriez-vous pas lui en toucher quelques mots ? Il faut que je fasse rédiger le décret au nom de l'Empereur, mais pour cela il faut que je sois sûre de son acceptation.

« Je croyais que, pour faire plaisir aux gens, il eût fallu moins de diplomatie.

« Votre bien dévouée

« MATHILDE. »

Pendant que la princesse s'occupait activement de Théophile Gautier, le pauvre poète était retenu chez lui par un accès de goutte. Il dut retarder le moment d'aller à Saint-Gratien où l'attendait la bonne nouvelle que la châtelaine tenait à lui donner personnellement. Sans lui rien révéler, elle insistait

seulement pour qu'il vînt s'inviter à dîner chez elle : elle lui ménageait une surprise pour le dessert. Mais il ne put se rendre à l'appel et voici les jolis billets qu'il lui adressait pour s'excuser.

« Madame,

« J'ai le chagrin de manquer ce mercredi et je vous envoie mon *Rapport sur la poésie* pour me remplacer : ma raison est une douleur au pied qui m'empêche de chausser ma bottine et me retient au logis, bien portant du reste ; mais comment paraître devant une Altesse Impériale en pantoufles et en cravate blanche ? Cela est aussi contraire au dandysme qu'à l'étiquette. Il faut donc se priver de ce bonheur attendu toute la semaine. Que le destin est contrariant ! Cette douleur ne pouvait-elle pas attendre à demain ? En restant à la maison ce jour-là, je n'aurais rien eu à regretter.

« Je baise vos pieds divins avec toute la dévotion convenable au plus humble et au plus obscur de vos adorateurs

« THÉOPHILE GAUTIER. »

« Princesse,

« Je suis bien touché de l'intérêt que vous daignez prendre à ma santé. Si je n'ai pas répondu plus tôt, c'est que j'espérais aller vous porter moi-même de mes nouvelles. J'ai une petite douleur à la cheville qui m'empêche de me chausser et qui cédera à quelques jours de chambre et de pantoufles. J'ai beau faire des raisonnements ingénieux pour me prouver que ce n'est pas la goutte, ça en a bien l'air. Chacun a ses côtés faibles, et tout le monde n'est pas taillé en plein marbre de Carrare ou de Paros, comme Votre Altesse Impériale. Si les déesses ne sont jamais malades, les pauvres mortels, leurs adorateurs, ne jouissent pas de cette sereine inaltérabilité. En tout cas, guéri ou non guéri, avec des babouches ou des brodequins, j'irai mercredi à Saint-Gratien. « Qui regarde vos pieds ? » avez-vous dit en pareille circonstance, car de même que le paon je me préoccupe beaucoup de mes pattes, mais je ferai la roue et votre auguste bonté ne regardera que mes plumes.

« De Votre Altesse le très humble et très dévoué sonnettiste

« THÉOPHILE GAUTIER. »

Vendredi, ce 23 octobre 1868.

« Chère Princesse,

Gautier, quand il est venu me voir, n'avait aucun vent de l'affaire qui le concernait de si près : je lui ai tout appris; il n'a pas eu une seconde d'hésitation, mais une explosion de naturelle reconnaissance pour le fond du bienfait comme pour la délicate manière.

« Toute la dette du gouvernement impérial envers Théo est maintenant payée, grâce à vous, Princesse ; c'est dorénavant à l'Académie d'acquitter la dette des Lettres elles-mêmes envers un de nos plus charmants écrivains.

« Que nous sommes peu de chose ! et que ces grandes supériorités, l'intelligence et la science, sont à la merci d'un rien ! C'est Bertrand qui m'a appris l'accident de Pasteur dont il était tout consterné.

« Je vous espère, Princesse, et l'hiver pour nous aura des rayons.

« Je mets à vos pieds l'hommage de mon tendre et inviolable attachement.

« S.-B. »

« En descendant ce soir l'escalier de la Princesse, notent les Goncourt dans leur *Journal*, Théophile Gautier, nommé bibliothécaire de Son Altesse, m'adresse cette question : « Mais, au fait, dites-moi, en toute sincérité, est-ce que la Princesse a une bibliothèque ? — Un conseil, mon cher Gautier, faites comme si elle n'en avait pas. »

Les deux frères ne nous disent pas ce que répondit Théo; mais nous sommes sûrs qu'il eut à cœur de rendre, en une monnaie plus précieuse, la pension qui lui était assignée : un grand artiste ne reste jamais l'obligé de personne ; outre la satisfaction intime qu'éprouve le Mécène à honorer le génie, ce génie reconnaissant trouve le moyen, en se donnant, de donner beaucoup plus qu'il ne reçoit. Moins modeste, Théo aurait pensé, comme Malherbe, qui disait de sa propre situation vis-à-vis d'Henri IV : « Il me semble que ce qu'il eut de moi valait bien ce que j'eusse reçu de lui. »

Dès lors, Théophile Gautier se considéra comme faisant partie de la maison à laquelle sa fonction honoraire et sa pré-

sence réelle donnaient une consécration artistique et un continuel agrément. A Saint-Gratien et à Paris, il était le charme de ces réunions, où il répandait sans compter les trésors de son esprit, et, dès qu'il s'éloignait, le bibliothécaire adressait à sa princesse de jolies lettres, qui valent ses meilleurs feuilletons, mais avec une note tendre, absente de ses œuvres purement plastiques. Il devint, en outre, le poète *mathildien*, — comme il y a un poète césarien, — et il ne perdit pas une occasion de célébrer sa dame en sonnets magnifiques et charmants.

De Saint-Gratien, la Princesse écrivait à Sainte-Beuve, le 26 septembre 1867 : « Gautier passe quelques jours chez moi. J'ai peur qu'il ne s'ennuie. Il revient de Suisse, où il a assisté à la réception de Garibaldi à Genève. » Sainte-Beuve répondit : « Gautier ne s'ennuiera pas; il a l'esprit fin et bien fertile dans le détail des choses. Ce qu'il trouve, ce qu'il voit et ce qu'il peint est inimaginable. Il a fait un morceau sur la poésie de ce temps-ci, que l'on me dit très beau. Théo a enfin de la sensibilité, plus qu'on ne le suppose de loin, et il a le cœur ému autant que l'esprit en présence de la vraie beauté. »

V. — A SAINT GRATIEN

J'étais alors au collège, mais je n'évoquerai pas la torture de l'internat comme Théophile Gautier la décrivit à son biographe : « Il fut saisi entre ces quatre murs d'un désespoir sans égal et que rien ne put vaincre: il dépérissait au point que le proviseur s'en alarma » ; et comme le poète à images ne perd jamais ses droits : « j'étais là-dedans, ajoute-t-il, comme une hirondelle prise qui ne veut plus manger et meurt. » Je n'arrivai certes pas à ce désespoir, mais, arraché à la chaleur du foyer paternel et à la tendresse d'une mère, je ne pouvais m'empêcher de sentir un cruel déchirement. Je passais mes dix interminables mois de claustration les yeux fixés sur les trop rapides semaines de vacances dont la vision lumineuse, — si lointaine qu'elle fût, — suffisait pour éclairer mon cachot comme une rayonnante apparition d'ange libérateur. Vers la fin de juillet, les portes de la prison s'ouvraient enfin et je voyais apparaître une merveilleuse apothéose comme j'en admirais au dénouement des féeries où l'on me conduisait quand j'avais gagné mon billet de sortie.

Ce décor fantastique était éclairé par un joyeux soleil d'été.

C'était une vallée ombreuse s'étendant sur les bords d'un lac où s'ébattait une troupe de cygnes neigeux ; entre une allée de cèdres centenaires, — débris d'un ancien parc morcelé, — et de vertes prairies se prolongeant jusqu'à des collines lointaines, s'élevait un palais enchanté.

La demeure qui, dans mes rêves de prisonnier, m'apparaissait comme un château magique, était en réalité une grande maison blanche à contrevents verts ; une grecque en faïence bleue courait autour de la frise, une vigne vierge recouvrait les briques des murailles et retombait des toits en festons capricieux qui se doraient aux premiers rayons de l'automne.

Aux quatre coins de cette souriante villa avaient été ajoutées quatre ailes, dont les larges baies faisaient entrer dans l'habitation lumière et gaieté. Au centre, c'était, d'un côté, le perron à la toiture vitrée d'où pendaient de longues branches de clématite et de chèvrefeuille ; sur l'autre façade, la véranda, où l'on fumait après les repas. Aux deux extrémités : à gauche, la salle à manger ornée de dressoirs hollandais et de porcelaines anglaises aux couleurs éclatantes ; à droite, l'atelier surélevé de quelques marches où s'asseyaient les hôtes pour jouir de la fraîcheur du lac voisin.

Du dehors, l'œil plongeait dans ces pièces lumineuses dont le meuble Louis XVI était recouvert d'une cretonne rouge à fleurs de lauriers roses et à feuillages verts. De l'intérieur, on voyait, d'une part, les arbres caresser les vitres de leurs branches mouvantes ; de l'autre côté, l'horizon infini permettait d'assister au plus magnifique des spectacles dans un fauteuil : c'était d'abord la voûte céleste embrasée par les derniers feux du jour, puis peu à peu les métamorphoses fantastiques du crépuscule et enfin la nuit étoilée laissant la causerie doucement s'éteindre et se fondre en rêves...

Ce qui contribuait surtout à transformer à mes yeux cette maison bourgeoise en palais enchanté, c'était la fée qui l'habitait.

Quoiqu'elle eût dépassé la quarantaine, — si toutefois les fées ont un âge comme les simples mortelles, — elle me semblait encore très belle : n'était-elle pas, comme l'écrivit un de ses plus ardents admirateurs, « parée de cette beauté d'indestructible étoffe dont les dieux qui l'aimaient l'avaient

revêtue pour la vie »? Son aspect imposant était adouci par un sourire de bonté qui éclairait son visage à l'arrivée d'un ami et l'assombrissait au départ... Et, comme dit le poète en célébrant la pureté de ses traits classiques :

César y mit la majesté
Et Vénus le sourire rose...

Mais celui qui a peut-être le mieux décrit ses yeux, c'est l'extraordinaire Marcel Proust, qui avait fréquenté rue de Berri à peine sorti du lycée, et qui avait demandé à la Princesse de lui dicter ses mémoires; elle eut le tort de ne pas le prendre au sérieux, vu son extrême jeunesse, mais il nous a laissé d'elle dans ses *Jeunes filles en fleurs* quelques instantanés pris sur le vif, plus ressemblants que les portraits officiels tracés par ses familiers :

« Je me souviens, dit-il, combien les yeux charmants de la princesse Mathilde changeaient de beauté, quand ils se fixaient sur telle ou telle image qu'avaient déposée eux-mêmes sur sa rétine et dans son souvenir tels grands hommes, tels grands spectacles du commencement du siècle, et c'est cette image-là, émanée d'eux, qu'elle voyait et que nous ne verrons jamais. J'éprouvais une impression de surnaturel à ces moments où mon regard rencontrait le sien qui, d'une ligne courte et mystérieuse, dans une activité de résurrection, joignait le présent au passé. »

Ne résume-t-elle pas tout un siècle de littérature, cette femme, née la veille de la mort de l'Empereur, célébrée à quinze ans par Jules Janin et Alexandre Dumas père, dans le cours de sa vie par Sainte-Beuve et Théophile Gautier, Flaubert et les Goncourt, et à quatre-vingts ans par Marcel Proust?

Pour moi, elle m'apparaît toujours comme la montre le vivant pastel de Lucien Doucet qui la surprit à l'ouvrage et la reproduisit tout absorbée par son travail, aussi attentive que l'Érasme d'Holbein. Elle n'est même pas troublée par le bruit des causeries et le choc des mots qui se heurtent dans l'atelier et finissent par des discussions animées... Alors seulement, elle se lève de son chevalet et se décide à intervenir dans la lutte, soit pour la calmer, soit pour protester avec indignation contre certaines théories trop fantaisistes qui révoltent son bon sens.

C'est autour d'elle toute une cour de poètes et d'artistes déjà célèbres!

Avec la timidité naturelle que cette assemblée imposait à mes quinze ans, je me glissais derrière un palmier où je me dissimulais et dans mon coin je m'enivrais de ces discussions tantôt esthétiques, tantôt galantes, — rarement politiques, — où rivalisaient d'esprit et d'éloquence ces personnages variés qui, après un demi-siècle, ont tous disparu et sont devenus des ancêtres.

C'étaient Sainte-Beuve, Taine, Renan, les Goncourt, Saint-Victor, Rivière, Octave Feuillet, Flaubert, Mérimée, Émile Augier, Alexandre Dumas fils, Popelin, Caro, Coppée, Lavoix, Heredia... Des musiciens : Gounod, Sauzay, Saint-Saens... Des savants : Pasteur, Claude Bernard, Blanchard, Berthelot, Joseph Bertrand, Adolphe Franck, Dieulafoy... Des artistes : Hébert, Baudry, Carpeaux, Chaplain, Gérôme, les Giraud, Dupré, Boulanger, Bonnat, Detaille, Amaury Duval, Fromentin...

Et puis les visites inattendues des souverains de passage : les reines des Pays-Bas, d'Espagne et de Portugal. Un beau jour débarqua, au petit port du lac d'Enghien, le chah de Perse, dont l'apparition mériterait une page spéciale ; une autre fois, Abd-el-Kader, qui était toujours resté reconnaissant à Napoléon III d'avoir ouvert les portes de sa prison à son avènement au trône. Quand l'Émir fut reçu pour la première fois par l'Empereur, il le salua en son langage imagé en lui disant : « Il y a longtemps que mes yeux étaient jaloux de mes oreilles. » Et, à la chute de l'Empire, il écrivit à l'impératrice Eugénie : « Le soleil et la lune ont seuls des éclipses. »

A Saint-Gratien, pendant que Carpeaux prenait à la dérobée un croquis de l'Émir, celui-ci écrivait sur un album un vers arabe que l'interprète traduisit ainsi : « Mon cœur me dit que c'est toi qui me fais souffrir ; je sacrifierai mon âme pour toi, que tu le saches ou que tu ne le saches pas. — Abd-el-Kader. »

***

Mais, de tous ces personnages, le plus éloquent, le plus poétique, le plus spirituel, le plus éblouissant, le plus imprévu, celui qui a l'art de se donner tout entier dans la causerie et d'ouvrir des horizons pour ses auditeurs par un mot magique, c'est Théophile Gautier.

Je transcris ce croquis à la plume que traça de lui la Princesse elle-même, dont on reconnaîtra la touche plus fémi-

nine que littéraire : « C'était un homme de taille moyenne au torse large et long, aux jambes courtes; il avait la tête d'un lion somnolent, la peau brune d'un méridional, la vue basse corrigée par un monocle; il portait les cheveux longs qui bouclaient sur le cou, reste du romantique de 1830. L'expression du visage était bonne, quoique un peu endormie, le regard calme sans vivacité, ses gestes de même et toute son allure. Dans l'intimité, il s'asseyait volontiers à terre, les jambes croisées et le cigare aux lèvres : on l'eût pris pour un oriental. »

C'est en effet dans cette posture que je me le représente moi-même à Saint-Gratien. Je le revois aux pieds de la Princesse, recueillant les vers qui semblent naître sous les regards de la fée et les montant en sonnet : « Savez-vous, lui dit un jour Jules de Goncourt, qu'avec vos yeux mi-clos et votre belle barbe frisée vous me faites songer à Homère ? — Oh! riposta Théo, tout au plus à un Anacréon triste! » Anacréon ou Homère, tous sont en admiration devant ce magicien du verbe dont la parole a le don d'évoquer un paysage lointain ou imaginaire avec une telle acuité qu'il nous donne l'impression de l'avoir contemplé nous-mêmes dans un passé éloigné ou dans une autre vie.

« Jamais, nous dit Bergerat dans ses émouvants entretiens, il ne fut plus étincelant de verve que dans cette maison où il se sentait heureux, entouré d'admiration sympathique et d'amis. Sous le sourire de l'hôtesse, il redevenait peu à peu le Théo de l'ère romantique, le prodigieux tailleur de paradoxes à facettes, le ciseleur de mots et le coloriste sans égal... « Les paradoxes, disait-il, ne sont pas ce que pense le vulgaire : ce sont des vérités contraires à l'opinion commune. »

Plus d'une fois, j'essayai de noter ses improvisations en vers et en prose, mais le crayon ne tardait pas à me tomber des doigts, tant je restais ébloui et je ne pouvais que jouir de sa parole : avec sa verve intarissable il se renouvelait sans cesse, et, quand j'allais fixer un mot, il en surgissait un autre qui me faisait oublier celui que j'avais voulu saisir.

Le style artiste des Goncourt dans leur *Journal* et l'exactitude de Bergerat dans ses *Entretiens* peuvent seuls donner une idée lointaine du verbe de Théo, sans toutefois rendre le charme de sa voix grave qui, — comme l'a noté justement la Princesse, — « donnait à ses paroles des allures d'axiomes singulièrement imprévus », et de son geste harmonieux et sobre qui accompa-

gnait et complétait son discours. De cette éblouissante causerie ailée, ils ont pu fixer quelques paillettes; mais, en essayant à mon tour de les saisir avec mes mains maladroites, je craindrais de ne retrouver au bout des doigts que de la poussière.

Et cependant, celle-là même à laquelle il voulait plaire, c'était précisément celle qui, en dépit du charme qu'elle trouvait à sa causerie, comprenait le moins le tour paradoxal de son esprit : la Princesse, fermée à l'ironie comme une Italienne qu'elle était au fond de son cœur de Française, goûtait moins un bon mot qu'un trait de bonté et c'est surtout pour sa bienvaillance ingénieuse qu'elle appréciait Théo

Souvent elle restait impassible devant ces joutes d'esprit auxquelles ses hôtes se croyaient obligés de se livrer en son honneur : « On ne pouvait en vouloir à Théo, écrit la Princesse dans le portrait qu'elle a tracé de son bibliothécaire, des folies qu'il débitait d'un air convaincu, car elles étaient toujours aimables. Jamais il ne provoquait autant ma sympathie que lorsqu'à la suite d'une discussion dans laquelle je m'insurgeais contre ses excentricités, il me disait : « Nul ne sait combien vous me méprisez ! » Il touchait presque juste, mais je ne l'aimais que davantage. »

C'est le même sentiment qui faisait dire amèrement à Edmond de Goncourt, dont la châtelaine appréciait mieux l'œuvre historique que les romans réalistes : « La Princesse est entourée d'écrivains dont elle ne goûte pas les ouvrages : ici personne n'a de talent. » Ne lui dit-elle pas un jour, avec son intransigeance féminine : « Je ne puis m'intéresser qu'aux histoires dont j'aimerais être l'héroïne. » C'était avouer qu'elle n'appréciait ni *Germinie* ni *la Fille Élisa*. Et le romancier réaliste en fut tout mortifié.

Un soir, il y avait à dîner pour la première fois un de ces professionnels de l'esprit dont la réputation est si bien établie qu'il leur suffit d'ouvrir la bouche pour que toute l'assemblée se pâme; afin de payer son écot, ce nouveau convive avait cru devoir s'abandonner à un débordement de verve et même de calembours qui avaient étourdi l'hôtesse, sans qu'elle pût jouir de ce feu d'artifice tiré en son honneur.

Le lendemain, un visiteur vint la voir, déplorant de n'être pas venu la veille :

— Il paraît, dit-il, qu'hier soir L... a été éblouissant?

— Il paraît, répondit-elle froidement; je ne m'en suis pas aperçue : il faut que je sois une bête, car je l'ai trouvé stupide. Je ne puis apprécier ce que je ne comprends pas.

Malgré cette incompréhension de la face la plus brillante de l'esprit de Théo, elle écrivait de Saint-Gratien à Sainte-Beuve en opposant Gautier à un romancier à la mode : « Il vient passer quelques jours ici; il est nerveux ; son esprit et son caractère me semblent tenir beaucoup à l'hésitation de son estomac peu réglé. Il est inquiet par tempérament et la conversation ne coule pas de source. J'aime beaucoup mieux notre Théo : il est de bon aloi et il a une franche nature. »

Et à Théo lui-même elle écrit : « Revenez vite : les mercredis sans vous sont ternes et décolorés. »

La Princesse déplorait de ne pouvoir aimer la littérature des amis qui lui étaient les plus chers et dont elle reconnaissait les rares qualités de cœur, au point d'avoir surnommé l'auteur de ces romans réalistes qui révoltaient son goût classique : *Le délicat* (1). Et cependant, elle était loin d'être prude dans ses rapports mondains et dans ses sympathies littéraires. Elle admettait dans son indulgence « les femmes jusqu'à l'argent, les hommes jusqu'au soufflet : la marge est grande! »

Dans les lettres, le répertoire de Molière, malgré les restrictions de La Bruyère, la ravissait; dans la littérature moderne, quand, après l'ennui causé par des ouvrages trop sérieux, elle éprouvait le besoin de se donner une saoulerie de franche gaieté, elle se faisait lire *Ce cochon de Morin* : cette nouvelle de Maupassant avait le don de la dérider. Quand, en revanche, elle voulait être émue, il fallait lui réciter la confession de Laurence ou l'apostrophe de *Jocelyn*.

Seul de l'assemblée, Théo, révolté par la pauvreté des rimes, ne se laissait pas gagner par l'émotion générale et il n'attendait pas la fin de l'épisode pour entonner, comme un chant de trompette, *la Tristesse d'Olympio*, qu'il déclarait le plus beau poème de la langue française.

Un mercredi soir, sous le coup d'une conversation qu'elle vient d'entendre, et pendant laquelle elle n'a pu prendre la parole, tant elle se sent suffoquée, elle quitte le salon, monte dans sa chambre, ouvre son bureau à cylindre, et elle épanche

(1) Edmond de Goncourt.

son sentiment dans un billet à son conseiller intime : « J'ai à demeure Gautier avec les Goncourt et nous faisons très bon ménage... Ce soir, à propos des *Chansons des rues et des bois* que le libraire vient de m'envoyer, et que Veuillot, dit-on, appelle le plus bel animal de la langue française (?), Théo nous a déclaré que dans ses plus mauvaises choses, Hugo était sublime et que lui Gautier ne se croyait pas le droit de déprécier ce génie sans pareil. Les deux frères opinent du bonnet et alors Racine, Corneille et Molière, ces pauvres morts, ont été immolés sans merci. Bien entendu, dans ce cas-là, je ne me permets pas la moindre observation : le respect pour les vieux ne me coûte pas plus que la sympathie pour les jeunes et je préfère avoir deux admirations au lieu d'une. »

A ses boutades primesautières, on se souvenait des répliques échangées entre la nièce de l'Empereur et la veuve d'un académicien de la Restauration ; cette douairière aux bandeaux plats, après une profonde révérence, s'adressa à la Princesse, les yeux baissés et toute rougissante :

— J'aurais une demande indiscrète à poser à Votre Altesse Impériale, mais je n'ose...

— Dites, madame. Si je le puis, je vous répondrai : sinon, je me tairai...

— Eh bien... Je désirerais savoir si les princesses ont les mêmes façons de sentir que nous autres simples bourgeoises ?

— Sur quoi, madame ?

— Mais sur toutes les questions importantes et même sur les plus frivoles, ainsi...

— Oh ! madame, adressez-vous à des princesses de vieille roche ; moi, je ne saurais vous répondre, je n'ai pas de voix au chapitre : je ne suis pas de droit divin !

Ne retrouve-t-on pas dans ces sorties la franchise d'un personnage de Molière ? Aussi comprend-t-on la sympathique admiration qu'elle professait pour le grand comique et l'indignation qu'elle laissa éclater un soir où Théo exprima ses idées sur le maître dans une tirade qui semble la contre-partie du célèbre couplet de Sainte-Beuve : « Aimer Molière... »

« Si l'on aime Molière, — dit l'incorrigible jeune-France, — pour être logique, il faut épouser sa servante, qui est son idéal ; toutes ses jeunes premières, Henriette elle-même qui, à ses yeux, est la perfection, toutes ses jeunes filles sont des petites

personnes bien raisonnables, bien réfléchies, bien positives, mais comme elles sont sèches et dépourvues de charme!... »

« Le tapissier de‹e ›u poète, disait-il encore, me fait penser à Siraudin qui, de faiseur de vaudevilles, vient de se déguiser en chocolatier et d'ouvrir une boutique rue de la Paix : pour un tapissier ou pour un confiseur, ce n'est pas mal ; tous deux méritent des encouragements et même des éloges ; mais les métamorphoser en dieux, c'est dépasser la mesure et ce serait un véritable service à rendre à l'humanité que de la débarrasser de ces préjugés en les remettant à leur place. »

Comme on essayait d'opposer au jargon d'avant-garde, la clarté du langage d'Alceste, Théo voulut nous prouver que, parfois involontairement, le créateur de Mascarille fait tenir à ses personnages des discours alambiqués, que n'auraient reniés ni Vadius ni Trissotin, et, pour soutenir sa thèse, il nous lut certaine tirade du *Dépit amoureux* aussi incompréhensible, en effet, qu'une page de Mlle de Scudéry et qui pourrait rivaliser avec celles des écrivains les plus nébuleux du xxe siècle.

N'envisageant que la forme, il pouvait dire sincèrement : « C'est plus facile que vous ne croyez de faire du bon Molière. Je me suis amusé moi-même à tenter l'expérience en rimant une comédie où vous pourriez vous tromper, — si mes vers n'étaient mieux rimés que ceux du modèle... » Et il nous lut une scène de son *Tricorne enchanté*. C'est un pastiche réussi de la langue moliéresque, que l'on appellerait aujourd'hui « à la manière de... »

Mais il ne saurait lutter qu'avec un des brillants intermèdes du maître, et l'on y chercherait en vain la profondeur des immortelles créations. C'est le Molière impromptu qu'il goûtait le mieux et qu'il a célébré dans un de ses prestigieux feuilletons non recueilli dans ses œuvres :

« S'il existe un auteur d'une popularité immortelle, écrit-il, c'est incontestablement Molière. Les êtres les plus illettrés savent au moins son nom. Eh bien ! ce n'est pas un paradoxe de soutenir que plus de la moitié de son répertoire est ignoré, car peu de gens du monde se donnent le spectacle dans un fauteuil et le théâtre représente en tout cinq ou six pièces de l'illustre comique:.. Molière nous apparaît plus humain, plus individuel, plus génial, lorsqu'il ne s'efforce pas, et, sans attacher d'importance à ce qu'il fait, écrit ce qui lui vient selon le

caprice et la nécessité du moment. Ces vives ébauches, enlevées au premier coup et que raye partout la griffe du maître, nous plaisent plus que les tableaux tâtés longtemps, repris à plusieurs fois et finis à loisir... Pourquoi ne pas représenter simultanément son répertoire comique, si charmant, si varié, si fantasque, si fou parfois?... Molière admettait le spectacle, la danse, le chant, l'intermède dans toute sa fantaisie. Il passait du comique au bouffon avec une verve délirante, et aux figures humaines il savait mêler à propos les masques charmants de la *Commedia dell'arte*. Polichinelle se querelle avec les violons et les archets entre deux quintes de toux du *Malade imaginaire*. Les Égyptiens dansent et font sauter leurs singes en se moquant des ordonnances de M. Purgon. Il encadre les peintures de la vie par des arabesques d'un goût et d'un caprice délicieux. Les retrancher, c'est commettre la même barbarie que si on effaçait au Vatican la partie ornementale des Loges de Raphaël. »

VI. — JOURNAL INTIME

Je retrouve ces notes intimes, que je modifie à peine, dans le journal d'un collégien de quinze ans, en vacances à Saint-Gratien :

1er août 1867. — Ce matin, je guettai Théo dans le parc, où il faisait sa promenade quotidienne avant le déjeuner.

Au détour de l'allée, je le vis apparaître, coiffé, — comme son capitaine Fracasse, — d'un feutre gris à larges bords, qu'il avait surmonté d'une plume de cygne, cueillie sans doute auprès du lac ; il s'avançait lentement, gravement, en s'appuyant sur une canne à pomme d'or : on eût dit Jupiter Olympien descendu de son piédestal.

Au lieu d'éviter l'importun que j'étais, il m'invita à l'accompagner, paraissant prendre plaisir à éblouir l'adolescent, dont il sentait les yeux fixés sur les siens avec une admiration non dissimulée, et il daigna l'entretenir comme un de ses pairs.

Selon sa coutume, à la campagne surtout, Gautier avait emporté avec lui le germe d'un sonnet qui, la nuit dernière, dans une heure d'insomnie, était éclos dans son cerveau. Naturellement, son premier salut poétique s'adressait à la dame de céans, — *quæ nobis hæc otia fecit*. Quand je troublai sa soli-

tude, il achevait le premier quatrain ; à ma prière, dans le feu de l'inspiration, il me le récita avec un enthousiasme juvénile :

Hôte pour quelques jours de votre beau domaine,
Voyant le gai soleil qui dore le matin
Et perce d'un rayon les feuilles de satin.
Je descends dans le parc et tout seul m'y promène.

Pour continuer son sonnet, il n'arrêta pas sa marche majestueuse et lente, disant que les images se présenteraient d'elles-mêmes durant sa promenade, au moment où il y penserait le moins.

En effet, il trouva au coin du bois la rime qui l'avait fui dans sa chambre, car, — impeccable dans ses petits vers comme dans ses grands poèmes, — il la voulait parfaite avec la consonne d'appui et conforme aux règles les plus sévères de la prosodie ; sinon, il la rejetait comme une cheville parasite. Toujours il allait de la rime à l'idée : de temps en temps, une de ces rimes rares et familières chantait dans sa mémoire et le rappelait à sa tâche sans lui faire suspendre son entretien. Il se dédoublait ainsi et faisait assister à l'éclosion de son poème. Enfin, le soleil de midi perça les nuages et, à ses rayons, le sonnet, comme une fleur merveilleuse, entr'ouvrit ses pétales et ne tarda pas à s'épanouir.

Nous continuâmes à errer sans bruit ou, plutôt, à tourner lentement dans un petit espace sans que le poète parût songer à l'œuvre qu'il ciselait intérieurement. Sous sa parole ailée, l'improvisation s'épanchait, silencieuse, comme une source souterraine, et, lorsque nous nous retrouvâmes au point de départ, les quatre vers avaient décrit nos piétinements sur place et le second quatrain se trouva terminé :

On pense aller bien loin, mais tout sentier ramène,
— Quand il vous a montré le village lointain, —
A travers prés et bois, par un contour certain,
Au portique où César a mis l'aigle romaine...

La cloche du déjeuner interrompit notre promenade en nous rappelant au château. Voyant au loin la Princesse descendre les marches du perron pour venir à notre rencontre, Théo se piqua d'honneur, et, tout en suivant l'allée qui nous ramenait vers elle, il improvisa les deux derniers tercets, dont il la salua

de sa voix harmonieuse et grave en l'abordant et en baisant la main qu'elle lui tendait avec sa grâce accueillante :

A la blanche villa, votre temple d'été,
Où, lasse du fardeau de la divinité,
Vous daignez n'être plus que la bonne princesse.

Ainsi fait mon esprit trompé dans ses détours :
Il croit poursuivre un rêve interrompu sans cesse
Et devant votre image il se trouve toujours.

3 août 1867. — En nous promenant dans le parc, nous atteignîmes un bois de sapins où, sous un dôme de sombres ramures s'entrelaçant sur l'azur du ciel, alternaient quelques colonnettes de marbre blanc et noir ; chacune portait une date et un nom : Lotte, Phil, Soc, Miss, Ronflot....

C'était le cimetière des chiens de la maison.

Le charmeur des chats qu'était Gautier ne pouvait naturellement trop sympathiser avec leurs ennemis héréditaires. La veille encore, il avait fait sa profession de foi : agacé par l'indifférence de la Princesse qui, au lieu d'écouter ses propos galants, était absorbée par sa petite meute, aux baisers de laquelle elle abandonnait ses mains, il simula un geste de jalousie comique et déclara, au grand scandale de l'assistance, son aversion pour la race canine. « Oui, je déteste les chiens, osa-t-il dire, car ils prennent toujours la place de quelqu'un et ils accaparent des caresses qui pourraient rendre des hommes heureux ! »

La vue de leurs tombes l'amena à des sentiments plus doux : il voulut adresser son salut aux ombres de ces fidèles « cœurs à quatre pattes », — comme les appelait le peintre aveugle Anastasi, — qui avaient été si tendrement chéris par leur maîtresse et, pour excuser sa tirade hostile de la veille et répondre aux profanes qui souriaient de ce culte posthume, il improvisa cette épitaphe que j'ai recueillie :

Avec raison, sous cet ombrage,
On a fait des tombeaux aux chiens,
Car, s'ils n'avaient parfois la rage,
Ils vaudraient mieux que des chrétiens.

4 août 1867. — Promenade dans le parc : Théo m'a parlé de l'éducation qui, selon lui, a trois clés pour ouvrir l'intelligence

de la jeunesse : la clé de la lecture, la clé du dessin et la clé de la musique. La première apprend à comprendre, la seconde à voir et la troisième à sentir... « C'est une erreur, me dit-il, du programme universitaire d'exiger des vers latins et d'exclure les vers français qui sont une excellente gymnastique pour l'esprit : ils enseignent à bien écrire en prose, à concentrer sa pensée, à châtier son style, à trouver des transitions. » L'amour des rimes riches l'a préservé, assure-t-il, du mauvais goût et des banalités. « Un des traits les plus caractéristiques de la littérature du XIXe siècle, continua-t-il, c'est que tous les grands poètes ont également bien écrit en prose : Hugo, Musset, Lamartine, Vigny. En revanche, il y a des natures esentiellement poétiques qui ne sont jamais parvenues à pondre un bon vers : Jean-Jacques, le précurseur du romantisme; Chateaubriand, tout imprégné de poésie, considéré justement comme le père de la génération de 1830; Mme Sand, dont certains romans sont des poèmes en prose; Balzac, qui a essayé d'entreprendre un poème épique et qui heureusement s'est arrêté au premier vers resté célèbre :

O Inca, o roi infortuné et malheureux!...

Chacun d'eux, comme disait Banville des mauvais vers de Scribe, semble avoir reçu le don de ne pas rimer.

6 août 1867. — Ce matin, en voyant l'attention avec laquelle je buvais ses paroles, Théo s'arrêta. Il me regarda dans les yeux et me dit qu'à mon âge, il était impossible que je n'eusse pas « courtisé la muse », comme on disait sous la Restauration : à mon trouble, il comprit qu'il avait deviné et me somma de lui réciter quelques vers sur-le-champ.

La semaine précédente, j'avais célébré ma quinzième année dans une de ces odes enthousiastes qui, aux beaux jours de l'adolescence, montent du cœur aux lèvres sans souci du rythme et de la rime. Tout rougissant, la voix étranglée, je murmurai les strophes insipides que la bonne Princesse, dans sa tendresse pour moi, s'était amusée à envoyer à son directeur spirituel.

Sainte-Beuve, car c'était lui, pour complaire à son impériale correspondante, lui avait répondu par des phrases plus poétiques certainement que ma fade élucubration. Quoique je ne me fasse aucune illusion sur le motif qui me valut le jugement trop bienveillant du critique devenu pour une fois

courtisan, je ne peux n'empêcher de citer ces lignes, moins pour les vagues compliments qu'elles renferment que pour la forme exquise qu'elles revêtent.

« J'ai lu ces charmants vers où respire le parfum et comme la bouffée du printemps de la vie. La sève découle du jeune arbre en fleurs. Il y a un vif sentiment d'harmonie. Il n'y a plus qu'à appliquer à quelque sujet cette jeune poésie encore errante. Ces sujets se rencontrent bien d'eux-mêmes. Je complimente l'aimable jeune homme dont le talent prend des ailes. »

Plus que cette eau bénite de cour, me toucha le cœur la sévérité de Théo, qui parut me prendre au sérieux en ne me ménageant pas ses observations sur la pauvreté de mes rimes et les négligences de ma prosodie. Je me sentis surtout flatté, quand l'impeccable écrivain, dans le feu de sa critique, s'oublia à me tutoyer : cette familiarité de maître à disciple me rendit plus fier qu'un Grand d'Espagne tutoyé par son roi : il me sembla être sacré poète !

Mon orgueil enfantin ne connut plus de bornes quand, rentrant au château, Théophile Gautier adressa cet impromptu à ma jeune mère dont l'aveuglement naturel prit ce madrigal au pied de la lettre :

Votre fils fait des vers : à cette fantaisie,
Chacun, en l'admirant, se récrie étonné :
Quoi de plus naturel que de la Poésie,
Comme un fruit d'une fleur, un poète soit né?

... Hélas! j'ai été loin de réaliser le pronostic du maître; j'ai dû bien déchanter depuis.

J. N. Primoli.

(*A suivre.*)

LE RÔLE DES FORTIFICATIONS

PENDANT LA GRANDE GUERRE

L'importance des places fortes se mesure à l'influence qu'elles sont capables d'exercer sur les opérations.

« Le maréchal de Moltke était d'avis d'agir offensivement contre la Russie et de se défendre vis-à-vis de la France. Depuis que *l'armée française s'était réorganisée, et que la frontière nord-est de la France avait été fortifiée,* on ne pouvait plus compter sur une décision rapide à l'ouest. Il était donc préférable d'utiliser les grands avantages que nous offraient, pour la défense, le Rhin et nos forteresses alors puissantes, et d'employer à l'est, pour l'offensive, toutes les forces qui n'étaient pas absolument indispensables de l'autre côté. Notre frontière orientale étendue, ouverte, se prêtait mal à la défense et devait être protégée en attaquant (1). » Ainsi parle le général von Kuhl, chef d'état-major du général von Kluck, commandant cette Ire armée dont la marche triomphale de la Belgique à la Marne devait s'arrêter si lamentablement à la bataille de l'Ourcq. On ne saurait mieux faire ressortir l'influence capitale des forteresses dans le plan de guerre de nos ennemis. Mais les forteresses russes se développent, rendent vers 1900 l'attaque par l'est infiniment plus risquée, et les Russes peuvent en outre échapper à l'étreinte par une retraite à l'intérieur de leur immense pays. Alors, on revient à l'idée de la liquidation de la France avant de se retourner avec toutes les forces contre l'autre ennemi. « La décision du côté français devait être

(1) Général von Kuhl, *Der Marnefeldzug* 1914, p. 14.

obtenue aussi rapidement que possible. *On ne pouvait donc pas attaquer le puissant front fortifié français, il fallait le tourner par la Belgique.* C'était une loi nécessaire, il n'y avait pas d'autre moyen. Presque toutes les forces devaient exécuter une grande conversion en appuyant l'aile gauche à Metz, déborder comme un puissant rouleau compresseur chaque nouvelle position, en passant par la Belgique et le nord de la France, pour refouler l'ennemi vers l'est contre les forteresses de la Moselle, le Jura et la Suisse. »

Le général de Moltke, le neveu du maréchal, le chef réel des armées allemandes depuis fin 1905, après avoir donc, à la suite de Schlieffen, complètement modifié l'orientation antérieure de l'attaque, l'avoue d'ailleurs dans un mémoire de décembre 1912 publié par Ludendorf dans ses documents du grand quartier allemand : « Ce n'est que par une marche à travers le territoire belge qu'on peut attaquer et battre l'armée française en rase campagne. Nous trouverons sur notre route le corps expéditionnaire anglais, et, — si nous n'amenons pas les Belges à traiter avec nous, — les troupes belges. Quoi qu'il en soit, cette opération présente *plus de chances qu'une attaque de front sur le rideau fortifié français de l'est.* Une attaque de ce dernier genre donnerait à la conduite des opérations le caractère d'une guerre de forteresse, coûterait beaucoup de temps, et enlèverait à l'armée l'élan et l'initiative dont nous aurons d'autant plus grand besoin que plus grand sera le nombre de nos ennemis. »

Et von Kuhl le confirme encore en écrivant que, dans un voyage d'état-major d'avant-guerre, le général de Moltke avait, dans sa critique finale, déclaré que le but du grand détour par la Belgique était d'attaquer les Français en terrain libre, loin de leurs forteresses. « Si les Français venaient au-devant de nous en attaquant en Lorraine, ce but serait atteint (1). » Le général von Tappen, chef du troisième bureau (bureau des opérations) du grand quartier allemand en 1914, se révèle un témoin concordant : « Le plan du général von Schlieffen partait de l'idée de tourner le front est solidement fortifié des Français et pour cela de passer par la Belgique et le Luxembourg, mesure parfaitement justifiée et indispensable au point de vue

(1) Général von Kuhl, *Der Marnefeldzug 1914*, p. 256.

militaire, car il s'agissait d'une lutte pour la défense et l'existence de l'Allemagne (1). »

Inutile dès lors de claironner à tous les échos du monde que la Belgique n'a été envahie que pour empêcher les Franco-Anglais d'y arriver les premiers. La réalité est infiniment plus simple et le ministre des Affaires étrangères von Jagow s'en rapprochait autrement quand il déclarait le 4 août à l'ambassadeur d'Angleterre à Berlin dans un accès de franchise : « Il nous faut pénétrer en France par la voie la plus rapide et la plus facile, pour frapper un coup décisif le plus tôt possible. C'est une question de vie ou de mort, car si nous étions passés par la voie plus au sud, nous n'aurions pas pu, vu le petit nombre des chemins et *la force des forteresses*, passer sans rencontrer une opposition formidable. »

Le prestige de notre rempart artificiel, créé au lendemain même des désastres de 1870, nous assurait indirectement ainsi l'alliance anglaise, la sympathie indignée du monde, et, quoi qu'il arrivât, un gain de temps précieux, soit par la résistance réalisée, soit par le détour causé. Tantôt par leurs canons et tantôt par leur unique présence, nos forteresses ont gêné, retardé, affaibli la marche allemande avant et après la bataille des frontières, elles ont aspiré des forces qui ont fait défaut au moment critique de la bataille de la Marne, elles y ont finalement permis ce rétablissement qui devait rendre possible un jour lointain notre victoire finale.

LIÈGE ET NAMUR

C'est d'abord Liège qui s'offre aux coups de l'ennemi. Les Allemands ont projeté de l'enlever par une surprise, comme premier acte de guerre, comptant sur l'esprit pacifique et la préparation insuffisante des Belges. La plus récente instruction allemande sur la guerre de siège, datée du 13 août 1910, envisage tous les moyens d'attaque, ne négligeant d'en mentionner qu'un seul : l'attaque par surprise, oubli évidemment intentionnel chez un peuple où le camouflage des pensées militaires est comme une seconde nature.

On a compté sans l'honneur belge.

(1) Général von Tappen, *Bis zur Marne* 1914.

Six corps d'armée allemands détachent donc chacun une brigade dès le 2 août près de cette frontière, avant la mobilisation. Ce n'est qu'à Liége même que doit se faire le renforcement. Ces treize régiments, avec cinq bataillons de chasseurs et deux bataillons de mortiers de 21 centimètres, forment le corps Emmich. Comme méthode d'attaque, marcher droit en avant, de nuit, en colonnes massées, sans tirer un coup de fusil; forcer hardiment les intervalles entre les forts, à la baïonnette, en masquant et écrasant les forts par des concentrations d'artillerie. C'est faire vraiment bon marché du matériel humain allemand, ou du courage des Belges.

La frontière est franchie le 4, et dès le 5, la ville est sous le canon ennemi. Les Belges s'aperçoivent de l'importance des intervalles et même d'une enceinte de sûreté : le 6 août à cinq heures du matin, quelques chasseurs allemands arrivent jusqu'aux bureaux du général Leman, commandant de la forteresse, qui aurait été fait prisonnier sans la résistance improvisée de quelques officiers, gendarmes et secrétaires. Cette tentative, malgré son échec, a d'incalculables conséquences : le général Leman, croyant les intervalles forcés, porte son poste de commandement au fort de Loncin, où, faute de moyens de transmission, la direction des opérations sera presque inexistante en ce moment critique.

Pourtant, cinq brigades sur six sont refoulées à peu près sur leur point de départ, où elles reviennent assez mal en point, sous le fallacieux prétexte de « compléter leurs munitions et leurs effectifs ». Les mortiers de 210 sont impuissants à crever le béton des forts, les Allemands ne l'ignoraient pas dès le temps de paix; pourtant ils n'ont pas amené de plus forts calibres. La troupe fait son école dans le sang et paye cher les erreurs des chefs. La sixième brigade toutefois est conduite par un seigneur de la guerre. En tête de cette colonne, Ludendorf, venu comme observateur de la II[e] armée, arrive au moment où le commandant du régiment d'avant-garde et le commandant de la brigade viennent d'être tués. Il entre en scène aussitôt, prend le commandement d'autorité, et continue à foncer. La ville est prise avant les forts. Les intervalles n'ont pas résisté un jour, tandis que les forts ont tenu. Mais qui est tourné ? Les forts, qui résistent, ou la brigade de 15 000 hommes isolée dans la ville ouverte, à l'intérieur?

Ce seront les forts, parce que les Allemands les attaquent aussitôt par la gorge, c'est-à-dire par leur côté faible, et que les Belges, qui ne croyaient pas à la guerre, ne sont pas organisés pour attaquer hors de leurs parapets. La plus faible partie de l'artillerie des forts d'ailleurs pourra seule riposter : l'observation est difficile, ne dispose pas d'abris blindés ; le tir, bon jusque-là sur les routes d'accès et sur les villages extérieurs, et qui a causé des pertes sérieuses aux Allemands, devient bientôt incertain.

Mais, pour abattre les forts, il faut cependant faire venir des gros canons plus modernes que ce béton et ces cuirasses, et cela prend du temps. C'est la première fois qu'on entend parler des 420. Les « canons courts de marine », comme ils s'intitulent, sont inconnus même dans l'armée allemande. Ils ont été construits dans le secret, dans une usine (Krupp) où pourtant tout est à vendre. En France, on a bien signalé leur existence en diverses circonstances, sous le nom de batteries γ, mais on ignore leur modèle, leur efficacité, leur nombre ; en tout cas, on ne les croit pas mobiles. Et pourtant, dès le 10, ils arrivent par voie ferrée jusqu'à leur emplacement de tir ; ils peuvent aller sur route depuis qu'on a créé pour eux des affûts à roues, peu de temps avant la guerre ; à recul sur berceau, ils sont impressionnants par leur puissance, en portée comme en poids d'obus ou en rapidité de tir, et par leur précision. Ils produisent donc la surprise, qui assure toujours le succès. Ils ont pour rôle de tout écraser et d'assurer, presque à eux seuls, le succès. L'infanterie n'avancera que lorsque l'assaut aura été « mûri », selon l'expression germanique.

Il faut quatre jours pour installer une batterie belge, quelques heures seulement pour une batterie allemande. La batterie allemande peut facilement être déplacée, la batterie belge est comme fixée. C'est le triomphe du matériel neuf sur le matériel ancien. Et cependant les forts résistent quand ils sont tournés. Ils continuent à résister, quand leurs voisins tombent, et qu'ils sont pour ainsi dire volatilisés par des explosions d'une force insoupçonnée. Ils résistent encore, quand il n'en reste plus que deux sur douze, barrant toujours la voie ferrée de la Meuse. Les défenseurs y sont comme à une lente agonie. Ils vivent dans l'attente de la mort, sous une impression d'écrasement. Ils s'attendent à être pulvérisés comme leur béton. Les

forts sont secoués comme d'immenses boîtes de résonance. Et les troupes de forteresse, ce sont de vieilles classes. Les nerfs sont épuisés, mais l'honneur est intact.

Le général Leman fait partir de la place sa seule division active, en vue de la rendre disponible pour d'autres tâches, avec l'armée de campagne. Il considère que sa mission est de tenir dans la place jusqu'à la dernière extrémité, mais il sait se priver à temps du meilleur de ses forces ; lorsqu'il juge qu'il ne peut faire jouer à ses ouvrages que le rôle de forts d'arrêt, et que la ville sans enceinte est indéfendable, il défend son fort de Loncin jusqu'à la ruine ; les survivants y sont pris sans s'être rendus ; c'est le seul fort qui ne capitule point, le gouverneur est pris sans avoir rendu ni son fort, ni sa place, ni lui-même ; il est découvert exténué dans les décombres d'une immense explosion. Quelques heures après, il invite, comme prisonnier, les commandants des derniers forts subsistants à lutter jusqu'à la mort ; c'est d'une beauté antique.

A l'entrée du fort de Loncin, on lit ces mots gravés éternellement dans le roc de ces Thermopyles belges : « Passant, va dire à la Belgique et à la France qu'ici, 550 Belges se sont sacrifiés pour la liberté et le salut du monde. »

On a disputé beaucoup pour savoir le retard que Liége avait causé dans le débouché de l'armée allemande. Nos amis belges l'évaluent de deux à quatre jours au moins ; certains écrivains français et même belges, et non des moindres, estiment que les Allemands n'y ont pas perdu un jour.

Discussion oiseuse à nos yeux. Sans la place, les Allemands eussent pu prévoir une concentration plus avancée. Sans la place, leurs troupes, mobilisées clandestinement depuis le 28 juillet, quoique le décret ne date que du 1er août, eussent pu entreprendre leur débouché avant le 13. Sans la place, leur marche, non resserrée entre le pédoncule de Maestricht et les forts du nord de Liége, qui ne tombèrent que le 15, eût pu être plus rapide. Enfin, sans la défense belge, dont l'héroïsme est d'autant plus méritoire que l'armée, peu préparée, n'était certainement pas de taille à lutter seule contre un pareil colosse, l'ennemi n'aurait pas payé ce passage du sang qu'il y a versé. Concluons donc que Liége a bien mérité la croix de la Légion d'honneur que lui décerna la France le 7 août 1914, en témoignage du grand service rendu.

Aux résultats matériels s'ajoute un résultat moral : la conscience du monde tressaille devant cette violence imméritée. C'est la première pierre en faveur du droit, opposée à l'Allemagne au-dessus de tout.

***

Après Liége, Namur : nouveau sacrifice belge. Pour retarder la marche de l'invasion, le général de Bulow, qui est chargé de cette opération, y consacre, aux ordres du général de Gallwitz, le corps de réserve de la garde (II[e] armée), le XI[e] corps (III[e] armée) et des formations techniques spéciales d'artillerie et du génie, dont 4 batteries Skoda de 305 autrichiennes. L'expérience de Liége a porté des deux parts : les Belges ont organisé les intervalles cette fois; les Allemands ont décidé l'entrée en action préventive et immédiate de toute leur artillerie lourde et très lourde.

L'attaque commence le 21 août, détermine la chute de trois forts (sur neuf) le 23, de quatre le 24, et des deux derniers le 25, après avoir tiré 126 obus de 420, 573 de 305, 6 763 de 210, pour ne parler que des plus forts calibres.

Pendant la bataille de Charleroi, Namur, toutefois, couvre utilement la droite de notre 5[e] armée (général Lanrezac) et facilite son changement de front. Mais, trois semaines exactement après le franchissement de la frontière par les Allemands, les forteresses belges de la Meuse sont tombées, et la voie classique des invasions germaniques, la plus courte de Berlin à Paris, est dégagée jusqu'à Maubeuge, grâce à la félonie de l'empereur Guillaume et de son entourage. Le commandement allié, surpris, parce qu'il a cru à l'attaque sur la seule frontière permise, ne pourra plus fermer la brèche avant la Marne.

L'attaque de Namur, d'ailleurs, n'est pas semblable à celle de Liége : il n'est plus question de coup de main, — idée étrange, mais explicable, cependant, le jour de la déclaration de guerre, — il s'agit d'une attaque brusquée. Garnison prête, en effet, intervalles organisés, place en liaison avec l'armée française, et impossible à investir, tout cela exclut la surprise et exige la force : c'est donc le canon qui devra faire la conquête, le plus lourd contre les forts, celui de campagne contre les intervalles, ceux de 105 et de 150 à grande portée contre la ville.

La division active belge quitte la place le 24, pour rejoindre, comme celle de Liége, l'armée de campagne; après embarquement au Havre et débarquement à Ostende, elle se retrouvera devant les Allemands, à Anvers.

La plupart des forts tombent avant l'assaut, sans avoir tiré un coup de fusil, écrasés, bouleversés par les supercanons de Krupp et de Skoda. La cuirasse n'a pas progressé comme le canon.

NOS FORTERESSES DU NORD

Continuant leur marche par le couloir historique de Sambre et Meuse, les Allemands se heurtent alors à la forteresse française de Maubeuge. Hélas! depuis une vingtaine d'années les Français, saisis d'une frénésie d'offensive, se désintéressaient de la fortification; tout ce qui touchait à la défensive était voué à un irrémédiable discrédit, et Maubeuge avait péniblement pâti de ce mépris général; d'après une règle admise, indiscutée, on ne mettait en outre dans les places que ce qu'on ne pouvait pas employer ailleurs; défenseurs, canons, remparts, tous frisaient la quarantaine. C'était une sorte de retraite. Le réveil sonna sec. Mal organisée, Maubeuge ne pouvait constituer un véritable barrage; son seul rôle efficace eût dû être de servir à appuyer l'aile d'une de nos armées, la 5e de Lanrezac ou la britannique de French. C'est bien ainsi d'ailleurs que l'envisageait notre Grand Quartier Général, en ordonnant le 24 août à 9 h. 35 à Lanrezac: « La 5e armée manœuvrera en retraite, en prenant appui sur la place de Maubeuge et en appuyant sa droite au massif boisé des Ardennes. » Effectivement, le 25 août, la 5e armée se replie sur le front Givet-Philippeville-Maubeuge, pendant que les Anglais se portent sur la ligne Valenciennes-Maubeuge.

Nos forteresses, si démodées qu'elles soient dans cette région, commencent pourtant à troubler les opérations de l'aile marchante allemande. Dès le 22 août, Kluck songe à se couvrir contre Maubeuge pendant qu'il poursuit son grand mouvement de conversion.

Bulow, qui a autorité sur l'ensemble des Ire et IIe armées, tout en commandant directement la IIe, oublie quelque peu la mission dévolue à Kluck avec son armée d'aile, celle d'un rabatte-

ment grandiose sur le flanc des armées franco-britanniques; dès le 20 août, pointe la menace d'un émiettement de cette armée au profit de besognes secondaires, dans l'ordre de Bulow d'affecter les deux corps de réserve de Kluck à la couverture contre Anvers. Kluck résiste, Bulow insiste. Le 21 août, Bulow, continuant à défendre l'intérêt particulariste de son armée propre, prescrit à Kluck, « tout en occupant Bruxelles et se couvrant contre Anvers, d'investir les fronts nord et nord-est de Maubeuge et d'être en mesure d'attaquer cette forteresse par l'ouest en liaison avec la IIe armée ». Cette fois, Kluck se récrie, envoie à Bulow un officier de son état-major pour exposer les raisons opposées; mais la IIe armée maintient son point de vue égoïste, sans se soucier de la thèse de la Ire qui rêve déjà de poursuite et progresse par étapes impressionnantes, submergeant tout comme un torrent déchaîné. Kluck se borne à prescrire à son armée de continuer le 23 de marcher en avant dans la région nord-ouest de Maubeuge, en se couvrant à gauche contre cette place avec le IXe corps actif, à droite contre Anvers avec le IIIe corps de réserve.

Lille, dont l'abandon était discuté en France depuis 1910, se voit effectivement déclassé par le ministre de la Guerre le 1er août et placé le 17 août dans la zone des armées. Le 21, le général d'Amade commandant un groupe de divisions territoriales qui surveillent cette frontière, réclame l'organisation défensive de cette place, qu'il se fait fort d'assurer avec le personnel et le matériel de la région, pour protéger le centre industriel de Tourcoing-Roubaix-Douai et le bassin houiller. Le même jour, la place est reclassée, et le 22, le ministre télégraphie au grand quartier : « Le Gouvernement considérerait comme un danger national que le centre urbain Lille-Roubaix-Tourcoing soit molesté même par les incursions de la cavalerie allemande. » On entreprend l'envoi de moyens de défense, quand, le 24, Lille est déclarée à nouveau ville ouverte par le Gouvernement. Les autorités militaires n'ont pas à s'insurger contre les décisions gouvernementales : elles se soumettent.

A l'aile opposée, le fort de Manonviller, qui barrait à l'extrême frontière est la grande voie ferrée Paris-Strasbourg, est, à cette même date du 24, investi par la 70e division de réserve, renforcée de deux régiments de pionniers et du 18e régiment d'artillerie de forteresse. Le 25, à 9 h. 30, deux

coups de canon, tombant en plein milieu du fort, donnent le signal du bombardement. Le tir, précis, réglé par des drachens et des observateurs dissimulés dans les haies, atteint rapidement des organes importants, notamment l'usine électrique; l'air devient irrespirable. Le fort enveloppé de fumée est aveugle, nos canons sous tourelles d'ailleurs portent à 7500 mètres, les pièces ennemies les plus proches sont à 8 kilomètres; une batterie de 420 qui envoie avec régularité des obus formidables se trouve à 13 kilomètres, près de Deutsch-Avricourt, sur un embranchement construit à la mobilisation. Quoique aucun abri bétonné, non plus qu'aucune des grosses tourelles à éclipse moderne ne soit traversé, qu'il n'y ait même que trois morts et peu de blessés, la garnison, constatant son impuissance, arbore le drapeau blanc le 27 à 15 h. 40; elle obtient les honneurs de la guerre. Depuis, des photographies impressionnantes ont répandu à travers le monde l'état du fort après bombardement, pour terroriser d'avance les peuples menacés d'être soumis à ces engins monstrueux. Les Allemands n'oubliaient qu'un détail, c'est que ce cataclysme épouvantable fut le résultat d'explosions qu'ils firent le 12 septembre en évacuant la région. Notre béton avait tenu partout où l'épaisseur en était suffisante, tout comme nos tourelles modernes. Mais forteresses sans action, parce que sans moyens.

***

Pendant ce temps, l'offensive française se poursuit impavide dans les directions primitivement choisies en temps de paix. Les fortifications allemandes ont joué un grand rôle dans ces décisions: d'une part, Metz, prolongée par les nouveaux ouvrages de Thionville, constituant la Mosel-Stellung, qui forme barrage le long de la Moselle, auquel nous ne pouvons songer à nous attaquer dès le début avec nos vieux canons de siège du colonel de Bange, excellents, mais à faible portée et à tir lent (1); d'autre part, la ligne du Rhin, renforcée par Istein, Neuf-Brisach, Strasbourg, et les forteresses édifiées récemment au-dessus de Mutzig, coupant la plaine d'Alsace à hauteur de Strasbourg. Il ne nous reste qu'un certain nombre d'étroits couloirs d'accès pour des attaques frontales :

(1) Ces canons ont sauvé la France en 1915, au moment où nous manquions de pièces et d'obus de 75. Leur inventeur mériterait certes une statue.

— celui de Luxembourg-Neufchâteau, entre les Ardennes et la Mosel-Stellung, où nos 3e et 4e armées auront à peine la place de se déployer;

— celui de Morhange, resserré entre Metz et les étangs de Dieuze, à peine 50 kilomètres, où viendra buter la 2e armée;

— celui de Sarrebourg, à peine 20 kilomètres, un guêpier pour la 1re armée, entre les étangs et les Vosges;

— celui de la plaine d'Alsace enfin, enserré entre les Vosges et le Rhin (une trentaine de kilomètres).

Les Vosges, les Ardennes se prêtent mal aux grandes opérations d'armées. La 4e armée s'en aperçoit rapidement. La 5e armée et les Britanniques menacés de débordement se retirent juste à temps pour éviter le désastre.

Si nous faisons bon marché de nos places, nous accordons plus de considération aux forteresses allemandes. C'était déjà vrai en temps de paix. Cela le devient encore plus en temps de guerre. Le 18 août à douze heures quarante-cinq, la 2e armée (général de Castelnau) envoie avec une juste prévoyance le message suivant au Grand Quartier Général: « La mission qui m'est confiée m'amène à établir sur mon flanc droit une série d'organisations défensives face à Metz, au fur et à mesure que je progresserai vers Faulquemont.

« Les forces à prélever en faveur de ces organisations sur l'ensemble de mes troupes vont donc constamment en augmentant, et j'arriverai rapidement à être obligé d'employer une partie du 20e corps à cette tâche secondaire, dès que l'espace parcouru aura excédé la capacité de résistance de mes trois divisions de réserve.

« Pour me permettre d'aller plus loin et plus vite, j'ai donc besoin de troupes nouvelles, qui peuvent être sans inconvénient des troupes territoriales, par exemple des détachements prélevés sur les places fortes qui ne sont pas intéressées dans les opérations actuelles. Je vous demande de vouloir bien mettre à ma disposition les moyens de cette nature que vous n'avez pas déjà employés (1). »

De même l'armée d'Alsace (général Pau) s'aperçoit le

(1) *Les armées françaises dans la Grande Guerre*, par la section historique de l'état-major de l'armée, tome I, annexes. C'est dans cet ouvrage et son annexe que sont pris tous les textes des ordres et télégrammes français cités dans cet article (jusqu'au 25 août).

19 août que le couloir d'Alsace, étroit, menacé de flanc par Neuf-Brisach, est médiocrement favorable à une progression du sud au nord, et elle demande le transport du gros de ses forces dans la région de Corcieux, pour déboucher à travers les Vosges, d'ouest en est. Le 22 août, elle signale l'inutilité de l'occupation de Mulhouse en présence des têtes de pont de Chalampé (pont de Neuenburg), Neuf-Brisach, Huningue Istein rive droite, avec Strasbourg et Mutzig derrière. De leur côté, les Allemands confient la défense de ce secteur à deux minuscules brigades de landwehr. Tel est le rendement des fortifications d'Alsace. Les mouvements prescrits le 24 août par le Grand Quartier Général pour constituer une armée nouvelle à notre aile gauche au nord de Paris empêcheront l'exécution de la manœuvre projetée.

Après l'évacuation de Mulhouse, nous constatons à nouveau, — Belfort après Maubeuge, — le rôle d'une de nos places clairement aperçu par le Grand Quartier Général : « Les éléments laissés dans la plaine d'Alsace, télégraphie-t-il à l'armée d'Alsace le 21, devront avoir comme ligne de retraite éventuelle les cols des Vosges, sans chercher à couvrir directement la place de Belfort, à laquelle sera laissée sa division de réserve. »

L'échec général de toutes nos offensives, dû autant aux insuffisances d'armement qu'à des défauts d'instruction, mais non pas, comme le voudrait la légende satisfaisante pour notre amour-propre, à une question de nombre, nous ramène vers la frontière nord-est, à peu près sur la ligne de nos forteresses. On découvre alors le rôle qu'elles peuvent vraiment jouer. Le 21 août à 11 heures 45, après la bataille de Morhange, le général de Castelnau, après avoir affirmé au Grand Quartier Général son espoir de contre-attaquer du Grand Couronné de Nancy, ajoute : « Dans l'éventualité d'une retraite, je rétrograderai sous le couvert du canon de Toul dans la direction des Hauts de Meuse. Une autre solution consisterait à dégager l'armée de sa situation très critique en faisant dérober sur Toul les forces disposées au nord de la route Nancy-Château-Salins, et vers Épinal, par la rive gauche de la Moselle, celles disposées au sud de cette même route (20e, 16e, 15e corps). On aurait ainsi quelques chances de conserver l'ensemble de ces forces et de les reconstituer ultérieurement. »

Le danger apparait. On songe alors aux forteresses. On se prépare à réarmer le fort de Bourlémont, au-dessus de Neufchâteau (23 août), on a déjà rétabli celui de Pagny-la-Blanche-Côte, qui a jadis servi de champ d'expériences de tir sur les tourelles, en raison du faible intérêt qu'on lui portait.

Le général en chef répond aussitôt au général de Castelnau qu'il « estime indispensable de tenir les positions organisées autour de Nancy pendant au moins vingt-quatre heures pour deux raisons importantes :

1° L'effet moral désastreux sur le pays;

2° Pour le succès même de notre manœuvre, qui a commencé; » et il l'autorise à faire dérober le reste de ses forces derrière le Madon en s'appuyant à la place de Toul. Il lui délègue le droit de détruire les ponts sur la Meurthe en aval de Saint-Clément, sur la Moselle en aval de Charmes.

La pauvre vieille petite place de Givet, aux remparts pyramidaux en maçonneries visibles de partout, défendue par 1500 territoriaux sans instruction, est attaquée le 23 août par du gros calibre et se rend, détruite et incendiée, le 26.

A la même date, Longwy tombe, entièrement en ruines, brûlé par les mortiers de 21 centimètres et les obusiers de 15 centimètres, après une belle défense : bicoque de Vauban ayant arrêté cinq jours et demi une division ennemie renforcée d'artillerie lourde, malgré l'absence de tout abri à l'épreuve.

Nancy, organisé en place du moment sur le Grand Couronné, réussit heureusement à tenir à coups d'hommes.

Maubeuge, tout en dérangeant les mouvements allemands, n'a pas d'influence directe sur les opérations. Son enlèvement est cependant indispensable aux Allemands, pour dégager la grande voie ferrée de Paris à Cologne qu'elle barre. Le VIIe corps de réserve (IIe armée allemande) et une brigade active de la 13e division y sont consacrés, sous les ordres du général von Zwehl, avec les troupes et les canons spéciaux libérés de Namur. La cession d'une division prescrite par Bulow à la Ire armée pour le siège de Maubeuge achève d'exaspérer Kluck, qui téléphone aussitôt au commandement supérieur : « Le commandant de la IIe armée veut attaquer Maubeuge avec trois divisions et en demande une à la 1re armée. La subordination à la IIe armée est-elle maintenue? » Le 27 au matin Moltke répond : « La subordination de la 1re armée à la

IIe est supprimée. Maubeuge doit être investie par la IIe armée seule. »

Le premier coup de canon y tombe le 29 août à midi ; la place est aux mains des Allemands le 8 septembre à midi. Les batteries lourdes et ultra-lourdes leur ont encore une fois procuré le succès. Un ravitaillement en munitions mal assuré les a toutefois obligés à plusieurs reprises à interrompre le feu, en dépit de leur doctrine de n'entreprendre un siège que tous moyens réunis.

A la date du 27, le commandement suprême allemand adresse à ses armées une directive où l'on constate clairement l'importance qu'il attribue à nos forteresses dans ses conceptions : « L'armée belge est en décomposition, il n'y a plus à craindre de sa part une offensive en rase campagne. Il peut y avoir à Anvers environ 100000 hommes de troupes de campagne et de forteresse. Ils sont très éprouvés et peu capables d'entreprises offensives... Sa Majesté ordonne la marche en avant de l'armée allemande en direction de Paris... La IIe armée, avec le 1er corps de cavalerie, marchera par La Fère-Laon sur Paris. Elle investira et prendra Maubeuge, puis La Fère, ainsi que Laon avec l'intervention de la IIIe armée... La IIIe armée s'emparera d'Hirson ainsi que de Laon et du Fort de Condé en liaison avec la IIe armée... La IVe armée... recevra le matériel de siège nécessaire pour l'enlèvement de Reims... La Ve armée... investira Verdun. En plus des cinq brigades de landwehr de la position de la Nied, elle recevra les 10e et 8e divisions d'Ersatz, dès que la VIe armée les aura rendues disponibles... La VIe armée aura la place de Metz sous ses ordres. Si l'adversaire recule, elle franchira la Moselle entre Toul et Épinal, avec le 3e corps de cavalerie sous ses ordres, et prendra la direction de Neufchâteau. Elle protégera le flanc gauche de l'armée, investira Nancy-Toul, couvrira convenablement contre Épinal... Les places de Strasbourg et du Haut-Rhin sont subordonnées à la VIIe armée... qui établira de solides fortifications vis-à-vis d'Épinal, de là aux montagnes, ainsi que dans la vallée du Rhin en liaison avec Neuf-Brisach, avec ses forces principales derrière l'aile droite... » Notons le nombre des forteresses françaises qui donnent ainsi du souci au commandement allemand et exigent de lui des mesures de précautions.

La Ve armée allemande (Kronprinz) forme donc pivot

autour de Metz, puis de Verdun. La VI[e] (prince Rupprecht de Bavière) appuie ses asiles à Metz prolongé par la position de la Nied, et au barrage Mutzig-Strasbourg, dont les développements ont été préparés dès le temps de paix, et sont exécutés dès le temps de guerre par des ouvriers civils et des bataillons de travailleurs.

Von Kuhl fait très justement observer (1) que l'immense extension de l'aile droite n'était possible, avec la répartition des forces résultant de la concentration initiale, que si le pivot de Metz-Thionville, et ultérieurement celui de Verdun, pouvait être à un moment abandonné, pour ne pas étirer démesurément les forces allemandes. Le même inconvénient se répercute, il est vrai, chez nous; le général Joffre s'en rend bien compte, et cherche à y remédier.

Après avoir vainement essayé de se rétablir (directive du 25 août) sur le front Belfort-Toul-Verdun-Reims-Laon, La Fère-Somme, où le temps lui manque pour réussir à régler une bataille d'ensemble, il envisage (instruction générale du 1[er] septembre) pour la 3[e] armée un repli au nord de Bar-le-Duc, à l'abri des Hauts de Meuse, tout en laissant à Verdun sa garnison renforcée. Le maintien de la liaison simultanée entre la 3[e] armée, armées voisines et Verdun, pouvait allonger dangereusement notre front; Verdun est à même de tenir seul, et de retenir des forces ennemies qui manqueront à la grande bataille, jusqu'à ce que l'offensive prévue le vienne dégager; et, si les armées peuvent utilement manœuvrer en liaison avec les places, elles ne doivent point régler leurs opérations pour protéger les places, mais pour forcer la victoire.

Le général Sarrail, commandant la 3[e] armée, ayant reçu l'annonce de deux corps d'armée nouveaux (11[e] et 21[e] corps, prélevés sur notre droite, grâce à la résistance que garantit notre front fortifié de l'est), étire son armée jusqu'à l'extrême limite du possible, pour conserver sa liaison avec Verdun, dont la pointe menaçante dans le flanc de l'armée du Kronprinz empêtrée en Argonne constitue le meilleur appui de la 4[e] armée (de Langle) voisine. Il réussit à atteindre en situation avantageuse le moment de l'offensive, une fois toutes nos armées ressoudées.

(1) Von Kuhl, *Der Marnefeldzug*, p. 99.

Les Allemands égrènent leurs forces sur leur ligne de communication qui s'allonge à l'aile droite, et devant les places fortes; ils finissent ainsi par se présenter sensiblement affaiblis à la bataille de la Marne, tandis que les Français, de nouveau reliés aux Anglais, appuyés à Paris, y concentrent une nouvelle armée, grâce à l'excellent réseau ferré convergeant à l'abri de forts qui en imposent encore à l'ennemi et nous procurent une sécurité morale suffisante pour grouper, sans hâte excessive comme sur la Somme, des forces organisées. Le 30 août, la IIe armée allemande prend comme direction Reims au lieu de Paris, la IIIe armée Rethel au lieu de Château-Thierry. « Pourquoi ce changement? écrit von Kuhl. Il s'explique en partie par la forte réaction adverse, mais surtout parce que l'ennemi se maintenait sur la Haute-Moselle et à Verdun. Si les Ve, VIe et VIIe armées étaient fixées là, il nous devenait impossible d'attaquer sur la basse Seine avec l'aile droite. C'est ainsi que se forma peu à peu une nouvelle décision au commandement suprême, que nous devions apprendre par l'ordre du 2 septembre, lequel imposait à toute l'aile droite une conversion à gauche pour chercher à couper l'ennemi de Paris. »

Tel est l'effet matériel qu'eut Verdun sur les opérations d'ensemble de l'armée allemande. Mais il y a plus. L'effet moral, le prestige du rempart sont tels que notre ennemi, pourtant si pressé, perd son temps à monter des opérations méthodiques contre des places même inoccupées. Le 30 août, la IIe armée organise l'attaque de La Fère pour le 1er septembre : les VIIe corps actif et X^e^ corps de réserve, désignés pour y prendre part, marchent le 31 contre la forteresse, tandis qu'artillerie et génie font leurs reconnaissances. Bulow réclame encore cette fois le concours de la Ire armée, qui regimbe comme de coutume. La IIe armée s'accorde un jour de repos avant cette grande opération. Or la ville est vide de défenseurs, les canons français sont partis, la place est désarmée. C'est un jour de perdu pour la poursuite des Français, qui prennent de la distance. Combien une défense, même sommaire, même simulée, eût-elle donc causé de retard à cet ennemi si mordant?

Reims, désarmé le 1er septembre, est déclaré ville ouverte le 3. Mais la IIIe armée allemande y perd de même un jour,

pour s'emparer, sans combat, des forts à l'est. Nous abandonnons sans résistance la ligne Reims-Laon-La Fère, et même le massif boisé de Saint-Gobain, qui constitue le bastion avancé de Paris.

PENDANT LA BATAILLE DE LA MARNE

Pendant ce temps, le général Joffre organise la parade.

Tandis que Kluck, encouragé par le radiogramme de Moltke de la nuit du 2 au 3 septembre, l'invitant à couper les Français de Paris en direction sud-est, poursuit avec passion son idée arrêtée d'envelopper notre aile gauche, négligeant quelque peu sa deuxième mission, d'ailleurs contradictoire, de couvrir le flanc droit allemand, nous n'attendons pas passivement que les vieux forts de Paris fassent l'expérience des 305 et des 420 bientôt libérés de Maubeuge.

Grâce à la force que nous assure dans l'est notre front fortifié, ce n'est d'ailleurs pas seulement deux corps d'armée qui sont distraits pour renforcer Sarrail, c'est toute l'armée d'Alsace qui, remplacée par une forteresse, Belfort, peut être dissoute et dirigée en majorité sur Paris. Les chemins de fer concentrent sur la capitale des forces d'Alsace (7ᵉ corps), de Woëvre (division de réserve de Lamaze), d'Algérie (45ᵉ division), du Maroc (brigade Ditte), et même de Verdun (4ᵉ corps de la 3ᵉ armée), ainsi que des fusiliers-marins (brigade Ronarc'h). La directive allemande du 27 août ne l'avait pas prévu, n'y avait pas paré. Le général Joffre organise l'union stratégique de French et Maunoury avec Paris. Si bien qu'au lieu d'être enveloppés, c'est nous qui enveloppons. « Les opérations ne pouvaient plus être continuées comme précédemment. De nouveau c'était une forteresse qui retardait et resserrait la marche en avant, la forteresse géante de Paris. On avait constaté l'impossibilité de la contourner par la basse Seine. Maintenant notre aile droite se heurtait juste dessus. L'importance de Paris résidait moins dans ses remparts. Ils gênaient nos mouvements, mais offraient peu de résistance avec leur solidité faible et leur armement médiocre. En revanche, Paris était le nœud du réseau ferré français. Ici il était facile de rassembler au sud, à l'ouest et au nord des masses importantes de troupes menaçant dangereusement notre flanc (1). »

(1) Von Kuhl, p. 123.

Effectivement, le 5 septembre arrive le premier radiogramme, du commandement suprême allemand : « Les Ire et IIe armées resteront face au front est de Paris, la Ire armée entre Oise et Marne, occupant les passages de la Marne à l'ouest de Château-Thierry, la IIe armée entre Marne et Seine, occupant les passages de la Seine entre Nogent et Melun inclus... » Puis la directive du 5 septembre confirme et précise ces lignes : « On doit admettre que l'ennemi rassemble des forces importantes et de nouvelles formations pour la protection de sa capitale et pour menacer le flanc droit des armées allemandes. Les Ire et IIe armées devront en conséquence rester face au front est de Paris. Leur mission est de s'opposer offensivement aux entreprises ennemies venant de la région de Paris, et de s'appuyer mutuellement... La mission des VIe et VIIe armées est de passer à l'attaque le plus tôt possible vers la Moselle entre Toul et Épinal, en se couvrant contre ces forteresses... La Ve armée assurera la couverture contre les positions fortifiées de la Meuse avec son aile gauche, qui enlèvera les forts de Troyon, des Paroches et du Camp des Romains... Le IVe corps de cavalerie éclairera dans les directions de Dijon, Besançon, Belfort... » Cet ordre envisage déjà des opérations vers Tours, Bourges, Nevers, Le Creusot. A l'ouest de Verdun, les IVe et Ve armées ont pour mission d'« enrouler » la ligne française fixée sur le front de Verdun-Toul. Les Français battent en retraite depuis treize jours ; on admet comme évident que cette retraite continue; personne ne peut songer à une offensive imminente de toute l'armée française. Et les Allemands n'hésitent plus à venir cogner contre notre front fortifié de l'est, ce qui est l'opposé même du plan primitif d'attaquer par l'aile ouest, de ce fameux plan Schlieffen, qui se proposait, ainsi qu'il a été dit, de refouler les Français vers l'est contre leurs forteresses de la Moselle, en les tournant par la Belgique.

La question du maintien de Paris comme forteresse avait été longuement agitée dans les conseils du Gouvernement. Le 28 août, on a décidé de déclarer la capitale ville ouverte, sous prétexte que c'était une ville comme une autre, lorsque l'intervention d'un homme de gouvernement, le ministre de la Guerre, Millerand, et d'un soldat, le général Gallieni, fait retirer cette malencontreuse décision. Gallieni, nommé gouverneur le 26, ne s'illusionne pourtant pas beaucoup sur la

valeur de cette forteresse, mais il s'efforce d'en améliorer les qualités défensives avec toute son activité de colonial expérimenté aux affaires et tout son patriotisme de grand Français ; quoique convaincu qu'il faut une armée active de trois corps d'armée au moins pour défendre Paris, il fait travailler énergiquement partout, crée les responsabilités, encourage les initiatives, utilise toutes les troupes qu'on lui confie, sans en discuter la valeur. Placé par le ministre, le 2 septembre, sous les ordres du général en chef, il cherche à faire coopérer ses forces à l'offensive générale prévue. Dès que le glissement des corps de Kluck vers le sud-est apparaît certain, il estime le moment critique venu et le signale à Joffre, dont l'instruction générale n° 4 du 1er septembre a déjà préparé cette offensive d'ensemble. Le 4 septembre, le général French se décide enfin, sur l'intervention du général Franchet d'Espérey, à rentrer en action. Ce sont toutes ces bonnes volontés agissantes et concordantes qui vont provoquer le « miracle » de la Marne. Paris y a joué le rôle capital qui lui revenait de droit.

L'arrêt du 31 août de Bulow, devant La Fère, a contribué à créer une brèche de 25 kilomètres entre les Ire et IIe armées, que la bataille de la Marne exploite sans la connaître. Mais ce trou n'est pas étranger aux suggestions du lieutenant-colonel Hentsch, délégué du commandement suprême, de faire retraiter toutes les armées pour les ressouder en arrière. Le VIIe corps de réserve, libéré par la chute de Maubeuge, contribuera à ce dernier résultat en arrivant « juste à temps, le 13 septembre, après une marche forcée, à la gauche de la Ire Armée, pour la délivrer d'un grand danger ». (Von Kuhl.)

« On doit louer particulièrement la décision française, de retirer sans hésitation des 1re et 2e armées tout ce qu'il était possible, en se fiant à la force du front fortifié de l'Est. On constate à nouveau la grande importance qu'eut pour la bataille (de la Marne) l'utilisation des forteresses françaises de Paris, Verdun, et de tout le front fortifié de Meuse et Moselle (1). » Von Kuhl note le 7 septembre le bruit inaccoutumé de l'éclatement des obus français : ce sont les canons sortis de la place de Paris qui entrent en jeu. Les ressources de la forteresse coopèrent à la bataille, comme il est juste.

(1) Von Kuhl, p. 175.

En conséquence de la directive allemande du 5 septembre, nos forts des Hauts de Meuse commencent bientôt à subir l'attaque. S'ils sont enlevés, c'est l'armée française entière qui peut être encerclée par les deux ailes : un résultat décisif, une victoire de « Cannes », selon le mot de Schlieffen est susceptible d'amener la fin de la guerre. Sauf Liouville, qui seul a été renforcé, tous ces ouvrages sont du type 1880, issu du programme Seré de Rivières. Il sont donc démodés. Troyon pourtant résiste, malgré un bombardement du 8 au 12 septembre, avec environ 3 000 obus, dont 200 de 305. Du 24 au 25 septembre, le feu s'étend sur tout le front de Troyon à Liouville ; ce dernier en souffre si peu que l'assaut n'en est même pas tenté. Au contraire, le fort du Camp des Romains cède du premier coup, le 25 septembre, après un court bombardement, peu efficace d'ailleurs, suivi d'assaut. La Meuse est dès lors franchie à Saint-Mihiel. Succès isolé, local et sans lendemain, grâce aux verrous latéraux. Les Allemands ne possèdent pas les moyens de poursuivre les opérations activement sur tout le front de la Suisse à la mer du Nord. Leur effort doit se concentrer à leur droite. La hernie formée à Saint-Mihiel, enserrée entre les forts des Paroches et de Liouville, ne peut être élargie. C'est ainsi que la ligne de la Meuse restera quatre ans le rempart de l'aile droite française, Belfort formant réduit en arrière de la portion d'Alsace reconquise. Telle est l'influence essentielle qu'ont eue nos forteresses à cette époque, après avoir été initialement la cause de l'invasion par la Belgique.

ANVERS

Puis la guerre se stabilise. Anvers reste toujours une menace permanente sur le flanc des communications allemandes. Depuis le 20 août, l'armée belge est à l'abri, dans son camp retranché, qui joue bien alors le rôle de réduit national prévu, en cas de violation de la neutralité belge, par les organisateurs de cette place : c'est la mission attribuée, dans d'autres pays, à Copenhague, à Bucarest, au Saint-Gothard. Anvers offre l'avantage d'être un port susceptible de favoriser les interventions étrangères. Au moment de la bataille de Charleroi, les Belges font une première sortie pour inquiéter l'aile droite allemande (25 août), mais, le 24 au matin, la 5e armée française

est déjà en pleine retraite. Le IXe corps de réserve allemand arrive juste à point des côtes de la mer du Nord pour soulager le IIIe corps de réserve en flanc-garde en avant de Bruxelles, — et pour incendier Louvain. Le 27 août, trois bataillons anglais débarquent à Ostende en vue de renforcer Anvers.

Au moment de la bataille de la Marne, les Belges font une deuxième grande sortie pour menacer la ligne de communications ennemie (9-13 septembre). Cela devient gênant pour les Allemands; il est urgent pour eux de liquider cette question. Au lendemain de la chute de Maubeuge, qui libère des troupes spéciales d'artillerie et du génie, l'attaque d'Anvers est décidée. Anvers représente d'ailleurs, pour le Reich germanique, en paix comme en guerre, un port d'une importance économique considérable : au début de 1914, 12000 colons allemands s'y trouvent comme chez eux, y grandissent, tout en faisant des petits.

L'idée est alors partout admise que l'indépendance de la Belgique est liée au sort d'Anvers. Les Anglais continuent à y voir, selon le mot de Pitt, « un pistolet braqué au cœur de l'Angleterre », s'il venait à tomber aux mains d'une grande Puissance continentale. Six divisions d'armée active (à trois ou quatre brigades mixtes), une division de cavalerie et trente-six bataillons de forteresse, troupes âgées, faiblement encadrées, représentent les forces occupant Anvers en septembre 1914. C'est, en somme, toute l'armée belge, dont le repli, y compris les divisions d'armée de Liége et de Namur, représente déjà un premier échec stratégique à l'actif des Allemands. Le projet de siège établi en temps de paix par l'état-major allemand prévoyait l'emploi de onze divisions ; le général von Beseler, chargé de l'attaque, n'en disposait que de cinq. Dans l'impossibilité, dès lors, d'assurer l'investissement, décision est prise d'attaquer en un point avec toutes les forces; par le sud, pour mieux couvrir la voie ferrée Cologne-Liége-Bruxelles, nécessaire pour les opérations en Flandre. L'armée belge conserve donc sa liberté de manœuvre vers l'ouest, et nous en verrons bientôt les suites inattendues.

L'attaque débute le 27 septembre. Les forts tombent sans arrêt, les uns après les autres, sous les supercanons. Le 6 octobre, arrivent encore deux brigades de marine anglaise en renfort. Mais, plutôt que de perdre l'armée en plus de la place,

le départ de l'armée de campagne, décidé et préparé depuis plusieurs jours, commence le 7 octobre. Anvers est bombardé le 8, occupé le 9 par les Allemands, qui n'y trouvent que le vide. Fait unique dans l'histoire, on voit deux adversaires se tourner résolument le dos, les Belges en repli vers les Flandres, les Allemands attirés magnétiquement par la place. Dans son outrecuidance, le commandement allemand, parti à la conquête du monde, n'a pas monté le siège : il obtient un résultat géographique ou politique, non pas un acte décisif. Au lieu d'un Sedan, c'est un Moscou. Une occasion manquée ne se retrouve jamais.

Faute plus inexcusable encore : conformément aux traditions léguées par le vieux Moltke, le vieux Beseler prête à l'ennemi les desseins qu'il s'attribuerait lui-même s'il était à sa place. Il n'envisage pas un instant l'idée de l'évacuation, estimant Anvers infiniment trop important pour les Belges. Bien plus, il n'y croit même pas quand elle est constatée et contrôlée. L'arrivée de renforts anglais, la résistance sur la Nèthe, le confirment dans son erreur ; et il continue à pousser vers la place avec ardeur. Anvers toutefois ne joue pas jusqu'au bout le rôle de réduit national pour lequel il a été créé. La Belgique ne consent pas à s'y laisser réduire. Pas plus que Bucarest ou Paris, Anvers ne remplit donc la mission qui a présidé à sa conception : abriter le Gouvernement et l'armée, une fois ceux-ci incapables de tenir en rase campagne. La place est même jugée démodée dès que menacée d'un siège.

Elle a pourtant retenu des forces allemandes qui ont fait défaut à la bataille de la Marne, où un corps d'armée supplémentaire eût pu faire changer de camp la victoire. Elle les a empêchées de profiter du moment propice pour marcher sur Calais. Elle les obligera ultérieurement à la bataille de l'Yser, qui marquera l'effondrement d'une campagne courte et décisive, fraîche et joyeuse. L'armée belge a pu y reprendre haleine, avant de reprendre la lutte. C'est un des rôles des places. La forteresse, qui avait coûté cent millions et devait résister un an à une armée de siège de 300 000 hommes, n'a cependant tenu que douze jours devant 85 000 Allemands. Est-ce en raison de l'insuffisance des ouvrages ?

Il fut tiré, sur les forts récents de la ligne extérieure, 590 coups de 420, et 2130 de 305. Au tableau nous trouvons : sur

10 tourelles pour canons de 15 cm., cinq hors service ; sur 10 tourelles pour canons de 12 mc., une hors service ; sur 16 tourelles de 75, deux hors service. Soit 8 tourelles endommagées, sur 37 destinées au combat lointain. Et sur 18 tourelles de 75 pour la défense rapprochée, six seulement sont détruites. Les Allemands sont donc mal venus à clamer la victoire de leurs canons écraseurs. La réclame qu'ils firent à ce sujet tombait d'autant plus à faux que la plupart des tourelles détruites venaient d'Allemagne.

En dépit des dégâts publiés par la propagande allemande, on pouvait sans doute encore tenir à Anvers. Il ne saurait y être question de destruction, mais plutôt d'impuissance de l'artillerie. Lors de la reddition, certains forts, tel Broechem, conservaient la presque totalité de leurs tourelles intactes. Les flanquements des fossés étaient utilisables à peu près partout, au moins avec mitrailleuses et fusils; les fossés pleins d'eau restaient donc difficilement franchissables : talus, parapets, remparts, offraient évidemment un aspect de dévastation, mais rien de comparable avec ce que ces mêmes troupes ont connu plus tard dans les Flandres ; les champs de bataille de la Somme, du Chemin des Dames et de Verdun, entièrement retournés, sont restés occupés des mois et des années.

Que conclure ? C'est qu'au début d'une guerre, des engins imprévus peuvent produire une impression devant laquelle rien ne résiste, mais que des troupes entraînées, accoutumées aux plus terrifiants spectacles et à la fréquentation de la mort, peuvent, comme à Verdun, continuer à combattre même quand l'idée en apparaît impossible aux profanes.

Dans toutes ces opérations, on voit les Allemands négliger le siège régulier des places, et se borner à des attaques brusquées sur une partie de leur front. Aucune place n'est investie. Il est d'ailleurs difficile de le faire comme jadis, au siècle des avions et de la T. S. F. La tactique allemande est simplement appuyée sur les 305 et les 420, qui doivent tout conquérir avec leurs tremblements de terre. Une fois les ouvrages *sturmreif*, mûrs pour l'assaut, on lancera sans risques l'infanterie allemande. C'est l'application d'une formule qui fit, à tort, certaine fortune plus tard : l'artillerie conquiert, l'infanterie occupe.

Mais le projet du général von Beseler d'une attaque secondaire par l'ouest n'étant pas agréé par le commandement

suprême, faute de forces disponibles, il en résulte une simple attaque frontale sur un étroit espace.

Première conséquence de cette absence d'investissement : Anvers reçoit des renforts anglais, matériels et moraux ; l'Escaut et la voie ferrée côtière constituent deux excellentes lignes de communications.

Deuxième conséquence plus grave : l'armée belge s'évanouit sous les yeux des Allemands, pour réapparaître en toute autre posture sur l'Yser, quelques jours après.

C'est la situation du 16 août 1870 qui se renouvelle, l'Escaut remplaçant la Moselle ; mais les Belges ne sont pas conduits par un Bazaine, ni les Allemands par un Alvensleben. La poursuite n'est même pas envisagée. L'idée de siège domine. On ne songe qu'à la forteresse. Elle réussit quand même à sauver l'armée belge. La perte de la place valait mieux que la perte de l'armée.

VERDUN

Nous arrivons à Verdun ; sans doute, après la Marne, le plus grand nom de la guerre. Les yeux de l'univers entier se tournent vers cette forteresse. Cette puissante place, qui, lors de la bataille de la Marne, avait joué un rôle si utile, assurait le saillant nord-est des lignes françaises, qui y faisaient un coude très prononcé, vers l'ouest d'une part, vers le sud-est de l'autre. Resté en pointe dans les armées allemandes, Verdun exigeait de leur part des précautions importantes ; d'un moment à l'autre, en effet, elle était susceptible de servir de point de départ pour une offensive française contre les communications allemandes, particulièrement sensibles sur la rocade essentielle Valenciennes-Mézières-Thionville-Strasbourg, qui permettait le transport rapide de forces d'une aile à l'autre selon les besoins ; elle menaçait également le bassin métallurgique lorrain et le bassin minier de Briey ; ce risque devint bientôt insupportable au commandement suprême allemand, et comme, — après la perte de la ligne de la Meuse coupée par la hernie de Saint-Mihiel, — une voie ferrée unique nous était seule restée pour y amener moyens et matériel, il se crut, plein de superstition en ses gros canons, à même d'en venir à bout par un coup de force brutal. Cela lui eût peut-être réussi, sans l'accoutumance

à la guerre acquise par les troupes françaises, sans nos positions organisées en profondeur, sans la volonté unanime du pays de résister jusqu'au bout, au commandement de son chef : « On les aura ».

La surprise, bien préparée, joue les premiers jours. Elle est facilitée par l'idée fausse, ancrée chez nous depuis les chutes successives de Liége, Namur, Maubeuge, Anvers, et des places russes, que les forts sont hors d'état de résister aux pièces colossales germaniques. Douaumont est pris le 21 février sans avoir tiré un coup de fusil ni de canon ; les troupes en retraite côtoient prudemment ce nid « à obus » sans se soucier de la vingtaine de télégraphistes ou de territoriaux qui y végètent dans l'indifférence et dans l'oubli, avec un gardien de batterie. Ni une voûte crevée, ni une tourelle endommagée d'ailleurs. Tout le monde fuit à cette époque les forts comme des points dangereux, paratonnerres attirant la foudre, cibles sans rémission condamnées. Troyon? Oublié. Oubliés aussi les enseignements tirés de nos expériences faites en 1908 sur le fort Saint-Antôine dans le Jura, qui ont prouvé que les gros mortiers de 270, même en plusieurs atteintes, sont incapables de crever une bonne maçonnerie, et qu'une garnison énergique peut y tenir encore un temps appréciable. La Malmaison et Brimont entre les mains d'Allemands, la Pompelle entre les mains de Français, prouveront pourtant que même de vieux forts démodés peuvent, trois ans durant, défier les assauts les plus formidables des deux adversaires. Que ne peut-on espérer d'un béton massif indissociable?

On craint de défendre les forts, mais on craint aussi de les voir tomber en trophées entre les mains de l'ennemi. On en prépare donc la destruction, et on les désarme pour en récupérer des canons. Les Russes aussi détruisent leurs forts en les abandonnant. Les Allemands aussi détruisent nos forts en les prenant, avec de bonnes charges d'explosifs qui permettent d'en répandre l'image d'une ruine artificielle et de claironner ensuite au monde les exploits renouvelés de la *dicke Bertha*. Alliés, ennemis, tous se trouvent donc d'accord pour détruire les forts pris ou perdus.

C'est ainsi qu'à la fin de février 1916, au moment de l'avance allemande, nos plus beaux ouvrages de Verdun se trouvent chargés, prêts à sauter. Aucun ne saute pourtant. A Douau-

mont, on n'en a pas le temps; l'ordre part quand le fort est déjà aux mains des « braves Brandebourgeois », qui n'ont eu que la peine d'y entrer. Affreuse mésaventure! On prescrit sans désemparer de faire sauter Vaux. Mais le local d'amorçage s'est éboulé sous un coup de 420, l'ordre est inexécutable. Un mauvais génie toutefois favorise l'ennemi, incapable de détruire ce béton avec ses supercanons. Un de ses obus tombe sur la tourelle de 75 du fort de Vaux, minée par nous; la mine explose, la calotte s'ouvre et tombe; ce sera la seule tourelle française de fort calibre détruite pendant la guerre! D'autres fourneaux encore préparés par nos soins, hélas! jouent sous les obus allemands; les murs de contrescarpe des forts de Moulainville et Vacherauville présentent ainsi des brèches qu'aucun assaut ennemi par bonheur ne peut utiliser.

Alors arrive le général Pétain; il était temps : ramenant les esprits à une plus juste conception des fortifications permanentes, il prescrit aussitôt de décharger les fourneaux, de réarmer et de réparer les forts, d'y mettre des garnisons et des chefs capables de les défendre; il rappelle que les abris, les obstacles, les observatoires qu'ils offrent, présentent une importance considérable, justifiant une défense acharnée, même en cas d'encerclement.

La violence du bombardement ne permet toutefois pas le réarmement de certains forts; notamment Thiaumont et Vaux ne peuvent recevoir les canons de 75 de flanquement si imprudemment enlevés trois mois auparavant. En revanche, le 23 juin 1916, le fort de Froideterre arrête l'assaut ennemi, par l'intervention subite de sa tourelle de 75, prépare même les contre-attaques, dans une zone complètement abandonnée par nos troupes, et où toute fortification de campagne a été anéantie, affirmant ainsi la supériorité incontestable de la fortification permanente sur la fortification improvisée.

Grâce à ces mesures, Verdun a tenu et pu devenir pour le monde entier le symbole de la ténacité et de l'héroïsme français, causant un des plus grands échecs allemands. Un seul fort sera perdu ensuite, celui de Vaux, après une belle résistance. Faute de foi, on a livré sans résistance le plus puissant de tous, Douaumont, le meilleur observatoire de cette contrée; on aurait voulu détruire les autres en pleine bataille, au nez de l'ennemi, sans les défendre; les dégâts subis se limiteront

cependant à peu près à ceux que nous avons préparés. Le béton n'a pas fait faillite, il a défié au contraire les canons les plus puissants du monde, il a tenu comme le roc. Pour certains forts, tels que celui de Moulainville, le prix du bombardement aura pourtant de beaucoup dépassé le prix de la construction.

CONCLUSION : NÉCESSITÉ DE LA FORTIFICATION PERMANENTE

La fortification permanente a joué un rôle essentiel dans tous les temps, sur toutes les terres, dans toutes les guerres. En 1914, elle a provoqué l'invasion par la Belgique, puis elle a retenu plusieurs corps d'armée à l'heure décisive de la bataille de la Marne.

Certains esprits cependant imaginent qu'après l'épreuve actuelle, où les tranchées sont restées quatre ans nez à nez inviolables, séparées seulement par l'espace du danger, un modeste petit trou en terre peut modifier cette grande vérité : application facile de la fable du *Lion et du Moucheron.*

Verdun, où tous les plus gros canons du monde ont en vain volatilisé leurs obus sur notre béton du temps de paix, prouve la valeur tactique des ouvrages faits d'avance. Nous avons constaté en outre leur valeur stratégique. Verdun a merveilleusement justifié sa fortification.

Aucune autre guerre peut-être n'a mieux prouvé l'utilité indiscutable des places fortes, et porté à un pareil degré leur effet stratégique. Même celles qui cèdent jouent un rôle important auparavant. Leur existence contribue à la victoire de la Marne en retenant la valeur de sept corps d'armée allemands à cet instant critique : les IIIe et IVe corps de réserve devant Anvers, le VIIe corps de réserve devant Maubeuge, la 24e division de réserve devant Givet, les Ve et VIe corps de réserve, le XIIIe et une partie du XVIe corps actifs devant Verdun. La IIe armée allemande perd une journée précieuse à monter l'attaque de La Fère évacuée. La masse allemande s'engouffre sans s'en douter entre Verdun et Paris qui tiennent. Voilà pour le côté matériel de la question.

Quant au rôle moral, les témoignages répétés du général von Kuhl montrent combien il fut grand. On voit d'abord le plan de guerre ennemi évoluer selon les progrès des forteresses françaises ou russes. On note ensuite l'importance que prennent,

lors de l'invasion de la France, même nos plus vieilles places fortes. La directive fameuse du 27 août du commandement suprême allemand envisage des précautions ou des mesures contre Maubeuge, La Fère, Laon, Hirson, Verdun, Namur, Toul, Épinal; à presque tous les paragraphes, on en retrouve la hantise. Et c'est bien autre chose chez les exécutants. « On a tiré récemment des événements de la grande guerre, écrit von Kuhl (1), la conclusion que l'importance des forteresses était désormais périmée et que la construction de nouvelles serait un luxe. Qu'on veuille donc bien songer au trouble et aux difficultés que nous ont causés les forteresses françaises, quelles forces elles ont aspirées, qui firent défaut pour les opérations. *Même les forteresses qui ne furent pas attaquées par nous ont eu une grosse influence sur les opérations.* Seule l'existence de la ligne fortifiée Verdun-Toul-Épinal-Belfort nous a déterminés à faire le détour par la Belgique. » L'étendue colossale de Paris ne permet pas à von Kluck de s'étendre jusqu'à la basse Seine avec les forces dont il dispose. La directive de Moltke du 5 septembre achève de prêter le flanc à nos attaques, en plaçant les deux armées allemandes de droite face au front est de Paris, qui constitue pour nous une puissante base d'opérations. Ainsi se trouvait justifié ce grand principe énoncé jadis par le maréchal Foch dans ses belles leçons de l'École de guerre : « Les places fortes sont les points d'appui stratégiques dans la bataille de groupes d'armées, comme les localités et les bois sont les points d'appui tactiques dans le combat d'une division. »

Aussi demeure-t-on quelque peu troublé, à la lecture de l'historique de la Grande Guerre, récemment publié par notre État-Major de l'armée, de constater que les directives du plan XVII, pour les premières opérations des diverses armées, ne font aucune mention de nos forteresses, ce qui témoigne bien de la place infime qu'elles tenaient alors dans nos pensées. A un moment seulement, on y peut lire que « la 5e armée et le corps de cavalerie agiront au nord de la ligne Verdun-Metz ». C'est la seule allusion faite aux places fortes. Il n'en est ensuite question que pour fixer leur subordination à l'égard des commandants d'armées, ou pour en extraire des forces. On parle bien de la tête de pont de Nancy, ou de la tête de pont de Montmédy : toutes deux n'existent que sur le papier.

(1) *Der Marnefeldzug*, p. 62.

Les travaux de Montmédy, toutefois, ont dû être étudiés et prévus dès le temps de paix. Les a-t-on jamais faits ? Et quelles ont été leur force, leur efficacité ? Sans doute, comme sur les Hauts de Meuse, ceux d'Ornes à Damvillers, en aval (nord) de Verdun, où les prévisions du temps de paix ont été suivies de réalisations si faibles. Et l'on s'en aperçoit au souci qu'a le général Lanrezac, de savoir si sa droite est bien couverte par cette tête de pont de Montmédy (1).

La directive du plan XVII, pour la 5e armée, attribue, il est vrai, à celle-ci, « l'attaque de vive force de Thionville avec les corps actifs ou l'investissement ultérieur de cette place avec les divisions de réserve ».

Cette guerre a donc, tout comme les autres, établi l'efficacité de la fortification permanente. Plus les armes sont puissantes, plus le couvert s'impose. La note interalliée du 6 juin 1925, sur le désarmement de l'Allemagne, lui rappelle que « de nouveaux travaux de construction et de réparation pour l'amélioration des forteresses ont été exécutés, par elle, en plusieurs cas ». Or, qu'avons-nous fait nous-mêmes, depuis la paix, à cet égard, avec la frontière neuve de 1918 à l'est et des remparts déjà vieux en 1914 au nord ? Sept ans après l'armistice, rien, absolument rien, pas même une doctrine. Après 1870, les rapports du général Seré de Rivières, mettant au point notre système de réorganisation défensive, s'échelonnent de 1873 à 1876 ; et, en 1878, sept ans après l'armistice d'alors, nos forts de l'Est sont presque terminés ! Aujourd'hui notre frontière est dégarnie. Compte-t-on sur les seules poitrines de nos soldats pour la fermer ? La défaite est-elle nécessaire pour guérir nos lenteurs ? Espère-t-on progresser et vaincre sur tout le front, sans jamais reprendre haleine ? Laisserons-nous dévaster une partie de notre territoire pour mieux concentrer nos forces et remporter la victoire ailleurs ? L'occupation de la Rhénanie est-elle de nature à nous garantir contre tout risque d'invasion ? Ou une improvisation à la mobilisation peut-elle suffire à nous mettre à l'abri ? Toutes réponses évidemment négatives. Or, la perte d'une bataille tient souvent au hasard.

(1) Lettre du 9 août 1914, annexe 146 du tome I (annexes), de l'historique de la Grande Guerre, par l'état-major de l'armée. La place de Montmédy est évacuée le 27 août avant attaque, mais trop tard pour que la garnison échappe ; la moitié est massacrée, l'autre moitié prise le 28 près de Dun.

La fortification permanente, qui n'est évidemment qu'un accessoire des armées, a sans doute l'éternelle faiblesse d'être esclave des moyens d'attaque. Les forteresses vieillissent, tout comme les hommes et leurs idées; elles se démodent comme tout autre matériel de guerre, moins vite et moins complètement toutefois. La fortification a cependant pour effet, comme en témoigne son nom, de renforcer artificiellement, remplaçant, selon une formule souvent préconisée mais rarement appliquée, des hommes par du matériel, grâce aux propriétés judicieusement accrues du terrain. Elle constitue une combinaison de forces préparées avec soin; elle permet des économies sur les fronts défensifs au bénéfice d'autres fronts offensifs; elle dégage de soucis dans son rayon d'action, elle assure des têtes de pont, des débouchés, des points d'appui, des arsenaux, des centres de ravitaillement, des communications, des pivots de manœuvre; elle abrite les mouvements, autorise les surprises et les variantes au plan de concentration, si l'on sait en tirer plein parti et lui faire jouer un rôle actif, tel que l'a magistralement montré Napoléon (1); elle produit même, quoique sans armées ce ne soit qu'une masse inerte, un effet répulsif sur l'ennemi, qui les craint comme si c'était une force vivante et agissante; elle peut ainsi retarder les guerres. Son étendue, sa continuité et sa profondeur, conséquences modernes de la guerre des nations, empêchent l'ennemi de s'en désintéresser par un masque. Elle contribue donc à la victoire.

Les chefs les plus offensifs ont toujours été de grands bâtisseurs de places fortes. Prenons exemple sur eux, pour le cas où par hasard la dernière guerre ne serait pas la dernière. Ne comptons surtout pas sur des positions improvisées, dont la moindre exige, avec un matériel préparé, des transports assurés, du personnel disponible et des cadres dressés, au moins deux mois de travail, alors qu'en fin août 1914 la France était déjà si profondément envahie. Paris apprit le danger quand l'ennemi était presque sous ses murs. En quel état se trouvaient alors ses travaux défensifs, pourtant depuis longtemps prévus?

L'idée que les ouvrages de campagne peuvent remplacer des

(1) « Quelque chose que fasse l'ennemi, le terrain est disposé de manière qu'avec la moitié des forces et égalité de talent, tout est facile au général français, tout lui présage et lui indique la victoire, tout est difficile et scabreux pour l'ennemi. » (Note de Napoléon au prince Eugène sur la défense de l'Italie, 1809.)

ouvrages permanents est une des plus graves et plus dangereuses erreurs auxquelles puisse entraîner l'étude superficielle de la guerre. Les Allemands ont mis un an à créer leur position Hindenburg, qui n'a pu résister un jour lorsque nous avons eu les canons de la victoire ; et il nous a fallu quatre ans pour faire les tranchées de Champagne, qui n'ont tenu, en juillet 1918, que grâce à leur nombre, à notre expérience consommée, et à une heureuse tactique encore inconnue de l'ennemi. Une bonne fortification est, avec une forte armée, le meilleur bouclier contre la guerre. La soudaineté des crises politiques, la mobilité des moyens d'attaque, la possibilité d'inventions foudroyantes, exigent les frais de ce contrat d'assurance dès le temps de paix, pour éviter des hontes et des ruines bien autrement coûteuses. Il y a un compromis à faire entre les possibilités budgétaires et les nécessités de la fortification. Or il faut au moins dix ans pour mettre celle-ci au point, plus deux années d'expériences préalables. Ceci nous met en 1937. Il n'y a pas de temps à perdre. Nous ne pouvons juger que sur des réalités : les 420 n'ont rien fait contre le béton de Manonviller ni celui de Verdun. Et même si le séjour y a pu être inconfortable, il était préférable largement à celui des tranchées de la Somme et de la Champagne.

« Une frontière fortifiée offre une protection à une armée inférieure contre une armée supérieure ; elle lui donne un champ d'opérations plus favorable pour se maintenir et empêcher l'ennemi d'avancer et des occasions pour l'attaquer. » C'est Napoléon qui parle ainsi. Et ailleurs : « L'avantage de la maçonnerie, c'est de permettre une économie dans la garnison qui garde une place. »

Ce seront là nos conclusions. Aucun maître de la guerre n'a su mieux que lui démontrer en action ce rôle auxiliaire essentiel aux armées que doivent jouer les forteresses, qui préparent le plein épanouissement de leur énergie et de leur activité tout en protégeant le pays contre l'invasion et le pillage. Pas plus que les canons ou les avions, elles ne donnent la victoire, mais elles y participent. Les millions dépensés en paix sont des milliards économisés en guerre.

Général Robert Normand.

MÉMOIRES

1825-1870

IX[1]

AUTOUR DU SYLLABUS

VISITES ACADÉMIQUES

Je rentrai à Paris le cœur brisé, n'ayant qu'une pensée, c'était de me consacrer tout entier à l'éducation des cinq enfants que ma chère femme m'avait laissés. Les deux aînés étaient au collège. Je résolus de ne pas les quitter, de les garder chez moi, comme externes, ce qui était m'engager à passer à Paris la plus grande partie de l'année, et à disposer à peine de quelques semaines pour le séjour de Broglie. C'est en effet ce que j'allais faire pendant les dix années qui suivirent.

Dès que j'eus repris assez d'empire sur moi-même pour penser à autre chose qu'à ma douleur, je m'aperçus que, pendant ce pénible intervalle, la face des affaires publiques avait entièrement changé. L'invasion des États pontificaux par le gouvernement piémontais s'était opérée sans que l'Empereur, — qui, nous le savons aujourd'hui, l'avait connue et à peu près formellement autorisée, — y eût opposé même une ombre de protestation. Son armée, toujours présente à Rome, avait laissé, l'arme au bras, s'accomplir cet acte odieux de brigandage international. L'hostilité était donc au fond déclarée entre l'Empereur et le Gouvernement pontifical dont une garnison française continuait pourtant à protéger l'existence matérielle.

(1) Voyez la *Revue* du 15 décembre 1924 au 1er juin 1925.

L'inquiétude, l'irritation même, était grande dans le clergé et parmi les conservateurs de France. Obligé de changer le point d'appui de son gouvernement et de rallier à lui une partie des éléments libéraux, l'Empereur s'était décidé à donner une assez sérieuse extension aux franchises constitutionnelles jusque-là si réduites. Il rendait au Corps législatif la publicité de ses séances, le droit de lui exprimer son opinion par une adresse, au moins au commencement de chaque session, et chargeait un de ses ministres d'aller soutenir la discussion de ses actes. C'était le gouvernement parlementaire qui renaissait, au moins en germe. Le décret qui opérait les grandes réformes était arrivé à Cannes dans un jour où j'avais eu à peine la force de le lire.

La première session était à peine ouverte qu'un débat assez vif s'engagea précisément sur cette question de l'existence et du maintien du pouvoir temporel du Pape. Par un singulier revirement, ce furent les catholiques, si prompts au début à saluer le pouvoir absolu de l'Empire, qui donnèrent les premiers le signal d'une opposition parlementaire au Corps législatif. Le premier discours agressif dont la tribune ait retenti, après un si long silence, était celui d'un jeune catholique, devenu depuis justement célèbre, M. Keller, et le premier vote d'opposition compta soixante-dix suffrages, tous pris parmi les catholiques.

C'était un résultat qui comblait et même passait les espérances des libéraux du *Correspondant;* aussi la polémique au sujet du pouvoir temporel devint la grande affaire du recueil, et nous eûmes un instant de véritable popularité à la fois à Rome et dans les cercles parlementaires et libéraux de France.

Ce fut à ce moment de vogue qui ne devait guère durer, que je dus alors l'avantage de devenir le plus jeune, — comme je suis aujourd'hui presque le plus ancien, — des membres de l'Académie française.

Le Père Lacordaire avait été élu deux ans auparavant, par cette coalition de libéraux de toutes les origines, je dirais volontiers de toutes les paroisses, qui dominait alors ce corps d'élite, et qui réunissait dans ses rangs MM. Guizot, Thiers, Cousin, Falloux, Montalembert, Berryer, Dupanloup, vivant fraternellement dans une même communion de haine contre l'Empire. Mais l'illustre moine n'avait survécu que deux ans à la

séance sans pareille où M. Guizot avait été chargé de le recevoir. On me choisit, moi très indigne, pour le remplacer. Ma réception, bien moins brillante que la sienne, eut pourtant un certain éclat. M. Saint-Marc-Girardin me souhaita la bienvenue dans des termes très flatteurs, et j'eus la faveur très rare, — cela n'est arrivé, je crois, que deux fois, dans les fastes de l'Académie, — de pouvoir prendre séance à côté de mon père.

Avant d'être nommé à l'Académie, j'avais dû me conformer à l'usage qui exige que le candidat fasse visite à ceux dont il sollicite les suffrages. Cette tournée officielle m'a laissé de curieux souvenirs. Je n'oublie pas en particulier l'accueil bienveillant qui me fut fait par l'illustre savant Biot que je trouvai confiné chez lui par une indisposition que son grand âge seul pouvait rendre inquiétante. Cet aimable vieillard me dit avec un fin sourire : « Ah ! je me soigne tout exprès pour pouvoir voter pour vous. » Hélas ! il ne se soigna pas assez, car le jour de l'élection venu, son rhume était devenu une fluxion de poitrine, et il ne devait plus mettre le pied à l'Institut.

Mais la plus singulière et aussi la plus triste réception qui me fut faite, ce fut celle que je dus aller chercher dans un pauvre appartement de la rue de la Ville-l'Évêque, où le chantre des *Méditations* et de *Jocelyn* traînait sa douloureuse vieillesse. Je redoutais un peu cette rencontre. Lamartine, dans les beaux jours de sa gloire naissante, avait été reçu souvent chez mon père, et séduit par la beauté et le charme de ma mère, il lui avait consacré, en apprenant sa mort, dans un de ses derniers recueils, une poésie, — où il y avait bien quelques manques de tact qui avaient froissé nos souvenirs, — pleine cependant d'émotion et de sentiments élevés. Depuis lors, les grandes aventures de sa vie étaient survenues, et nous avaient séparés par un abîme. Il n'était plus pour moi que le panégyriste et l'imitateur des révolutionnaires de 93, et celui qui, à la séance du 24 février, avait achevé de sa main, et sans pitié, dans la personne désarmée et suppliante d'une femme et d'un enfant, la monarchie agonisante.

J'avais parlé de lui dans quelques écrits avec une amertume peut-être excessive, mais excusable par l'emportement de la jeunesse. Quel accueil allait-il me faire ? Ferait-il une allusion douloureuse à des souvenirs qu'il me reprocherait d'avoir méconnus ? Me parlerait-il du passé ? Se plaindrait-il

du présent? M'accuserait-il d'ingratitude et d'injustice? Je ne fus que trop vite rassuré, car il ne me fit aucune allusion à des relations dont je parus être seul à avoir gardé mémoire. Il ne fut question ni de la poésie, ni de la religion qui avaient établi autrefois entre ma mère et lui une sympathie presque tendre. Il me parla tout de suite et uniquement des difficultés de sa situation pécuniaire, devenue effectivement assez grave par suite de ses dépenses inconsidérées. Il me rappela que, pour réaliser quelques ressources, il s'était décidé à publier lui-même une édition complète de ses œuvres, à laquelle on pouvait souscrire dans le bureau placé à côté de sa chambre, à l'étage même où il habitait. Il revint tant de fois et avec tant d'insistance sur ce détail, qu'il me fut impossible de ne pas comprendre qu'il attendait et réclamait même ma souscription. Mon parti fut bientôt pris de le satisfaire. Mais je trouvai qu'aller m'inscrire en sortant de chez lui, c'eût été manquer de délicatesse et paraître solder ainsi d'avance le prix de son suffrage. Je me proposais de repasser quelques jours plus tard. Il ne m'en laissa pas le temps. Dès le lendemain, son secrétaire arrivait chez moi avec un bordereau à acquitter. Je m'exécutai : mais je dois dire que la simonie académique ne fut pas complète, car M. de Lamartine ne vint pas à l'élection, sans doute pour ne pas se dire à lui-même qu'il avait vendu son suffrage.

Je n'avais pas de visite à faire à l'autre grand poète qui partageait avec Lamartine l'éclat et les faveurs de la renommée. Victor Hugo était absent de Paris, proscrit volontaire, et s'étant condamné lui-même à l'exil après le coup d'État du 2 décembre pour ne pas respirer l'air de la servitude. Il y avait dans cette résolution un mélange de noblesse et de fatuité. C'était se priver des joies et de l'air de la patrie. Mais c'était aussi faire comprendre que la France sans Victor Hugo n'était qu'une France imparfaite et avilie. En ma qualité de candidat, je devais, en lui écrivant, ce que je ne manquai pas de faire, prendre la plus flatteuse des interprétations et insister sur la grandeur du sacrifice. Il me répondit dans les termes les plus aimables: « Dans l'avenir, me disait-il, comme collègues, nous pourrons être en dissidence, comme confrères, nous nous serrerons toujours la main. » Et effectivement, quand nous nous sommes rencontrés à l'Académie, il m'a toujours témoigné une

bienveillance qui m'a surpris. « Vous savez que je vous aime, » me disait-il encore, l'année qui a précédé sa mort. Sur quoi un témoin malicieux me dit à l'oreille : « On m'avait bien dit qu'il était en enfance. »

Avec Victor Hugo, il ne pouvait être question de ces misères de nécessités pécuniaires dont la vieillesse de Lamartine était affligée : et cela par la meilleure des raisons, c'est que, loin de jeter au vent, par des prodigalités généreuses, les larges rémunérations que son talent lui avait rapportées, il en avait fait à la fois l'emploi le plus fructueux et l'usage le plus économique.

Me voilà donc académicien à un âge où on songe même rarement à frapper à la porte de l'Institut. J'aurais dû jouir vivement de l'honneur prématuré qui m'était fait. Malheureusement, je n'étais guère en état d'éprouver aucune jouissance. La perte irréparable et inconsolable dont je souffrais encore comme au premier jour, venait d'être ravivée par une douleur nouvelle. Mon second fils, un charmant enfant, venait de m'être enlevé avant d'avoir achevé sa quinzième année. Sa mère l'avait rappelé auprès d'elle, lui assurant ainsi plus de bonheur que tout ce que mon affection aurait pu lui faire trouver ici-bas.

LE CONGRÈS DE MALINES

J'avais parlé, dans mon discours, du pouvoir du Pape, d'après mes véritables sentiments, mais de telle façon que le nonce, qui était loin de voir *le Correspondant* de bon œil, crut devoir m'en faire compliment. Deux nouveaux volumes de l'*Histoire de l'Église et de l'Empire* parurent à cette époque sans soulever, cette fois, aucune polémique du côté des catholiques ardents; ils me valurent, en réponse à l'envoi que j'en fis à Rome, une lettre du pape *en italien*, ce qui peut passer pour une marque de bienveillance personnelle assez rarement accordée.

Les difficultés qu'avait rencontrées l'œuvre du *Correspondant* paraissaient donc aplanies, et la plupart des écueils semblaient évités. Une seule chose paraissait encore à craindre. Le gouvernement piémontais, dont le Saint-Siège avait tant à souffrir, professait en matière de liberté politique et religieuse des maximes assez semblables dans la forme à celles qui fai-

saient le thème habituel du *Correspondant* : il avait mis en pratique la liberté des cultes en Italie où elle n'avait jamais existé. Le principal auteur et le héros de toute cette campagne, M. de Cavour, avait, dans un de ses discours, emprunté à un écrit de Montalembert en la dénaturant cette phrase : *Nous voulons* une Église libre dans un État libre. On poussait vivement Pie IX à faire une manifestation solennelle contre ses spoliateurs. Nous pouvions redouter que, dans un document écrit avec le style redondant et peu nuancé de la Chancellerie romaine, quelque trait ne fût glissé contre la liberté, et principalement la liberté religieuse, qu'on eût isolé ensuite, pour en faire usage contre nous. La prudence nous commandait donc d'user très modérément de notre avantage, et surtout d'éviter tout ce qui pouvait nous faire confondre avec les libéraux, qui, tout en proclamant la liberté de conscience, la menaçaient en réalité de la façon la plus grave par l'atteinte portée à l'indépendance du Saint-Siège. Mais la prudence n'était pas le fait du plus éloquent, du plus animé et à tous les titres du plus illustre d'entre nous.

Très peu de jours après mon entrée à l'Académie française, je reçus, par l'intermédiaire de mes amis Cochin et Montalembert, une invitation des membres principaux du parti catholique de Belgique de venir prendre part à un congrès qui devait se tenir à Malines pour y traiter les principales questions intéressant le bien de la religion et de l'Église. Je n'ai jamais goûté ce genre de réunions où beaucoup de paroles inutiles servent trop souvent à mettre en lumière beaucoup de vanités et d'importances de second ordre. Mais celle-ci présentait pour nous un attrait et un avantage tout particulier. La Belgique était le théâtre où cette union de la liberté et de la religion, but de nos efforts et idéal de nos espérances, était le plus complètement réalisée. La constitution belge assurait à l'Église une pleine liberté, mais nulle protection privilégiée. La liberté de conscience y existait pleinement pour tous les cultes, et ce régime avait produit pour l'Église des résultats si heureux qu'aucun homme d'État belge, même le plus fervent catholique, n'aurait eu la pensée de l'échanger contre une alliance plus intime avec le pouvoir civil. Les théoriciens de Rome et de Paris, qui condamnaient en principe cette indifférence de la loi politique en matière religieuse, convenaient

que c'était un expédient que, le lieu et l'esprit du pays donnés, il fallait respecter. Les catholiques belges avaient tous prêté serment, sans le moindre scrupule, à leur constitution, et personne ne les invitait à la modifier. Nous avions toutes raisons d'aller saluer là l'application pratique de nos idées et leur justification par l'expérience.

Nous résolûmes donc de nous rendre à l'invitation qui nous était faite. L'accueil qui nous attendait eut le caractère d'une véritable ovation. Une jeunesse empressée et enthousiaste vint au-devant de nous, et notre entrée dans la salle fut célébrée par d'unanimes applaudissements. Nous dûmes laisser passer d'abord beaucoup d'éloquence flamande et tudesque qui ne présentait pas grand intérêt, puis mon ami Cochin fit un charmant discours sur le rôle que la foi chrétienne pouvait jouer dans le développement industriel de la société moderne. Enfin, le troisième jour, Montalembert fut appelé, et l'attente fut générale.

Les dispositions de l'assemblée lui étaient si favorables que son triomphe était assuré d'avance. S'il se fût maintenu dans les généralités éloquentes auxquelles son genre de talent était si propre, c'eût été probablement la plus belle journée de sa vie. S'il se fût borné à célébrer d'une manière vague et par des développements oratoires les avantages que l'Église avait tirés en Belgique de l'usage viril des institutions libres, des transports d'enthousiasme lui auraient répondu, et l'écho de son succès aurait retenti dans tout le monde catholique. Il reprenait le rôle du premier des champions de la foi qu'il avait rempli si longtemps, et les obscurs tenants de *l'Univers* qui le lui contestaient seraient rentrés dans leur néant.

Au lieu de se contenter de ce grand effet moral, il eut l'idée assez malheureuse d'aborder en quelque sorte dogmatiquement les points les plus délicats de la thèse que nous soutenions. Son premier discours fut bien consacré à faire valoir le profit et l'honneur qu'avaient valu à l'Église en Belgique la pratique hardie de la liberté, mais, quoique ce grand sujet fût traité en des termes qui en étaient dignes, je vis tout de suite que ce n'était pas sur ce tableau un peu rapidement présenté qu'il avait compté pour l'effet qu'il voulait produire et je ne fus pas surpris quand je lui entendis dire en terminant qu'il consacrerait le lendemain un autre travail spéciale-

ment à ce qui pouvait regarder la liberté des cultes dans une société catholique. Je compris qu'il allait entrer dans un ordre d'idées où il rencontrerait des difficultés dogmatiques que son esprit peu fait aux nuances et aux subtilités de la théologie ne manierait peut-être pas avec toute la dextérité nécessaire.

Je ne me trompais pas. Nous rentrâmes ensemble à Bruxelles, dont Malines n'est séparé que par deux heures de chemin de fer, et il voulut bien me demander de venir prendre connaissance du discours qu'il devait prononcer le lendemain, Car tout était écrit, et le matin même il n'avait fait que lire. Je dois même mentionner ici, par parenthèse, que lui ayant demandé pourquoi il n'avait pas préféré se fier à l'improvisation, « c'est, me dit-il, que je n'ai guère jamais improvisé plus que cela » ; et effectivement il avait toujours, même à la tribune, de petites cartes qu'il ne perdait pas de vue, et qu'il tenait même assez près de son visage, sa vue étant très basse. Comment, malgré cette préparation qui aurait refroidi toute autre éloquence, et cette absence d'action contraire à toutes les théories du *De oratore* de l'antiquité, il produisait de si grands effets, c'est ce que je ne me charge pas d'expliquer. Je me borne à constater le fait.

La lecture fut bientôt commencée, elle ne dura guère moins de deux heures, et me laissa un grand sentiment d'inquiétude. C'était la thèse de la liberté absolue de tous les cultes, par tout pays et en tout temps. Nul ménagement de langage n'était pris pour ne pas offenser le passé de l'Église, et éviter de combattre en face l'enseignement théologique encore en vigueur dans la plupart des écoles catholiques.

L'orateur paraissait, au contraire, s'être plu à soulever la polémique au lieu de la fuir, et il avait évidemment beaucoup plus songé à contredire ses adversaires de Paris qu'à contenter ses auditeurs de Malines. Un point en particulier me parut de nature à avoir à Rome, et auprès du pape Pie IX en particulier, un très fâcheux retentissement. C'était l'affirmation, énoncée toujours avec le même caractère de vérité absolue, que l'honneur des catholiques les obligeait à laisser entrer et même à introduire eux-mêmes la liberté des cultes là où elle n'avait jamais existé, et où l'unité religieuse subsistait encore ; et pour ne laisser aucune incertitude, il citait nommément l'Espagne et le Portugal, où la religion d'État était maintenue, et les États ita-

liens comme le royaume de Naples où c'était la révolution récemment survenue en Italie qui avait inauguré le principe d'une sécularisation complète dans les lois civiles. En un mot, il était impossible d'abandonner plus complètement le terrain de l'hypothèse qui nous était si favorable en Belgique, où régnait l'hypothèse la plus conforme à nos désirs, pour se jeter à corps perdu sur celui de la thèse, où tant de controverses et des adversaires si acharnés nous attendaient.

J'ai expliqué assez clairement ce que je pense, et ce que je pensais même déjà dès lors, sur le fond de cette controverse, pour ne pas être obligé d'y revenir. D'ailleurs, ce n'était pas au point de vue théorique ou dogmatique que j'essayais de faire comprendre à Montalembert le danger de la voie où il s'engageait. Je me bornais à des considérations de prudence et d'utilité pratique. Ce qu'il fallait tirer, lui dis-je, pour l'intérêt de notre cause de cette réunion solennelle, c'était un témoignage d'approbation et même de glorification rendu à celui que nous regardions comme notre chef et il fallait que l'unanimité réduisît ses contradicteurs au silence. L'effet contraire allait être inévitable : le discours commenté, contredit, allait être un nouveau brandon de discorde. C'était une huile bouillante jetée sur un feu qui allait s'éteindre. Nulle part l'impression ne serait plus fâcheuse qu'à Rome, où la conscience du Pape et de tous ses conseillers était révoltée par l'introduction de l'indifférence religieuse dans les lois civiles, faite par un pouvoir révolutionnaire et usurpateur, sur le terrain où la veille encore, l'union des deux pouvoirs, spirituel et temporel, était la plus intime. C'était reperdre en un jour et d'un coup tout ce que nous avions gagné par notre défense généreuse de l'autorité pontificale opprimée. Le mécontentement, le blâme du chef de l'Église étaient certains.

Mes arguments firent peu d'effet. Montalembert ne me dissimula même pas qu'il trouvait ma politique pusillanime et peu digne d'un confesseur de la vérité et de la foi. Il ajoutait qu'il s'était exprimé tout aussi nettement sur les droits de la liberté de conscience à la Chambre des pairs et à l'Assemblée nationale, et qu'on l'avait toujours laissé parler sans le gêner ni l'avertir. « Nulle assimilation n'est possible, lui répondis-je. Vous parliez alors dans des assemblées toutes politiques et uniquement pour votre compte personnel. Ici, vous êtes dans un milieu tout catholique, et vous aurez demain en face de vous deux car-

dinaux, — l'archevêque de Malines, et Wiseman, l'archevêque de Westminster, venu tout exprès pour l'entendre, — et je ne sais combien d'évêques. En vous écoutant, en vous laissant applaudir sans protester, il paraîtront consentir à tout ce que vous direz, et accepter la responsabilité de toutes vos paroles ; vous les mettez en quelque sorte dans la nécessité de s'en dégager. » Enfin j'allais jusqu'à prévoir non pas précisément une condamnation dogmatique, mais un témoignage public de mécontentement, une censure d'une congrégation romaine, une mise à l'index. « Que ferez-vous alors? Vous ne serez pas atteint dans votre conscience, la matière n'étant pas de celles où l'infaillibilité dogmatique peut s'exercer, mais votre situation est irrémédiablement perdue : perdue comme catholique, si vous résistez au Pape, perdue comme citoyen et comme homme public, si, en cédant et en vous rétractant si peu que ce soit, vous paraissez renoncer à votre pleine indépendance sur des matières qui touchent de si près à la politique. Qui vous oblige à vous placer dans cette alternative? »

Notre discussion se prolongea une grande partie de la nuit, et, à force de peine, j'obtins quelques modifications de forme tout à fait insuffisantes. En général, un travail de correction de ce genre est sans effet. Le public, qui ne voit que ce qu'on lui communique, ne voit pas ce qu'on a rectifié ou supprimé, et ne tient ainsi aucun compte des retranchements.

La séance du lendemain, qui fut à la fois paisible et brillante, parut donner raison à Montalembert contre l'importunité de ma censure. Une thèse qui avait pour elle toutes les apparences de la loyauté et de la générosité n'était pas de nature à refroidir l'enthousiasme d'une jeunesse ardente. Plusieurs fois interrompu par de bruyantes acclamations, l'orateur se rassit au milieu d'un concert d'applaudissements. Pourtant, si sa vue courte lui avait permis d'étudier la physionomie des dignitaires de l'Église placés en face de lui, il aurait pu voir assez distinctement un nuage passer sur leur visage. Puis, au banquet qui termina le congrès et auquel Montalembert, déjà atteint du mal cruel qui devait l'emporter, se trouva trop fatigué pour assister, j'entendis échanger à voix basse des conversations qui n'attestaient plus une confiance sans mélange. On se demandait déjà ce que Rome allait dire et penser, et si on pouvait tout approuver et tout admirer en sûreté de conscience. Quel-

ques paroles, que je fus chargé de prononcer pour répondre aux toasts portés aux étrangers, me firent voir qu'il aurait été possible de causer à une assemblée d'amis qui ne demandaient qu'à nous applaudir une satisfaction mélangée de moins de trouble.

MGR DUPANLOUP ET L'*ENCYCLIQUE*

De retour en France, nous ne fûmes pas longtemps à apprendre que le discours de Malines était officieusement d'abord, puis tout à fait officiellement, dénoncé à Rome comme entaché des erreurs de Lamennais et attestant l'impénitence d'un hérétique relaps; puis plusieurs mois durent se passer dans une attente assez pénible. Ce ne fut que dans le cours de l'hiver suivant (1864), que nous fûmes certains qu'en raison des services rendus à la foi par Montalembert, toute mesure rigoureuse l'atteignant personnellement était écartée. Mais à quel prix? Une lettre du cardinal Antonelli, secrétaire d'État, écrite sur un ton d'extrême sévérité lui fut adressée. Toute la thèse qu'il avait soutenue y était condamnée sans ménagement; la thèse contraire, celle de l'intolérance civile non seulement permise, mais obligatoire, expressément recommandée, et pour donner même une idée de la distance où étaient alors les habitudes d'esprit de Rome et les nôtres, parmi les points jugés dignes de blâme, figurait l'éloge que l'orateur avait cru devoir faire d'Henri IV et de l'édit de Nantes.

Accoutumés que nous étions en France à considérer, non pas l'édit lui-même, mais sa révocation comme une faute et presque un crime, nous ne pouvions en croire nos yeux. Quelques lignes, qui terminaient l'épître, nous avertissaient que si la personne était sauvée, la doctrine ne l'était pas, le Saint-Père se réservant de donner lui-même sur les points contestés un enseignement adressé à la généralité des fidèles.

La menace restait ainsi suspendue sur nos têtes, et elle ne tarda pas à éclater.

Par une singulière coïncidence, le jour où j'appris que le coup allait être frappé, je revenais encore de Bruxelles, où, en mémoire du bon accueil qui m'avait été fait à Malines, j'étais allé, sur la demande d'une société de jeunes catholiques, donner une conférence. Ce genre de réunion était alors très à la mode

dans tous les cercles libéraux et je m'étais exécuté de bonne grâce. Le sujet que j'avais choisi était une question de philosophie morale, l'accord de la liberté humaine avec la puissance et la liberté divines. C'était la première fois que je parlais à un nombreux auditoire, et je m'en étais tiré au moins à ma satisfaction personnelle. Je revenais donc, assez heureux de sentir que cette faculté de parler, dont les circonstances ne m'avaient pas permis de faire usage, n'était pas entièrement rouillée, et je m'entretenais des perspectives que le retour au moins partiel du régime impérial aux habitudes parlementaires pouvait m'ouvrir. Le premier journal que j'achetai dans le chemin de fer annonçait, par voie de dépêche télégraphique, une encyclique pontificale condamnant les principales erreurs modernes. Il n'en fallut pas davantage pour m'enlever toute la joie de mon modeste triomphe, et me causer une inquiétude qui n'était que trop bien fondée. C'était, en effet, le fameux *Syllabus* qui vint frapper comme un coup de massue non seulement nos humbles personnes, mais la France et même la société moderne tout entière. On sait aujourd'hui comment fut composé ce document qui semble, au premier abord, comprendre dans une même excommunication tout exercice de la raison en matière philosophique, toute liberté et même toute tolérance en matière religieuse, toutes les manifestations de la liberté de la presse, en un mot l'ensemble des principes sur lesquels repose tout ce que nous considérons comme les conquêtes et les progrès de la civilisation. On était arrivé à ce déplorable résultat au moyen, je n'oserai pas dire d'un artifice, mais d'un procédé dont j'ai peine à comprendre que les auteurs et les conseillers n'eussent pas prévu la portée.

Dans la série des documents pontificaux de toute nature publiés depuis la fin du siècle dernier, on avait relevé toutes les condamnations ou censures portées contre les actes des gouvernements issus de la Révolution, ou les doctrines professées dans des écrits animés d'un esprit philosophique ; on en avait dressé la liste, fait en quelque sorte le catalogue (c'est le sens du mot *syllabus*) et c'était cette liste qu'on présentait au public en l'isolant de tous les commentaires, restrictions ou explications qui pouvaient en modifier le sens ou en tempérer l'application. C'est ainsi que des propositions qui, déjà connues et n'ayant, au moment où elles avaient été énoncées pour la

première fois, qu'à peine attiré un instant d'attention, se trouvaient converties en une collection d'anathèmes frappant ceux qui s'y attendaient le moins, et qui se pensaient à l'abri de toute censure, en se conformant paisiblement à l'état de la législation et des mœurs régnant autour d'eux.

Pour donner une idée de cette manière de faire, si propre à inquiéter et même à égarer l'esprit public, il suffit de prendre la dernière proposition du *Syllabus*, celle qui en effet parut le résumer tout entier, et causa une émotion voisine du scandale. Il y est dit que l'Église ne peut transiger ni se réconcilier avec le progrès et la civilisation moderne. Jamais excommunication ne parut plus formelle. On aurait dit que l'Église commandait aux fidèles de sortir du siècle comme d'un abîme de corruption et d'aller s'ensevelir dans un cloître ou se reléguer dans un désert pour fuir le contact d'une civilisation viciée. En réalité, en recourant à la pièce d'où cette citation foudroyante était extraite, on trouvait qu'elle n'avait pas d'autre sens que cette assertion inoffensive, à savoir que l'Église n'avait ni à transiger ni à se réconcilier avec la civilisation, attendu que tout ce qui était bon dans cette civilisation, elle l'avait déjà adopté et consacré depuis longtemps, et que ce qu'il y avait de mal, elle ne pouvait s'en accommoder. Il n'y avait donc aucune pacification solennelle à faire, vu qu'il n'y avait pas de guerre. C'était presque une vérité de M. de la Palice. La proposition répétée cependant sous cette forme énigmatique paraissait embrasser dans la même condamnation, la presse, les chemins de fer, les télégraphes, les découvertes de la science, tout ce qu'on était habitué en général à confondre sous l'expression générique de progrès de la civilisation.

La consternation fut générale; chacun se demandait comment on allait pouvoir accommoder avec la religion ainsi interprétée les habitudes et les nécessités de la vie commune. Les pères de famille s'inquiétaient de savoir si c'était là la doctrine qu'on allait enseigner dans le catéchisme à leurs enfants. Des députés qui venaient de faire avec quelque courage profession de leur foi catholique en appuyant le pouvoir temporel du Pape, cherchaient comment ils pourraient concilier leurs convictions avec le serment prêté à une constitution qui glorifiait les principes de 1789. Et pendant que les croyants étaient ainsi confondus et éperdus, les incrédules poussaient

un formidable cri de triomphe. Le thème favori de toutes les publications irréligieuses, l'incompatibilité de la foi avec les progrès de la science et les perfectionnements des mœurs modernes, semblait confirmé par l'aveu du chef de l'Église lui-même. Le divorce entre le Christianisme et la société paraissait prononcé par le tribunal suprême du vicaire de Jésus-Christ. Il n'y avait pas jusqu'au gouvernement impérial, qui, cherchant une occasion d'abandonner la papauté, dont la défense le compromettait envers ses protégés italiens, ne parût se mettre en mesure de déclarer qu'on ne pouvait rien faire avec des gens qui se perdaient eux-mêmes, et que, puisque Pie IX rompait en visière avec tous les États et la société civile tout entière, il fallait le laisser se tirer d'affaire comme il pourrait et l'abandonner à son mauvais sort. Le ministre des Cultes interdit la lecture de l'*Encyclique* dans les Églises. C'était un commencement de rupture.

Dans cette confusion générale, notre petit groupe du *Correspondant*, qui avait des raisons de se croire particulièrement visé, n'était pas le moins embarrassé. Un acte de soumission à l'autorité du Saint-Père était indispensable dans un journal religieux. Mais comment le rédiger ? Avec une adhésion pure et simple, nous avions l'air d'accepter toutes les interprétations qu'on donnait à l'acte pontifical et nous nous mettions ainsi à l'état de réprouvés subissant une condamnation publique devant l'Église, et à l'état d'incapables et de parias dans la société civile. Nous connaissions assez les textes si maladroitement cités pour savoir qu'ils ne comportaient pas la signification excessive qu'on leur donnait. Mais comment faire comprendre cette distinction ? Comment, en essayant d'interpréter nous-mêmes le document pour en restreindre la portée, ne pas nous exposer à être désavoués et peut-être frappés de censure pour avoir osé substituer notre sentiment propre à la parole du Pape ? Jamais situation ne fut plus pénible. Si *le Correspondant* avait dû paraître le lendemain de la publication de l'*Encyclique*, je ne sais, en vérité, comment nous nous en serions tirés.

Par bonheur, nous eûmes du temps pour réfléchir. *Le Correspondant* ne paraissait alors qu'une fois par mois, le 25, et l'*Encyclique* avait été publiée le jour de Noël, 25 décembre 1864. Pendant ce temps, la situation devint tellement violente que tout le monde sentait la nécessité d'en sortir par une porte

quelconque. On fut averti à Rome de l'impression produite à Paris, et le Saint-Père s'alarma lui-même de la portée du coup qu'il avait frappé. C'est, du moins, ce que j'eus lieu de croire en voyant comment fut accueilli par lui le coup audacieux dont le miracle nous sauva.

Avant que l'*Encyclique* fût connue, et pendant qu'on ne s'occupait encore que de la question du pouvoir temporel, notre grand patron, l'évêque d'Orléans, avait préparé un écrit qui devait, à la suite et à l'appui de plusieurs autres, prendre la défense de la souveraineté pontificale, et attaquait en particulier une convention passée avec le gouvernement piémontais par l'Empereur, dont la conséquence était une cession complète des États pontificaux, faite sous la condition que la capitale du nouvel État serait établie à Florence, et que Rome même serait respectée. J'avais pris rendez-vous avec mon ami Cochin, chez lui, pour lire les épreuves de cet écrit, qu'il avait accepté la mission de corriger. C'était assez l'habitude de l'évêque de se faire aider par Cochin qui, quelquefois, revoyait non seulement l'impression, mais le texte, proposait des corrections, des suppressions, voire même des additions, qui étaient insérées de bonne grâce par l'auteur, et ne déparaient pas l'ensemble. Je me proposais de prendre connaissance de ce travail, mais sans nul entrain, et je me disais en entrant chez Cochin que l'évêque prenait mal son temps, que le pouvoir temporel n'intéressait plus personne, et que la défense de Pie IX, le lendemain d'un acte qui frappait au cœur tous ses amis, paraîtrait peut-être un abandon de leur cause assez peu digne.

Quelle ne fut pas ma surprise quand j'eus rapidement parcouru les feuilles que Cochin me remit sans me prévenir de ce que j'allais y trouver ! L'écrit portait un double titre : *Lettre sur la Convention du 15 septembre* (c'était celle dont je viens de parler) *et sur l'Encyclique du 8 décembre* (c'était celle dont tout Paris et tout le monde chrétien s'entretenait) !

A la suite du premier travail, l'évêque en avait rapidement improvisé un second dans lequel, reprenant l'une après l'autre toutes les propositions les plus sévèrement commentées de l'*Encyclique*, il leur donnait leur sens véritable sous une forme qui les faisait comprendre et les rendait parfaitement acceptables pour le lecteur français. Dirai-je même qu'en certains cas, il ne forçait pas un peu l'interprétation de manière à

écarter l'exagération de langage et de pensée propre aux actes de la Chancellerie romaine? Je le soupçonne, mais je ne suis pas assez théologien pour l'affirmer. Quoi qu'il en soit, l'*Encyclique*, ainsi commentée ou plutôt transposée, devenait le document le plus inoffensif, et les pointes les plus aiguës étaient toutes émoussées. Je restai aussi surpris que ravi. « Mais, demandai-je sur le champ à Cochin, l'évêque est-il certain que ses interprétations seront acceptées à Rome et le Pape a-t-il été averti qu'on le ferait parler de la sorte? — Il n'en sait absolument rien, n'en a parlé, ni rien montré à personne, mais il croit être dans le vrai, et, en tout cas, le danger pour la foi est tel qu'il a couru au feu. » C'était vrai : jamais on ne vit pareil acte de témérité.

Supposez que, dans cette composition rapide, une expression peu correcte au point de vue théologique lui eût échappé sur une de ces matières si ardues, et qu'il eût été dénoncé au Pape comme ayant voulu faire, aux dépens de la foi, sa cour à la popularité libérale. Supposez seulement, — ce qui pouvait, ce qui devait même arriver, — que le Pape fût choqué, qu'on eût l'air de trouver que sa pensée mal expliquée avait besoin de correction et d'adoucissements, un mot de censure et de désaveu venu de Rome, et c'en était fait de la situation et de la renommée de l'imprudent commentateur. Environné comme nous, et à cause de nous, d'ennemis jurés à sa perte, il était brisé sans rémission. Je ne puis y penser encore sans frémir, et c'est dans cette occasion que j'ai cru pouvoir lui appliquer ce que disait le cardinal de Retz du président Molé : « Si ce n'était pas un blasphème de dire qu'il y a eu un homme plus courageux que M. le Prince, je dirais que c'est M. le Premier. » Il n'y a aucun acte de courage accompli sur le champ de bataille qui m'ait paru approcher de cet acte si simple fait après sa prière du matin par un homme qui ne s'en est jamais vanté.

L'écrit parut, et je n'ai de ma vie vu effet pareil. La société qui ne respirait plus eut un soulagement, comme un homme sur le point d'étouffer, à qui on aurait coupé la corde qui lui serrait la gorge. Ce fut une joie générale d'apprendre qu'on pouvait encore être chrétien, catholique, fils de l'Église sans cesser de vivre comme un Français ordinaire. On ne regardait pas de trop près à la valeur et à l'exactitude des interprétations

proposées pour les articles de l'*Encyclique* qui inquiétaient le plus. L'essentiel était de ne plus avoir à choisir entre le bon sens et la foi. On ne s'inquiéta pas non plus tout de suite de l'accueil qui serait fait à Rome et on eut raison, car je ne sais comment on s'y serait pris à Rome pour désavouer ce que tous les catholiques de France approuvaient avec effusion. Mais la vérité, c'est que là aussi on fut bien aise d'être sorti de peine. L'approbation pontificale arriva pleine, entière, presque reconnaissante. *Le Correspondant* naturellement n'avait qu'à adhérer, non seulement de bonne grâce, mais avec une nuance de triomphe, puisque c'était lui qui, par l'organe d'un de ses interprètes, se trouvait avoir mieux compris et mieux traduit qu'aucun autre la pensée du Saint-Père. Le revirement était complet.

Malgré cette heureuse issue, l'épreuve avait été trop forte, le danger couru trop imminent. Je fus d'avis, et mon ami Cochin m'appuya, qu'il fallait carguer ses voiles et ne plus s'y exposer de nouveau. Il était évident que nous avions affaire à Rome à un entourage du Pape pris parmi nos adversaires les plus acharnés, qui ne songeaient qu'à nous perdre. L'occasion était manquée, mais seulement parce qu'on avait cherché à en tirer trop de parti, et qu'au lieu de frapper sur nous seulement, on avait compris dans la condamnation qui évidemment nous était destinée, tant de personnes et tant d'intérêts, que la violence même du coup l'avait amorti. Mais ce ne devait être que partie remise : on nous guetterait assurément pour nous prendre en faute, et avec l'intempérance de langage de Montalembert, on pouvait être assuré qu'il se mettrait encore en prise. De plus, il était clair que la ligne de conduite que nous suivions, sans être précisément censurée, n'avait pas l'approbation du chef de l'Église. Nous ne pouvions avoir la prétention de prendre à sa place, et contrairement à ses désirs ouvertement exprimés, la tête du mouvement catholique. Il fallait attendre et se réserver pour de meilleurs jours. Je fus donc d'avis que *le Correspondant* devait désormais s'abstenir de toute polémique sur les points controversés, et rentrer dans le rôle d'une revue morale, littéraire et politique : je déclarai que je ne continuais mon concours qu'à cette condition. J'eus à ce sujet une controverse très vive avec Montalembert qui, après avoir été aussi ému que moi du péril que nous venions de traverser, ayant

repris courage, voulait reprendre et même redoubler. Je tins bon, sa disposition ne me montrant que trop ce que nous avions encore à craindre.

L'événement a justifié ma double prévision. L'imprudence de Montalembert a failli une seconde fois l'exposer à une censure que sa mort seule lui épargna, et avec celle de Pie IX qui a tardé davantage a cessé tout péril de voir condamner de nouveau, par une sentence pontificale mal interprétée, toutes les libertés auxquelles nous tenions. Au moment où j'écris, Léon XIII est entré avec la République dans des rapports de bienveillance et d'intimité, et c'est nous, les anciens constitutionnels, qui, voulant rester monarchiques, et non pas devenir républicains, sommes accusés d'intransigeance. Je sais bien qu'on peut dire que la question dogmatique est toujours réservée, et que la république est une hypothèse comme une autre, avec laquelle on peut traiter sans faire tort à la thèse, mais c'est une hypothèse qui va si loin dans l'application de tout ce que la religion condamne qu'il faut vraiment pousser loin les concessions pour vivre en paix avec elle. En tout cas, du *Syllabus* on ne parle plus, et le nom n'est pas même prononcé. Il était donc prudent d'attendre et de laisser passer l'orage.

RETOUR A LA POLITIQUE

Ma collaboration active au *Correspondant* cessa donc à partir de ce moment, et ce qui m'aida à changer de préoccupation, c'est que la nouvelle phase dans laquelle le gouvernement impérial était entré tournait de nouveau toute mon attention, comme celle de tous mes amis, vers la politique. Des élections nouvelles avaient eu lieu quelques mois avant les incidents que je viens de raconter (au mois de mai 1863) et la question s'éleva de savoir, si en présence des germes de liberté que contenaient les dernières concessions de l'Empereur, et de l'importance que pouvaient prendre les discussions parlementaires, il ne convenait pas, pour les chefs de l'opposition libérale de toute nuance, de sortir de l'inaction dans laquelle ils s'étaient renfermés depuis le coup d'État et de reprendre leur place sur la scène politique.

La résolution était grave, et on résolut de tenir une sorte de concile plénier pour la décider.

Ce fut chez mon père que se tint cette réunion solennelle, et c'était moi qui l'avais décidé à offrir son salon pour lieu de réunion. En lui faisant cette prière, je n'agissais par aucun sentiment d'ambition personnelle, car j'étais, comme je vais le dire, très peu enclin à conseiller et à pratiquer pour moi-même ce changement de front. Mais je cédais aux instances de deux amis, Cochin d'abord, envers qui mon affection était telle que je ne pouvais rien lui refuser, et Prévost-Paradol, cet écrivain si distingué, qui serait certainement devenu un des plus illustres maîtres des lettres du XIXe siècle sans la fin malheureuse et précipitée qui a terminé sa vie. Sorti de l'Université pour s'engager dans la presse, il était devenu, dans le *Journal des Débats* et dans un petit recueil hebdomadaire qui a eu un jour de réputation, un des plus redoutables adversaires du régime impérial. L'un et l'autre, jeunes, mais arrivant pourtant à la pleine force de l'âge et du talent, brûlaient de rentrer dans la vie publique et désiraient obtenir de nos chefs communs une licence d'agir qui mît leur conscience en repos et sauvât leur dignité.

La réunion eut donc lieu un soir dans le salon de mon propre appartement, rue de l'Université. Deux faits l'ont gravée dans ma mémoire. C'était la première fois, depuis mon grand deuil, que cette pièce était éclairée, et c'était le lendemain de ma réception à l'Académie. L'état-major était au complet. M. Thiers, Montalembert, Changarnier, Daru, Berryer, je crois aussi M. Dufaure. Falloux, absent de Paris, avait envoyé son adhésion ; d'autres encore dont le nom ne me revient pas, mais qui avaient alors dans nos rangs d'opposition une véritable importance. Mais le visiteur le plus inattendu était M. Jules Simon, qui n'avait jamais fait partie, à l'Assemblée, de la majorité conservatrice, et qui restait républicain très décidé. C'était mon beau-frère d'Haussonville qui l'avait déterminé à venir, et sa démarche annonçait toute une ligne politique nouvelle à suivre : il était impossible de songer à rentrer dans la vie publique, et même à se présenter à une élection quelconque, le gros de l'armée conservatrice ayant passé à l'Empire, sans l'appui d'une fraction du parti républicain ; et le terrain indiqué pour cette alliance qui, quinze ans auparavant, aurait paru contre nature, c'était la revendication et la défense des libertés supprimées par le pouvoir impérial. A l'union des conservateurs, qui avait eu ses beaux

jours à l'Assemblée nationale, il fallait donc substituer une nouvelle union des libéraux de diverse origine. C'était d'Haussonville qui avait, sinon conçu cette idée, au moins entrepris de la réaliser et il y travaillait sous main depuis plusieurs années. Il était entré en relations avec les principaux membres du parti républicain, et ayant trouvé chez Jules Simon un accueil assez favorable, il l'avait engagé à venir à la réunion.

Dès les premières paroles échangées, il fut évident que presque tout le monde au fond du cœur était pour la reprise de l'activité politique. Le repos commençait à fatiguer tous ces hommes qui avaient vécu d'action : ils sentaient le temps s'écouler, leurs années s'accroître, leurs cheveux blanchir. La patience leur manquait. D'ailleurs la tribune était relevée : on avait entendu l'écho de beaux discours; tous ces coursiers parlementaires frémissaient en entendant les sons de la trompette et brûlaient de reprendre leurs places au combat. M. Thiers seul paraissait indécis, ce qui me surprit. Mais nous apprîmes peu de jours après que sa belle-mère, Mme Dosne, mourante de peur qu'il ne fût de nouveau compromis, jetait feu et flamme contre l'idée de sa rentrée en scène. La pensée d'un nouvel exil ne lui plaisait nullement, à elle, ni peut-être à lui non plus. Une seule et grave difficulté était la question du serment que l'Empire exigeait toujours, dont il faisait même une condition préalable à la candidature depuis qu'à l'élection précédente, celle de 1857, le général Cavaignac s'était fait nommer à Paris, et une fois élu avait refusé de le prêter. On avait mis tant de hauteur et de fierté à refuser ce malheureux serment qu'on ne savait trop comment revenir sur ces démonstrations.

Ce fut Jules Simon, professeur de morale, qui entreprit de lever ce cas de conscience. Il développa un thème déjà usité, et qui se résumait à faire consister l'engagement de fidélité au gouvernement, dans la promesse de ne pas conspirer, et de rester dans les voies légales. Ainsi entendu, il est certain qu'on pouvait le prêter ; personne, de ceux qui étaient là, ne songeait, ni à prendre les armes, ni à descendre dans la rue pour faire des barricades. Seulement, c'était interpréter le texte un peu largement. Jules Simon convint qu'il avait donné une autre interprétation plus étroite, le jour où, quittant sa chaire de la Sorbonne, il avait annoncé sa démission en la motivant sur son impossibilité de manquer à la sainteté de la foi jurée. « Aussi,

dit-il, tout le monde peut et doit prêter serment, excepté moi, qui me suis ôté cette faculté ce jour-là. Les nouveaux venus dans la vie politique n'ont surtout aucune fausse délicatesse de conscience à concevoir. » Et il désignait spécialement Cochin et Paradol, qui l'écoutaient en buvant ses paroles. Deux mois plus tard, il avait prêté ce fameux serment, il était élu à Paris, et ni Cochin ni Paradol ne le furent jamais. Ce fut le résultat le plus clair de la journée, car on ne vint pas encore, ce jour-là, à bout de faire sortir M. Thiers de son indécision.

On se sépara en bonne amitié, et avec une résolution à peu près prise. Mais il fallait donner connaissance à la presse du résultat de cette séance, qui faisait déjà beaucoup de bruit. Un rendez-vous fut pris pour convenir des termes à communiquer au public, et cette seconde rencontre fut moins heureuse. Les deux partis qu'on avait réunis craignaient également d'être compromis par cet accord auprès des puritains de leurs paroisses, et il y eut des incidents comiques. M. Jules Simon, qui ne voulait pas laisser entamer une popularité dont il se proposait de tirer parti, ne voulut pas s'aventurer une seconde fois seul en un lieu si mal famé. Il se fit accompagner d'un ou deux amis, entre autres d'un personnage bizarre qui, depuis, a joué un rôle pendant la guerre de 1870, M. Glais-Bizoin. C'était une figure étrange, sentant la tabagie, et, de plus, il s'était affublé d'une cravate rouge (couleur de mauvais renom), qui contrastait singulièrement avec les tenues correctes de tous les autres assistants. A son apparition, on crut voir entrer la révolution derrière lui, et il y eut un mouvement de terreur contenue. Quand il s'agit de la publication à faire, on ne put se mettre d'accord, et, autant qu'il me souvienne, — car ici ma mémoire s'embarrasse, — on décida que chacun rendrait compte comme il lui plairait de ses faits et gestes. Je me rappelle seulement que j'allai, le lendemain, chez M. Thiers, convenir avec lui de ce qui serait dit au nom de celui chez qui la réunion était tenue. Mon père n'était que médiocrement content du résultat, et les dissentiments qui s'étaient montrés dans la seconde séance, lui rappelant les ennuis qu'il avait eus avant le coup d'État : « Voilà qui va bien, disait-il, nous avons toujours retrouvé la majorité de l'Assemblée nationale : elle n'a pas changé de figure, ni de caractère. »

Pour moi, j'avais gardé un silence à peu près complet, ne

voulant pas contrarier mes deux amis, mais n'augurant pas bien de la campagne, surtout en ce qui me touchait personnellement. Je voyais bien que, mon père n'étant plus d'âge à se mettre en avant dans une telle aventure, c'était à moi qu'on allait demander de relever le drapeau dans le département de l'Eure : je sentais combien ma position serait fausse et mon succès douteux, obligé que je serais de me mettre en opposition avec nos anciens amis, presque tous passés à l'Empire, et ne pouvant trouver d'appui que du côté de la gauche, où je n'étais nullement sûr d'être accueilli. Mon sentiment était que nous nous mettions tous dans cette position qu'en architecture on appelle un *porte-à-faux*. Nous allions combattre nos amis naturels, en alliance avec des auxiliaires qui, dans le fond de l'âme, ne nous voulaient aucun bien. Je ne me trompais pas.

Quoi qu'il en soit, le marché était conclu, l'*Union libérale* était constituée, les scrupules constitutionnels étaient étouffés, et nous allions tous rentrer, moi comme les autres, dans une carrière d'opposition active et militante.

Pour commencer, la campagne électorale qui s'ouvrait fut menée avec entrain : j'eus, encore cette fois, le bonheur de n'y pas prendre part, mais tous mes amis, Cochin, Andral, de Witt (le gendre de M. Guizot) se mirent sur les rangs. Aucun d'eux ne fut nommé, mais ils eurent des minorités honorables, et deux succès éclatants couronnèrent la nouvelle coalition : MM. Thiers et Berryer virent les portes de la Chambre des députés s'ouvrir devant eux, et ils prirent la tête d'une petite colonne opposante d'une trentaine de soldats de toute nuance, Jules Favre, Jules Simon et Picard servant d'aides de camp à M. Thiers, à défaut d'amis plus intimes qu'il n'avait pu faire arriver.

Fut-ce un bien pour lui et pour la France que cette rentrée qui nous combla alors de joie ? On peut en douter. Sans doute, il y acquit une gloire nouvelle ; jamais son éloquence ne devait s'élever plus haut, et il gravit les premières marches de la présidence. Mais, d'une part, il n'a pu préserver la France des plus effroyables malheurs, et, de l'autre, il contracta, dans cette intimité avec la gauche, des liaisons compromettantes dont il n'a pu se dégager plus tard, et qui ont beaucoup contribué à l'écarter de la ligne conservatrice, que tout son passé lui commandait de suivre.

Je dois dire pourtant, pour être juste, que l'effet de ces alliances ne fut nullement visible pendant le temps qu'il passa au Corps législatif de l'Empire. Son attitude y fut d'une noblesse et d'une correction irréprochables; en particulier sur les questions extérieures, il ne partagea aucune des faiblesses et aucun des préjugés de ses nouveaux alliés à l'égard du maintien et de la défense du pouvoir temporel du Pape, sujet sur lequel il fut appelé à se prononcer presque dès le lendemain de sa réapparition dans la Chambre, et où beaucoup même de nos meilleurs amis, — mon beau-frère d'Haussonville lui-même et ma sœur, — s'étaient prononcés dans le sens italien; il resta fidèle à la vieille théorie diplomatique, et défendit Pie IX jusqu'au bout. Sans prendre la défense du *Syllabus*, il en parla avec mesure, de manière à ne rien dire qui contredît l'interprétation adoucie de l'évêque d'Orléans. Je lui sus un gré tout particulier de ces ménagements, qui, venus de lui, rendaient moins embarrassante (qu'une attitude contraire ne l'aurait pu le faire) la situation si délicate de nous autres, malheureux catholiques libéraux. — Nous eûmes également beaucoup à nous louer du langage de son émule en éloquence, faisant comme lui sa rentrée en scène, l'illustre Berryer. C'était plus naturel, le public royaliste, auquel M. Berryer avait à plaire, étant très décidément catholique. Mais il y mit de la coquetterie pour Montalembert et pour moi, qui n'avions jamais été des siens. Il aurait pu triompher de notre embarras, en nous voyant si mal récompensés de nos efforts pour concilier le libéralisme et la religion. Il n'en fut rien. Je me rappelle, au contraire, que, peu de jours après la publication du *Syllabus*, et pendant nos moments d'angoisse, me voyant arriver à l'Académie, la figure défaite, et devinant ce que je pensais, il traversa la salle, se mit près de moi et me dit : « Monsieur, c'est ce qui m'arrive depuis trente ans. » Cette manière de faire allusion aux contrariétés que lui avaient souvent causées l'entourage du Comte de Chambord et l'esprit étroit dont son prince avait plus d'une fois fait preuve, était aussi spirituelle que délicate.

Le mouvement imprimé par la campagne électorale se prolongea et se propagea, après le succès relatif qui l'avait couronnée. D'abord, l'opposition, renforcée à la Chambre, se livra à une critique acerbe et habile des actes du Gouvernement : la presse devint plus agressive. On recourut même à des moyens

nouveaux de propagande. Des conférences publiques, soi-disant littéraires, où se cachait le venin d'une politique discrète, furent tenues assez régulièrement à Paris, et même dans beaucoup de villes de France. Toutes ces manœuvres étaient combinées entre les deux oppositions réunies sous le nom commun d'*Union libérale*. Dans chaque réunion, en général, les rôles étaient partagés. Une des deux nuances gardait la présidence, et l'autre fournissait l'orateur. Mais le président ouvrait lui-même la séance par une courte harangue. C'est ainsi que je présidai une réunion où M. Laboulaye, un libéral, presque républicain, fit le discours, et à son tour M. Laboulaye servit d'introducteur à Cochin, qui rendit compte de la vie du président Lincoln, le héros de l'abolition de l'esclavage en Amérique, et dont l'assassinat, le lendemain de la victoire, venait d'émouvoir vivement l'opinion. Mon beau-frère était toujours l'âme de cette coalition, à laquelle mon tempérament conservateur ne se prêtait qu'en rechignant, et où je n'étais que difficilement et froidement admis, en raison de mes opinions cléricales, qui n'étaient pas du goût des libéraux.

Par moments, l'union, qui ne partait pas du fond, laissait voir des dissentiments qu'on avait peine à contenir. La méfiance était réciproque : les républicains prenaient peur de s'être trop compromis et leur embarras se trahissait par des signes assez ridicules. Je me rappelle, entre autres, une réunion qui eut lieu chez mon père, pour faire une manifestation en faveur des Grecs menacés par la Turquie à la suite d'une insurrection de l'Ile de Crète, à laquelle ils avaient pris part. La cause philhellène avait été un des thèmes du parti libéral dans les beaux jours de la Restauration, et mon père en avait été un champion très dévoué. On crut que c'était un terrain où on pourrait se rencontrer sans aucune avance trop marquée de part ni d'autre, et des invitations furent envoyées à des républicains de marque. On devait se réunir chez mon père, mais le jour indiqué, ce fut encore Jules Simon qui se trouva seul, ses amis lui faussant compagnie. Son désespoir était visible, il regrettait surtout Jules Favre, qui devait venir et qui ne vint pas, et je l'entendis dire : « Ce Jules Favre, il est d'une timidité! Le lâche ne viendra pas et, s'il ne vient pas, comment pourrai-je signer! »

Le même Simon figura encore dans une autre circonstance

du même genre, dont ses amis ne lui surent pas trop de gré. D'Haussonville l'avait accompagné en Angleterre et présenté au Comte de Paris. Le prince l'avait consulté sur des questions relatives à des institutions économiques dont il s'occupait, et ils firent ensemble la visite des sociétés ouvrières à Liverpool, à Manchester. Cette tournée donna naissance au petit volume du prince sur *les Trade-Unions d'Angleterre*, qui lui fit alors une popularité dans le monde libéral. Encouragé par la facilité avec laquelle un républicain d'importance comme Jules Simon s'était rapproché de notre prince, d'Haussonville, dont la nature était entreprenante, voulut faire un pas de plus. Il y avait à Zurich un congrès, — dont malheureusement j'oublie l'objet (probablement, c'était aussi quelque question sociale), — où des chefs républicains et des journalistes devaient se rendre. D'Haussonville eut l'idée d'amener inopinément le Duc de Chartres, le frère du Comte de Paris, pour assister à leurs séances.

L'entreprise réussit assez bien : les républicains, loin de Paris, et sur terre étrangère, ne se croyant pas trop surveillés par leur monde, firent assez bon accueil au prince, si bon même que d'Haussonville, ne doutant de rien, proposa qu'on allât déjeuner ensemble. Il y eut un moment d'incertitude, et l'un des farouches puritains laissa s'échapper ce mot qu'on placerait avec avantage dans une comédie du Palais Royal. « Déjeuner! légèrement, n'est-ce pas? » Évidemment, le danger d'un contact princier croissait à ses yeux en raison de la solennité du repas, et de la quantité de nourriture qu'on serait appelé à y consommer. On le satisfit : le déjeuner fut léger et la digestion en eût été faite sans difficulté, si je ne sais quel convive ne se fût aperçu que Jules Simon portait une cravate blanche. Cette tenue de cérémonie était révélatrice, il était clair que celui qui la portait avait été du complot, et s'était prêté à prendre son armée au piège. On a été longtemps dans le parti à lui pardonner cette cravate.

BROGLIE.

(A suivre.)

MŒURS DU JOUR

VIE DE CHÂTEAU

VI[1]

Nous voici donc en la saison la plus émouvante, la plus tendre de l'année : l'automne.

On parle toujours du printemps, et l'on soupire avec sensibilité. Mais ne voyons là qu'un lieu commun des poètes. Ceux-ci nous entretiennent infatigablement des premiers sourires de la nature : or, nous savons bien qu'il s'agit surtout, en ce cas, de sourires pincés, et qu'on grelotte durant l'acide printemps, plus souvent qu'on ne s'y sent troublé. Mieux vaut dire la vérité.

En automne, au contraire, tout s'abandonne, et les âmes tournoient çà et là, comme les feuilles. Les projets d'été vont prendre corps, on les met au point, rien n'est fini : et de même les amours d'été languissent et se déchirent, ou vont rebondir pour l'hiver, irréparablement. Crépuscule, mystère, fièvre triste ou charmante... La lumière elle-même manque de franchise : elle vacille à tout moment, ruse et se traîne. Ce n'est plus l'honnête lumière de mai. Les femmes y glissent comme des ombres, plus légères que leurs parfums. Attendez le brouillard de cinq heures, rue de la Paix : chaque fourrure embaumera sous une poussière d'eau. Ou bien gagnez le Bois, faites que votre auto se taise... L'automne étreint le cœur.

Mais il divise la société, — la société oisive, du moins, c'est-à-dire celle des femmes, et des femmes qui n'ont ni métier, ni bureau. N'ajoutons point : ni soucis, car elles en sont accablées. Elles le disent, du moins, ce qui témoigne d'une courtoisie très

(1) Voyez la *Revue* du 1er mai au 15 septembre.

délicate envers le reste de l'humanité. On ne sait pas assez gré à ceux qui feignent d'avoir la migraine auprès d'un malade souffrant le martyre ; il y a peut-être là quelque sympathie, en tout cas la plus fine politesse.

Donc, les femmes de la société, et quelques hommes aussi, se divisent en deux groupes, dès le début d'octobre, deux groupes fort inégaux. D'un côté, la foule innombrable de ceux et de celles qui se contentent d'assister au modeste et charmant ballet de l'automne à Paris, quand les feuilles mortes dansent mollement le long des avenues, et font décor tant bien que mal derrière les grilles des squares ; ou lorsque le crépuscule tombe sur la ville, et que partout des perles électriques commencent à palpiter dans la brume. Mais il y a vraiment trop de monde par les rues, et d'autobus, et de trompes, et de charivari : dans notre capitale bousculée, le vacarme fracasse toutes les saisons.

Et puis, d'un autre côté, se trouvent les hôtes des châteaux de France. Pas une de ces vieilles demeures où l'on ne reçoive des invités, depuis octobre jusqu'à la Noël, et voire au delà, selon les dimensions de l'édifice, sa splendeur ou son ancienneté, sa tradition historique, selon la fortune aussi du propriétaire, hélas!... Il n'est jusqu'au plus chétif manoir, qui ne voie s'arrêter devant sa porte voûtée, un beau matin, la carriole portant les bagages de quelque vieille cousine, et dans la moindre maison des champs fume l'omelette cordiale des déjeuners de chasse. Mais laissons les simples manoirs et les maisons des champs : c'est dans les châteaux principalement qu'il fait bon se voir hébergé durant l'automne.

Et d'abord l'invité se sent toujours vaguement flatté. On aura beau se trouver blasé touchant ce genre d'émotion, l'on éprouvera presque inévitablement certaine vanité légère à écrire ses lettres sur du papier qui porte pour en-tête : *Château de X.*, avec toute sorte d'indications géographiques et postales. Si de plus il arrive que ce soit une demeure illustre, un nom historique, alors le plaisir secret redouble. On ne l'avouerait peut-être pas tout rondement, à la bonne franquette, mais on sent au fin fond de son cœur comme une irrésistible petite, toute petite, imperceptible fatuité. On prononce à voix haute certaines phrases nonchalantes qui appartiennent au vocabulaire de la vie de château, telles que : « Quand on pense qu'il y a des malheureux, en ce moment, enfermés dans ce triste

Paris : tandis que nous, ici... » Ou bien, avec une intention de courtoisie supérieure envers la maîtresse de maison : « Après tout, il n'est pas désagréable de perdre sa partie de mah-jong dans un salon où Louis XIV faisait la cour aux dames... » Tandis qu'en soi-même, néanmoins, l'on se dit doucement : « Une société distinguée habite en général les châteaux. C'est la mienne. J'y retrouve tous mes amis. Ai-je à m'en cacher? Faut-il que je n'envoie plus de lettres ni de cartes postales à autrui, et que je me prive de téléphoner, afin qu'on ignore où je suis?... » Et l'on hausse les épaules. Et l'on décroche immédiatement le récepteur pour des motifs aussi importants que de demander à cette gentille Gabrielle, par exemple, comment elle se porte, ou à ce brave Emmanuel si son verger a bien fructifié cette saison. Et l'on ne sait pas, déclare-t-on, quand on vient de passer l'après-midi à rédiger des billets, où l'on peut prendre le temps d'entretenir une correspondance pareille, en vérité!

Ceux qui possèdent eux-mêmes de grands et célèbres châteaux échappent à peine à ce sentiment de presque irrésistible et d'ailleurs inconsciente satisfaction. Qu'on y voie, si l'on veut, le plaisir du clan, de l'intimité choisie : n'importe, ce plaisir existe, il est exquis, et aussi bien aurait-on le plus grand tort de s'en cacher. La plus noble et souveraine poésie flotte autour des anciennes demeures seigneuriales. Quiconque y songe, ne fût-ce qu'un instant, s'élève un peu. Il se dit : « Les ancêtres... », sans du reste préciser s'il invoque ainsi ses ancêtres à lui, ou ceux du voisin ; mais « des ancêtres » après tout, c'est de la bonne France. Ce petit mouvement d'imagination n'a rien de bas, loin de là.

On répondra sans doute que plus d'un invité pense surtout à la qualité des personnages qu'il va rencontrer, dans les châteaux où il se voit prié. Évidemment, chacun poursuit sa chimère. Pourtant, il est bien difficile que l'âme la plus sèche, la plus gourmée, s'en tienne à se réciter mentalement des *mondanités* de journal, au milieu de vieux salons aux vitres verdies, sous des charmilles que le vent dépouille, auprès de bassins assombris. Il lui faudrait une sorte de farouche passion pour dédaigner, pour ne pas même apercevoir tant de beauté. Seul un frénétique comme le duc de Saint-Simon pouvait se montrer capable de supputer avec fureur des généalogies dans le parc de Versailles saisi par l'automne, sans même

donner un seul regard aux miroirs d'eau que le soleil agonisant changeait chaque soir en nacre.

Jamais la nature n'a connu l'échec, avec son grand spectacle d'arrière-saison. Or, dans un parc, aux champs ou en forêt, il ne s'agit plus d'un modeste ballet de feuilles comme à Paris. Dès le début d'octobre, l'admirable désastre de l'automne commence, ainsi qu'une féerie. Le feuillage a mauvaise mine et jaunit. Quelques fougères sont rouges, l'orfèvrerie du bois apparaît déjà. Et quels crépuscules ! Là-haut, perdus dans la nue, des oiseaux migrateurs jettent de longs adieux. Là-bas, à l'horizon, un cerf brame, appelle, souffre. Plus près, soudain, des canards courent avec leurs ailes sur l'eau couleur de cendre, puis se posent, flottent et s'évanouissent : on ne les voit plus. Même si tout se tait en ces heures sournoises, il demeure toujours quelque chose qui chante silencieusement.

Et que dirons-nous des hêtres mordorés, des chênes en acajou, des peupliers d'ambre, ou de certains arbres qui sont positivement en corail? Ou de ces troncs desséchés, qui portent avec tant de fierté leurs perruques de lierre? Ou de l'arrivée de l'ondée, fondant sur le feuillage à la vitesse d'un cheval au galop? Ou de la bourrasque, ce raz de marée, capable de tout briser; et puis, retournez-vous, à peine si les hautes branches se seront penchées faiblement, comme par politesse.

Et il faudrait que des châtelains, et les hôtes des châtelains, se trouvassent indifférents à ce gala de l'univers, sous prétexte que les uns n'ont point l'âme assez sensible, — ou, comme ils disent, assez « poétique », — et que d'autres s'intéressent trop exclusivement à la critique des titres de noblesse ou des situations mondaines, tandis que d'autres encore ne sauraient s'émouvoir, s'il n'y a au moins quelque part un orchestre, un piano, un violon, voire un jazz-band?... Allons-donc ! jetez des Parisiens frivoles en pleine et noire tempête, sur l'Océan : le plus étourdi regardera de tous ses yeux, son cœur battra. L'automne est une tempête de tristesse et de douceur. Ceux qui, pour leur malheur, aiment en octobre, vous diront même qu'elle est bien perfide, cette tempête, et dangereuse.

Il est vrai qu'il y a château et château : tous n'enivrent pas également l'imagination. Les plus récemment construits auront peine à lutter avec ceux qui remontent à deux ou trois siècles, sinon davantage.

Sans doute, les toits de ces derniers laissent plus ou moins passer la pluie, et souvent on n'y trouve point assez de salles de bains, ni parfois de lampes électriques. Posons néanmoins en principe qu'il suffit de s'habiller le soir, à l'heure du dîner, pour que déjà la plus modeste villa « fasse château », puisqu'on s'exprime ainsi. Le château commence au smoking, en somme : mais on aurait tort de croire qu'il finit là, et nous savons des habitations immenses, d'un luxe terrifiant, bourdonnantes de valets à livrées remarquables, nous savons même de vrais palais et domaines de Carabas, qui pourtant ressemblent à de vrais châteaux comme la terrine truffée des dancings au lièvre qu'on a tué soi-même, au bout de son petit parc, et qu'on mange dans la dernière assiette ébréchée du service offert par Louis XV à quelque arrière grand mère.

Hélas! qui dira jamais assez la grande pitié des authentiques châteaux de France?... On connaît des descendants de familles princières qui ne peuvent plus boucher les lézardes de leur maison des champs, sous peine de s'habiller de loques et de manger du pain sec. Jadis élégantes, sveltes, ciselées, ces vieilles demeures vacillent et tomberont demain. Cependant François Ier reçut en celle-ci des avances de Charles-Quint ou les aveux d'une dame de beauté ; Louis XIII et Richelieu signèrent un traité en celle-là; le Grand Roi dansait en cette autre; l'Empereur victorieux déplia ses cartes en cette autre encore. Il y a là des meubles fameux, des statues rapportées après Marignan ou Cérisoles; certaines galeries se penchent sur les douves, comme écrasées par tant de souvenirs... Mais on taxe et surtaxe toute cette histoire de France. Il faut que tôt ou tard l'étranger achète nos souvenirs de grâce et de gloire, que l'allée se change en rue, le parc en carrés de choux, le castel en usine... Quoi?... Aimez-vous le progrès, oui ou non?

En attendant donc que, débitées et mises en caisses, nos dernières demeures historiques partent pour d'autres rives, et que les magnifiques logis plus fraîchement construits viennent eux-mêmes à se trouver abattus, puis lotis, il faut convenir que ce qu'on appela jusqu'à ce jour la vie de château n'a guère changé, depuis bien des siècles déjà qu'on la mène.

Pour qui ne la connaît point par expérience, il n'y a positivement rien d'aussi romanesque. Elle a d'abord l'automne pour décor, et voilà de quoi faire perdre la tête, avant d'aller plus

loin. Et puis, le cinéma, le théâtre, les romans... Dieu sait les aventures étonnantes qu'on organisa autour de donjons innombrables et de bâtiments somptueux, perdus parmi les arbres! Les braconniers eux-mêmes, — ces voleurs, — y ont leur poésie.

Quoi de plus séduisant, d'ailleurs? On peut disposer en imagination toutes les magnificences autour de ces châteaux de la tante Tirelire, et de ces parcs aux fontaines infatigables : les plus belles automobiles, les attelages étincelants, les chevaux de selle ardents et souples, les lévriers, les paons, les meutes, les cerfs, les faisans, les perdreaux, les rabatteurs en ligne, les brumes étrangement soutenues au-dessus du sol par les branches, la sarabande des corneilles dans le vent de novembre, les jeunes femmes emmitouflées sous des lainages ou parmi des fourrures, sans oublier la dernière de toutes les roses d'automne, exquise entre les exquises, née encore par miracle le matin même, fine, légère et pâle, couverte à toute heure de gouttelettes d'eau. Le jeune premier la cueille pour celle qu'il aime.

Et les gens, que disent-ils, dans les châteaux de théâtre et de roman?... Des choses compliquées, distinguées. La vieille douairière est pleine d'esprit, le duc hautain, le nouveau riche ridicule, les intrigues infinies et subtiles... Voilà bien des histoires.

En réalité, l'existence quotidienne, chez les châtelains, n'atteint pas toujours à un tel degré de splendeur théâtrale, et coule plus bourgeoisement. La grande affaire est de se divertir : ce qui cause d'immenses soucis à ceux qui reçoivent, et exige de ceux qui sont reçus la plus diligente assiduité.

Or, parmi les plaisirs de la vie de château, il semble que le plus général, le plus répandu, soit tout d'abord la chasse. Elle exige des rabatteurs, des gardes sans nombre. Il y a des règles dont il ne faut pas s'écarter, un code de politesse pour le tir, le choix des pièces, les bourriches à offrir, etc. Car il s'agit, bien entendu, de vastes battues, de gibier qui grouille, de nuées de faisans et d'un peuple de lièvres. La chasse devant soi, — la plus fine, la plus vivante, — convient à tout le monde, le croquant du village s'y livre et y excelle, comme aussi le quincailler du bourg voisin. Seule, au contraire, l'imposante battue, combinée à l'égal d'une bataille et conduite stratégiquement sur le terrain par quelque garde-chef, convient vraiment à des personnes assez heureuses pour voir l'automne se muer en hiver à l'entour d'un édifice vénérable, que l'eau reflète, ou qui commande à des

charmilles. Rien ne doit choquer en ces grandes manœuvres cynégétiques : pas une bévue n'est admissible, aucune étourderie tolérée deux fois. Il n'y a pas jusqu'aux erreurs de costume dont on ne laisse rien passer : malheur au novice qui se déguise en Tartarin, sinon même à ces jeunes dames inexpérimentées, dont le plomb jette la consternation dans les rangs des chasseurs!... On affecte de plaisanter : « A quel endroit du corps le voisin de Mme X... aura-t-il reçu un grain de plomb, quand il rentrera?... » Et les paris d'aller. Et l'on fait « Philippine », quand au lieu d'un grain de plomb, il y en a deux. Mais en dépit de ces badinages, tout ce qui trouble une battue est du plus mauvais ton.

La grande coquetterie, la spécialité recherchée, le fin du fin pour qui reçoit des hôtes en son château, c'est qu'un équipage de chasse à courre se trouve aux environs. Nous voulons supposer que notre châtelain porte la tenue de cet équipage, ou qu'il y est assez familier pour y présenter ses invités : en ce cas, presque tous ses soucis disparaissent, touchant la distraction de ceux qu'il convie chez lui. La vénerie passionne tellement les uns, étonne à tel point les autres, et fournit à tous, le plus souvent, une si intarissable source d'entretiens, que deux laisser-courre par semaine peuvent jusqu'à un certain point suffire à tenir en éveil l'attention d'une société qui ne dédaigne pas de s'occuper d'autrui.

Car il faut bien convenir que pour la plupart des personnes dont les automobiles troublent si effrontément le silence des bois, quand on y chasse, la vénerie ne consiste pas exclusivement à poursuivre un cerf ou un sanglier jusqu'à mort et curée, mais surtout à se retrouver au rendez-vous, puis de carrefour en carrefour durant la journée entière : là retentissent les nouvelles de toute la contrée, sans oublier les échos de Paris proche ou lointain, les scandales, s'il y en a, — et si l'on en manque, par hasard, quelqu'un se dévoue et en trouve, coûte que coûte! — les mariages, les considérations généalogiques, les évaluations de fortunes, bref ce qui constitue le fond habituel des pensées qu'on échange en commun. Il y a d'autres sujets de conversation, peut-être : mais il est plus difficile d'y citer des noms propres, et les idées générales offrent quelques inconvénients. La politique... on ne sait jamais où l'on s'arrêtera. La littérature, l'histoire, la psycholo-

gie, les arts... mais on se repose, à la chasse ! Quant à la philosophie... non, réellement, en forêt, cela ne se fait pas.

Enfin arrive la minute heureuse où l'animal épuisé se trouve debout au milieu des chiens ou à la nage en quelque étang : les cavaliers mettent pied à terre, les automobiles rejoignent une à une, des paniers, des caisses de vivres apparaissent comme par enchantement de tous les côtés, chaque voiture se transforme en un bar appétissant, tandis que les trompes sonnent magnifiquement dans la pénombre, — et la conversation reprend : « Vous me disiez tout à l'heure, au poteau des Trois-Ponts... »

Hâtons-nous d'ajouter que les vrais veneurs n'ont point pris part à ces palabres des carrefours et des clairières. Ils ont galopé, hurlé, sonné de la trompe et fouaillé tout le jour. Les voici, ces hommes des bois, boueux et harassés. Leurs chevaux n'en peuvent plus, leurs tuniques écarlates ou vertes, ou bleues, ou feuille morte, sont toutes délavées après avoir supporté tant de pluies diluviennes, et leurs trompes bossuées, et leurs capes de velours griffées par les branches, et leurs grandes bottes aussi fatiguées que durent l'être, jadis, celles des postillons de diligence. On aurait peine à reconnaître en ces personnages farouches tels et tels messieurs paisibles qu'on a rencontrés naguère à Paris, ou que l'on reverra le soir, bien convenables en leurs smokings. Ils n'aiment que la chasse, ceux-là, s'entretiennent sans fin avec les piqueux, commentent les péripéties de la journée, les ruses du dix-cors ou du daguet, les changes, un volcelest contestable, un chien qui volait la voie. Après l'hallali, ils examinent le cerf mort, regardent ses dents, étudient ses bois, supputent l'âge exact...

Laissons-les à leurs délices un peu rudes, ce sont des passionnés, parfaitement heureux dès que l'automne arrive : depuis le printemps, ils attendaient avec fièvre que les chasses reprissent. Celles-ci, pour eux, ne font certes point partie de la vie de château : elles s'appellent la vie même, la vie tout court; et aussitôt que les plus vieux ne peuvent plus chasser, quand ce serait en voiture, ils meurent, et voilà tout. Ne doutons point qu'il leur soit beaucoup pardonné, car ils auront merveilleusement aimé : et ce qu'ils aimèrent tant n'était pas sans beauté.

Un goût très vif pour la vénerie convient du reste à tout invité qui monte à cheval, dès l'octobre venu. On ne laisse pas d'avouer quelque plaisir à mettre sa culotte blanche, ses bottes

à revers roses et son chapeau haut-de-forme pour « galoper derrière les chiens ». On parle des débûchés en plaine avec un peu d'émotion. Il faut déférer aux usages, c'est à la fois plus simple et plus comme il faut. Quoi de plus charmant que le retour au château, une fois curée faite et les dernières fanfares sonnées? Eût-on goûté cent fois l'impression exquise de se retrouver en des pièces chaudes et sous des lumières délicates, en quittant l'âpre nuit de novembre, ainsi que la volupté de laisser ses vêtements couverts de boue, lourds, parfois trempés, pour en revêtir d'autres plus souples et plus fins, on s'y plairait encore, et toujours. Une femme a bonne grâce en sa tunique d'équipage et sous son tricorne; mais que la robe du soir lui semble douce ensuite! Une amie complaisante succède à une autre, qui était plus flatteuse peut-être, cependant un peu rude.

Il s'agit maintenant de dîner, de passer la soirée, puis le lendemain, le surlendemain, en attendant quelque autre chasse. On fait appel aux cartes, à la musique. La romance et le tric-trac ou le whist, — le *wisck*, le *wisch*, comme ils disaient, — amusaient nos aïeux; nous avons le bridge, le mah-jong et Beethoven ou Debussy, vingt autres musiciens encore, parfaits pour soirées d'automne, sous les dorures passées d'un vieux salon plein de souvenirs... Et les mots carrés, miséricorde!... On va danser dans le voisinage, quelque autre châtelain donne une soirée, et voici le jazz-band sous des tapisseries qui virent des perruques poudrées s'assembler pour un menuet... Et les jours passent... Et quelque matin, l'on s'éveillera dans un étrange silence : la neige... On s'écriera, ébloui : « C'est ravissant!... » Néanmoins, dès midi, l'on demande si la route de Paris est praticable. La neige intimide; on se sent vraiment au pôle, et perdu.

Cause-t-on beaucoup les uns avec les autres, en cette existence un peu resserrée? Car enfin les invités, dans un château, se trouvent ensemble du matin au soir, et jusqu'au milieu de la nuit, comme s'ils habitaient sur un yacht... Parbleu! oui, l'on bavarde sans trêve : il va de soi que pour témoigner, en ces conditions, d'une invention perpétuelle, d'un zèle sans faiblesse et d'une verve toujours renaissante, il faudrait une sorte de génie. Jadis, un Diderot, un Rivarol s'en tiraient. Nos contemporains montrent plus de langueur.

Lorsqu'encore les invités se renouvellent souvent, ceux qui

demeurent trouvent les ressources inépuisables d'une raillerie réconfortante autant qu'ingénue : celle-ci n'épargne guère ceux qui arrivent, bien moins encore ceux qui s'en vont. Il y a de même les fautes de conduite d'autrui et, notamment, des femmes d'autrui : sujet immense, presque infini!... A la longue, pourtant, on s'en fatigue. Tel qui voyait du vice partout, le soir de la Saint-Hubert, en viendrait, avant la Noël, à admettre n'importe qui en paradis : tant une nuance à peine sépare la bonté de la lassitude! Rien n'est parfait. Quiconque se plaît à méditer et faire oraison jugera évidemment qu'il y a bien du monde, en automne, dans les châteaux.

A d'autres, le golf manquera, s'il ne s'en trouve quelqu'un, fût-ce à dix lieues de là. A d'autres encore, c'est une épaule chère qui fait défaut. Ces derniers écrivent lettres sur lettres. De même en reçoivent-ils, qu'ils emportent au fond du parc, à l'heure où se répand partout cette puissante odeur de bois brûlé, de nuit qui monte et d'herbe qui se meurt, à laquelle on se laisse plus voluptueusement aller qu'un enfant à ses rêves quand on lui fait la classe. Les billets mystérieux, qu'on sait par cœur et qu'on relit une dernière fois dans la brume crépusculaire, laissent aux doigts un parfum, pareil au pastel d'un papillon dont on a touché les ailes.

On revient à Paris dès que point l'hiver, avant les gelées sans merci. Il en est grand temps, quelquefois. La poésie propre à certains châteaux peut avoir ses périls.

Un abbé passait quelques jours d'octobre à la campagne, chez des amis. La semaine écoulée, il réclama l'*Indicateur*.

— Quoi! mon cher abbé, vous voulez déjà repartir ?... Allons donc, vous n'avez que faire à la ville : vous êtes en congé, nous ne l'ignorons pas. Quant à vos pénitentes, elles attendront bien.

Mais l'abbé, plein d'expérience, secouait la tête : « Non, pas en cette saison. » Et il ajouta pensivement, comme se parlant à lui-même : « Les grands adultères d'automne!... »

Le mot est demeuré, quoique notre abbé n'y eût point entendu malice : mais il avait charge d'âmes, et savait ce qu'il disait.

MARCEL BOULENGER.

UN GRAND RÉALISTE

CAVOUR

II (1)

CAVOUR ET LE SPHINX

I

« La sagesse veut qu'en certaines rencontres, on donne beaucoup au hasard; la raison elle-même conseille alors de suivre je ne sais quels mouvements ou instincts aveugles, au-dessus de la raison, et qui semblent venir du ciel. De dire quand il faut s'en défier ou s'y abandonner, personne ne le peut; ni livres, ni règles, ni expérience ne l'enseignent; une certaine justesse et une certaine hardiesse d'esprit les font toujours trouver. »

C'est Louis XIV qui s'exprime ainsi dans ses *Mémoires* et l'on pourrait se dispenser de le nommer, car on ne voit pas qui d'autre aurait pu formuler une telle maxime de gouvernement avec cette souveraine maîtrise.

Toutes les expressions de l'aphorisme royal s'appliquent merveilleusement à Cavour, quand le destin lui offre la première occasion de traduire en actes son grand rêve patriotique, c'est-à-dire quand, au printemps de 1854, la guerre de Crimée vient soudainement ébranler le statut européen. Le rôle qu'il va jouer dans cette circonstance, révèle un des traits les plus incisifs de son caractère et qui déterminera la plupart de ses réussites futures : l'audace.

Dès sa jeunesse, il avait eu la passion du jeu, qui, trop sou-

(1) Voyez la *Revue* du 15 octobre.

vent, lui avait coûté cher. Les cartes et la Bourse l'avaient toujours beaucoup occupé, non certes par âpreté au gain, car nul n'était plus généreux et dépensier, mais pour l'aiguillonnant plaisir de tenter la fortune et de provoquer les caprices du sort. D'ailleurs, étant né homme d'action, il devait être joueur, puisque toute initiative grave implique non seulement une vue anticipée de l'avenir, mais encore une prétention à susciter les événements, à les conduire, à les dominer, ce qui faisait dire à Lucrèce que tout effort de l'énergie humaine est « une emprise violente sur le Destin », *Fatis avulsa potestas*.

Toutefois, — et c'est ce que Louis XIV a si magistralement exprimé, — l'audace qui fait les grands hommes d'État, n'a rien de commun avec les folles impulsions d'un esprit téméraire : elle doit être *voulue par la sagesse* et *conseillée par la raison*; elle consiste donc surtout dans une coopération parfaite de l'intelligence et de la volonté, des facultés imaginatives et du sens pratique, du courage et de la réflexion. Cette audace-là, ce n'est pas Napoléon qui la personnifierait le mieux, car son génie excessif, son goût du gigantesque et sa passion de la guerre le ramenaient trop souvent au jeu terrible des batailles : c'est plutôt Cromwell, qui, dans ses résolutions les plus hardies, se montra toujours si judicieux et calculé, qui, dans les plus vifs éclats de son orgueil ou de son ambition, ne perdit jamais le contrôle de ses actes. Après Cromwell, on a le droit de citer Cavour.

Même aujourd'hui, avec le recul des années et malgré la ratification du succès, l'idée de faire participer le petit Piémont, encore tout éclopé de Novare, à la rude guerre de Crimée déconcerte un peu. Aussi n'est-il point surprenant que les contemporains l'aient jugée d'abord extravagante.

Depuis son avènement au pouvoir, Cavour s'était distingué surtout par ses qualités solides, par sa puissance de travail, sa force de caractère, son positivisme robuste, sa haute et saine raison. Mais, cette fois, on ne le comprenait plus. Son neveu de La Rive a très bien résumé ce que pensèrent tous les esprits sages, lorsqu'on sut que l'armée piémontaise allait se battre contre l'immense et lointaine Russie. « En pleine paix, sans sollicitation des passions populaires, sans aucune pression sensible du dehors, froidement, dans le secret des méditations soli-

taires, se décider à lancer son pays dans une guerre dont on ne prévoit ni les conséquences ni le terme et dans laquelle les intérêts de ce pays sont si indirectement engagés qu'ils semblent à peine fournir un prétexte pour y prendre part; puis, cette décision prise, l'imposer à des collègues récalcitrants, à un parlement effrayé, à une opinion publique émue, hostile, — c'est un de ces coups d'audace qu'osent ceux-là seuls qui sentent que leur navire porte César et sa fortune. »

Ce coup d'audace, Cavour le méditait depuis longtemps.

En 1851, quand il n'était encore qu'un simple ministre du Commerce, il avait cherché à s'acquérir les sympathies de la France, sous le voile des relations économiques. Ayant à motiver devant le parlement de Turin les réductions de tarifs qu'il venait de consentir aux exigences du protectionnisme français, il avait développé devant ses auditeurs ahuris cette argumentation sibylline : « L'horizon est sombre autour de nous. Il est possible qu'un événement vienne à se produire qui nous fasse désirer l'appui de la France. C'est pourquoi, dans le traité commercial que je vous soumets, j'ai, non pas sacrifié, mais laissé au second plan les considérations économiques; ce sont les vues politiques qui m'ont surtout guidé... » Il concluait par ce pronostic étonnant : « Ne peut-il pas advenir telle complication européenne qui partage en deux camps l'Orient et l'Occident? Combien ne nous importerait-il pas alors d'être en bons termes avec la France ! »

Trois ans plus tard, la « complication » se réalisait : l'Europe était coupée en deux; la querelle des Lieux Saints ou, plus véridiquement, l'éternel problème de Constantinople dressait une fois de plus l'Occident contre l'Orient.

Aussi, dès le mois de mars 1854, dès la notification de l'ultimatum franco-anglais à la Russie, Cavour fut comme hypnotisé par les événements qui allaient se dérouler sur les rivages de la Mer-Noire et qui infligèrent d'abord de si humiliants mécomptes, de si cruelles épreuves aux armées alliées. Avant même que le corps expéditionnaire, échappé au désastre de la Dobroudja, eût mis le siège devant Sébastopol, il aperçut le coup de fortune qui, d'un jour à l'autre, pouvait s'offrir au Piémont.

Sa nièce de prédilection, la vive et spirituelle marquise Alfieri, chez laquelle il allait se délasser tous les soirs, lui demande, à brûle-pourpoint : « Mon oncle, pourquoi n'enver-

riez-vous pas dix mille hommes en Crimée? » Elle a deviné juste. Il tressaille; un éclair illumine ses yeux; puis, avec un soupir, il répond : « Ah! si tout le monde avait votre courage, ce que vous me proposez là serait déjà fait! »

Dans le cours de l'automne suivant, alors que les terribles hécatombes de Balaklava et d'Inkermann ont prouvé aux alliés comme ils sont encore loin de la victoire décisive et comme elle leur coûtera cher, la sémillante marquise interpelle de nouveau son oncle qui, ce soir, est obstinément silencieux : « Eh bien! quand partons-nous pour la Crimée? » — « Qui sait? dit-il. L'Angleterre et la France me pressent de conclure un traité qui offrirait à nos troupes l'occasion d'aller là-bas effacer Novare. Mais que voulez-vous? Tout mon cabinet est hostile à ce projet. Rattazzi lui-même et jusqu'à mon excellent ami La Marmora parlent de se retirer... Heureusement, le Roi est pour moi et, à nous deux, nous l'emporterons! »

En effet, il a su gagner le Roi à son idée. Soldat jusqu'aux moelles, impatient de laver sur l'écusson de Savoie la tache de 1849, Victor-Emmanuel a instantanément adopté la conception de son ministre et déployé toute son énergie à la faire prévaloir. Dans un entretien avec le duc de Gramont, ministre de France, il est allé jusqu'à dire : « Oui, je veux envoyer mes troupes à Sébastopol. Mes ministres ne le veulent pas; mais j'ai Cavour avec moi et, s'il le faut, je changerai mes ministres. Donc mes régiments partiront et, une fois qu'ils seront mêlés aux vôtres, je me moque de l'Autriche. »

Mais, devant l'opinion publique et le Parlement, Cavour a grand peine à gagner sa cause. Dans tous les partis, l'envoi d'un corps piémontais en Crimée est considéré comme une aberration : « Pourquoi nous mêler à cette guerre? Nous n'y gagnerons ni gloire, ni prestige, ni profit. Nous serons à la solde et à la merci de nos alliés... Ce qu'on nous impose là, c'est même plus qu'une absurdité : c'est un crime contre la patrie; depuis Novare, le Piémont n'a pas le droit de verser une goutte de sang qui ne soit pour la défense nationale. » Et Cavour répond : « C'est précisément notre intérêt national qui me guide. Nous devons démontrer à l'Europe que nous savons encore nous battre et que, pour la valeur militaire, nous n'avons pas dégénéré. Croyez-moi : les lauriers que nos troupes rapporteront d'Orient serviront plus à l'avenir de l'Italie que tous les discours du monde. »

Dans ses négociations avec Paris et Londres, il ne rencontre pas de moindres difficultés : car il ne veut pas engager son pays dans la guerre, sans avoir obtenu de ses futurs associés un témoignage quelconque, — ne fût-il qu'implicite, — de la sympathie que leur inspirent les revendications italiennes. Il y réussit enfin par des prodiges de souplesse, de persévérance et d'ingéniosité.

Le 10 janvier 1855, il signe les actes protocolaires qui font désormais du Piémont l'allié de la France et de la Grande-Bretagne : le contingent du corps piémontais est fixé à dix-huit mille hommes. En apposant sa signature, Cavour a joué toute sa carrière politique. Il le sent d'ailleurs : il écrit le lendemain au comte Oldofredi : « Je viens de prendre une terrible responsabilité. N'importe. Advienne que pourra ! Ma conscience me dit que j'ai accompli un devoir sacré. »

Comme sanction de cette responsabilité, il a fait d'avance le sacrifice de tous ses intérêts personnels. Si sa politique échoue, si, par sa faute, le sang de ses compatriotes a coulé en vain, il disparaîtra de la scène publique, il s'exilera. Sa grande amie parisienne, Mme de Circourt, en reçoit la confidence : « Peut-être jugera-t-on plus tard ma politique absurde et romanesque. Si je succombe, vous ne me refuserez pas un asile auprès de vous. »

Mais, après quelques traverses, tous les calculs, tous les espoirs de Cavour se réalisent. Commandée par un véritable homme de guerre, La Marmora, la petite armée piémontaise fait brillante figure en Crimée. Le 16 août 1855, elle se couvre de gloire à la Tchernaïa ; ses alliés anglais et français lui prodiguent les éloges : Novare est effacé, oublié. Bientôt après, le 8 septembre, c'est la prise de Malakoff et la chute de Sébastopol.

Avant que les négociations de paix ne soient ouvertes officiellement, et tandis que l'on doute encore si l'on ne devra pas reprendre les hostilités, Victor-Emmanuel, déférant à une invitation de Napoléon III, se rend à Paris pour visiter l'Exposition universelle, où la reine Victoria et le prince Albert l'ont précédé. Cavour l'accompagne. Le 23 novembre, le cortège royal fait son entrée aux Tuileries.

Durant six jours, c'est une suite ininterrompue de réceptions, de galas, de fêtes, dans le décor fastueux et clinquant de la cour napoléonienne.

Victor-Emmanuel attire tous les regards. Certes, on le juge inélégant, avec son gros visage aux petits yeux gris, ses énormes moustaches retroussées, ses épaules trapues, sa corpulence râblée, son aspect farouche de sanglier. Il plaît néanmoins par sa franchise, par son accueil ouvert, par tout ce qu'on devine de bonté sous sa rudesse. On sait d'ailleurs comme il fut héroïque à Novare et avec quelle intrépidité, dans l'effarement du désastre, il empoigna sa couronne. Enfin, l'on n'ignore pas qu'il appartient à la plus antique maison régnante de l'Europe et qu'il en tire, non seulement une vive fierté, mais encore un sentiment très chevaleresque de l'honneur, une haute conception de sa tâche souveraine. Cependant, vers la fin de son séjour, on estime qu'il se familiarise un peu trop avec les dames, et qu'il leur tient même des propos de corps de garde. La vieille comtesse Damrémont, veuve du général qui fut tué sur la brèche de Constantine, écrit à notre ambassadeur en Turquie, Thouvenel : « Vous savez sans doute, mon cher ambassadeur, quel genre de succès le roi Victor-Emmanuel a eu ici. Mais, dans le cas où l'on ne vous aurait pas *tout* écrit, je veux vous faire cette petite chronique, qui vous distraira dans votre exil. Le Roi paraît avoir plus vécu dans les camps que dans une cour. En fait de galanterie de bon goût, il a dit à l'Impératrice qu'*elle lui faisait subir le supplice de Tantale;* à la princesse Mathilde qu'*elle l'allumait beaucoup*, qu'il entendait être reçu chez elle *les portes fermées*, et que *les portières ouvertes le gênaient infiniment.* »

Tandis que Victor-Emmanuel lâche ainsi la bride à sa verve égrillarde! Cavour profite des moindres loisirs que lui laissent les rites officiels, pour se renseigner, s'instruire, fureter, flairer. « Je suis sans cesse en mouvement, écrit-il au ministre Rattazzi. Jamais encore, je n'avais mené une vie aussi agitée. » Il s'entretient particulièrement avec le prince Napoléon, déjà tout acquis à la cause italienne, puis avec Thiers, lord Cowley, Walewski, les banquiers Péreire et Laffitte. Mais son enquête est d'un mince profit. En ce moment les infortunes de l'Italie n'intéressent personne. Toutes les curiosités se concentrent sur une seule question : la guerre va-t-elle reprendre en Crimée, comme l'exige Palmerston, ou bien Napoléon III saura-t-il faire prévaloir ses idées pacifiques?

Le 29 novembre, Victor-Emmanuel se rend à Londres, où la

réception qui l'attend n'est pas moins brillante et cordiale qu'à Paris. Très prudemment, le Roi surveille son langage avec les dames de la cour britannique et réussit à ne pas trop les effaroucher. La reine Victoria écrit à son oncle, Léopold, roi des Belges : « Mon hôte est un étrange personnage. Ses manières et son apparence sont de prime abord stupéfiantes. Il est franc, ouvert, tout d'une pièce, libéral et tolérant, plein de bon sens, très fidèle à sa parole, mais sauvage, brusque, bizarre, passionné d'aventures et de périls. Dans la société, il est timide, ce qui le rend alors d'autant plus brusque ; il ne sait rien dire aux personnes qu'on lui présente. Il a l'air plutôt d'un chevalier ou d'un roi du moyen-âge que d'un homme de notre époque. » Si expressif et juste que semble ce dernier trait, le ministre Greville définit mieux encore les caractères ancestraux de Victor-Emmanuel, en remontant jusqu'aux prototypes de sa race, jusqu'au temps des invasions germaniques, et en le comparant à un duc des Lombards ou à un chef des Hérules, à un Hildebrand ou un Odoacre.

Cependant, avec la même activité qu'à Paris, Cavour recommence, dans les milieux anglais, son travail d'exploration. Il interroge notamment Palmerston, Malmesbury, Clarendon et tous les grands *leaders* politiques. Mais, cette fois encore, son butin est des plus maigres : quelques paroles aimables; rien de plus.

Le 6 décembre, sur la voie du retour, Victor-Emmanuel et sa suite s'arrêtent à Paris.

Le lendemain, chasse à Compiègne. Dans la soirée, Napoléon III, causant avec Cavour, lui dit à brûle-pourpoint : « Écrivez confidentiellement à Walewski ce que vous croyez que je puisse faire pour le Piémont et l'Italie. »

Après cette parole engageante, la causerie se prolonge quelques minutes sur de vagues hypothèses, qui excluent d'ailleurs formellement l'éventualité d'une guerre avec l'Autriche. Et c'est tout.

*

A quoi l'Empereur pensait-il au juste, ce soir de Compiègne ; quelles idées positives se dérobaient sous les voiles de son langage insinuant ; quelles visions proches ou lointaines s'esquissaient devant son regard nébuleux ? Cavour l'ignorait encore

absolument, deux mois et demi plus tard, quand il vint prendre séance au congrès de Paris.

Le jour même où il part de Turin, le 15 février 1856, il est fort sombre ; car non seulement il ne sait rien des appuis ou des obstacles qu'il va trouver dans le gouvernement impérial ; mais il a de plus un motif particulier d'appréhension et d'angoisse. Infatuées de leurs privilèges archaïques, les grandes Puissances contestent au petit Piémont le droit de participer au congrès sur le même pied qu'elles ; leur dignité ne leur permet pas d'associer à leurs délibérations un chétif royaume de quatre millions d'âmes. Qu'importe qu'il ait expédié quelques bataillons en Crimée ! Il n'a été que la mouche du coche. Si toutefois, par condescendance, elles lui ouvrent la salle de leurs réunions, il devra s'y tenir à l'écart, dans une position inférieure, abaissée, mortifiante. Et ses deux alliées de Sébastopol, la France et l'Angleterre, prétendent, elles aussi, lui infliger cette humiliation !

Accepter pour son pays un tel affront, Cavour ne l'admet pas une seule minute : ce serait la fin de tous ses rêves nationaux. Aussi, les instructions qu'il emporte et qu'il a d'ailleurs rédigées lui-même, lui prescrivent de quitter la salle des conférences et de rentrer à Turin, si le Piémont n'est pas traité à l'égal des autres Puissances. Il arrive donc à un tournant décisif de sa politique, « à une heure suprême ». Jamais encore sa responsabilité ne lui est apparue si grave ni sa tâche si lourde, et il ne faut pas moins que son impliable volonté pour qu'il ne se décourage pas. Son esprit clair ne lui permet pourtant aucune illusion : « Il est possible, il est même probable que ma mission actuelle soit le dernier acte de ma vie publique. »

Avant trois semaines, il aura le droit de penser tout le contraire et de se dire allègrement que sa vie publique est en plein essor. Comme prélude, il a obtenu que le petit Piémont participât au congrès sur le pied d'une parfaite égalité avec le haut patriciat des Puissances. Et c'est la première fois que le principe sacré des hiérarchies souveraines est enfreint dans un aréopage diplomatique : Metternich se fût voilé la face. Tout ragaillardi par cet heureux préliminaire, Cavour entre aussitôt en campagne. Or, ce n'est plus comme pendant son dernier voyage, où il n'avait rien de mieux à faire que d'in-

terroger les hommes, d'étudier le terrain et de scruter l'horizon. Le temps est venu d'agir et de manœuvrer.

Son programme est simple : on y retrouve les qualités supérieures de son esprit réaliste : la vue objective des situations et des faits, l'intuition claire des forces en présence et des courants qui se traversent, le discernement sagace des moyens qui s'offrent, la mesure exacte des possibilités pratiques. Avant tout, il essaiera de créer, autour de la délégation piémontaise, une atmosphère de sympathie. Dans la première phase du congrès et tant que l'on discutera le plan général de la paix, les grands problèmes orientaux, il se tiendra un peu en arrière, dans une attitude réservée, ce qui ne l'empêchera pas de dire son mot à l'occasion, mais sans appuyer, sur le ton de la causerie et en ayant toujours l'œil sur les plénipotentiaires de France et d'Angleterre. Dans l'intervalle des séances, il en prendra plus à son aise : il recherchera tous les prétextes pour exposer les doléances de l'Italie, divulguer les méfaits de l'Autriche et porter ainsi la cause de la nation italienne devant le tribunal de l'opinion publique.

Il mène ce double jeu avec une étonnante dextérité. Quand il siège autour du tapis vert, il étonne et charme ses collègues par la justesse de ses observations, par l'aisance de sa parole, par l'ampleur et la variété de ses aperçus, par la finesse malicieuse de ses sourires, de ses réticences, de ses allusions. Il réussit même à entretenir, du moins en apparence, les plus aimables relations avec son acrimonieux collègue d'Autriche, le comte de Buol.

En dehors des réunions officielles, reprenant sa liberté de langage, il plaide, à tout propos et sous toutes les formes, la cause qui lui tient tant à cœur ; il multiplie inlassablement ses démarches et ses entretiens ; il s'applique surtout à convaincre lord Clarendon, lord Cowley, le comte Orlow, le prince Napoléon, Morny. Enfin, par l'entremise du docteur Conneau qui est d'origine lombarde, il s'ouvre un accès jusqu'à l'Empereur lui-même.

Dans les salons et parmi les gens du monde, son apostolat n'est pas moins actif ; il y déploie ses dons rares de sociabilité, cette éloquence primesautière et persuasive, cet art d'insinuation et d'enjôlement, qui furent, selon M[me] de Motteville, le grand secret de Mazarin.

Il est naturellement trop avisé pour négliger les influences

féminines et il prodigue ses grâces à la princesse Mathilde, à la duchesse de Bassano, à la marquise de la Bédoyère, à la comtesse Walewska, sans oublier sa fidèle amie, Mme de Circourt. Il trouve même le moyen de greffer une aventure sentimentale sur son jeu politique.

Un soir, aux Tuileries, on le présente à une jeune veuve anglaise, la marquise d'Ely, dame d'honneur de la reine Victoria. Elle est grande, souple, très pure de lignes, avec un visage délicat, des yeux tendres et noyés, une splendide chevelure d'or. Elle a, de plus, l'intelligence vive, un esprit fin et charmant. Devant cette fleur de beauté, cette radieuse vision de « l'éternel féminin », Cavour s'enflamme aussitôt et à tel point que, pour vaincre les pudeurs de la séduisante créature, il ira jusqu'à lui proposer le mariage. Dans cet épisode amoureux, son flair diplomatique l'a bien servi. La reine Victoria, qui témoigne à la marquise d'Ely la plus affectueuse amitié, l'a chargée de lui rapporter quotidiennement tout ce qui se passe dans les coulisses du congrès. Outre ses dons intellectuels, la jeune lady a des titres spéciaux à cette mission : elle entretient, depuis l'enfance, des relations intimes avec la famille de Montijo et elle est en rapports constants avec l'impératrice Eugénie. Le plénipotentiaire piémontais pouvait-il souhaiter une médiatrice plus favorable pour transmettre confidentiellement ses idées aux souverains de France et d'Angleterre ?

Par toutes ces voies d'approche et d'investigation, il s'est vite rendu compte qu'une initiative personnelle de Napoléon III est la seule manière, la seule possibilité d'introduire la question italienne devant l'Europe assemblée. Il a donc fait parvenir à l'Empereur un mémoire « sur les moyens de reconstituer l'Italie » et « sur la direction permanente qu'il convient à la France d'imprimer à sa politique dans l'intérêt commun des deux pays ». Rédigée d'un style concis et lumineux, cette note est comme le bréviaire du *Risorgimento* : les événements qui agiteront l'Europe, durant les quinze années suivantes, y sont tous en germe.

Le document a produit sur Napoléon une impression très forte. Pour un esprit aussi hasardeux, aussi complaisant aux chimères, nulle thèse ne pouvait être plus captieuse. Mais, sous quelque face qu'il en examine les conclusions, elles lui appa-

raissent irréalisables. Pratiquement, aucune issue. Tantôt c'est l'Autriche qui barre le chemin, tantôt c'est le Pape. Incorporer au Piémont les duchés de Parme et de Modène, l'Autriche en ferait, sans nul doute, un *casus belli*. Essayer d'une autre combinaison territoriale au détriment des États pontificaux et transférer par exemple les ducs de Parme et de Modène à Bologne et à Ferrare, comment serait-ce possible, alors que Napoléon vient précisément de solliciter le parrainage de Pie IX pour l'enfant dont il attend la naissance prochaine?

Cependant, Cavour recueille un renseignement qui en dit long sur les pensées de l'énigmatique souverain. Le 16 mars, tandis que l'Impératrice est dans les douleurs de l'accouchement, l'Empereur se promène de long en large, bouleversé par les cris de sa femme, effrayé pour l'avenir de sa dynastie. Une phrase alors, une phrase étrange, est tombée de ses lèvres : « Décidément, il faudra faire quelque chose pour l'Italie ! »

Et trois jours plus tard, tout grisé encore de la joie que lui cause la naissance du prince impérial, il fait appeler secrètement Cavour aux Tuileries; lord Clarendon est aussi convoqué; leur entretien ne dure pas moins de deux heures et demie.

Ce qui s'est dit au cours de ce conciliabule, on ne le sait que d'une façon très incomplète. Cavour a dû toutefois se montrer singulièrement habile, pressant, ingénieux; car il a obtenu ce résultat énorme : l'Empereur consent à introduire la question italienne dans les délibérations du congrès, et Clarendon y prêtera les mains!

C'est le 8 avril que la bombe éclate.

La paix est signée depuis le 27 mars; les plénipotentiaires sont à la veille de clore leurs travaux. Soudain, Walewski, le sage, le pondéré Walewski, propose que le congrès, avant de se dissoudre, examine « divers sujets dont il importe de s'occuper, afin de prévenir de nouvelles complications ». Et, froidement, il met sur le tapis tout le problème italien, depuis « la situation anormale des États pontificaux » jusqu'au despotisme intolérable qui sévit dans le royaume de Naples; il ajoute que la France est prête à évacuer Rome aussitôt que l'Autriche aura rappelé ses troupes des Légations. Selon le programme concerté, Clarendon appuie la motion du plénipotentiaire français. Il fait plus : d'un ton acerbe et méprisant, il dénonce les vices de la

théocratie romaine ; il invective contre le roi de Naples ; il flétrit la domination inepte et corrompue des petits princes italiens. Jamais encore un langage pareil, un langage aussi violent et injurieux, n'a retenti dans une assemblée diplomatique. Au milieu de l'effarement général, Cavour intervient à son tour et reprend, quoique d'un ton plus calme, le terrible réquisitoire. Mais ce n'est plus seulement Rome ou Naples, Modène ou Parme, qui sont en cause : c'est le principe même de la suprématie arrogante que l'Autriche exerce dans la péninsule entière et qui est devenue pour le Piémont un péril mortel.

Vainement, à plusieurs reprises, le comte de Buol a-t-il essayé d'arrêter ce débat scandaleux, en invoquant avec hauteur l'incompétence du congrès ; il n'a bientôt plus qu'une ressource, le silence, un silence glacial et courroucé.

Cependant il faut conclure ; mais l'attitude, où le plénipotentiaire autrichien s'enferme obstinément, ne permet aucune solution pratique : on se borne donc à résumer la discussion en de vagues formules, que les euphémismes du procès-verbal officiel atténueront encore.

Considérée avec le recul de l'histoire et au travers des événements qui ont suivi, la séance orageuse du 8 avril 1856 apparaît d'une importance capitale, puisqu'elle a produit, par un enchaînement logique, Solférino, Sadowa, Sedan. Mais, envisagée dans son résultat immédiat, elle se réduit à peu de chose : pour la première fois, les doléances de l'Italie ont été discutées devant un congrès européen, qui les a enregistrées dans un procès-verbal incolore. Et c'est tout.

Aussi, la déception sera vive à Turin, lorsqu'on y verra le plénipotentiaire du royaume revenir sans aucune rémunération, « sans le moindre morceau de territoire en poche, » sans le moindre dédommagement du grand effort accompli en Crimée. Et les journaux de l'opposition traduiront assez fidèlement l'opinion générale, quand ils écriront : « L'Italie ne doit plus fonder aucun espoir sur les puissances européennes pour son relèvement... La liberté italienne ne sortira jamais des synodes diplomatiques. »

III

Cavour a cependant le droit d'être heureux et fier, non seulement parce qu'il s'est acquis, au congrès de Paris, un prestige et un ascendant personnels qui lui confèrent, aux yeux de toute l'Europe, le brevet d'homme d'État; mais parce que désormais il voit clair devant lui; parce qu'il a pénétré les méditations brumeuses de Napoléon III; parce qu'il a deviné le sphinx taciturne. Et ce n'est pas trop dire qu'il l'a deviné; car l'Empereur ne lui a rien découvert de sa pensée. Cavour n'a pu obtenir de lui aucune promesse de concours, pas un mot d'encouragement. Tout au plus, à l'instant des adieux, le souverain lui a-t-il laissé entendre qu'il augurait des complications graves dans un avenir prochain : « J'ai le pressentiment que la paix actuelle ne durera pas longtemps. »

En revanche, le plénipotentiaire piémontais s'est vite aperçu que tous les conseillers habituels de l'Empereur désapprouvent la politique des nationalités, où ils ne voient pour la France que la plus folle aventure. Sans parler de Walewski, dont l'opposition s'est maintes fois affirmée durant le congrès et qui, dans la séance agitée du 8 avril, n'a fait qu'obéir aux prescriptions impératives de son maître; sans parler non plus de Drouyn de Lhuys, qui se déclare ouvertement pour l'alliance autrichienne, tous ceux qui ont voix au chapitre sont hostiles à « un remuement quelconque en Europe ». Le fidèle et acariâtre Persigny, ambassadeur à Londres, est un des plus tenaces à détourner l'Empereur des combinaisons hasardeuses et machiavéliques. Il professe là-dessus des idées très justes et qui vont loin : « Un esprit absolu ou impatient, jetant les yeux sur les provinces du Rhin, sur l'Italie, sur la Pologne, sur la Hongrie, pourrait avoir la pensée de changer la face de l'Europe. Je déplorerais pour la dynastie impériale qu'une pareille pensée germât dans la tête de l'Empereur; car notre dynastie n'a plus besoin de gloire, mais de temps, et le temps ne peut être remplacé par rien. Si donc je croyais la France lancée dans un système de grandes actions, je le regretterais, la plus belle action du monde ne pouvant rien ajouter à la gloire napoléonienne et encore moins donner vingt ans à l'héritier de l'Empire. » Devant ses intimes, il s'exprime encore plus

librement : « Que l'Empereur se garde de toucher à la grande épée ; car il ne sait pas la manier et elle lui couperait les doigts !... La dynastie impériale n'a qu'une chance de ruine, la guerre. »

Cavour a néanmoins vu clair dans l'esprit de Napoléon III ; avec une perspicacité suraiguë, il a compris tout ce que signifiait implicitement la phrase des adieux : « J'ai le pressentiment que la paix actuelle ne durera pas longtemps. »

C'est le 16 avril 1856 que l'Empereur parlait ainsi. Cette date est à retenir : elle marque, en effet, une orientation nouvelle des idées napoléoniennes, la fin d'un rêve et le commencement d'un autre. Dans l'histoire du Second Empire, c'est le tournant décisif ; le fait est si grave qu'on y doit insister.

IV

Quand Louis-Napoléon, au début de sa présidence, avait commencé à concevoir, dans son for intérieur, les moyens de restaurer l'Empire, aucun appui moral ne lui avait semblé aussi efficace et même aussi nécessaire que celui des catholiques français. Depuis les élections législatives du 13 mai 1849, la partie était liée entre eux, et les signes de leur alliance n'avaient pas tardé à paraître. Immédiatement, l'expédition de Rome avait changé de caractère. Envoyée, le mois précédent, au secours de la liberté romaine, elle ne tendrait plus, dorénavant, qu'à renverser la République des triumvirs et à réintégrer le théocratisme pontifical. Dès le 29 mai, le général Oudinot recevait l'ordre de prendre l'offensive, et le comte de Falloux, « l'homme de l'Église », devenait omnipotent dans les conseils de l'Élysée.

On peut croire que le Prince-président ne s'était pas résigné sans peine à cette brusque déviation de la politique française. L'incident fameux de la lettre à Edgard Ney suffirait à prouver combien la cause des libéraux italiens lui restait sympathique, et tout ce qu'il lui en a coûté de la sacrifier au grand dessein qui devait bientôt couronner sa fortune.

D'abord, son équipée de 1831 dans les Romagnes lui avait laissé au fond de l'âme un souvenir enivrant.

Vers la fin de 1830, installé à Rome avec sa mère, il s'était affilié au carbonarisme, sous l'influence d'un jeune Milanais, le comte Arese. Une révolution ayant éclaté peu après à Bologne, il y accourut aussitôt pour s'enrôler dans une troupe d'insurgés,

qui ne se proposait rien moins que la déchéance du pouvoir temporel et l'affranchissement du peuple romain ; son frère aîné, Charles-Napoléon, l'accompagnait.

Dans un désordre fougueux, on se met en marche sur Rome. Dès la première étape, à Forli, Charles-Napoléon est enlevé en deux jours par une fièvre éruptive. Cependant, la colonne révolutionnaire poursuit sa route, franchit l'Apennin et pénètre dans l'Ombrie. Mais quand elle arrive devant Spolète, elle apprend que les Autrichiens la poursuivent à marches forcées ; on signale déjà leurs avant-gardes. Alors, c'est à qui s'enfuira le plus vite : débandade générale. Terrifié à l'idée de tomber, comme son cousin le duc de Reichstadt, dans les griffes de Metternich, Louis-Napoléon se résout à un parti singulier : il va trouver l'archevêque de Spolète et lui demande secours. Le prélat se laisse attendrir par le jeune rebelle ; il lui donne cinq mille francs et, le faisant monter dans sa berline, il le mène en lieu sûr, loin des baïonnettes autrichiennes. L'archevêque s'appelle Mastaï-Ferretti ; c'est le futur Pie IX.

Louis-Napoléon gardera toujours à son bienfaiteur de Spolète une gratitude profonde. Mais l'échec de son entreprise ne changera nullement le cours de ses idées : il restera l'ennemi acharné du pouvoir temporel et de la papauté. D'ailleurs, à cette époque, il est plus qu'irréligieux, il est antireligieux : « Non seulement le prince n'a pas de religion, dit son précepteur Vieillard, mais encore il hait la religion et ses ministres autant que l'esclave déteste ses fers et ses tyrans. »

Cinq années plus tard, à New-York, où il s'est réfugié après l'échauffourée de Strasbourg, il rencontre un groupe nombreux de révolutionnaires italiens qui, traqués par toutes les polices européennes, sont venus chercher un asile dans la libre Amérique ; le comte Arese est parmi eux. Ils forment là une confrérie ardente, une petite Église qui, pareille à toutes les Églises, s'exalte et se fortifie par le sentiment de la persécution. Accueilli à bras ouverts, le nouvel arrivant fera d'eux son unique société. Dans leurs conversations quotidiennes, ils ressasseront infatigablement le même sujet : la résurrection de l'Italie par l'abaissement de la puissance autrichienne et par l'abolition de la souveraineté pontificale. Louis-Napoléon approuve d'autant plus ces idées qu'elles s'encadrent à merveille dans son rêve de césarisme démocratique, et il promet

à ses compagnons d'infortune « que, le jour où il présidera aux destinées de la France, il soutiendra de toutes ses forces les revendications du nationalisme italien ».

Aussi, quand viendront les élections générales de 1848, il ne manquera pas de rappeler, sur ses affiches, qu'il a été « un soldat de l'indépendance romaine en 1831 ».

Le 25 décembre de la même année, quinze jours après son accession à la présidence de la République, il voit arriver à l'Élysée le comte Arese, que l'illustre patriote Gioberti et les ministres démocrates de Charles-Albert lui envoient officiellement pour le féliciter de son triomphe électoral. Mais ce n'est là qu'une apparence, un prétexte; l'ancien proscrit est chargé, en outre, d'une mission très secrète : il doit solliciter l'appui énergique de la France pour le Piémont, qui se prépare à rouvrir les hostilités contre l'Autriche, à venger ses défaites récentes de Custozza et de Goïto.

Reçu cordialement, le comte Arese présente sa requête au nouveau chef de l'État français, en invoquant leurs conversations d'exil, en attestant les solennelles assurances de New-York.

Le Prince-président ne se montre pas moins déterminé qu'alors dans l'affirmation de ses sympathies pour le peuple italien, mais il expose à son interlocuteur les embarras de sa situation personnelle, l'extrême réserve que lui commandent les difficultés de sa politique intérieure et surtout les passions réactionnaires de l'Assemblée constituante : bref, il se déclare « impuissant à faire quoi que ce soit en faveur du Piémont ».

Le comte Arese était l'homme le plus loyal du monde et le plus généreux: mais il avait l'esprit lent et la vue courte. Il ne semble donc pas s'être aperçu du changement qui s'était opéré dans le visage, le maintien, les gestes, l'élocution de son ami, depuis leurs adieux sur les bords de l'Hudson. Autant, à cette époque-là, Louis-Napoléon était primesautier, communicatif, ardent, capable même d'emportements terribles; autant il était devenu flegmatique, silencieux, réticent, évasif, masqué. L'expérience des hommes et l'épreuve de l'adversité, lui avaient enseigné à vaincre sa nature, à contenir toutes les impulsions de son âme, à se maîtriser toujours. Sa compagne d'enfance, Mme Cornu, nous apporte là-dessus un témoignage saisissant. Elle vient le voir à l'Élysée, en décembre 1848; elle ne l'avait vu depuis nombre d'années; elle lui trouve une

figure qu'elle ne lui connaissait pas, une figure bizarre : « Je lui demandai ce qu'il avait aux yeux. — Rien, me dit-il. — Le lendemain, je le revis et ses yeux me parurent encore plus singuliers. Je m'aperçus enfin qu'il s'était habitué à tenir ses paupières mi-closes, à mettre dans ses regards une expression de vide et de rêve. »

Consterné de son insuccès diplomatique, déçu dans toutes ses espérances, le comte Arese rentre à Turin ; il emporte cependant « l'intime conviction que, le jour où Louis-Napoléon sera le maître de la France et n'aura plus à compter avec une assemblée conservatrice, il n'oubliera pas ses *engagements* de 1837. »

Cette conviction ne se justifiera que dix ans plus tard, quand Orsini sera venu rappeler brutalement à l'ancien conjuré des Romagnes ses promesses de New-York. En attendant, trois mois après la mission d'Arese à Paris, le feld-maréchal Radetzky aura toute latitude pour écraser l'armée piémontaise à Novare.

Sans le patronage des catholiques, Louis-Napoléon n'aurait pu restaurer l'Empire; sans leur concours, il n'aurait pu organiser les institutions nouvelles et les enraciner dans le pays.

Comme en 1849, au temps de l'expédition romaine, les effets de leur étroite alliance n'avaient pas tardé à paraître.

Les bienfaits et les grâces ne cessaient de pleuvoir sur l'Église : restitution du Panthéon au culte ; instructions aux préfets pour l'observance du repos dominical dans les ateliers de l'État; participation de l'armée aux processions; subsides aux prêtres infirmes; dons aux paroisses ; faveurs aux congrégations religieuses; autorisation des conciles provinciaux, interdits depuis 1624; adoption de la liturgie romaine; égards et complaisances de toute sorte envers l'épiscopat, — c'était chaque jour un témoignage nouveau de la sollicitude impériale. Aussi, le clergé ne ménageait pas ses adulations « au Constantin de la France chrétienne, au Charlemagne des temps modernes ». Exilé en Belgique, le général de La Moricière ne contenait pas son indignation : « Le clergé croit qu'un charlatan, un parjure couronné peut le dispenser de convertir les âmes. Erreur! Le clergé croit que le carbonaro de la veille va se faire le sincère protecteur de Pie IX. Erreur! Déplorable erreur!... Cet homme flatte tout le monde pour arriver; mais sa nature double est incompatible avec la poli-

tique catholique qui est éminemment simple. L'accouplement de la Foi et du Maçonnisme, de l'Église et de la Révolution, est pire que l'impiété franche... » Le comte de Falloux, éloigné de la vie publique, retiré dans son manoir angevin, ne se montrait pas moins scandalisé que La Moricière par « cette inféodation du catholicisme à l'Empire », et il en dénonçait tout le péril : « Croyez-moi, disait-il un jour à Veuillot ; je connais Louis-Napoléon mieux que vous. N'attendez jamais de lui une politique sincèrement catholique. Il garde sur la papauté les idées de sa jeunesse. Quand vous l'aurez affranchi de tout frein, vous verrez où il vous mènera. Ne préparez donc pas un grand remords à votre conscience et une grande humiliation à votre sagacité. Demeurez neutre ; c'est le moins que vous puissiez faire. » Mais on pouvait tout demander à l'impétueux et virulent polémiste de l'*Univers*, sauf de rester neutre. Et, quotidiennement, il entonnait le panégyrique de César-Constantin.

Si Napoléon III rétribuait largement la coopération des catholiques, il entendait bien en tirer un immense profit ; car il avait beaucoup médité la tactique du Premier Consul, au temps du Concordat.

C'est alors que naquit en lui un étrange dessein, emprunté aussi au fondateur de la dynastie : se faire sacrer par le Souverain Pontife en personne, à Notre-Dame de Paris.

La négociation fut enveloppée d'un mystère profond, un de ces mystères embrouillés, tortueux, qui plaisaient tant à son imagination de conspirateur.

Amorcée au lendemain du 2 décembre par une mission secrète du général de Cotte à Rome, elle ne prit consistance qu'au mois d'octobre 1852, pendant le voyage triomphal de Marseille à Bordeaux, où, dans chaque ville et dans toutes les rues, des milliers de banderoles annonçaient l'Empire : *Ave, Cæsar Imperator !... Vox populi, vox Dei !...*

Le 3 octobre, à Carcassonne, le Prince-président eut un long entretien avec l'évêque, Mgr de Bonnechose (qui devait recevoir plus tard la pourpre cardinalice comme archevêque de Rouen), et lui conta son intention d'améliorer le statut de l'Église catholique en France. Abordant le problème dans ses détails pratiques, il se déclara prêt à reviser les Articles organiques, cette annexe du Concordat imposée par Bonaparte et que le

Saint-Siège n'avait jamais ratifiée ; il ajouta même qu'il acquiescerait volontiers « à une modification des clauses du Code civil relatives au mariage, afin de les mettre en harmonie avec les lois canoniques de l'Église et les prescriptions du concile de Trente ; » il conclut en priant l'évêque d'aller répéter ses déclarations à Pie IX.

Deux mois plus tard, proclamé Empereur, il choisit comme négociateur occulte et permanent à Rome un jeune prêtre, de nobles manières et d'esprit délié, qu'il venait de nommer auditeur de rote à la cour vaticane, Mgr de Ségur. Le thème, que cet ecclésiastique était chargé de développer devant le Pape, se résumait ainsi : « Napoléon III ne conçoit pas de plus haute pensée ni de plus vif désir qu'un intime accord de la France impériale et du Siège apostolique. Or, rien n'y contribuerait tant que le sacre pontifical à Notre-Dame de Paris ; ce serait, aux yeux de l'univers, le signe démonstratif, le symbole suprême, le sceau glorieux de l'alliance inaugurée entre l'Empereur des Français et le Vicaire du Christ. »

Pie IX avait d'abord accueilli avec faveur ces ouvertures, qui découvraient inopinément à son âme candide un merveilleux horizon. Mais bientôt l'idée de se rendre à Paris lui avait déplu. En concédant un tel privilège à la plus jeune dynastie d'Europe, dynastie d'ailleurs fort suspecte dans ses origines et dans ses principes, ne risquait-il pas d'offenser les vieilles monarchies catholiques d'Espagne et d'Autriche ? Il avait donc invoqué l'exemple de Charlemagne pour suggérer à Napoléon III de venir recevoir l'onction sainte à Rome. La proposition était à la fois si importante et si neuve que Mgr de Ségur avait cru devoir en conférer directement avec l'Empereur, qui le reçut à Saint-Cloud, dans les premiers jours de juillet 1853. Quand le prêtre eut achevé de plaider la cause que lui avait confiée le Pape, Napoléon III lui répondit que, théoriquement, il n'aurait aucune répugnance à se faire sacrer, comme Charlemagne, dans la basilique vaticane. « Mais, ajouta-t-il, avec un accent de bonhomie et de sincérité absolues, il avait mené à Rome une jeunesse si peu édifiante, il y avait laissé des souvenirs d'une telle nature, qu'il ne croyait pas pouvoir s'y représenter dans un appareil si différent, sans donner lieu à des rapprochements désagréables et même sans compromettre la majesté du sacre. » En s'exprimant ainsi, l'Empereur n'obéissait peut-être pas uni-

quement à un scrupule de décence morale. Dans sa crainte de « compromettre la majesté du sacre », n'y avait-il pas déjà comme un pressentiment d'Orsini ? Quelques mois plus tôt, causant avec le secrétaire de son grand ami, lord Malmesbury, il lui avait dit : « Les révolutionnaires italiens sont réduits, politiquement, à l'impuissance; le seul de leurs projets qui m'inquiète, le seul qui ait chance de réussir, c'est l'assassinat. »

Mais Pie IX, féru de son idée, insista sur l'exemple édifiant que Charlemagne avait offert au monde chrétien. « Que l'empereur Napoléon n'hésite donc pas à réitérer, devant la tombe de saint Pierre, ce beau geste de pénitence et d'humilité! — Il objecte les souvenirs de sa jeunesse impie. Et pourquoi?... Puisqu'il affirme avoir abjuré tout cela et n'être plus le même homme, eh bien, qu'il le prouve! »

Dans ces conjonctures, la querelle des Lieux-Saints mit l'Europe en feu. Le 5 janvier 1854, une flotte anglo-française pénétrait dans la Mer-Noire; le 27 mars, la guerre était solennellement déclarée.

Pie IX fut alors tenté de se rendre à Paris « pour y bénir la France, en y bénissant l'Empereur ». Cette guerre n'avait-elle pas en effet tous les caractères d'une croisade, où Napoléon III assumait la défense des intérêts catholiques en Orient et la protection du Saint-Sépulcre contre les empiètements intolérables de la Russie hérétique? « N'avait-il pas, en outre, placé ouvertement ses escadres sous le patronage de la Sainte Vierge et remis l'organisation de l'aumônerie militaire aux Révérends pères jésuites?... » Comment tous ces actes publics, d'une piété si éloquente, n'eussent-ils pas touché le cœur affectueux du Souverain Pontife? Comment ne l'eussent-ils pas incliné « à tout espérer et promettre beaucoup »?

Tandis que Mgr de Ségur poursuivait à Rome ses démarches secrètes, les cabinets de Paris et de Vienne engageaient une conversation officielle qui, dans l'arrière-pensée de Napoléon III, se rattachait indirectement à la négociation du sacre.

Depuis son couronnement et surtout depuis son mariage, l'Empereur avait sans cesse les yeux tournés vers l'Autriche. Il se sentait « un parvenu » dans la vieille Europe monarchique et, trop souvent, il constatait que les grandes cours ne l'accueillaient pas sans quelque hauteur. A cet égard, l'impé-

ratrice Eugénie témoignait une susceptibilité d'autant plus vive qu'elle s'était prise d'une admiration exaltée pour Marie-Antoinette. Elle collectionnait avec ferveur les objets ayant appartenu à la reine-martyre, meubles, tableaux, statuettes, portraits, livres, bijoux, parures, éventails, dentelles. C'était devenu chez elle une passion, un culte, une sorte de fétichisme. Elle s'offrait ainsi, un peu ingénument, l'illusion d'appartenir à la caste prestigieuse des antiques familles souveraines.

Quant à l'Empereur, ce qui attirait ses regards vers l'Autriche, c'est la pensée qu'une alliance avec l'illustre maison des Habsbourg rehausserait singulièrement l'éclat de son pouvoir.

Persigny ne la souhaitait pas moins, cette alliance; car il y voyait surtout un frein pour l'imagination utopique de son maître, une garantie d'équilibre et de sagesse pour la politique française. Il résumait d'ailleurs dans une formule ingénieuse les avantages mutuels que s'assureraient les deux alliés, quand il disait au baron de Hübner, ambassadeur de François-Joseph : « L'empereur Napoléon a pour lui les masses; l'Autriche a pour elle les classes élevées. Donnez-nous les classes élevées; nous vous donnerons les masses. » Mais l'ambassadeur ne se méprenait pas sur les véritables motifs de la conception napoléonienne, puisqu'il ajoutait dans son journal : « Ce mot de Persigny trahit la souffrance intime des Tuileries; elles se sentent dédaignées par les vieilles cours du continent. C'est là le ver rongeur de l'empereur Napoléon. »

A Vienne, l'idée de lier partie avec le restaurateur de l'Empire français, avec le souverain qui avait osé prendre le nom de *Napoléon III*, comme si le duc de Reichstadt eût régné réellement, — cette idée ne rencontrait aucune faveur. On n'y connaissait que trop ses relations d'autrefois avec les révolutionnaires italiens; on se rappelait notamment le réquisitoire dressé contre lui en 1831 par le procureur impérial de Milan et qui l'accusait « d'occuper un rang élevé dans le carbonarisme; » on n'ignorait pas non plus les folles espérances que les Piémontais avaient fondées sur lui, à la veille de Novare. Aussi, malgré le titre monarchique dont il s'était paré, malgré les principes conservateurs qu'il affichait solennellement depuis le début de son règne, on ne voyait en lui qu'un César d'aventure, un idéologue dangereux, aussi dénué de scrupules que de bon sens et capable des pires aberrations. « Jamais, se disait-on à la

Hofburg, jamais il ne laissera l'Europe dormir tranquille. »

La guerre d'Orient avait bientôt confirmé cette prophétie.

Tout d'abord, l'Autriche n'avait pensé qu'à rester neutre dans le conflit. Mais, par la suite des événements, par la prolongation des hostilités, enfin surtout par la mort imprévue de l'empereur Nicolas, elle avait été conduite à prendre, vis-à-vis de la Russie, une attitude comminatoire. Le 15 mars 1855, elle réunissait à Vienne les plénipotentiaires des puissances belligérantes pour obtenir l'adhésion bénévole du gouvernement russe aux grands sacrifices qui apparaissaient déjà comme la condition inévitable de la paix. Prévoyant l'échec de cette négociation, la France et l'Angleterre s'efforçaient d'avancer l'heure où l'armée autrichienne serait moralement obligée d'entrer en scène.

La question était d'une si haute importance que le ministre des Affaires étrangères français, Drouyn de Lhuys, avait résolu d'assister, en personne, aux délibérations du Ball-Platz.

Reçu dès son arrivée par François-Joseph, il lui dit : « Ce qui m'amène auprès de Votre Majesté, c'est beaucoup moins le désir de faire la paix avec la Russie que de conclure et de féconder une alliance avec l'Autriche. » La tâche qu'il s'assignait ainsi était scabreuse, tant la politique des Tuileries inspirait de méfiance dans tous les milieux viennois. Mais, diplomate de la meilleure école, rompu aux tactiques du métier, plein de ressources, il avait bientôt retourné la situation en sa faveur. Après un mois d'habiles efforts, il semblait toucher au but, quand, brusquement, Napoléon III l'avait rappelé à Paris et désavoué.

Le 8 mai, offrant sa démission à l'Empereur, il lui écrivait, sous l'étreinte d'un pressentiment sinistre : « Votre Majesté me dit qu'Elle persiste à rejeter les propositions de l'Autriche. Or, à mes yeux, *ce rejet est l'inauguration d'une politique fatale*. Puisse le ciel vous guider, Sire, et vous protéger dans la voie que vous avez préférée ! »

En apprenant la retraite de son ministre, le directeur des Affaires politiques au quai d'Orsay, Thouvenel, bien placé pour connaître tous les dessous de l'acte, avait le droit d'écrire à son ami, Bénédetti : « Vous voyez que notre politique générale est en train de dérailler. » Elle ne déraillait pas seulement sur le chemin de Vienne : elle déraillait encore sur le chemin de Rome. Et c'est peut-être le second déraillement qui explique la brusquerie du premier.

La grande affaire du sacre pontifical était manquée.

Après beaucoup d'intermèdes et d'ajournements, il avait bien fallu conclure. D'où la nécessité, pour Napoléon III, de révéler enfin à ses conseillers intimes et à quelques juristes les modifications qu'il se préparait à introduire dans le régime du culte catholique, selon le vœu du Saint-Siège. Or, tous ceux qu'il avait mis dans la confidence, Persigny, Troplong, Portalis, Billault, Delangle, Dupin, lui avaient marqué, sous une forme plus ou moins vive, leur surprise et leur désapprobation. « Eh quoi ! lui disaient-ils, l'Empereur va détruire, de ses propres mains, les bases du Concordat, ce chef-d'œuvre du Premier Consul ! Avait-il réfléchi au mécontentement que cette innovation ne manquerait pas de susciter dans les consciences françaises, qui furent, de tout temps, si rebelles aux prétentions ultramontaines ?... » Ils lui représentaient aussi qu'après trois ans de règne, la cérémonie du sacre paraîtrait bien tardive, ce qui offrirait un thème trop facile aux sarcasmes des partis opposants. Ils lui demandaient enfin s'il ne craignait pas, en conviant Pie IX à Paris, de s'inféoder irrévocablement à la cour de Rome et aux cléricaux français.

Entre tous ces arguments si forts, le dernier semble avoir touché Napoléon III plus que les autres. Souvent déjà, les évêques l'avaient agacé par l'outrance et l'obséquiosité de leurs panégyriques, dont l'un arrachait à Falloux cette boutade irritée : « Les voilà maintenant qui élèvent la beauté de l'Impératrice à la hauteur d'une institution impériale ! » En se multipliant, cette impression déplaisante avait peu à peu ranimé chez l'Empereur ses méfiances de jadis à l'égard des prêtres. Comme au temps de sa jeunesse libre-penseuse, il avait dit un jour à Persigny : « Les hommes noirs me dégoûtent. » Le charme était rompu.

Sur ces entrefaites, Mgr de Ségur, qui souffrait des yeux, devint subitement aveugle. Et l'impotence physique du négociateur acheva de ruiner la négociation du sacre.

En apparence, les relations de Napoléon III et de l'Église demeurèrent toutes semblables ; rien ne fut changé aux attitudes et aux harangues officielles. Seuls, quelques observateurs perspicaces découvriront bientôt, dans l'esprit du souverain, les indices d'une conversion latente. C'est Veuillot qui s'en avisera le premier. Alors, plein d'amertume, il s'écriera :

« Décidément, Napoléon III n'est qu'un Louis-Philippe perfectionné. » Avant peu aussi, Mgr de Bonnechose, transféré naguère de Carcassonne à Évreux, s'inquiétera des tendances nouvelles qu'il croit discerner dans la politique impériale, et, reçu le 10 février 1857 par l'Empereur, il lui déclarera solennellement « que Dieu abandonnera sa cause, si lui-même abandonne la cause de Dieu ».

Dans quelle mesure Cavour a-t-il deviné ce revirement silencieux de la pensée napoléonienne? On ne saurait douter qu'il en avait déjà l'intuition claire et complète, quand il quitta Paris le 27 avril 1856. Sinon, comment s'expliquerait-on que, dès son retour à Turin, il ait imprimé à la politique piémontaise envers l'Autriche un caractère si résolûment agressif?

Tout ce qu'il avait observé durant le congrès, tout ce que ses petits yeux perçants et fureteurs avaient pu attraper çà et là, enfin surtout les rapides coups de sonde qu'il avait jetés dans l'âme obscure de Napoléon III, lui avaient imposé la conviction que l'Élu des Français ne s'arrêterait plus désormais sur la voie des aventures; qu'il y serait toujours ramené par ses tendances naturelles, par son idéologie rêveuse, par sa conception messianique du pouvoir impérial, et que, tôt ou tard, immanquablement, il ferait la guerre à l'Autriche.

Outre cette conviction, il rapportait de ses entretiens avec lord Clarendon l'impression nette que la cause de l'indépendance italienne aurait le droit de compter, le cas échéant, sur la sympathie du peuple anglais, sinon même sur l'appui moral du gouvernement britannique.

Enfin, dans ses libres causeries avec le comte Orlow, il avait vu mainte fois percer la rancune vindicative, « la haine féroce, » que l'inimitié sournoise de l'Autriche pendant la guerre de Crimée avait laissées au cœur des Russes, et il avait immédiatement aperçu le profit qu'il en pourrait tirer plus tard.

Ainsi, pièce par pièce, tout le plan d'une grande opération diplomatique s'était bientôt découvert à son esprit.

MAURICE PALÉOLOGUE.

(*A suivre.*)

ULRIC GUTTINGUER

ET LE ROMAN DE SAINTE-BEUVE

Le roman d'*Arthur* (1836), où Guttinguer raconte sa conversion et que vient de rééditer la *Bibliothèque romantique*, est un des textes importants de notre littérature religieuse, pendant la première moitié du XIXe siècle : livre « délicieux » au gré de Sainte-Beuve, livre « tout chrétien », ajoutait Vinet qui l'admirait fort. L'histoire même de ce roman autobiographique ne manque pas non plus d'intérêt. On sait, en effet, que, dans la pensée première de Guttinguer, non encore converti, *Arthur* devait être le récit d'une grande passion malheureuse. Ainsi conçu, Sainte-Beuve s'était chargé de l'écrire, sur les mémoires très abondants que lui fournirait son ami. On sait encore que ce projet n'a pas abouti. Sur les aventures qui avaient brisé le cœur du sensible Ulric ; sur la conversion qui avait suivi ce drame ; enfin, sur la préparation des deux *Arthur*, les lettres inédites de Guttinguer à Sainte-Beuve, léguées à l'Institut par Lovenjoul, nous révèlent une foule de détails extrêmement curieux, où j'ai pris les éléments, soit de l'étude qui précède la réédition d'*Arthur*, soit d'un petit livre qui paraîtra prochainement sous le titre : *L'histoire et le roman d'une conversion. — Ulric Guttinguer et Sainte-Beuve.*

Mais, ce n'est ici ni de ce roman ni de cette histoire que je veux parler : une autre aventure nous occupera, le propre « roman de Sainte-Beuve », dont il est maintes fois question dans les lettres de Guttinguer. Ai-je besoin de rappeler les

limites qui s'imposent d'elles-mêmes, en de tels sujets, à la curiosité de n'importe qui, deux fois à la mienne? Les secrets de Sainte-Beuve n'ont pas d'intérêt; mais qui ne voudrait tenir enfin le secret d'une conscience aussi obscure, et, pour moi du moins, aussi attachante?

Voici un des premiers billets de Guttinguer à Sainte-Beuve :

20 *mars* 1829. — Il me faut vos vers absolument. C'est un malade du cœur qui vous les demande, aujourd'hui, demain. J'ai perdu ce que vous m'aviez donné, et c'était une rêverie, mon occupation. Je vous en prie, envoyez-moi ce que vous pourrez; vous adoucirez des souffrances.

Tel fut le nœud de leur amitié commençante.

Le 17 mars 1830, les *Consolations* paraissent. Ulric a dû être un des premiers servis.

30 *mars*. — Pauvre, cher Sainte-Beuve, il faut, au moment où cette poésie met toute mon âme en larmes, que je vous l'écrive, ne pouvant vous serrer contre mon cœur. Mon ami, ne vous plaignez pas de votre destinée, vous qui avez une telle beauté dans le cœur, vous qui laisserez après vous de telles fleurs sur la terre.

Que je conçois bien, maintenant que j'ai lu ces vers *A deux absents*, toute votre mélancolie, tout votre abattement, de voir leur nid si bruyant et si plein d'ordures! Quoi! plus de solitude avec des êtres si aimés! Oh! c'est triste, bien triste!

Curieuses lignes! Ainsi, de tout le recueil des *Consolations*, c'est la fameuse pièce sur l'intimité du ménage Hugo profanée par la cohue des visites, qui a d'abord le plus impressionné Guttinguer. L'a-t-il bien lue? Je le croirais volontiers. En tout cas, la glose qu'il en donne est aussi limpide que brutale : « Un nid... bruyant... plein d'ordures. » Adressé à Sainte-Beuve en personne, ce dernier mot montre assez, me semble-t-il, qu'au mois de février 1830, Ulric ne soupçonne encore, ni de près ni de loin, le secret de son ami. Les vers aux *Deux absents* lui ont expliqué la récente mélancolie de Sainte-Beuve, lui ont fait voir ce tendre cœur en posture de victime, effarouché et navré tout ensemble, parmi le brouhaha d'un ménage Benoîton. Telle est la version d'Ulric, et c'est peut-être la bonne. Or, qu'il n'ait pas flairé, si j'ose dire, d'autres dessous, cela donne beaucoup à rêver. Ulric a de bons yeux,

l'oreille très fine, vieil expert qu'il est, voire docteur ès choses de l'amour. Ou bien donc Sainte-Beuve lui aura délibérément caché le secret ; ou bien, il n'y a pas encore de secret. Pour moi, je pencherais fort vers cette seconde interprétation. N'oublions donc pas qu'à cette date Victor Hugo l'éblouit, le fascine, l'absorbe. Un demi-dieu et si bon ! Sainte-Beuve lui a voué un de ces cultes frémissants, passionnés, maladivement romantiques, qu'aujourd'hui nous avons une certaine difficulté à imaginer. D'où la jalousie qui fait explosion dans les vers aux *Deux absents*. Jalousie simplement amicale, bien qu'à la mode du temps. Il n'est pas moins jaloux de Victor que d'Adèle, en vérité ; il ne les divise pas encore ; il ne leur pardonne pas leur porte ouverte, leur intérieur envahi. Il ne les voudrait l'un et l'autre, l'un inséparable de l'autre, que pour lui.

Le 31 avril 1830, nos deux amis partent pour la Normandie, où Sainte-Beuve fera, coup sur coup, d'assez longs séjours. Sainte-Beuve rentre à Paris vers la fin de mai. Ulric lui écrit :

Il me tarde beaucoup d'avoir de vos nouvelles, et de connaître tout votre vide et tout votre ennui.

Le confesseur s'était donc aussi confessé. Mais, dans les nombreux passages où Ulric tâche de le consoler, ne nous hâtons pas de trouver ce qui, sans doute, ne s'y trouve pas encore ; je veux dire des allusions constantes à Mme Victor Hugo. Pour prendre en pitié son douloureux ami, Guttinguer n'a certainement pas attendu de connaître, — ou de deviner, — la métamorphose, d'ailleurs prodigieusement lente, selon moi, qui va s'opérant dans les sentiments de Sainte-Beuve à l'endroit d'Adèle et de Victor.

Poète découragé qui doute parfois de son génie, cœur insatiable et susceptible, mendiant de tendresse que déchire la moindre apparence de froideur, conscience que l'Évangile a marquée à jamais, et que l'on peut toujours croire à la veille d'une conversion totale, Ulric l'a vu pleurer tant de fois ! Voici d'ailleurs, pour ce dernier, un plus grave sujet d'inquiétude : Sainte-Beuve libéral, autant dire, révolutionnaire.

30 *octobre* 1830. — Mon ami, vous êtes malheureux, vous vivez de poisons, de ressentiments, de haine... Vous êtes à la tête d'un journal qui fait la guerre à l'aristocratie, à l'ordre légal, au christia-

nisme... Serrez la main de notre grand et bon Victor, et rappelez-moi au souvenir de madame que j'aime comme quelque chose d'au-dessus de moi...

Ainsi, pendant de longs mois, rien qui nous oblige à dresser l'oreille, rien jusqu'au 19 février 1831 :

J'ai beaucoup entendu parler de vos amours, dont j'ai besoin d'avoir des nouvelles. Paix et bonheur à vous, mon ami, mais c'est difficile.

On en parle donc, à Paris, en février 1831, Sainte-Beuve consentant, voire provoquant. Même encore assez douteuse, il n'était pas homme à taire son étonnante fortune, étonnante pour lui, tout le premier. Si, d'ailleurs, Guttinguer lui demande, sans plus de façons, des nouvelles, c'est que Sainte-Beuve l'aura mis au courant de tout. Mais de quoi exactement ? Ce tout n'est peut-être pas grand chose. La bénédiction, si drôlement donnée par Ulric : « Paix et bonheur... mais c'est difficile », ne sert manifestement d'épigraphe qu'à un premier chapitre. Plus dolente que gaillarde, et très appropriée à la circonstance, elle ne salue qu'une aurore, et pas boréale.

Mais ici, qu'on me permette de l'interrompre, et de demander pour lui un peu d'indulgence, au lecteur que je sens qui se hérisse déjà. Au cours de ce nouveau roman, où il vient de s'installer avec sa rondeur coutumière, Guttinguer nous intriguera plus d'une fois. Gardons-nous néanmoins de le condamner trop sommairement, et tâchons de réaliser la situation fort embarrassante où il se trouve. « Son rôle en tout ceci est des plus singuliers, pense M. Gustave Simon, qui a lu avant nous les lettres de Guttinguer à Sainte-Beuve ; il était catholique et pratiquant ; c'était un don Juan dévot ; il ne peut approuver Sainte-Beuve dans son amour adultère, il ne l'approuve donc pas, mais il l'admire (1). » Fine remarque, mais qui n'est juste, me semble-t-il, qu'à moitié. En février 1831, Guttinguer n'est qu'un don Juan retraité ; il n'est pas encore un dévot, et il ne peut l'être. Catholique d'aspiration, non de pratique. Non seulement, il n'a pas rompu avec sa maîtresse du moment, Élyse Bouquet, mais dans quelques jours, il se risquera, non sans honte d'ailleurs, à la prendre avec lui au

(1) Gustave Simon, *le Roman de Sainte-Beuve*, Paris, 1906, p. 237-238.

Chalet. Cette liaison, tout le monde, sans doute, la connaissait ; mais l'afficher à ce point, cela faisait un nouveau scandale, qui, ajouté aux anciens, eût rendu plusieurs fois ridicules des exhortations trop pressantes sur la continence. Ce disant, je ne fais qu'exprimer une de ses pensées dominantes. Ainsi empêché du côté sermon, j'avoue bien qu'il a dû s'intéresser avec une curiosité assez profane à l'invraisemblable aventure que les confidences intermittentes et très habilement dosées, sinon romancées, de Sainte-Beuve, ne lui permettaient pas de suivre aussi en détail qu'il l'aurait voulu. Lui non plus, il n'en croyait pas ses oreilles. Est-il arrivé sur ce point à la certitude que trois ou quatre de ses lignes semblent supposer chez lui ? C'est très possible, ce n'est pas certain.

Pendant cette année 1832, très peu d'allusions, dans nos inédits, au roman de Sainte-Beuve. Les deux amis s'en entretenaient, j'imagine, quand Guttinguer venait à Paris, mais il ne paraît pas jusqu'ici que le sujet occupe beaucoup ce dernier.

Surtout par ce qu'elle semble ignorer, oublier ou tenir pour de peu d'importance, la lettre du 31 décembre 1832, sur l'interdiction du *Roi s'amuse*, est assez curieuse :

Que Victor m'afflige ! Il se perd. Sa pièce m'a paru déplorable, malgré les admirables et sublimes choses qu'elle renferme. Lui, qui est honnête homme, qui a un foyer, des enfants, s'isoler de tous les honnêtes gens qui ont une famille et une maison ! On a tort avec lui, il fallait laisser faire sans doute, je crois qu'il eût reçu une leçon terrible et profitable. Que pensez-vous de tout cela?...

Sainte-Beuve, cependant, moins absorbé par son bonheur qu'on ne le croirait, continue à diriger les lectures religieuses de son ami ; il suit, avec un vif intérêt qui n'est pas seulement de curiosité, et où quelque secrète envie se glisse, le progrès de cette lente conversion.

8 *mai* 1833. — Mes filles vont arriver ici dans quelques jours; alors nous aurons grande illumination.

La vôtre est-elle toujours en verres de couleur? N'y en a-t-il point de cassés ou d'éteints? Cela dure bien longtemps. C'est bien admirable !

A cette ironie, qui n'est pas dans les habitudes d'Ulric, je crois sentir chez lui une certaine gêne. Il ne peut se tenir

de dire son mot, qu'il sait trop bien d'ailleurs qu'on ne lui demande pas. Sainte-Beuve aura répondu que les verres de son feu d'artifice étaient au complet et en plein éclat.

4 *juin* 1833. — Votre lettre m'a causé une extrême joie. Vous savoir toujours heureux est un embellissement de ma solitude. Je veux croire avec vous que rien ne changera dans une alliance aussi chère. Il y a bien des raisons pour le croire. Je les compte quelquefois.

Cela non plus n'est pas très fulgurant, ni même très net. Néanmoins, il veut donner son petit bout de leçon :

Ce semblant de calme a quelque chose d'enchanteur pour moi, qui n'ai d'ivresse que celle du Seigneur... Je ne dis ces choses qu'à vous. Je viens de terminer dans mon livre une analyse du *Credo* dont je suis tout palpitant.

Son embarras est ici assez flagrant. Nulle complicité que de timidité, de faiblesse. Voulez-vous qu'il le foudroie? Encore un coup, tâchez de vous mettre à sa place. La vieille plaie, mal fermée; la conversion, désespérément traînante. Sans compter la répugnance qu'un galant homme éprouve à donner des leçons de morale. En face de lui, Sainte-Beuve, un tel génie, un tel ami, à qui jusqu'ici le monde a refusé toutes ses joies; maintenant, en lune de miel, lune assez blafarde, d'ailleurs, miel douteux. Ulric, après tout, que sait-il en vérité de ce qui se passe?

Écrite dans un de ces « mauvais moments » où l'âme toujours mobile de Guttinguer paraît encore plus dispersée que de coutume, la lettre du 18 juillet 1833 est assez extraordinaire, peu cohérente et, parfois, d'une platitude, qui trahit manifestement l'affaissement, la carence de la pensée.

18 *juillet* 1833. — Mon âme est un peu affadie. Le passé revient me tenter, et je ne m'en défends pas trop bien...

On croit que c'est tout d'arriver au port. Mais il reste à savoir ce qu'on y peut faire. Il faut donc croire, mon ami, que vous ne manquerez ni à l'un ni à l'autre et que cette union est immuable. Il serait en effet déplorable qu'il en fût autrement. Étrange histoire que celle-là, où les noms sont aussi grands que l'événement. J'y porte souvent un regard curieux, j'y lis toute la femme! la femme de la Bible et de notre temps...

Enfin Dieu vous laisse votre coupable bonheur! Je l'espère et je le crains tour à tour. Ce serait votre part d'éternité. Je ne sais plus boire à cette coupe, ma main la repousse, quelle que soit celle qui la présente...

La lettre du 9 août suivant montre qu'il s'est ressaisi et rassemblé. La courte période qui s'achève a été d'ailleurs pour lui exceptionnellement fervente.

9 *août* 1833. — Je suis charmé de l'air de cette lettre (de Sainte-Beuve) et de la physionomie heureuse qu'elle me montre dans une situation qui garde si rarement sa *paix amère*, comme dit Fénelon. Je ne sais si je dois vous en souhaiter la continuation, car c'est un piège où Satan nous endort. Mais le réveil et le déchirement seraient quelque chose de si horrible que je ne sais pas non plus le désirer. Pourtant j'en suis à bénir les souffrances et les tortures où vous m'avez vu, en songeant à ce qu'elles ont expié sans doute.

Le voilà, j'espère, je crois, dans sa vérité la plus profonde, ému, émouvant, et, tout bien pesé, assez admirable.

7 *septembre* 1833. — Votre silence me donne toujours de l'inquiétude. Votre bonheur est sur un abîme, et sa chute... je n'y pense pas sans frisson.

Mais non, voici les derniers bulletins de Paris qui marquent beau fixe.

12 *septembre* 1833. — Me voici donc tranquille sur votre bonheur. Il va. Vous dînez avec Victor! (Le point d'exclamation est de lui.)

13 *octobre* 1833. — Que les joies de l'amour restent avec vous jusqu'à ce que votre cœur soit préparé aux autres, et que, pour cela, Dieu vous conserve et ne vous laisse pas mourir avant le temps!

Là-dessus, ne nous scandalisons pas plus qu'il ne convient. Il souhaite de tout son cœur la conversion de son ami. C'est même là en vérité ce qu'il souhaite uniquement, son autre souhait n'étant que parade et verbiage. Mais puisque, pour l'instant, Sainte-Beuve ne songe aucunement à se convertir, lui faut-il désirer que son amie le trahisse, le déchire, ou bien, moins héroïquement, que « les joies de l'amour restent avec » lui? Cruelle énigme. Mais quoi? Guttinguer, ainsi déchiré, n'est-il pas revenu à Dieu? Oui, sans doute, mais au prix de quelles souffrances! Alors, de ces deux voies, les roses, les épines, au

terme desquelles il se peut que Sainte-Beuve trouve enfin le salut, laquelle choisir? Ah! justement, qui oblige Ulric à choisir? Ce n'est pas là son affaire. Montrer doucement à Sainte-Beuve qu'on ne l'approuve pas, lui rappeler que, si fragile soi-même que l'on puisse être, on fait la différence du bien et du mal, cela suffirait. Au fond, je le répète, c'est là tout ce qu'a voulu Guttinguer. Mais, troubadour incorrigible, il ne peut se tenir de coudre un air de mandoline au plus sérieux des sermons.

7 *décembre* 1833. — Vous m'avez donné des trésors dans les lettres de Duguet... Adieu!... La charité et l'humilité sont des coupes bien délicieuses, et je tâche d'y boire le plus que je peux. Vous en avez une autre aux mains, mon ami: qu'elle vous soit douce et ne se brise pas!

Faites comme Sainte-Beuve a dû ou aurait dû faire; laissez tomber la romance, gardez le sermon.

Sainte-Beuve se prêtant docilement, sérieusement aux sermons de Guttinguer, certains jugeront la chose assez bouffonne, et moi plus naïf qu'il ne convient même à un ecclésiastique. Le croirez-vous du moins, s'il vous le dit lui-même? En tête de la lettre que Guttinguer lui a écrite, le 3 janvier 1834, Sainte-Beuve a profité du coin laissé blanc pour tracer à la hâte ces quelques mots :

Plus tard montrer que Guttinguer l'ami... contribua à me ramener à la religion par ses paroles féneloniennes.

Avec cela, inutile de me rappeler que Sainte-Beuve, s'il s'était présenté à mon confessionnal, pendant ce mois de janvier 1834, j'aurais dû lui refuser l'absolution. Qu'est-ce que cela prouve? Je ne l'aurais pas accordée non plus à Ulric. J'attends son mariage. Encore un an. Mais où a-t-on vu que seuls appartiennent au bercail, ceux qui « accomplissent toute la loi »? Assurément, sa liaison avec Adèle ne mettait Sainte-Beuve dans l'impossibilité ni de croire, ni de prier. Il est certain, au contraire, qu'au moins pendant de longs mois, cet amour lui a rendu la religion plus facile. Il prendra plus tard une joie honteuse à tout souiller de ce roman, d'abord timide et chaste, longtemps moins coupable qu'on ne l'a dit. Sur ce, revenons à la lettre du 3 janvier 1834.

J'ai encore écrit à Victor. Il doit être malheureux, presque accablé. On en dit ici des choses bien tristes, de sa vie, de ses ennemis, de ses amis. Que j'ai envie de causer avec vous de tant de choses, et surtout de vous-même !

25 *mai* 1834. — Le caractère de Victor est déplorable. Je le crains perdu. Quelle force il y avait là, quelle poésie! Ne l'abandonnez pas, je vous prie. Si son cœur pouvait s'adoucir ! Il a achevé de tout perdre dans les *décorations*. (?)

Les hommes du désert avaient bien raison de regarder la chasteté comme la conservatrice des vertus chrétiennes.

Maladresse épique. On pense rêver. Ne serait-ce pas que l'idée que l'on se fait aujourd'hui assez communément du roman de Sainte-Beuve aurait fort surpris Guttinguer? Épouvanté même. Sans cela, galant homme qu'il était, et très dévoué à Victor, aurait-il accueilli sans indignation les doléances de Sainte-Beuve sur la conduite de l'ami commun ? « Ne l'abandonnez pas. » Ces derniers mots qui touchent au sublime du comique, les eût-il écrits ?

Pour lui, néanmoins, l'heure approche de la conversion véritable :

2 *novembre* 1834. — Je vous écris par un saint et beau jour d'automne tout rempli de parfum et de prière, de calme, de silence.

L'office (de la Toussaint) m'a paru admirable, l'évangile, plein de ce dénombrement de la milice divine, et la prose, tout cela m'a bien ému encore et confirmé... Ma vie, ainsi pleine, passe avec recueillement et simplicité. J'y voudrais un *ordre parfait* dont l'absence me trouble et me navre par instants. Dieu m'accorde le temps, ainsi qu'à vous, cher ami !

Pour qu'on ne fasse pas dire aux curieuses lignes qui suivent plus qu'elles ne disent en vérité, je rappelle que, dans le lexique de nos amis, le mot « volupté » s'est dépouillé, depuis quelque temps, des associations de sensations et d'images qu'il éveille d'ordinaire.

30 *janvier* 1835. — (Le) Prévost me dit Mme H... délicieuse de beauté. Il ne tarit pas sur la métamorphose survenue dans ces traits purs; il y voit bien l'apparition d'une *volupté* (souligné) nouvelle.

Nous ne savons pas exactement ce que Le Prévost, grand ami, lui aussi, de Sainte-Beuve, pense de cette liaison. A ne

nous en tenir qu'à ces quelques lignes, il semble en parler avec une certaine complaisance, Ulric s'est montré parfois plus sévère. Il voit Sainte-Beuve « coupable ». Moi aussi, ai-je besoin de le redire ? Mais de quoi ? Rappelez-vous donc de qui nous vient ce verdict : d'un converti, qui n'a rien oublié de ses innombrables bonnes fortunes, et qui penche naturellement à égaler aux exploits d'Arthur les exploits dont Amaury semble se vanter. Avec cela, Guttinguer pratique depuis nombre d'années les moralistes chrétiens : d'où la juste sévérité, d'ailleurs intermittente, dont il fait preuve.

Nature franche, normale, parfaitement saine, il est incapable de s'approprier, ne serait-ce que pour les comprendre, les troubles directives que Sainte-Beuve a suivies d'instinct dès ses premiers pas vers la *volupté*, directives qu'il vient d'exposer dans son roman avec une sorte de candeur déconcertante, et qui l'inspireront longtemps encore dans ses stratégies amoureuses. Bizarre philosophie, où tâchent, vaille que vaille, de se rejoindre le platonisme le plus éthéré, la sensualité la plus grossière. Non pas qu'il songe à confondre les deux zones, celle de l'ange, celle de la bête. Au contraire, il élargirait plutôt le fossé qui les sépare. Mais, de l'une à l'autre, il se réserve de lancer comme une passerelle volante. Ou bien, pour lui emprunter l'image perverse où il s'est complu, ou bien de les réunir par un « clou d'or » l'une à l'autre. Métaphore sournoise par où il se flatte de réconcilier, en quelque manière, les divers éléments de son tumulte intérieur : la grossièreté de ses appétits, les défaillances de son tempérament, les aspirations foncièrement nobles, la tendresse presque toute spirituelle de sa poésie profonde. A ces piteuses complications, à ces fuites éternelles, Guttinguer ne peut rien entendre. Ce n'est pas à lui qu'il faut demander le dernier mot de l'énigme. Son témoignage tâtonnant, changeant, n'en est pas moins considérable. Dans quelques jours (février 1835), il écrira encore :

Continuez à me donner des nouvelles de tous, mais de vous avant tout, de ce qui vous est cher à tant de titres. Que devient-elle, et le désordre de V... ne va-t-il pas troubler tout cet intérieur?

Qui pose cette question prodigieuse? Un humoriste génial, un niais, un cynique? Non, c'est Guttinger, tel que nous le voyons à cette date, en pleine ferveur pieuse, tout près d'obéir

enfin à la voix de sa conscience. Rien d'un béjaune, une intelligence quelque peu décousue, mais très au-dessus de la moyenne. Il s'adresse à Sainte-Beuve le plus simplement et affectueusement, le moins ironiquement du monde. De deux choses l'une : ou bien, il ne croit pas que son ami ait déjà troublé lui-même « tout cet intérieur », et plus irrémédiablement que n'importe quelle fantaisie de Victor n'aurait pu le faire; ou bien il ne sait plus ce qu'il dit.

Au cours d'une grave maladie qui faillit l'emporter, Guttinguer s'est mis en règle avec sa conscience. (Mai 1835.) Convalescent, il écrit à Sainte-Beuve.

27 *juin*. — ... Ah! mon ami, quelle histoire de religion que cette maladie ! Quel beau prêtre j'ai rencontré ! Que d'agitations chez vous ! Que de paix ici ! Quel charme même dans cette souffrance ! O beauté de Dieu ! *Sero te cognovi, sero te amavi.*

Peu de mois après, Guttinguer s'installe à Saint-Germain, d'où il écrit, le 15 septembre, s'excusant de n'avoir pas vu Sainte-Beuve à Paris, et de ne pas l'avoir encore invité à Saint-Germain :

Je n'ai pas osé vous faire courir cette chance, et vous détourner de ces doux commandements de l'amour, dont j'ai connu toute l'exigence... Ah! buvez cette coupe, mais pensez à Dieu en la buvant, et demandez grâce, et travaillez pour lui...

Puis, revenu pour quelques mois en Normandie, que ne donnerions-nous pas pour avoir la lettre qu'il y a reçue de Sainte-Beuve? Méditons du moins la réponse :

Du Chalet, 2 *octobre* 1835. — Mon cher Sainte-Beuve, quelle joie pour moi de vous voir songer positivement à vous approcher de la Croix, de prévoir le moment des prières et des pratiques dont vous avez si bien conçu le charme divin, si bien exprimé la vérité sainte. Hâtez-vous, mon ami, n'attendez pas les grandes peines. Dieu souffle dans votre voile.

Dites-vous bien souvent le *Porro unum est necessarium*. Je pense beaucoup à vous, quand je lis dans mes *Pensées chrétiennes* : « il y a une mesure de grâces et de péchés après laquelle Dieu se retire. » Prenons garde. Et puis encore : *Gratiam sequitur judicium*... Détachez-vous du monde tant que vous pourrez. Il me charme de penser que vous avez vu à jour et à nu toutes ces passions politiques, et lu dans

le cœur de tous ces frénétiques. (Lamennais, entre autres, peut-être?) Tout cela est si loin des formes et du fond de notre Dieu de Bethléem! Qu'il vous maintienne loin des violents et des terribles. Adieu, son royaume est à ceux qui sont doux.

On ne saurait trop le redire, Guttinguer est beaucoup moins incohérent que ne l'ont vu ceux qui ont parcouru avant moi cette bizarre correspondance. Depuis 1830, sa principale, sa constante préoccupation est de ramener Sainte-Beuve au parti de l'ordre. Ce « monde » dont il veut que son ami se détache, c'est d'abord et surtout la révolution. Pour le roman, il s'en inquiète beaucoup moins. Sommes-nous même bien sûrs qu'il l'ait jamais vraiment pris, je ne dis pas au tragique, mais au sérieux? En « homme sensible », il s'y intéresse, mais un peu avec la condescendance doucement narquoise du vieux professionnel qui suit les essais maladroits d'un débutant.

27 *octobre* 1835. — Que je conçois bien le dégoût et le découragement qui vous ont pris pendant ce long mois d'absence! Tenez, je m'en souviens, c'est affreux... Je vous plains de tout mon cœur, mais c'est fini. Vous vous retrouvez, j'espère. N'avez-vous rien perdu ni l'un ni l'autre?

Je ne saurais dire exactement ce qu'il craint qu'ils n'aient perdu. Peut-être quelque chose de la ferveur religieuse dont Sainte-Beuve lui faisait part, un mois plus tôt.

Ce n'est pas dans le tourbillon où vous êtes que Dieu vous reprendra. Vous savez qu'il commence par vous tirer dans la solitude, et puis il vous parle au cœur; il faut que l'eau se calme pour qu'elle dépose son limon.

Il a bien le droit de prêcher un peu maintenant, et d'autant plus qu'il ne se fait grâce à lui-même d'aucune faiblesse. Pour des raisons qui nous prendraient ici trop de place, il est à la veille de se brouiller avec un de ses meilleurs amis, Auguste Le Prévost. « Je fais de mon mieux pour résister à la tentation, écrit-il, le 23 novembre 1835, et vous voyez pourtant que je succombe encore... Le pardon des offenses est un mot bientôt dit! La pratique complète est vraiment la sainteté et la perfection mêmes. »

Le Prévost l'a blessé à l'endroit sensible. Ulric s'est cabré sous le coup. Mais de cette colère que l'Évangile condamne,

notre converti ne songe pas à faire une vertu. Ami de l'un et de l'autre, Sainte-Beuve tâche discrètement de les réconcilier. Tout un sermon, et en vers, qu'on trouvera dans les *Pensées d'Août* (A Ulr...); mais, le sermon fini, il en vient à examiner sa conscience. Cette amitié brisée le toucherait moins si elle ne le faisait penser à une autre amitié, brisée elle aussi, brisée par sa faute.

Oh! quand, après le charme et les belles années,
L'amitié, déjà vieille, en nos âmes tournées
S'ulcère et veut mourir, oh! c'est un mal affreux!
Le passé tout entier boit un fiel douloureux.
L'ami qui de nous-même, hélas! faisait partie,
Qu'en nous tenait vivant le nœud de sympathie...

On sent monter péniblement en lui l'atroce comparaison qui le travaille :

Cet ami qu'on portait, frappé d'un coup mortel
(J'en parle ayant souffert quelque chose de tel),
Est comme un enfant mort dans nos flancs avant l'heure,
Qui remonte et s'égare et corrompt sa demeure;
Car il ne peut sortir! Et ce fardeau si doux,
Qui réchauffait la vie ainsi doublée en nous,
N'est plus qu'un ennemi, le fléau des entrailles.

***

Réalisez les derniers vers, et vous comprendrez que le vrai « roman de Sainte-Beuve » n'est pas où la curiosité commune s'obstine à le chercher. En vérité, ce n'est pas d'abord et avant tout un roman d'amour, c'est quelque chose de beaucoup plus original, de plus pathétique, voire de plus noble. La chétive Adèle y joue bien son rôle, mais de comparse ou d'occasion. Autour d'elle se noue le drame, et à cause d'elle. Rechercher ce qu'elle a fait ou n'a pas fait, ne mérite pas une minute de peine. Pathétique, certes, mais en même temps insignifiante. C'est le roman, la tragédie plutôt d'une amitié qui se dissout, qui se rompt. Non encore, mais d'un culte qui s'effrite lentement et d'un autel qui s'effondre. Comparse lui aussi, Victor lui-même qui, d'ailleurs, ne fut jamais si grand. Reste Sainte-Beuve, et il nous suffit.

Il descend d'une amitié sublime qui tenait de l'adoration et

qui l'avait transfiguré, il descend, dis-je, à petit pas douloureux, honteux, sournois jusqu'aux pires bassesses de la haine. Une âme noble et qui se fait vile, une tendresse qui tourne, — « L'enfant mort... fléau des entrailles », — et, parmi cette infection grandissante, une conscience qui veille implacable, *inaveuglable*, petite lampe d'église qui vacille, mais ne s'éteint pas.

Pour te guérir alors, ô cœur saignant qui railles,
Ce n'est pas l'ironie et le sourire amer
Qu'il faut, triste lueur de tout secret enfer !
Mais c'est un vrai pardon...

Victor, plus simple, plus sain et plus magnanime, n'est jamais descendu dans l'*enfer* de Sainte-Beuve, mais le ciel que Sainte-Beuve a aimé, Victor ne l'aurait pas même entrevu. *Corruptio pessima*, mais *optimi*. Nous savons, du reste, qu'il ne pardonnera jamais le mal qu'il a fait. Je crains bien aussi que « l'aigreur mauvaise » d'Ulric à l'endroit de Le Prévost n'ait jamais fait place à de meilleurs sentiments. Mais enfin, ni l'un ni l'autre, ils ne tentent de prendre le change, d'appeler bien ce qui est mal. Ils ne commettent pas le péché irrémissible; ils restent sur le plan moral, sur le plan chrétien. Ils s'inclinent devant l'ordre, même en le violant. Ni l'un ni l'autre n'est romantique au mauvais sens qu'une philosophie trop sommaire veut aujourd'hui imposer à ce mot.

J'achève de transcrire cette lettre du 23 novembre 1835 qui a provoqué une si longue digression.

Et vous, mon ami, où en est votre âme? Que pensez-vous maintenant? Y a-t-il quelque guérison de cette misanthropie que vous éprouviez si amèrement?

En janvier 1836, il est à Saint-Germain, et en proie aux tracas du « grand propriétaire ». Je ne sais trop pourquoi, mais j'ai l'impression qu'il était assez serré. Il emprunte volontiers des livres qu'il aurait pu, qu'il aurait dû acheter, — Lamennais, Chateaubriand. Péché mignon des « grands propriétaires. » Il lésine même avec la *Revue*. L'abonnement lui pèse. Il demande à Sainte-Beuve de lui indiquer les numéros indispensables. Il a un beau train de maison et il gémit volontiers sur sa pauvreté. Sa philosophie sociale est un peu celle de

Janot Lapin : Victor Hugo, Sainte-Beuve et les autres libéraux préparent les voies aux belettes.

Nous savons la détresse croissante de Sainte-Beuve, la rupture qui s'achève. Ulric est mis au courant, et par le menu, semble-t-il.

3 *mai* 1836. — Je comprends vos peines et je gémis de cette éclipse de votre foi qui se voile encore. Les afflictions de l'âme y sont bien nuisibles quand elles n'y peuvent trouver de soulagement, et vous n'en êtes pas là. Qu'il doit y avoir d'amertume dans ces campagnes de belle compagnie où l'on ne peut suivre la personne aimée! C'est une affreuse malédiction... Mais peut-être n'êtes-vous pas aussi mauvais que moi.

Puis, trois jours après :

6 *mai* 1836. — La sœur de nos portiers fait les commissions de Fourqueux (1). Elle a parlé ce matin à Élyse d'une belle dame Victor... — Victor Hugo? — Oui, c'est cela, madame.

Ainsi de multiples hasards semblent prendre plaisir à placer, à replacer Guttinguer dans l'engrenage de cette longue aventure, qui ne l'a déjà que trop occupé, et qui peut-être ne lui paraît pas moins inoffensive que coupable. Il en a tout ensemble salué et maudit le mystérieux printemps ; peut-être se prêterait-il maintenant assez volontiers à en prolonger l'extrême automne.

Le 4 novembre 1836, Ulric vient d'envoyer à Renduel les derniers chapitres d'*Arthur*. Quelques jours avant, Victor et Adèle, leurs vacances de Fourqueux finies, passent quelques heures à Saint-Germain.

Nous avons eu au passage l'émigration de Fourqueux, qui a paru contente de cette étape. Cet extraordinaire a fait fête pour nous aussi. Votre lettre arrivait en même temps qu'eux. C'était source à bien tristes réflexions. Ma femme a plusieurs fois dit votre nom. Vous avez donc été un peu de la réunion.

Le roman de Sainte-Beuve agonise. Ulric prodigue consolations et conseils :

22 *novembre* 1836. — J'ai beaucoup songé à vous, mon cher ami,

(1) On sait que les Victor Hugo avaient un pied-à-terre à Fourqueux

depuis votre dernière lettre que j'ai relue aussi, m'arrêtant à cette *branche cassée*, qui avait de si belles fleurs, quoique rares.

La branche cassée, dont parlait la lettre de Sainte-Beuve, vous savez son nom de femme; quant aux « belles fleurs », à chacun de les définir, comme il lui plaira, mais qu'on se rappelle qu'elles étaient « rares ».

Vous êtes bien encore dans l'âge où l'on cherche un autre arbre, une autre rive et où l'on trouve. C'est duperie de s'étendre sur le tombeau des amours perdues. Les femmes ont un grand entraînement vers l'esprit, vers le succès; il en faut, croyez-moi, tirer tout le suc et le charme.

Il n'a jamais pataugé si lourdement. Je ne lui trouve qu'une excuse, si c'en est une : l'agacement que devaient produire à la longue les lamentations de Sainte-Beuve.

Je voudrais vous voir avec plus de rayons de soleil, mais nous sommes dans un monde où il faut les chercher. Il ne vient pas chercher ceux qui s'enferment. Vos travaux vous mettront naturellement sur quelque voie, et remontez-vous là. Combien il y a, mon Dieu, de reprises possibles :

A ceux-ci le cœur d'une femme,
A ceux-là le cœur d'un enfant.

Je compte aller vous voir vendredi. Vous sentirez-vous libre vers quatre heures, pour faire un dîner *maigre* avec moi?

C'est lui qui souligne.

29 *novembre* 1836. — L'Avent me donne une recrudescence de foi et d'amour. Je laisse entrer à flots le *Consolamini, populo meus, cito veniet salus tua*. C'est de toute beauté, lisez cela un peu le soir, et le *Rorate cœli* et le *Salvabo te, noli timere*. Quelle douceur, quelle amitié!

Vous pensez que Sainte-Beuve, à ce moment-là surtout, n'a que faire du *Rorate cœli*. Détrompez-vous : il demande aussitôt où l'on peut se procurer le cantique ;

5 *décembre* 1836. — Le *Consolamini* se trouve aux *Saluts de l'Avent*. Il est plein de tendresse... Il faut bien y reconnaître une inspiration supérieure... Ce pauvre Lamartine!... c'est bien la peine d'en avoir tant ramené à l'autel, pour s'en retirer.

Pendant l'année 1837, notre correspondance reste assez active.

1er janvier 1837. — Et vous, et elle?

6 *janvier* 1837. — Qu'un peu d'amour soit avec vous, ô le grand et regretté consolateur !

Ulric voit souvent les Hugo. Adèle, qu'il amusait, lui demande aimablement de ces menus services que peut rendre un vieil oncle, resté mondain et docte en chiffons. Le tact n'était pas la qualité maîtresse de Guttinguer, ni la discrétion. Deux fois, cruel, il mande, le 2 mars, à Sainte-Beuve, ces détails *tantalisants*, comme disent les Anglais :

Je suis chargé de la fourniture des *corsets* de la place Royale. Je n'entends parler que mesure et lacets...

On tourne la page, et on se trouve devant une longue élévation sur les offices de la Semaine sainte :

... Ce *très-puissant*, toute patience et qui obéit jusqu'à la mort..., jusqu'à la mort de la croix. Ah ! il y a du divin là-dedans !

C'est, je crois, le dernier des « bouquets spirituels » qu'il ait envoyés à Sainte-Beuve. Pourquoi désormais Guttinguer cessera-t-il d'associer son ami à sa propre prière? Aura-t-il senti que Sainte-Beuve s'intéressait moins à des confidences de ce genre? Mais encore, pourquoi ce changement chez Sainte-Beuve? Il n'a pas fini ses multiples essais de conversion, il n'accepte pas encore résolument de vivre sans Dieu. Il hésite entre la Trappe et Thélème, comme disait Louis de Carné. Pour l'instant, il se prête aux saints de Port-Royal, non par simple curiosité, comme il essaiera de nous le persuader plus tard, mais avec un arrière-désir de se donner. Il n'a certainement pas rompu les ponts. Hélas ! je crains bien que Guttinguer, installé maintenant si près de Paris, n'ait perdu beaucoup de son prestige religieux. Sainte-Beuve écrivait à Pavie, vers ce même temps : « Guttinguer, marié, est à Saint-Germain, dévot, pratiquant et toujours malade encore. » Malade, — entendez : poursuivi, à certain jour, par la hantise de son ancienne passion ; — avec cela, tendre et fragile. Au fond, Sainte-Beuve le préfère ainsi, bien qu'il se donne un peu l'air d'en paraître déçu. D'un côté, la ferveur religieuse de Guttinguer le touche, le stimule même ; d'un autre, il ne voit pas sans un malin plaisir se rallumer dans le cœur du converti les *veteris vestigia flammæ*. Il a ses raisons pour

n'aimer que médiocrement les conversions totales, et peut-être exagère-t-il ce qui manque, ce qui manquera toujours, à celle d'Ulric.

26 *juillet* 1837. — J'écris aujourd'hui à vous et à elle. Victor me dit sa petite Didi toujours bien malade. Cette maison doit être désolée. J'écris à ceux que ce bon Fouinet appelait *Deux heureux!* Mon Dieu! que d'hélas! dans la vie. Où en est la vôtre, mon pauvre Sainte-Beuve?... Adieu, ami, dites où vous êtes, qu'on vous suive de son mieux. J'espère une lettre d'*elle* et que je pourrai vous en dire quelques mots. Je ne lui écris que pour cela.

24 *août* 1837. — Il y a peu de jours que j'ai eu des nouvelles de la place Royale. On me disait l'enfant sauvé après de mortelles angoisses, on allait s'établir à Auteuil, où on désirait fort nous voir. La lettre était bien triste et bien éplorée. V(ictor) va *je ne sais où*, m'y disait-on. Tous les mots sentaient la fatigue et le découragement. J'en serais là sans le refuge ordinaire,

les livres dévots, l'église, le « trésor immense des prières ».

A cette date, les Guttinguer devaient être de retour à Saint-Germain. Pendant ces longs mois où agonise, si l'on peut ainsi parler, le roman de Sainte-Beuve, on sent chez Ulric la démangeaison constante de servir d'intermédiaire entre lui et elle. Compassion naturelle et besoin sénile de s'occuper encore des choses de l'amour, au moins par procuration. Je ne crois pas, d'ailleurs, que Sainte-Beuve ait beaucoup encouragé ce zèle qui a dû l'irriter plus d'une fois, et dont il savait trop qu'il n'avait rien à se promettre. Quant à l'autre, non seulement elle ne se fût pas prêtée à ce jeu, mais encore elle semble ne pas l'avoir soupçonné. Elle avait fasciné Guttinguer dès le premier jour et près d'elle il perdait tous ses moyens. C'est une des rares beautés auxquelles il n'ait même pas eu la tentation de conter fleurette. A la très vive affection qu'il lui porte, et qu'il lui témoigne, d'ailleurs, le plus gentiment, parfois le plus drôlement du monde, se mêle une timidité persistante. Elle lui a laissé voir qu'elle n'était pas heureuse ; elle a risqué, d'ici de là, une allusion triste aux absences de Victor. Mais de Sainte-Beuve pas un mot. Ah! nous le saurions! Chargé de l'ambassade la plus insignifiante, Guttinguer eût écrit dare-dare, et de quelle plume triomphante! A quoi bon, du reste? Pour Adèle, le roman était bien fini.

5 *septembre* 1837. — On (Adèle) vient dîner jeudi. Est-il possible que vous vous y trouviez? Jugez la chose. J'en serais bien charmé. Vous savez que l'autre *on* (Victor) est en Belgique.

Sainte-Beuve ne vint pas et fit bien. Il eût trouvé les deux *on*.

15 *septembre* 1837. — Hier journée complète, quoique tempête et boue de partout. Tous les enfants avec le curé de F (ourqueux); on a couru un horrible danger au débarqué. Un omnibus où l'on était a, failli verser dans la rivière. La dame, comme à l'ordinaire, superbe à raconter cela. Je l'ai trouvée animée, mais troublée au fond, cordiale et bonne, sentant le prix de l'amitié par comparaison avec ce qui l'entoure souvent et songeant à la rigueur des ennemis. Je crois que les dernières critiques dont V... a été l'objet, l'ont ralliée à la communauté.

Il arrivait de la Belgique le soir; et descendant reconduire à sept heures, aux wagons, nous l'avons trouvé sur le pont du Pecq, qui allait passer sans nous voir; chacun tenant son trottoir. Le temps de se dire bonjour et on s'est jeté dans cette foule. Je l'ai trouvé maigri, froid, cependant il avait couru ici en descendant de diligence. Était-ce empressement, soupçon, je ne sais. Nous avons avec elle causé *affaires*, ménage, maison, bonheur. L'air est à la dépense et au luxe, mais on gagne beaucoup. Pour du bonheur... absent... impossible... On n'y croit plus. Votre nom m'est venu cent fois, mais je suis d'un trouble si bête dans ces choses, pour les autres comme pour moi, que les femmes et les maris m'ont toujours deviné. Quels projets sombres donc pour cet hiver? Vous me conterez cela.

Ici, brusquement, s'arrête, dans nos cartons, pour ne reprendre que beaucoup plus tard, la correspondance entre les deux amis. La conversion de Guttinguer, l'intimité de Guttinguer et de Sainte-Beuve, le roman de Sainte-Beuve, ces trois aventures que nous avons vu qui s'enchevêtrent d'une manière si étroite, s'achèvent au même moment. Il se peut que Sainte-Beuve désespéré ait voulu faire peau neuve, fuir tout ce qui lui rappelait la Place Royale, il se peut que les maladresses de l'officieux et étourdi Guttinguer aient fini par le lasser, la dernière, plus que les autres : ce projet de rencontre à Saint-Germain, la dînette sous les charmilles, la statue du Commandeur. Peut-être aussi lui reprochait-il d'avoir si mal rempli sa mission d'ambassadeur auprès d'Adèle. Quoi qu'il en soit, la piteuse histoire aura eu, grâce à Guttinguer, sa petite part de grotesque. A tout drame romantique ne faut-il pas un bouffon?

Il est cela, je l'ai assez dit; mais il n'est pas que cela. Et comme chrétien, et comme romantique, éternellement jeune, il a des parties charmantes. Puisque les cartons de Chantilly nous abandonnent, furetons une dernière fois dans ceux que nous ouvre l'amitié de M. Barthou. Le 9 décembre 1837, Guttinguer écrit à Mme Hugo, lui envoyant un sonnet :

Je relisais dernièrement celui de Fouinet : *à Deux heureux* (Victor et Adèle), et il m'a fait pleurer, je vous assure.

Je couve mon fils et c'est ma chère occupation. Ne me levant que pour manger et prier. Et je prie aussi pour que nous gardions nos amis et nos amitiés.

Ad servandos amicos... quelque prière de ce genre devrait bien se trouver dans nos Livres d'Heures.

Figurez-vous que je crois avoir perdu Sainte-Beuve ! Il est parti sans que je sache rien... Ce que j'ai fait, je l'ignore...

Est-ce d'avoir loué le Roi, ou admiré Victor ? Mais lui l'admire aussi, et je le sais, et nous l'avons souvent dit : c'est le plus grand de nos poètes.

Chez lui, hélas ! le « conservateur », le « grand propriétaire », obsédé par le cauchemar de quelque révolution prochaine, ont souvent le pas sur le chrétien et sur le poète. Il aura souvent le tort, dira plus tard Sainte-Beuve, « de trop s'acharner pour les critiquer, aux derniers écrits de Victor Hugo, ce qui ressemblait trop de sa part à une méconnaissance de leur ancienne liaison si familière et tout agréable ». Dans une de ses dernières lettres à Sainte-Beuve, il le somme d'exécuter *les Misérables*.

HENRI BREMOND.

POÉSIES

A J.-M. DE HEREDIA

VERS LUS PAR Mme SEGOND WEBER
A L'INAUGURATION DU MONUMENT

I

Ton aïeul, le héros « mélancolique et fier »
Qui fit surgir de l'ombre « une Carthage neuve »,
Te suit, de son tombeau lointain, à chaque épreuve
De ta gloire, évoquant maint souvenir amer.

Il reconnaît son sang, sa volonté de fer,
La noble soif qui seule aux obstacles s'abreuve ;
Il est content de toi comme le mont du fleuve
Qui va toujours plus grand et plus fort vers la mer.

Qu'il eût frémi d'orgueil devant cette sculpture !
Il eût voulu donner son casque et son armure
Pour prêter à tes yeux l'éclat de leur métal,

Prendre à la forêt vierge où sa croix fut plantée
Ta couronne, et te faire un digne piédestal
Avec les sûrs remparts de sa ville argentée.

II

Une ombre encor plus chère, amoureuse s'incline
Devant toi. S'arrachant à l'éternel sommeil,
Ta mère vient t'offrir de nouveau le soleil
Et dévoiler ce front que la gloire illumine.

Jadis, pour te guider dans la route divine
Et t'apprendre le beau langage sans pareil,
Son adorable voix caressait ton réveil,
Chantant sur ton berceau les vers de Lamartine.

Quand elle ira, ce soir, te joindre au sombre lit
Funéraire, sachant que désormais l'oubli
Respectera l'enfant qui fut son espérance,

Avant de refermer la porte du tombeau,
Elle te chantera ton sonnet le plus beau,
Fière d'avoir donné ce poète à la France.

III

Écoute ce murmure ami. C'est l'air natal
Qui vient baiser ton front d'une tiède caresse.
Il t'apporte en son souffle embaumé de paresse
Les sons et les parfums du « monde occidental ».

Là-bas, se contemplant dans le calme cristal
De ses ruisseaux si purs, notre île enchanteresse,
L'amante du soleil, s'enguirlande et te dresse
Sur sa terre fleurie un autre piédestal.

Le bronze fixera ton image hautaine
Au sein de la patrie « éclatante et lointaine »
Où tes yeux de poète ont vu le jour premier.

Ils auront de nouveau la merveilleuse aurore,
Le crépuscule en feu sur notre mer sonore
Et la nuit lumineuse où pleure le palmier.

IV

Le mont est escarpé; la route, hostile et noire.
Te souvient-il des rocs qui saignaient sous tes pas
Lorsque, blessé d'amour par ses mortels appas,
Tu commençais ta course ardente vers la gloire?...

Ah! l'injure, la révérence obligatoire
Au grand qui te regarde et ne te connaît pas!
Quel que soit ton mérite, il te faut le trépas,
Poète, pour franchir le dernier promontoire.

Mais toi, tu fus heureux comme un conquistador;
Ainsi que tes aïeux, tu pris la Toison d'or,
Venant de loin, armé de ton rêve tenace;

Et la France au grand cœur, mère de la beauté,
En t'adoptant pour fils au sommet du Parnasse,
T'offrit, vivant encor, son immortalité.

ARMAND GODOY.

LITTÉRATURES ÉTRANGÈRES

UNE VIE ANGLAISE

DE SAINT FRANÇOIS D'ASSISE (1)

Assise célébrera dans un an le sept centième anniversaire de la mort de son saint François. Sa fête est promulguée jour de fête nationale. Le dictateur de l'Italie invite sa patrie à reconnaître en lui la plus belle âme italienne. Est-ce assez pour que le lecteur m'excuse de revenir sur une figure si chère? N'est-ce pas un signe des temps que le premier volume d'une bibliothèque populaire, entreprise récemment par un éditeur anglais, soit une vie du plus grand saint du moyen âge et de celui que l'Église appelle le patriarche des mendiants?

L'auteur de ce petit ouvrage, M. Gilbert-K. Chesterton, est d'ailleurs un des écrivains de la jeune Angleterre dont la physionomie mérite le mieux une étude. Dans l'histoire de l'Angleterre mystique, dans la liste des conversions qui attirent tous les jours de nouvelles recrues anglaises au catholicisme romain, M. Gilbert-K. Chesterton occupe une place singulière. Parti de l'agnosticisme, de l'universel « que sais-je ? » qui était la dernière élégance aux dernières années de l'autre siècle (que

(1) G.-K. Chesterton, *St Francis of Assisi*, 1 vol. in-12, Hodder and Stoughton Ltd, Londres-Toronto. Œuvres du même auteur : *Heretics*, *Orthodoxy*, *The Napoleon of Notting-Hill*, *G.-B. Shaw*, etc., John Lane Ltd, Londres-New-York. *Orthodoxie*, traduct. française de M. Ch. Grolleau, librairie de l'Art catholique, Paris, 1924. Cf. Maurice Beaufreton, *Saint François d'Assise*, 1 vol. in-16, Plon, édit., 1925; R. P. Cuthbert, O. F., *Vie de Saint François d'Assise*, adapté de l'anglais par l'abbé Brousse et A. de Curzon, 1 vol. in-8, Société de Saint-François d'Assise, 1925.

ce temps est déjà loin de nous!), il arrivait, vers 1900, aux environs de ses vingt-cinq ans, à une position toute contraire, au bord de la foi intégrale. Il a conté son aventure dans une sorte de confession intitulée *Orthodoxie*. Élève en poésie de ces athées et de ces « Grecs » qu'étaient un Swinburne, un Wilde, en philosophie des Spencer, des Huxley, qui réduisaient à rien les énigmes de l'univers, il s'apercevait que non seulement ces énigmes subsistaient, mais que les anciennes solutions valaient mieux que les nouvelles. Dès lors, M. Chesterton adopte l'attitude qui est restée la sienne. Sa vie est un tournoi où il prend à partie les illusions du jour, rompt des lances avec le progrès, malmène les champions des lumières, rabat le caquet de la raison. Il ne ménage pas à ses compatriotes les vérités amères; quoi de plus mortifiant pour un bon anglican que sa *Petite histoire d'Angleterre*, où l'auteur montre ce qu'*Old England* doit à la culture latine et à huit ou dix siècles d'éducation papiste? Surtout, l'Église lui apparaissait de plus en plus comme une incomparable école de psychologie, la maîtresse des sciences de l'âme; son apologétique se fonde sur la vérité d'un système qui répond mieux que tous les autres à la complexité et au mystère de l'homme.

On s'explique pourquoi M. Chesterton a saisi l'occasion qui s'offrait d'écrire une biographie de saint François d'Assise : c'était une occasion de faire comprendre dans son pays, par un exemple concret et merveilleusement clair, quelques aspects très actuels du problème religieux. Qui sait dans quelle mesure la figure du saint ombrien, si chérie naguère des esthètes et des dames préraphaélites, ne lui a pas rendu à lui-même le même service et ne s'était pas faite secrètement son guide?

Bien des choses que je comprends me semblaient incompréhensibles, bien d'autres que je tiens pour sacrées me faisaient l'effet de honteuses idoles, lorsque, pour la première fois, adolescent à peine, mon imagination s'enflamma pour la figure radieuse de saint François d'Assise. Moi aussi, j'ai été un Grec et j'ai vécu en Arcadie : mais, dans ce pays-là, j'avais déjà rencontré un promeneur en robe de bure qui savait mieux aimer les bois que ne faisait le dieu Pan. Elle m'est toujours présente, l'étrange silhouette : la voilà, dans sa robe brune, sur la cheminée de la pièce où j'écris, et parmi beaucoup d'autres pareilles, qui m'ont accompagné le long de mon voyage, son image est la seule qui, à aucun moment, ne m'ait été une étrangère.

Elle s'accorde à toute ma vie; la flamme du foyer me rappelle l'éclair de joie que me causèrent ses paroles sur « mon frère le Feu » ; car sa figure est une assez vieille connaissance pour se mêler dans ma mémoire aux rêves intimes de l'enfance. Les lueurs de l'âtre tissent autour d'elle une pantomime muette qui tient du conte et de la féerie : toujours j'ai reconnu dans ce ballet fantôme les ombres de ses bêtes favorites, telles qu'il les voyait lui-même, un peu comiques et baignées par l'auréole de l'amour de Dieu. « Mon frère le Loup », « mon frère l'Agneau » me semblaient de la même famille que le *Brer Fox* et le *Brer Rabbit* d'un autre oncle Rémus. J'ai découvert depuis bien d'autres merveilles dans cet homme unique, mais celle-là est la première et je ne l'ai jamais oubliée. Sa figure est le trait d'union qui relie mon enfance et ma conversion à beaucoup de choses plus importantes : car la poésie de sa religion avait touché même la sécheresse de ce vieux siècle de Victoria. Cette expérience me donne l'espoir de faire faire à d'autres quelques pas sur le chemin que j'ai suivi : quelques pas seulement, pas davantage. Nul ne sait mieux que moi que c'est une route semée de précipices. Je suis sûr d'y tomber. Mais qu'à cela ne tienne : saint François aimait les casse-cous.

La littérature franciscaine est une des plus abondantes qui soient. Ce n'est pas un des moindres embarras du sujet que d'y trouver du nouveau. Mais M. Chesterton s'est moins préoccupé de raconter une fois de plus la vie de son héros, que de la rendre intelligible. Son livre est moins une biographie qu'une introduction, un essai sur la vie de saint François. Il s'agissait de faire entendre à un Anglais moyen, anglican ou presbytérien, à ce petit boutiquier, à ce petit commis, aux sombres auditoires des *meetings* du *Labour Party*, ce que c'est qu'un saint, une vie brûlante de charité et de la passion des choses divines. M. Chesterton est poète : sa plus forte objection au monde tel que l'a fait l'école déterministe, c'est qu'il ressemble à une prison; c'est que la science a beau étendre démesurément l'univers, il manque à cet univers un élément gratuit, la liberté, le souffle, le merveilleux, la grâce qu'y mettait le surnaturel. « Il n'y a plus de miracles », disait au temps de sa jeunesse le grand poète Matthew Arnold, comme, chez nous, Berthelot. Et c'est pour cela que l'auteur a choisi de nous expliquer l'homme qui, plus que tous les autres, a conçu l'existence comme un don et de qui toute l'histoire ressemble le plus à un miracle.

Un miracle, ou du moins une gageure, un défi aux convic-

tions modernes : M. Chesterton prend son héros comme le type de l'*antimoderne*, d'un être qui échappe aux formules et aux conventions, dont la vie fait sauter les lois du mécanisme et apparaît comme une suite, un jaillissement ininterrompu d'actions originales. Personne n'a eu au même degré que cet homme extraordinaire la faculté d'imaginer sa vie, d'inventer chacun de ses actes, d'en faire une trouvaille et une création, comme un artiste qui improvise et crée son langage à mesure. Nulle expérience, une fois posée, ne rompt mieux les mailles de fer de la nécessité, ne fait mieux voir ce qu'opère dans le monde la puissance spirituelle. On devine le parti qu'a tiré de ce thème le libéral impénitent qu'est M. Chesterton, lui qui est arrivé à la religion par horreur du « tout fait », par amour de cette nouveauté, de ces nuances individuelles, de ce particulier qui ne cesse de l'émerveiller dans les œuvres du Créateur. Le monde lui paraît « tout frais de ce matin ». François, le moins automate des hommes, le plus immédiat, le plus soudain, ayant la liberté de l'air et de l'oiseau, incapable de supporter nulle entrave et tout autre joug que l'amour, quel héros de roman à opposer à notre triste vie d'usines et de bureaux ! Quel plaisir de montrer à ces gens d'aujourd'hui, persuadés qu'ils sont les maîtres parce qu'ils ont dans les mains un bulletin de vote, et qu'ils ont des idées pour les avoir lues dans le journal, que ce n'est là pourtant qu'une liberté bien incomplète, et qu'un homme du XIIIe siècle, un moine et un ascète encore, se trouvait plus affranchi et plus « avancé » qu'eux ! Constatation bien humiliante pour notre fatuité de modernes, trop portés à nous figurer que le fait d'être nés au siècle du télégraphe et de l'auto constitue un mérite et une indiscutable supériorité.

Le biographe de François d'Assise transperce ces balivernes et dégonfle ces vessies chaque fois qu'il les rencontre : c'est sur tout son chemin grand massacre de coquecigrues. Pendant que son héros combat, il s'escrime de son côté, en fidèle écuyer, et se livre à mille prouesses et à mille moulinets de sa verve et de sa causticité. M. Chesterton est un virtuose de l'humour ; il excelle à confondre ses adversaires par l'absurde. Il ne raconte pas, il supprime une foule d'anecdotes ; sa grande préoccupation est d'expliquer les choses et de rendre sensible un certain ordre de faits moraux. On le sent tout le temps en présence d'un de ces sérieux publics anglais,

d'un de ces cercles d'ouvriers, d'employés, de *cockneys* qui se rassemblent, attentifs, le samedi, au coin d'une rue, autour d'un prêcheur en plein vent, comme il s'en forme chez nous autour d'une chanson.

Il faut, pour se faire entendre d'eux, un langage spécial, ramener ce qu'ils ignorent à des choses qu'ils connaissent, leur parler de la commune d'Assise comme s'il s'agissait de Clapham ou de Putney. Il faut prendre un ton qu'ils comprennent, parfois ému, toujours très clair, un tour concret, hardi et quelquefois burlesque. Tout est gagné, si l'orateur a pu provoquer dans l'auditoire cette grimace de gaîté qui fend et éclaire les visages ternes, comme une lueur d'intelligence. De là le style particulier de M. Chesterton, ses digressions, ses aperçus, sa manière de battre les buissons et de causer à bâtons rompus, son mélange de tons, ses boutades, son décousu, les violents partis pris et les simplifications extrêmes du sujet, les saccades et les ellipses du récit, et cette éloquence à surprises qui va de la poésie et du lyrisme au bagoût du camelot.

On voit bien ce qu'entend l'auteur, quand il écrit quelque part qu'il est facile d'être pesant et difficile d'être léger, que tout le monde marche, mais que c'est pour sauter qu'il faut des muscles et de l'adresse. Rien de mieux : mais il lui arrive de sauter à côté, comme lorsqu'il parle des « portiques augustes de la Portioncule », qui est, comme chacun sait, une très humble chapelle rustique, et qui n'est pas, comme il le croit, sur la colline d'Assise, ou lorsqu'il fait venir *courage* de *courir*. C'est à ces moments-là qu'on voudrait lui crier : « Casse-cou! »

J'ai dit que M. Chesterton ne fait pas une histoire; c'était son droit de traiter les choses comme il l'a fait, sans trop s'embarrasser de subtilités critiques. Si l'on écoutait certains écrivains de l'école du P. van Ortroy, le fameux bollandiste, on ne devrait admettre à la rigueur comme pleinement recevable sur la biographie du saint que le témoignage de Celano, son premier biographe, le seul qui l'ait directement connu, qui ait assisté à ses derniers moments et qui ait écrit moins de deux ans après sa mort.

Pour M. Chesterton, qui ne faisait pas œuvre d'historien, il était parfaitement permis de ne pas entrer dans le détail de ces difficultés. Mais peut-être ne s'est-il pas rendu compte assez clairement qu'elles existent. Il ne se défend pas de broder; il

demande aux textes plus qu'ils ne fournissent, ou bien il leur accorde plus de confiance qu'ils n'en méritent. Tantôt il n'en rabat pas assez, tantôt il en rajoute. Je n'en citerai qu'un seul trait. Tout le monde sait que saint François, après sa rupture avec son père, et cette scène éclatante où il brise avec la famille et le siècle pour embrasser le Christ, s'échappe à demi nu, par la neige, dans les bois, ivre d'un bonheur si étrange qu'il ruisselait en flots de musique. Des voleurs qui passaient par là s'étonnèrent de rencontrer un fou grelottant qui chantait : c'était François, nous dit M. Chesterton, qui était en train d'improviser son Cantique du soleil. Or, Celano nous assure qu'à ce moment, comme ce fut son habitude toute sa vie quand il manifestait sa joie, il chantait des cantiques en langue provençale, *laudes Domino lingua francigena decantabat*, et le Cantique du soleil est en rythme italien. Cette pièce, le plus antique monument de la poésie nationale, François la composa, selon toute apparence, en 1225, dans sa dernière maladie. C'est peu de chose sans doute que cette petite inexactitude. Mais M. Chesterton nous oblige à la relever parce qu'il en a tiré un effet, d'ailleurs assez beau. Environ deux ans avant sa mort, on sait que le saint devint presque aveugle; une horrible maladie des yeux lui fit quasi perdre la vue. La chirurgie tenta de le soulager en lui appliquant des cautères : l'homme de l'art lui brûlait le front et pratiquait des incisions le long des tempes avec un fer rouge. C'était une torture effroyable. La première fois que le médecin recourut à ce remède affreux, François tremblait ; il regardait les fers, les cruels instruments qui chauffaient sur la braise, et, pour réconforter son pauvre corps qui frissonnait, il s'adressa au feu et lui fit cette prière : « Mon frère le Feu, entre toutes les choses belles, le Seigneur Très Haut t'a créé utile, fier et plein de vertu. A cette heure, je t'en supplie, sois-moi propice, doux et courtois, parce que je t'ai toujours chéri dans Notre-Seigneur. »

Le trait est sublime. M. Chesterton y ajoute cette méditation :

S'il existe un art de vivre, je tiens cet instant pour un chef-d'œuvre. Rares sont les poètes auxquels il fut donné de se rappeler leurs vers dans une telle circonstance, plus rares ceux qui surent vivre un de leurs poèmes. Blake lui-même eût perdu contenance si,

en relisant ses beaux vers : « Tigre, tigre, brûlante lumière », il avait aperçu brusquement la gueule d'un vrai tigre du Bengale se poser sur l'appui de la fenêtre de son cottage de Felpham, avec l'intention manifeste de lui arracher la tête. Il eût songé à fuir plutôt qu'à faire un beau salut à l'animal, et qu'à lui débiter posément le poème qu'il venait d'écrire en son honneur. Shelley souhaite d'être nuage, feuille emportée au gré du vent : qu'eût-il pensé d'être pris au mot et de tomber en feuille morte d'un avion à mille pieds au-dessus de la mer? Keats savait que ses jours tenaient à peu de chose : il eût pourtant ressenti quelque trouble en découvrant que la source où il venait de boire sans méfiance contenait un narcotique qui allait l'endormir le soir même à jamais d'un sommeil sans souffrances. Pour François, point de narcotique, et supplice très cruel. Et pourtant, sa première pensée est le souvenir d'une de ses premières chansons de jeunesse. Il se rappelle le temps où la flamme n'était qu'une fleur, la plus radieuse et la plus gaie de tout le parterre du bon Dieu; et quand la merveille éclatante s'approche de lui sous la forme d'un instrument de torture, il la salue de loin comme une ancienne connaissance, en l'appelant d'un nom qui, c'est le cas de le dire, est un nom de baptême.

La page est bien jolie. Et cependant, qu'en reste-t-il, si le Cantique des créatures n'est pas une œuvre de jeunesse, et peut-être n'était même pas composé alors?

Mais ce ne sont là que des détails, qui ne changent rien au fond des choses : on ne peut rien dire de plus juste et de mieux senti sur le saint d'Assise, que ne le fait M. Chesterton dans certains endroits de son livre. Poète, il a vu que le poète explique tout saint François. Toute sa folie, pour en parler selon le monde, n'est qu'une folie d'amour.

Une religion n'est pas une philosophie. Une philosophie est chose impersonnelle, et seule l'émotion personnelle entre toutes vous fournira l'équivalent de ce qu'a fait saint François. On ne se roule pas dans la neige en vertu d'une tendance à réaliser la loi de son être. On ne se passe pas de manger au nom d'un principe de justice transcendante. Ces choses-là se font pour une raison toute différente : on en fera de pareilles si l'on est amoureux. La clef du caractère de François, c'est lui qui nous la donne dès le premier mot de l'histoire : c'était un troubadour, le *trouveur* d'une plus belle et plus noble aventure; et quand il le disait, il s'entendait lui-même mieux que ne font les savants qui l'expliquent doctement. Jusque dans les extrêmes rigueurs de l'ascétisme, il fut et demeura un poète, un

cœur qui aimait... Libre à vous de dire que c'était un fou qui aimait un être imaginaire : imaginaire tant qu'on voudra, mais c'est une personne qu'il aime et non une abstraction. Racontez-moi toute son histoire comme une affaire d'amour, faites-en le roman d'un Bernard de Ventadour, capable de toutes les extravagances pour sa dame, l'énigme disparaît... Toutes les contradictions qui nous étonnent s'expliquent et se fondent dans le simple mouvement d'un généreux amour : et celui-là était d'une espèce si noble, qu'à peine un homme sur dix en a seulement ouï parler.

Sur cette analogie, M. Chesterton construit un chapitre charmant, mi sérieux, mi plaisant, qui est un des plus agréables et des plus curieux de son livre. Partant de ce mot de François, qui aimait à s'appeler le « jongleur de Dieu », il le rapproche du fameux conte qu'a rendu populaire un des chefs-d'œuvre d'Anatole France. Comment n'y avait-on point songé, et comment le « jongleur de Dieu » n'avait-il rappelé à personne le « jongleur de Notre-Dame », l'histoire de ce pauvre joueur de tours qui, faute de mieux, faisait devant la reine du ciel ses plus belles culbutes, et que la Vierge récompensa en essuyant son front en sueur d'un pli de son manteau d'azur? Cette image d'un homme qui se tient la tête en bas sert à l'auteur pour exprimer ce renversement des valeurs, ce bouleversement intime qui est le phénomène de la conversion : cette espèce de monde à l'envers, de sens dessus dessous qui renouvelle, aux yeux du converti, l'aspect de toutes choses et fait que rien n'est plus *après* ce qu'il était *avant*, et que ce qui semble paradoxe aux gens qui marchent sur les pieds devient naturel et normal pour peu que l'on se mette en équilibre sur les mains. Qui sait si cette gymnastique n'est pas une condition pour avoir une vue fraîche de la réalité? N'a-t-on pas entendu parler de ces peintres qui, pour juger d'un paysage, commencent par se livrer à une pareille acrobatie et par le regarder la tête entre les jambes? On devine le succès de ces comparaisons dans l'auditoire sportif de M. Chesterton.

Il y a encore nombre de choses excellentes; le beau roman de Claire et de François est parfaitement éclairci, et justement suivant le biais par où on pouvait l'expliquer à la « mentalité » anglaise. En général, tout ce qui touche à la personne du saint, à sa nature intime, est saisi fortement, sans détails, à grands traits, d'une manière résumée et même un peu

foraine, mais extrêmement personnelle et vivante : il en résulte une enluminure d'un coloriage un peu criard, une image d'Épinal sommaire, mais frappante, comme sont les figures des tableaux de toile cirée que les chanteurs de complaintes montrent dans les pardons. Et qui sait si ce saint excessif, caricatural, ne vaut pas le lévite distingué, la pâle figure d'Ary Scheffer que nous a tracée Renan?

Je me permettrai toutefois, pour finir, une ou deux réserves sur le sens et la portée de l'œuvre de saint François, tels que les expose son nouveau biographe. L'apparition de François, nous dit-il, marque la fin d'un temps d'épreuve, l'aube d'une longue nuit de purification : il n'avait pas fallu moins de temps au monde pour se laver des souillures du paganisme et pour éliminer les dernières traces de la corruption. Saint François a réconcilié l'homme avec la nature; sa venue est le signal de l'amnistie, du pardon ; c'est l'heure du retour à la grâce, le début d'un nouveau pacte avec la vie.

Sans doute, l'entrée en scène de ce personnage extraordinaire a produit sur les âmes comme un effet d'aurore. C'est le sens des vers de Dante :

Pero chi d'esso loco fa parole,
Non dica Ascesi, che direbbe corto,
Ma Oriente, se proprio dir vuole (1).

Et l'on connaît la thèse du regretté Henry Thode, où l'érudit allemand montre dans le saint d'Assise le fondateur de la Renaissance et presque (Dieu me pardonne!) le précurseur de Luther. Pauvres saints! Il n'y a pas si longtemps que M. Bernard Shaw faisait la même découverte au sujet de Jeanne d'Arc.

M. Chesterton, il est vrai, se garde bien d'une telle erreur. Mais où voit-il que saint François marque la fin d'un carême, le terme d'un âge de pénitence? On peut dire, au contraire, que tout son enseignement se résume dans l'idée de pénitence. Bien loin d'en dispenser le monde, c'est lui qui en a rendu au monde la doctrine. Dans sa *Lettre à tous les chrétiens*, un de ses rares écrits authentiques en dehors des diverses éditions de sa Règle, cette idée revient comme un refrain : « Les maudits qui refusent de faire pénitence...

(1) Pour désigner un tel endroit, il ne faut pas l'appeler Assise : ce serait trop peu dire : nommez-le Orient, si vous voulez lui donner son vrai nom.

Persévérer dans la vraie foi et dans la pénitence »..Son Tiers-Ordre s'appelle l'ordre de la Pénitence; c'est lui qui a peuplé l'Église de Pénitents gris, de Pénitents noirs, de Pénitents bleus, de Pénitents blancs, qui exerçaient dans le siècle les œuvres de miséricorde, visitaient les prisons et enterraient les morts (comme ils le font encore de nos jours en Italie). Quoi de plus naturel, si la vie pénitente n'est autre chose que la vie chrétienne et si, dans le langage de l'Église, les deux termes sont synonymes?

Quant à la Renaissance, je m'en suis expliqué ailleurs (1). Nul ne disputera moins que moi le rôle immense, quoique indirect, qu'y a joué saint François, mais comment soutenir qu'il en est l'origine? Comment oublier qu'avant lui s'élevaient un peu partout depuis un siècle les cathédrales? Le sentiment de la nature, qui nous paraît le trait le plus charmant de François, ce sentiment tendre, fraternel qui lui fait prendre tout ce qui vit pour des enfants de la même famille, ne lui est pas aussi particulier qu'on pourrait le croire. Le moyen âge a eu le plus vif amour de la nature. Seulement, il n'y voyait que Dieu. Le monde n'est pour lui qu'un symbole, un immense hiéroglyphe, un vitrail colorié derrière lequel l'esprit aperçoit l'Éternel. François lui-même vit dans cette sublime allégorie : les créatures lui servent d'échelle pour monter jusqu'au seuil du temple. Tout lui était le Christ. C'est seulement vers quarante ans, à son retour d'Orient, que se révèle son pouvoir singulier sur la vie, qu'il prêche les oiseaux, fait taire les hirondelles, chanter une cigale, que les faisans le suivent et que le faucon de l'Alverne l'éveille de son cri enroué au petit jour et prend pitié de son sommeil. Mais cette intimité, cette familiarité si aimables avec la nature, n'en trouverait-on pas quelque ombre dans l'art gothique de cet âge? François vivait encore, lorsque nos imagiers, pour faire honneur à Notre-Dame, inventèrent le plus surprenant des arts décoratifs et se mirent à sculpter aux chapiteaux et aux portails ces couronnes, ces chapelets de fleurs et de feuillages dont l'émoi nous ravit encore : printemps immortel, né au souffle pluvieux d'avril, sur la colline, au bord de l'étang, dans une forêt du Valois.

(1) *Histoire artistique des Ordres Mendiants*, 1 vol. in-8, Henri Laurens, édit.

Le mot vrai a été prononcé par un maître, M. Émile Mâle. L'homme qui a agi sur l'art, ce n'est nullement l'ami des bêtes, le frère de l'agneau et du loup : celui-là sentait mieux, non autrement que tout le monde. Mais l'homme qui pleurait parce que le Christ était mort, le visionnaire à qui les crucifix parlaient, l'auteur de l'*Office de la Passion*, le pèlerin de Bethléem, l'inventeur de la crèche de Noël, le blessé d'amour, l'agonisant et le stigmatisé, voilà celui qui a découvert une grande chose : le pathétique du christianisme. C'est lui qui a rendu à l'Église le « don des larmes ».

Je viens de parler des stigmates. M. Chesterton prouve longuement que ce « miracle » n'a rien de compromettant, et qu'il n'y a lieu ni d'en douter, ni d'en rougir pour saint François. Il y voit le sommet de sa vie, ce qui est vrai en un sens, mais cesse de l'être pour nous, depuis que ce phénomène a cessé d'être unique. C'est par d'autres côtés que François est inouï.

Son vrai miracle n'est ni la « passion » de l'Alverne, ni sa tendresse pour l'animal, ni même son amour des hommes : la merveille (Dante l'a bien vu) est son détachement. Elle est toute dans son premier geste, dans la scène héroïque où, devant toute la ville, poursuivi par son père qui lui réclame ses écus, il se dépouille, fait un tas de ses hardes, met l'argent dessus, et où, se réfugiant entre les bras de l'évêque, François Bernadone s'écrie : « A présent je n'ai plus de père que Celui qui est aux cieux ! » Cette idée profonde de François, que posséder est un mal, qu'il est préférable d'être pauvre, que l'argent est un esclavage, que la condition de celui qui n'a rien est moralement supérieure à celle de qui a trop, qu'il n'y a de bon que l'abandon, la confiance entre les mains de Dieu, le repos de Lazare au sein de la Providence; cette idée, que la meilleure part est celle de la créature qui ne moissonne ni ne sème, n'entasse dans ses caves ni n'engrange dans ses greniers, mais vit sans crainte de la graine qui tombe, de l'eau du torrent, de l'air du ciel, et que c'est la vie noble, l'existence des libres enfants de Dieu, ce fut là, sans doute, la plus belle invention de François, pour laquelle nous lui devons une inépuisable gratitude.

Sur ce chapitre de la pauvreté, cet homme si bon se montrait intraitable. L'argent lui semblait une impureté. Sur ce point, il devenait dur. Un de ses frères ayant, par mégarde,

touché une pièce de monnaie, il le condamna froidement à la porter avec ses dents sur une ordure de cheval. Ah! dans un siècle où l'or est roi, où il n'y a d'autre morale, d'autre puissance que la sienne, où l'argent pèse plus que le sang (*gold is thicker than blood*, comme on dit dans Wall-Street) et compte plus que l'existence même, — puisque, pour concentrer les richesses, la famille se fait avare de naissances et en vient à tarir la vie, — avec quel soulagement on lit de pareils traits d'une sainte colère!

Comme on comprend le bienfait qu'apportait ce gueux divin, en réhabilitant le pauvre et en épousant la misère, en déclarant que le soin des affaires, le négoce, le gain, le trafic étaient besogne de vilains, bonne pour la roture de la création. Ce mendiant merveilleux, suivi de son « ordre prolétaire » (1), créait par ce coup de théâtre une espèce de roman pour tous, un univers nouveau : les foules s'y jetaient sur les traces de l'enchanteur. Ce fut une escapade, une immense évasion, la plus belle aventure de l'Europe. Le monde échappait à l'ennui et perdait le sentiment de ses misères.

Mais le point surprenant, c'est que cette explosion n'ait produit nul désordre, n'ait pas développé des conséquences d'anarchie. Notez qu'elles y sont bel et bien contenues : qui nous parle du « droit» qu'ont les pauvres « de *prendre dans la masse commune* ce qui leur est nécessaire »? Qui tient ce langage de partageux? C'est Bossuet, au *Panégyrique de saint François d'Assise*. Cet évêque ne mâche pas ses mots. Il nomme les pauvres les trésoriers et les receveurs de Dieu, chargés de lever en son nom l'impôt sur la richesse et de toucher « l'argent qui entre dans ses coffres ». Impossible d'être plus net. Il serait facile de tirer de là une théorie du droit divin de la révolution. Bien mieux, cette révolution était en train au temps de François. Ce n'est pas d'aujourd'hui que date le bolchévisme. Cette vieille maladie d'Orient, cette épidémie de manichéisme (on l'appelle maintenant lutte des classes) traînait dès ce moment en Europe sa malaria, son vague illuminisme, son désespoir de vivre, ses sombres espoirs millénaires : Cathares, Patarins, Albigeois, Lollards, Vaudois, Pauvres de Lyon pullulaient, s'attaquaient au principe même de la société. Le « petit frère » paraît, et le mal guérit.

(1) Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, éd. Biré, t. VI.

Voilà le drame magnifique que nous offre la vie du Saint d'Assise, et c'est ce tableau qu'on est étonné de ne pas rencontrer dans l'ouvrage de M. Chesterton. C'est du moins le sens du geste de M. Mussolini. Aujourd'hui, comme au temps de François, le malaise est grand dans le monde. La terre gît écrasée sous la tyrannie de la machine et d'une dure ploutocratie : le poids de l' « économique » opprime le « moral ». Là-bas, dans son rude mausolée de poutres équarries, sous sa châsse de verre drapée de tentures écarlates, repose la momie du tsar rouge : les foules se tournent vers le spectre du fou qui prétendait leur donner le salut. Mais ce Tartare sauvage n'a réussi qu'à augmenter le malheur universel et à consommer le désastre de la civilisation. Il y a dans la propriété, en même temps qu'un danger, un principe sacré, la condition même du travail et du progrès humain. C'est la source des convoitises, des ambitions, des égoïsmes, et de tout le mal qui en découle ; d'un autre côté, c'est la base du foyer, de l'ordre, de la cité, de toute l'institution morale. L'Église conjure le dilemme, détache l'âme de la terre sans perdre l'équilibre, délie l'esprit sans maudire les biens matériels, conseille la pauvreté en prescrivant l'aumône. Elle a su sauver l'Évangile sans lui sacrifier la culture. C'est ainsi qu'un grand saint, en ne cherchant que le royaume de Dieu, sert encore par surcroît les affaires humaines. L'homme qui gouverne l'Italie, en désignant François pour chef spirituel de son peuple, accomplit un acte national, un de ces actes où la politique s'achève en religion et où l'œuvre terrestre se couronne de divin, comme le paysage se transfigure par la coupole du firmament : il écarte du ciel latin le trouble slave et nous fait admirer le chef-d'œuvre du tact, de l'intelligence et de l'amour.

Louis Gillet.

UNE LETTRE
SUR
LE DROIT DE RÉPONSE

M. Feuilloley, conseiller honoraire à la Cour de cassation, nous adresse cette lettre, — dont le lecteur saisira tout l'intérêt, s'il veut bien se souvenir que naguère, dans l'affaire Dubout pour refus d'insertion, le magistrat qui présidait la Chambre des appels correctionnels par laquelle fut condamnée la Revue, *était le président Feuilloley.*

Monsieur le Directeur,

J'ai pris connaissance dans la *Revue* du 1er juillet dernier, de la réponse de MM. Silvain et Jaubert à l'article de critique que la *Revue* avait consacré à leur traduction en vers de l'admirable tragédie d'Eschyle, *les Perses*, représentée à la Comédie-Française, réponse que la *Revue* a été contrainte d'insérer en exécution d'un arrêt de la Cour d'appel d'Orléans qui, faisant l'application stricte de l'article 13 de la loi du 29 juillet 1881, a jugé que le droit de réponse peut être exercé, même au cas de simple critique littéraire. J'ai lu également la note dont vous avez fait suivre cette réponse.

Dans cette note que vous avez intitulée *Appel judiciaire au Législateur*, vous ne critiquez pas, ou du moins vous ne le faites qu'avec une grande réserve, la jurisprudence des Cours et Tribunaux; mais vous faites observer que le droit de réponse, tel qu'il est actuellement organisé par la loi de 1881, est « à la fois vexatoire et inopérant », parce que, d'une part, il fait peser sur le journaliste une servitude humiliante et que, d'autre part, il n'apporte à l'auteur qu'un avantage souvent illusoire. De là vous concluez qu'une réforme *législative* s'impose et que cette réforme n'est pas réclamée

par les associations de presse seulement, mais qu'elle est reconnue désirable et utile par les magistrats eux-mêmes, qui, tout en appliquant littéralement la loi, ainsi que les y oblige le devoir strict de leurs fonctions, n'ont pas craint de faire appel au législateur (d'où le titre de votre note) en énonçant dans les motifs de leurs décisions que le texte trop général et trop absolu de l'article 13 de la loi de 1881 leur enlevait, d'une manière fâcheuse, toute possibilité et tout droit de contrôle sur la légitimité de l'exercice du droit de réponse dans les espèces portées devant eux.

Vous évoquez enfin le souvenir de la vieille affaire Dubout contre la *Revue des Deux Mondes* qui n'eut pas en 1898, tant dans le monde littéraire que dans le monde judiciaire, moins de retentissement que ne vient d'en avoir l'affaire Silvain et Jaubert. Il s'agissait alors comme aujourd'hui d'une tragédie représentée au Théâtre-Français, la tragédie de *Frédégonde*. Son auteur, M. Dubout, avait assigné la *Revue*, qui avait rendu compte de la représentation, en la personne de son éminent directeur, à cette époque, M. Brunetière, aux fins d'insertion d'une réponse à l'article de critique théâtrale et littéraire. Ce fut devant moi, comme Président alors de la Chambre des appels correctionnels de la Cour de Paris, que l'affaire fut portée. La condamnation que la Cour se crut obligée de prononcer contre M. Brunetière et la *Revue* fut en général approuvée dans le monde judiciaire, comme répondant aux exigences d'un texte de loi général, absolu et impératif, mais elle donna lieu aux plus vives critiques de la part de la Presse et elle me valut une nombreuse correspondance, tantôt juridique, tantôt mondaine et parfois même humoristique, telle, par exemple, que le quatrain suivant que je crois pouvoir vous citer parce qu'il est vraiment spirituel et amusant :

Ton arrêt est sans défaut :
Frédégonde, reine altière,
Ayant vaincu Brune... haut
Devait vaincre Brune... tière.

Mais trêve aux plaisanteries et revenons aux choses sérieuses. *Amisso quæramus seria ludo*. Le souvenir de cette affaire Dubout et Frédégonde m'est demeuré toujours vivant dans l'esprit et la question du droit de réponse n'a jamais cessé de m'intéresser d'une manière toute particulière. Permettez-moi donc, puisque vous adressez un appel aux juristes et aux législateurs pour avoir leur avis, de vous donner le mien sur cette importante et délicate ques-

tion de la revision de l'article 13 de la loi du 29 juillet 1881 certainement appelée à être portée, dans un avenir prochain, à l'ordre du jour des Chambres. La question est tout à fait d'actualité.

Précisons exactement la situation.

L'article 13 de la loi de 1881, en imposant, par un texte général sans aucune restriction ni réserve, au gérant l'obligation d'insérer « la réponse de toute personne nommée ou désignée dans le journal ou écrit périodique », a établi au profit de la personne ainsi désignée, quel qu'ait été le but, la cause, la forme ou l'objet de cette désignation, un droit de réponse absolu qui la constitue, ainsi que l'ont décidé de nombreux arrêts, seul juge de la forme, de la teneur, de l'utilité et de l'intérêt de sa réponse. La seule restriction qu'il ait été possible aux tribunaux (Cass., 18 juillet 1896) d'apporter à cette faculté absolue, est fondée sur le *droit commun* et limitée au seul cas où la réponse serait contraire à l'ordre public, aux bonnes mœurs, à l'intérêt légitime des tiers ou à l'honneur du journaliste lui-même. En disposant ainsi, le législateur de 1881 a voulu éviter, dans toute la mesure du possible, les difficultés, contestations, chicanes et conflits sur l'exercice du droit de réponse.

J'estime que le droit de réponse général et absolu est équitable, rationnel et utile, lorsque c'est le journal ou écrit périodique qui a pris l'initiative de nommer ou de désigner la personne. Mais, à mon avis, une exception s'impose et une restriction y doit être apportée au cas où la personne nommée ou désignée a, expressément ou implicitement, fait appel à la publicité de la presse. C'est notamment et particulièrement le cas de l'écrivain qui publie une œuvre historique, du romancier, de l'auteur d'une pièce de théâtre, de l'acteur, du conférencier, etc. Toutes ces personnes savent d'avance que la presse s'occupera de leurs écrits, discours, rôles et représentations. Combien même seraient profondément déçues si la presse, jetant le voile sur leurs écrits ou leurs œuvres, ne s'occupait pas d'eux et les laissait périr dans la nuit sombre de l'oubli, *ignoti longa nocte !*

La distinction que je propose de faire entre le cas de la personne que le journal ou écrit périodique a pris l'initiative de nommer ou de désigner et celui où c'est cette personne qui elle-même a provoqué la publicité de la presse, est non seulement équitable et raisonnable en fait, mais elle est absolument juridique et conforme aux principes les plus élémentaires du droit. A situation différente, droits diffé-

rents. C'est une maxime qui remonte au droit romain. En entretenant ses lecteurs de tel ou tel fait concernant une personne qu'il désigne, sans avoir été provoqué à le faire, le journal ne commet pas nécessairement une faute, mais il accomplit du moins un acte auquel cette personne est absolument étrangère et qui justifie pleinement l'existence à son profit d'un droit absolu de fournir une réponse, une explication que le journal sera tenu d'insérer, sous la seule réserve qu'elle ne soit contraire ni à l'ordre public, ni aux bonnes mœurs, ni à l'intérêt des tiers ou du journal lui-même. Si, au contraire, la personne a, d'une manière quelconque, provoqué la publicité, cette provocation crée au profit de la presse le droit d'examiner et de discuter l'œuvre de cette personne : par suite, le journaliste ne doit être tenu d'insérer une réponse qu'autant qu'elle serait justifiée par l'intérêt légitime de la personne nommée, à raison, par exemple, soit d'une erreur grave, soit d'un abus du droit. Il faut entendre par « erreur » une indication fausse ou erronée nécessitant ou comportant une rectification, et par « abus du droit », une critique dépassant, soit en la forme, soit au fond, la mesure des convenances et de nature à préjudicier à la considération ou aux intérêts de la personne.

Il est donc absolument équitable, rationnel et juridique de supprimer, lorsqu'il y a eu provocation à la publicité par la personne désignée, le caractère général et absolu du droit de réponse et de conférer, en ce cas, aux tribunaux la faculté et le pouvoir d'apprécier si l'exercice du droit de réponse est ou n'est pas justifié en fait.

Il me semble qu'une modification en ce sens à l'article 13 de la loi du 29 juillet 1881 est désirable et serait de nature à donner satisfaction aux droits et aux intérêts légitimes des parties.

Veuillez agréer, monsieur le Directeur, l'assurance de ma haute considération et de mes sentiments dévoués.

FEUILLOLEY.

Après le président de la Cour de cassation et le président de la Cour d'appel, le président de Chambre devant qui fut portée l'affaire Dubout... Ainsi les plus hauts magistrats se prononcent ouvertement contre la loi que la magistrature est chargée d'appliquer. Plus que jamais il appartient au législateur de mettre fin à cette situation paradoxale.

REVUE LITTÉRAIRE

DIDEROT ET SOPHIE VOLLAND (1)

Sophie Volland n'a pas été le seul amour de Diderot : elle a été son principal et plus durable amour. Il n'était plus un jeune homme, quand il l'a rencontrée ; mais il avait, semble-t-il, de deux ans passé la quarantaine et, elle, n'était plus une toute jeune fille. Mais elle gardait encore sa beauté, à ce qu'il dit, et principalement celle de son intelligence, étant philosophe et l'étant bien, dans toute l'acception du terme.

Diderot lui a beaucoup écrit. Comment ces lettres sont-elles revenues, après sa mort, entre les mains de Mme de Vandeul ? On n'en sait rien. Mais ce qu'on sait certainement, c'est qu'elles n'ont pas toutes été publiées. Assézat et Maurice Tourneux nous en donnent cent trente-neuf ; et Mme de Vandeul en avait reçu cinq cent cinquante-deux, qu'elle avait numérotées. Qui a détruit les autres ? Naigeon sans doute. Il supprime toutes les premières, et qui seraient probablement les plus touchantes : car Diderot s'est maintes fois vanté de sa fidélité ; cependant, il a dû avoir de beaux commencements et une agréable surprise dont ses lettres du début portaient le témoignage. Mais la première, du 1er juin 1759, fut, par Mme de Vandeul, numérotée 138. Il y en a, d'ailleurs, une avant cela, du mois de mai, qui n'a aucun numéro, ou qui n'a pas de « numéro utile » dans le manuscrit.

M. Paul Ledieu paraît, — je dis, paraît, — avoir retrouvé ce manuscrit, peut-être une copie ancienne. Il ne dit pas ce que c'est ; et il ne dit pas non plus où il s'est procuré ce document. Pourquoi

(1) Par M. Paul Ledieu (*les Publications du centre*).

ne le dit-il pas? Je l'ignore. C'est là une faiblesse de sa publication. Mais, que ce soit le manuscrit ou la copie, toujours est-il que ce savant y a pu faire une appréciable récolte de pages inédites et qu'il nous donne sans les compter. Ce ne sont pas des lettres entières : ce sont des fragments de lettres, pour la plupart très curieux. Il y a joint, en assez grand nombre, des fragments de lettres, inédites également, adressées par Diderot à Grimm et qui ont trait à Sophie. Et tout cela lui a, somme toute, suffi pour composer, sous le titre *Diderot et Sophie Volland*, un attrayant petit volume. Possède-t-il, et pouvons-nous espérer qu'il nous fasse lire un jour, les cinq cent cinquante-deux lettres? Non; et ce qu'il a, le voici : des passages les plus intéressants, — et qui ne compromettaient personne, — des lettres qu'on avait détruites. Mais il ajoute que ces passages, intéressants, on les prenait sans indiquer du reste la date des lettres auxquelles on les avait empruntées : cependant, lui, les date presque toujours. Comment fait-il? Je n'en sais rien.

Il ne croit pas, lui, que Sophie Volland fût née en 1726, comme l'a dit M. Avezac-Lavigne, qui a tout bonnement choisi cette année comme assez vraisemblable. Il la fait naître en 1722, parce qu'en 1762 elle avait quarante ans. Le 5 septembre 1762, Diderot lui écrit : « A quarante ans passés, une fille a ses amis, ses connaissances, qui peuvent très bien ne pas être les connaissances, les amis de sa mère. » Conséquemment, Sophie n'a pas à tenir compte des opinions que Mme Volland lui fournit là-dessus. Si elle est née en 1722, elle a trente-trois ans lorsque Diderot se met à l'aimer, en 1755.

Il n'y a pas de portrait d'elle. Nous ne savons pas comment elle était jolie. Maigre, sans doute, des « menottes sèches » et telles que « ce sera bientôt un petit squelette bien délicat, où l'on distinguera tous les petits osselets ». En outre, elle porte des lunettes; cela, c'est une mauvaise idée : « C'est de chez Le Breton... » l'éditeur... « que je vous écris cette longue, ennuyeuse épître, que vous aurez bien de la peine à déchiffrer. Passez, passez tout ce qui vous fera frotter vos lunettes sur votre manche. » Il la voit, ou bien l'imagine, derrière le fauteuil de sa mère, et toute droite, ces lunettes sur le nez. Enfin, elle a un bobo sur le sein, qui le tourmente. Une pauvre fille, somme toute. Il lui écrit, au mois de décembre 1770 : « Je n'approuve pas votre retour. Il fait froid et mauvais; la route est longue et pénible. Regardez-y de tout près... » Il ajoute : « C'est pour vous que je parle, contre ma satisfaction la plus douce. » Oui; mais cela

n'est pas certain, parce qu'il avait alors des difficultés avec sa nouvelle amie, Mme de Maux, et qu'il préférait peut-être que Sophie ne fût pas là.

Sur la famille de Mlle Volland, sur sa mère et ses deux sœurs, les inédits ne nous apprennent quasi rien de nouveau. Et c'est dommage; car nous ne savons pas grand chose. Vers 1730, M. Volland, Jean-Nicolas, était « préposé pour le fournissement du sel » et demeurait rue de Toulouse. Il achète, cette année-là, un terrain dans le hameau d'Isle-sur-Marne et il y fait bâtir une maison. Au mois de juillet 1770, son petit gendre, qui s'appelle M. Digeon, qui est ingénieur et architecte à Reims, meurt à Caen; il a laissé la renommée d'un amateur d'objets d'art. M. Volland avait trois filles : Mme Le Gendre, dont la fille épousa M. Digeon; Mme de Blacy, enfin Sophie. Mais Mme de Blacy changea de nom. Elle avait épousé un M. de Salignac, qui était receveur et qui, en 1762, à la suite d'une banqueroute frauduleuse, fut obligé de disparaître. Il laissait environ dix-huit mille francs de dettes, qui supposaient des occupations libertines. Alors, Mme de Salignac devint Mme de Blacy. Et Diderot, qui l'aimait bien, fut obligeant : il aida le fils de cette pauvre dame à s'embarquer pour Cayenne, afin d'y chercher la fortune.

Cette aventure de M. de Salignac ne fut pas la seule qui gêna Mme Volland; et elle prit la coutume d'aller à Isle tous les ans; elle y passait la moitié de l'année à vivre économiquement. Diderot le lui reproche; il trouve que c'est trop longtemps le priver de Sophie. Et il enrage, comme ceci : « Je vois, par la lettre en grimoire, que Mme Le Gendre est ou sera incessamment avec vous. Je suis devenu si ombrageux, si injuste, si jaloux, vous m'en dites tant de bien, vous souffrez si impatiemment qu'on lui remarque quelque défaut, que je n'ose achever. Je suis honteux de ce qui se passe en moi, mais je ne saurais l'empêcher. Madame votre mère prétend que votre sœur aime les femmes aimables; et il est sûr qu'elle vous aime beaucoup. Et puis, cette religieuse pour qui elle a eu tant de goût, et puis cette manière voluptueuse et tendre dont elle se penche quelquefois sur vous, et puis ces doigts singulièrement pressés entre les vôtres. Adieu, je suis fou. » Il l'était un peu, en effet, assez pour s'en apercevoir. Cette espèce de jalousie que voilà qui naît en lui, à la pensée de Mme Le Gendre près de Sophie, ce n'est pas un bon sentiment. Et, s'il le dit, ce n'est pas bien. Cette lettre, de 1760, montre à quel point son amour l'avait touché, l'avait ému.

Il le raconte à Grimm, et sur un ton que l'on ne dirait pas qu'il l'écrive, mais qu'il a l'air de lui parler tout bas : « Ah ! Grimm, quelle femme ! Que cela est tendre, doux, honnête, délicat, sensé ! Le mal est que je ne sais quand on serait heureux. Cela réfléchit, cela aime à réfléchir. Nous n'en savons pas plus qu'elle en mœurs, en sentiments, en usages, en une infinité de choses importantes. Cela a son jugement, ses vues, ses idées, son sentiment à soi... » Il lui écrit, un autre jour, — c'est une chose dont il vient de s'apercevoir, et qui l'a surpris, l'a choqué : — « Ma Sophie est jalouse, mon ami. Je viens d'en faire la découverte ; et cela me fâche. Je suis sincère, je suis franc, et je n'aime point à être soupçonné. Ce qu'il y a de pis, c'est qu'elle a souffert et que peut-être elle souffre encore. Elle eut hier une défaillance, dans laquelle elle crut elle-même qu'elle allait passer ! » Il le confie à Grimm : lui, veuille-t-il n'en rien confier à personne. C'est un secret. Il a de l'amitié pour Grimm ; et ce qu'il sait, qu'il est content de savoir, assez content pour ne pas le garder en soi, mais il a Grimm à qui le dire. Est-il content que Sophie soit jalouse ? Non ; car il est sincère et il est franc. Mais, oui, tout de même. Cela, il ne l'avoue pas ; et il le nie : cependant, il l'éprouve. Car, de rendre jalouse une fille charmante et qui a presque dix ans de moins que vous, c'est flatteur. Il en ressent, bien naïvement, la flatterie. Écoutez-moi, Grimm, et soyez bon homme : elle est jalouse !...

Sophie a tous les mérites, qui lui composent une couronne de vertus. C'est pour cela qu'il l'aime. En doutez-vous ? Mais vous auriez tort. Car il n'y a que la vertu qui inspire un enthousiasme durable et vrai. Vous aimez, vous, une jolie belle : quoi ! si elle n'est pas vertueuse, vous croyez que vous l'aimez ; ce n'est pas sûr. Ou alors, vous aimez en elle l'image des vertus qu'elle n'a pas, qu'elle devrait avoir et dont elle a probablement la mine. Qu'est-ce que la vertu ? C'est la gloire, l'amour, le patriotisme et, en un mot, tous les motifs des âmes grandes et généreuses. L'amour, la gloire et le patriotisme sont, en effet, trois vertus, et très actives : en connaissez-vous d'autres et qui animent pareillement le cœur humain ? Diderot écrit donc à Sophie : « Il ne faut pas vous imaginer, mon amie, que j'ai perdu tout mon sens. Quoi qu'il en soit et qu'en disent mes amis, veuillez seulement user de tout l'empire que vous avez sur mon cœur. Dites un mot et promettez un baiser, élevez-moi comme un jeune spartiate, conduisez-moi au temple de l'honneur par le chemin du plaisir ; et je crois que j'arriverai. » Certainement ! Par le chemin du plaisir, et des bai-

sers tout le temps, il arrivera au temple de l'honneur. Mais croit-il vraiment que les jeunes Spartiates fussent ainsi conduits au temple?... On parle de l'éducation sévère qui leur était donnée. Quoi qu'il en soit, c'est l'éducation qu'il a choisie et qu'il veut suivre. L'idée lui en paraît excellente : « Ah ! si les hommes me ressemblaient, et que les femmes voulussent ! On n'aurait pas besoin d'une autre institution publique ; que ne ferait-on pas pour elles ? Où ne nous conduiraient-elles pas, par la passion la plus violente et la plus générale de la nature ? Elles diraient à l'homme : tu as fait une grande action, tu t'es illustré par un ouvrage sublime; tu m'aimes, viens entre mes bras. L'amour, mon amie, qui n'est parmi nous qu'un enfant léger, bon, capricieux, perfide, serait un entrepreneur de grandes choses, un sentiment véhément et sublime ! » C'est la vérité; c'est l'exacte vérité. Regardez-y : les plaisirs de l'amour, étant désormais la récompense du courage que l'on dépense et des vertus que l'on pratique, il n'y a plus lieu d'hésiter; pour être aimé, pour en avoir le témoignage, nous agirons comme des héros ou des demi-dieux !

En est-il ainsi, présentement? « Un sauvage se traîne la nuit jusqu'au pied de la couche de celle qu'il aime; et elle lui dit : apporte-moi vingt chevelures et reviens. Un Tartare se déchiquette le corps avec un instrument tranchant et dit à sa maîtresse : vois, et apprends ce que je suis prêt à tenter pour toi... » A vrai dire, je ne sais pas si le sauvage et le Tartare agiront justement ainsi, d'une manière si galante et attentive; mais on leur prêtait, à cette époque-là, de jolis sentiments et qui étaient l'objet de l'admiration générale : Diderot fait de même. Et il ajoute : « L'amour, sous cet aspect, est féroce. Il me fait frémir; mais il ne me déplaît pas. C'est le même qui, sous des mœurs plus policées, non moins énergiques, deviendrait le germe et la récompense de toutes les vertus. Voyez, mon amie, si un lâche, un homme reconnu pour faux, un fourbe, un menteur, un libertin, un avare oserait jamais s'approcher de vous. Que ne vous imitent-elles toutes? S'il n'y avait point de femmes pour un méchant, il y aurait bien moins de méchants. » C'est la morale que Diderot tire de son histoire : elle valait la peine d'en être tirée, fût-ce un peu incommodément.

Voyez comme Diderot travaille. Il écrit à Mlle Volland, comme il a composé toute son œuvre. Une pensée qu'il a le mène à une autre: il va donc à l'autre et s'y installe un moment, le temps de passer à une autre encore. Il traitait l'une; et il arrive à traiter la prochaine. C'est une digression, comme l'on dit. Qu'importe pour lui? Et il

disait à Sophie qu'elle était la vertu même au point de ne donner pas son amour qu'en récompense d'avoir bien agi. Cette idée que voilà le conduit à examiner la seconde, plus générale, qu'on a vue et sur laquelle il a plus insisté : c'est de savoir ce qu'il adviendrait en ce monde-ci, au cas où les femmes prendraient toutes un pareil système. Il a changé de sujet. S'en est-il seulement aperçu?

L'avantage est, pour lui, d'être toujours à l'endroit qui l'intéresse le plus et de ne s'y pas attarder plus longtemps que sa curiosité le fait s'y plaire. Ses digressions ne sont, en somme, que ses promenades à la recherche du problème le meilleur et le plus attrayant.

Il s'y amuse; il a, en chemin, de belles trouvailles. Et, s'il revient à sa première idée, ce sera pour dire à Sophie : « Adieu, femme de bien ; adieu, l'amie de l'honnête homme... Qu'il est doux d'ouvrir ses bras, quand c'est pour y recevoir un homme de bien!... Encore un petit moment, et j'accourrai, et je vous porterai une bouche innocente, des lèvres pures et des yeux qui n'ont rien vu depuis un mois. » Ou autres balivernes de ce genre.

Mais le beau moraliste qu'il est, ou l'homme qui fait un bel usage des mots que la morale recommande ! A vrai dire, c'est plutôt cela : les vertus, l'honneur, le courage et le patriotisme, quoi qu'ils vaillent, font bien dans une phrase, y ont un effet magnifique et, par moments, éveillent des sentiments analogues. Il faudrait, pour refuser de telles choses, plus d'abnégation que n'en a volontiers l'âme d'un écrivain.

Au mois de mai 1759, Diderot fut très ennuyé : Mme Volland part pour Isle et emmène Sophie. Or, il ne l'avait pas vue, pas même entrevue depuis longtemps, depuis un siècle, dit-il, depuis quinze jours, avoue-t-il bientôt. Pourquoi? Mais à cause de maints plaisirs, des spectacles, des promenades, des repas donnés ou reçus, qui la lui prenaient. Ils avaient donc grand hâte de se retrouver. Un jour, Diderot va chez elle. Et ils sont ensemble depuis une heure. On frappe : c'est Mme Volland la mère, qui se présente. Sophie et Diderot se lèvent et, pendant qu'elle est là, restent debout. Mme Volland la mère va tout droit à son secrétaire; elle y cherche, elle y trouve un papier, qu'elle prend, et puis avec ce papier s'en retourne, mais après avoir dit son intention d'aller à Isle, prochainement, accompagnée de sa fille Sophie. Quelle aventure, et bien désespérante : « On va l'entraîner, pour la faire périr d'ennui! » C'est Diderot qui le dit; et il le sait bien. D'ailleurs, l'ennui de Sophie, à Isle ou ailleurs, s'expliquerait par l'absence de son ami : rester là-

bas, sans lui, sans plus le voir, ah! il savait, ou il imaginait, à qui c'était désespérant!

Mme Volland la mère apprit ainsi que Sophie avait son existence organisée en dehors d'elle. Et elle se montra, en somme, plus résignée qu'on n'aurait pu le craindre. Le 25 juin de la même année, Diderot écrit à Grimm : « Sophie est toujours à Paris; un enchaînement d'embarras domestiques retiennent sa mère. L'humeur et la jalousie de cette femme les désolent tous. Imaginez que les deux sœurs n'osent se parler. Mme Legendre en sèche sur pied. J'y vais; mais de loin en loin... » Que Mme Volland la mère ait mal accueilli cette histoire, il s'en étonne, il s'en indigne; mais il a tort. Il ferait mieux de lui témoigner sa reconnaissance de ce qu'elle ne se fâchât point tout rouge et tolérât, au bout du compte, l'anecdote. Le 3 juillet, toujours à Grimm : « La maman est allée à sa terre. Nous sommes restés seules, Sophie, sa sœur et moi. Nous passons des heures assez douces. » Je le crois bien.

Mais qu'arriva-t-il, pour déranger cette vie agréable? M. Diderot le père, qui était vieux et malade, revenait des eaux de Bourbonne : et il mourut, à Langres, où il fallut que Denis se rendît, pour être sûr d'hériter congrument. Il partit donc et voyagea dans la voiture de Mme Volland la mère. Vous voyez bien que la mauvaise humeur et la jalousie de cette bonne dame ne sont pas si affreuses.

Du reste, il fut très bien lui-même et ne perdit aucune occasion de lui témoigner sa gratitude. Elle avait oublié sa cassette : il lui offrit sa bourse, et elle l'accepta. Elle avait de la peine à supporter les fatigues de la chaise : il la soutint, dans ses bras, tout le temps. Il était resté à Isle avec elle, à son retour, pendant deux jours, trouvant charmants le voyage et la maison, excellente l'hospitalité qu'on lui accordait, et gentille la vieille maman de Sophie, le lui disant, la dorlotant. Il fut aimable, très galant homme et bon garçon.

Il rentre donc à Paris. Et alors la santé de Sophie le tourmente. Elle tourmente aussi sa mère, qui veut l'emmener à la campagne, soit pour six mois, ou pour un an, deux ans peut-être. Sophie en a beaucoup de peine. « Elle dépérit à vue d'œil. Le sentiment s'éteint dans son âme; elle est tombée dans un abattement, une indifférence, un détachement qui désole sa sœur. Jugez de mon état!... » Elle passe quelquefois des heures entières, sans dire un mot, les yeux fermés, la tête appuyée sur le dossier de son fauteuil. Et vous lui reprochez sa mélancolie : elle ne s'en excuse seulement pas. Diderot vient d'entrer : elle lui sourit, ouvre les yeux et le regarde avec des yeux

qu'on ne regarde pas sans chagrin. Il lui demande, un peu plus tard, à quoi elle pense. Elle répond : « Je pense que vous serez tous heureux, quand je n'y serai plus. » Elle se lève et s'en va dans une garde-robe, où elle pleure « de toute sa force ». Elle n'a plus de force que pour pleurer.

Elle se remit, alla mieux et puis quasiment bien. Mais il restait à Diderot la tristesse de la perdre tous les ans et pour la moitié de l'année, qu'elle passait à Isle. Lorsqu'il eut à partir pour la Russie, où l'invitait l'impératrice Catherine, il se servit de ce prétexte : « Nous serons un peu plus éloignés que quand vous partiez de Paris pour Isle ; mais notre séparation sera moins longue et nos cœurs ne cesseront de se toucher. Accordez à des circonstances importantes ce que vous accordiez à la nécessité d'accompagner une mère chérie dans une terre qui faisait ses délices. » Évidemment! Mais, cette fois, s'il argumente ainsi, c'est que son voyage le tente.

Il écrivait à Sophie ces longues lettres et, le plus souvent, deux par semaine, au courant de la plume et à peu près sans ratures. « Je prends une plume, de l'encre et du papier; puis, va comme je te pousse... » Il y mettait l'histoire de sa vie, au jour le jour, tout simplement et sans effort : « Comment, ai-je dit, un astronome passe trente ans au haut d'un observatoire, l'œil appliqué à l'extrémité d'un télescope, pour déterminer les mouvements d'un astre ; et personne ne s'étudiera soi-même, n'aura le courage de nous tenir un registre exact de toutes les pensées de son esprit, de tous les mouvements de son cœur, de toutes ses peines, de tous ses plaisirs. Et des siècles innombrables se passeront, sans qu'on sache si la vie est une bonne ou une mauvaise chose, si la nature humaine est bonne ou méchante, ce qui fait notre bonheur ou notre malheur. Mais il faudrait bien du courage, pour ne rien celer. » Il a ce courage; il s'en vante : « Voilà la quatrième lettre que je vous écris. Je ne me suis soucié que de les faire longues. J'ai voulu vous occuper longtemps, j'ai voulu que vous me suivissiez pas à pas, j'ai voulu vivre sous vos yeux. Je ne tuerai pas une puce sans vous en rendre compte. Oserai-je traiter de minutie tout ce qui tient à ton repos, au calme de ton esprit, à ton bonheur, à ta santé? Mais aussi, quelle que soit la durée de ton absence, je n'aurai rien à t'apprendre, à ton retour, pas même que je n'ai pas cessé un instant de t'aimer. » Il lui écrit ainsi, en 1765, une fois qu'il n'a rien sans doute à lui cacher. Mais, trois ans plus tard et quand il aura Mme de Maux dans sa vie, oserait-il l'écrire encore?

Toujours est-il que cette idée, un jour de 1765, l'a frappé. Il écri-

vait à Sophie depuis longtemps et des volumes. Du temps perdu ?... Ah ! mais, que non, s'il a mis dans ses lettres, — avec courage, — le bilan de sa vie, la somme de ses lectures, ses tracas, l'empêchement qui en résulte pour son œuvre, ses plaisirs, et enfin tout le trantran de ses journées, comme il l'a fait ou bien comme il a eu la volonté constante de le faire. C'est lui qu'on trouve, dans ses lettres, au naturel et tel qu'il a été. Il y est l'exemple d'un homme que la pensée occupe et que les sentiments du cœur animent. A chaque instant, une idée nouvelle le tente ; et il l'a dit à Sophie, laquelle l'entend. Pas de méthode ; et pas d'autre méthode dans ses lettres que dans le cours de ses travaux : il va, en quelque sorte, au hasard. Il donne son attention, sa préférence, son génie ou, quelquefois, sa toquade, à une opinion qui l'a le mieux séduit. Des anecdotes, au milieu de tout cela, ou des ragots ou des potins, indiquent l'existence de Paris, son absurdité, sa folie, d'une façon que vous saurez ce que l'auteur méprise, ce qu'il adopte et qui lui semble digne d'estime ou d'admiration. Et le voilà, l'auteur ; le voilà tel qu'il est, tel qu'il voudrait être et tel qu'il le sera peut-être, un jour, si Dieu l'aide : ou bien, ne disons pas Dieu qui, dans l'opinion de Diderot, n'a rien à faire ici-bas. « Disons, mon amie, que ce n'est point une affaire de calcul, mais de sympathie, mais d'attraction morale, mais de nécessité. Les âmes s'approchent par la loi des homogènes. C'est que c'est elle ; c'est que c'est moi. C'est que j'étais destiné à devenir le satellite, qui la suivrait dans sa course et qui l'éclairerait dans ses nuits... » La nécessité, fondée sur des raisons psychologiques, lui paraît l'explication totale : elle remplace Dieu, qui est un mot très suranné.

Cependant, s'il écarte Dieu, il en a aussi du regret, par moments. La loi des homogènes lui plaît ; mais il ne trouve pas en elle tout ce qui serait le plus doux au cœur, le plus exactement conforme à nos instincts. « Il est dur de s'abandonner aveuglément au torrent universel ; il est impossible de lui résister. Les efforts imprudents ou victorieux sont aussi dans l'ordre. Si je crois que je vous aime librement, je me trompe : il n'en est rien. Oh ! le beau système, pour les ingrats ! J'enrage d'être empêtré d'une diable de philosophie que mon esprit ne peut s'empêcher d'approuver et mon cœur de démentir... » Comme il tient compte de son cœur et de ses exigences ! Comme il veut être un homme complet, dont l'esprit accepte la vérité, dont le cœur a d'autres ambitions ! Et comme il souffre, dans cette contrariété de ses désirs !... « Je ne puis souffrir

que mes sentiments pour vous, que vos sentiments pour moi soient assujettis à quoi que ce soit au monde. Peu s'en faut que je ne me fasse chrétien pour me permettre de vous aimer dans ce monde, tant que j'y serai, et de vous aimer encore dans l'autre. C'est une pensée si douce que je ne suis point étonné que les bonnes âmes y tiennent. » Fallait-il qu'il aimât Sophie pour songer à cause d'elle à se faire chrétien !...

Elle change tous ses sentiments ; elle a sur lui une influence nombreuse et diverse. Les autres philosophes de son temps, et qui n'adoptaient que les opinions intellectuelles, il leur manquait ce qu'il eut, cette tendresse confuse et bien touchante à l'égard d'une femme. Elle lui donne ce qu'il n'aurait pas trouvé en lui-même autrement, cette confiance aux plus déraisonnables merveilles et aux plus belles espérances.

Une fois qu'il était allé au Grandval chez son ami le baron d'Holbach, il lui écrit : « J'avais apporté ici une âme serrée, un esprit obscurci, des vapeurs noires ; il me semble que je suis mieux. Les sensations douces calment, sans qu'on s'en aperçoive, les mouvements les plus violents. On ne se défend pas de cette paix de la nature, qui règne sans cesse autour de soi. On s'en défend d'autant moins qu'elle agit imperceptiblement... » Et le voici très sensible aux conseils de la nature ; il en perçoit, il en devine l'importance et il écoute ce qu'elle paraît lui dire. « Ce n'est point une éloquence qu'on entende, c'est une persuasion qu'on respire, c'est un exemple auquel on ne se conforme pas, une peine à se mettre à l'unisson avec tout ce qu'on voit... » Remarquez ici la justesse des mots qu'il emploie, qui est un peu rare chez lui. Que le conseil de la nature ne soit pas une éloquence, il l'a noté ; mais une persuasion, mais un exemple qui s'impose à votre imitation. Le philosophe qui vit à Paris, voit surtout des gens : les uns lui semblent bons ; les autres, abjects. Et lesquels imitera-t-il, de ces deux genres d'hommes ? Ni les uns, ni les autres. Son orgueil intellectuel refusera de se plier à leur exemple. Alors, il aura soin de se faire une âme différente.

A la campagne, il est lui-même. Et le conseil de la nature, qu'il reçoit, qu'il accueille avec bien du plaisir, a pris le tour le plus séduisant : « L'immobilité des arbres nous arrête ; l'étendue d'une plaine égare nos yeux et notre âme ; le bruit égal et monotone des eaux nous endort. Il semble que tout nous berce dans les champs. Nous partageons la rêverie de l'être qui forma le désordre de cette scène,

où rien n'est arrangé ni déplacé ; et celui qui me voit au loin errer à l'aventure sur cette scène, m'y trouve fort bien. Il serait rempli d'étonnement et d'effroi, l'inquiétude le saisirait, je troublerais la tranquillité du spectacle pour lui, s'il me voyait précipiter mes pas, porter mes bras en l'air, arrêter des regards menaçants vers le ciel, me rouler à terre... » Il le faisait tout comme il le raconte !.. « Toutes les douleurs ici finissent par être lentes et mélancoliques. Les querelles dans les champs ont un caractère plus hideux que dans les carrefours des villes ; c'est comme un cri perçant dans le silence et l'obscurité de la nuit, c'est un contraste de guerre avec l'image d'une paix générale. Et, réciproquement, un homme apathique, immobile, indolent, tranquille dans le tumulte des villes est comme un contraste avec l'image d'une guerre universelle... » Retournons aux champs : « Ici, d'instinct, on s'assied, on se repose, on regarde sans voir, on abandonne son cœur, son âme, son esprit, ses sens, à toute leur liberté... Tout est utile, tout sert, tout concourt... Est bien mal né, est bien méchant, est bien profondément pervers, celui qui médite le mal au milieu des champs. Il lutte contre l'impulsion de la nature entière, qui lui répète à voix basse et sans cesse, qui lui murmure à l'oreille : demeure en repos, reste comme tout ce qui t'environne, dure comme tout ce qui t'environne, jouis doucement comme tout ce qui t'environne, laisse aller les heures, les journées, les années comme tout ce qui t'environne et passe comme tout ce qui t'environne ; voilà la leçon continue de la nature. » M. Hubert Morand, qui analysait au *Journal des Débats* le livre de M. Paul Ledieu, a cité ce passage. Il en a montré l'importance ; il a fait voir, en Diderot, le père lointain de la littérature romantique. Est-ce vrai ? Oui, sans doute. Mais on trouverait aussi chez lui le père, également lointain, d'autres écoles littéraires. Il y a de tout, chez lui, dans son riche désordre. Il a donné l'impulsion première à des tendances de l'esprit humain contradictoires et frappantes. Il a été un inventeur.

Mais, dans cette invention du romantisme, quelle part réservons-nous à Mlle Volland ? Très grande. Il a bien l'air pourtant, cette fois, d'être seul en cause. Il était à Grandval, tout seul ; et il cédait, un jour qu'il était à se promener dans un beau paysage, au muet murmure que font les arbres où passe le vent. Il l'interprétait en son langage ; il lui donnait cette éloquence qui lui manque. Mais il était allé souvent déjà soit à Grandval ou ailleurs : il n'avait pas entendu ce murmure. Et c'est l'émoi que met en lui Mlle Volland qui le dispose à le goûter, qui le rend plus attentif que jamais à cette voix

surnaturelle. Il l'écrit à elle ; il ne fait que lui rendre ce qu'il lui doit.

Le romantisme, une façon de comprendre et de sentir les besoins de l'âme, une crédulité facile à des choses qu'elle réclame, à Dieu, à ses volontés qu'on subit et à ses caprices mêmes, tout cela est lié dans son esprit et lui devient, non pas une foi, mais un désir. Il a noté ce désir en lui-même ; et il l'a dit, en restant d'ailleurs l'homme qu'il était, l'ennemi déclaré de Dieu et des mystères qui l'entourent. Les romantiques ont, là-dessus, bien exactement suivi sa doctrine. Ont-ils cru en Dieu? Lisez-les et vous n'en douterez pas. Mais ils y ont cru comme à un être dont le nom fait bien, dans un poème, comme à un Dieu bien vague et qui, le poème ôté, disparait.

C'est que Diderot l'a bien aimée, cette Sophie Volland. Il lui écrit, le 28 juillet 1765 : « Chère amie, tu ne saurais deviner combien je me tiens heureux de t'avoir rencontrée, combien tu m'étais chère la première fois que je te le dis, combien tu me l'es devenue davantage depuis ce temps-là. C'est que ce n'est point une illusion. Le temps dissipe toutes les illusions, et toutes les passions finissent. Plus je t'ai vue, et plus je t'ai aimée. Le temps n'a fait qu'accroître ma tendresse ; c'est qu'elle était fondée sur des qualités, dont j'ai senti la réalité et la valeur de jour en jour. Ton amant n'a fait que suivre l'exemple de tes amis : ils ont plus d'amitié et moi plus d'amour pour toi que jamais. » En 1765, il l'aime déjà depuis treize ou quatorze ans. Ce n'est plus tout à fait le même amour que dans les premiers temps : c'est un amour plus fort et meilleur, auquel se joint la gratitude. Elle lui a donné à découvrir tout le règne du cœur, indépendamment de l'esprit tout seul.

Ce bel amour eut, d'ailleurs, son inconvénient : ce fut de fâcher Mme Diderot, cette harengère, comme Rousseau l'appelle. Harengère ou non, Mme Diderot n'était pas méprisable. Elle ne savait rien ; mais elle gardait bien la maison de son mari. Celui-ci n'en doutait pas : seulement, il aurait voulu qu'elle s'en tînt là. Et les orages domestiques l'excédaient. Une fois, il eut recours à un stratagème : de se faire servir à part, dans son bureau. Il ne la voyait plus ; il en était content.

Sophie Volland mourut le 22 février 1784, peu de mois avant Diderot. Son testament, qui est daté du mois de juin 1772, lui donnait sept volumes de Montaigne et sa bague appelée Pauline.

ANDRÉ BEAUNIER.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

La Conférence de Locarno a terminé ses travaux le 16 octobre. Ce jour-là, le chancelier du Reich allemand et les ministres des Affaires étrangères d'Allemagne, de Belgique, de France, de Grande-Bretagne, d'Italie, de Pologne et de Tchécoslovaquie ont paraphé l'acte final de la Conférence et les différents textes diplomatiques que le préambule énumère et dont il définit en ces termes l'objet : « Les représentants des gouvernements ici représentés déclarent avoir la ferme conviction que l'entrée en vigueur de ces traités et conventions contribuera grandement à amener une détente morale entre les nations, qu'elle facilitera puissamment la solution de beaucoup de problèmes politiques et économiques conformément aux intérêts et aux sentiments des peuples et qu'en raffermissant la paix et la sécurité en Europe, elle sera de nature à hâter d'une manière efficace le désarmement prévu par l'article 8 du pacte de la Société des nations. » Suivent une série de traités et de conventions qu'il importe d'énumérer. Traité entre l'Allemagne, la Belgique, la France, la Grande-Bretagne et l'Italie, par lequel ces Puissances « garantissent, individuellement et collectivement, le maintien du *statu quo* territorial résultant des frontières entre l'Allemagne et la Belgique et entre l'Allemagne et la France, et l'inviolabilité des dites frontières... ainsi que l'observation des dispositions des articles 42 et 43 dudit traité (de Versailles) concernant la zone démilitarisée ». — Convention d'arbitrage entre l'Allemagne et la Belgique. — Convention identique entre l'Allemagne et la France. — Traité d'arbitrage entre l'Allemagne et la Pologne. — Traité identique entre l'Allemagne et la Tchécoslovaquie. — Lettre à la délégation allemande au sujet de l'interprétation de l'article 16 du Covenant. — Accord entre la France et la Pologne. — Accord entre la France et la Tchécoslovaquie. — La signature définitive de ces actes se fera à Londres le

1er décembre, si chacun des gouvernements et des parlements intéressés ratifie l'œuvre de ses représentants.

Cet ensemble de conventions constitue, depuis les traités de 1919, l'acte diplomatique le plus important pour la reconstruction de l'Europe politique. Il s'insère dans le cadre des traités et du pacte de la Société des nations, à la lettre desquels il n'apporte aucune modification. Les actes du 16 octobre sont l'aboutissement de négociations commencées depuis trois ans, ainsi que l'a souligné le Dr Benès, et la conclusion de la démarche allemande du 9 février 1925. A Locarno, des négociations officielles ont abouti à des textes dont les stipulations nous sont connues, mais aussi des entretiens privés ont eu lieu dont les résultats n'apparaîtront qu'avec le temps. Que s'est-il dit, entre M. Briand et M. Luther, sous les ombrages d'Ascona? L'histoire le saura-t-elle jamais exactement? Ce qui paraît avéré, c'est que certaines défiances se sont atténuées, des malentendus se sont dissipés par le contact direct. Une bonne volonté générale de paix et d'entente s'est manifestée. Il faut se garder d'en exagérer la portée, comme aussi d'en contester la valeur. C'est l'avenir qui portera sur les accords de Locarno le jugement définitif. Cherchons du moins à les situer dans l'histoire de l'après-guerre et à voir ce qu'il est permis, à nous Français, d'en espérer ou d'en craindre.

Aux négociateurs du traité de Versailles, deux méthodes s'offraient pour consolider par une paix durable les résultats de la victoire : ou rendre permanente l'alliance que l'agression allemande avait fait naître, afin de maintenir perpétuellement les vaincus dans un état d'infériorité militaire qui ne leur laissât aucun espoir de détruire l'Europe nouvelle fondée sur les traités; ou créer un système juridique et politique où vainqueurs et vaincus se rencontreraient, et où les conflits éventuels se résoudraient par la conciliation et l'arbitrage. Les négociateurs de 1919 ne voulurent pas choisir; ils donnèrent le jour à la Société des nations sans lui assurer, — malgré l'insistance de M. Léon Bourgeois et de la délégation française, — les moyens matériels de faire prévaloir ses décisions, et, en même temps, ils rédigèrent un pacte « d'assistance » par lequel l'Angleterre et les États-Unis s'engageaient à garantir la France contre toute agression nouvelle. L'occupation pour quinze ans de la rive gauche du Rhin et des têtes de pont apportait à la France et à la Belgique une garantie supplémentaire et c'est seulement en échange du pacte d'assistance que le Gouvernement français renonça à faire du Rhin sa frontière militaire. On sait comment le refus du Sénat américain

de faire honneur à la signature du Président de l'Union fit écrouler tout l'édifice. L'Angleterre restait débitrice de la France et de la Belgique; elle leur devait, elle se devait à elle-même, de leur assurer la sécurité que sa politique ne leur permettait pas d'organiser en dehors d'elle, par leurs propres moyens. Elle fit, à l'occupation de la Ruhr, une opposition qui ne l'emporta que grâce aux élections du 11 mai et à l'abandon par M. Herriot des positions dominantes occupées par M. Poincaré. Le champ s'ouvrait libre pour la politique britannique, que le retour au pouvoir des conservateurs allait ramener à une forme plus pratique d'activité européenne et engager à un rapprochement avec la France. Après l'établissement du plan Dawes qui internationalisait le problème des réparations, le problème de la sécurité restait à résoudre. M. Austen Chamberlain, devenu secrétaire d'État aux Affaires étrangères, se montra d'abord enclin à une alliance défensive avec la France et la Belgique : le Rhin serait devenu, comme l'avait prévu Édouard VII, la frontière de l'Empire britannique. Par suite d'oppositions au sein du cabinet britannique, c'est une autre conception, celle qui triomphe aujourd'hui, qui a prévalu. La démarche allemande du 9 février, inspirée par l'ambassadeur d'Angleterre, a ouvert la série des négociations qui viennent d'aboutir. Si elles ont réussi, c'est grâce à l'esprit de haute loyauté, d'amitié éclairée de M. Chamberlain envers la France; il a conduit la négociation qu'il n'avait pas voulue dans l'esprit et vers la fin qu'il voulait, et c'est par là qu'il lui a donné la vie.

Les traités de Locarno sont, pour la politique britannique, un succès complet, et le concert presque unanime de louanges qui a accueilli M. Chamberlain à son retour n'est que le juste hommage d'une opinion publique qu'un sûr instinct national avertit de ce qui lui est avantageux. L'Angleterre devient l'arbitre de l'Europe continentale. Elle ne s'engage que dans la mesure qui lui convient, et elle n'engage qu'elle-même, à l'exclusion de ses Dominions. Les difficultés qui peuvent naître dans l'Europe orientale, elle a le droit de s'en désintéresser comme aussi la faculté de s'y mêler, si son intérêt le lui conseille. Elle garantit la France et la Belgique contre une agression de l'Allemagne; elle garantit la démilitarisation de la zone rhénane contre toute mesure agressive de l'Allemagne, mais elle garantit aussi l'Allemagne dans les mêmes conditions contre la France et la Belgique. Hypothèse invraisemblable? Dans les périodes de trouble politique grave, la difficulté sera toujours de désigner l'agresseur. L'Angleterre reste libre, en fait, de se

déterminer selon son intérêt. Les Anglais signent, comme le remarque M. Louis Marin dans *l'Éclair*, « non plus le pacte de défense exclusive et certaine qu'ils nous avaient juré en 1919, mais un pacte qui peut les amener à l'occasion à nous fusiller en défendant l'Allemagne ». Il est avéré, en un certain sens, que les textes de Locarno consolident l'entente cordiale, ou plutôt, ils en font, pour la France, une condition de sa sécurité, mais on peut prétendre aussi que les mêmes accords mettent fin à l'entente. Le correspondant diplomatique du *Daily Telegraph* (19 octobre) ne manque pas de le souligner. L'Angleterre reprend sa liberté ; elle paye, à bon marché, sa dette de 1919. Le même correspondant voit « la Grande-Bretagne et l'Italie qui deviennent garantes de la paix sur le Rhin en vue d'une agression éventuelle de la part de l'Allemagne ou de la France. Aussi, à cet égard, peut-on espérer que les relations anglo-italiennes vont devenir beaucoup plus amicales et plus intimes que jamais ». Ce n'est pas dans cet esprit que M. Chamberlain a négocié les conventions de Locarno, mais les hommes passent, les intérêts changent, et les textes restent; or les textes, si prudemment qu'ils soient rédigés, contiennent toujours quelque échappatoire qui permet de les interpréter au gré des passions et des intérêts du moment. En des temps de troubles, la casuistique diplomatique saurait faire sortir des conséquences inattendues de mots tels que « non provoquée », que les textes accolent volontiers au terme « agression ». Dans l'état actuel de l'Europe, les conventions de Locarno font de l'Angleterre l'arbitre de la paix et de la guerre en Europe.

En faisant entrer l'Allemagne dans la Société des nations, les nouveaux traités la rattachent à l'Europe occidentale. Les intrigues de M. Tchitcherine à Berlin, la colère des journaux soviétiques à la lecture des traités du 16 octobre, indiquent que, de ce côté, le succès de la conférence met fin à certaines espérances que l'on entretenait à Moscou et aussi, dans certains milieux, à Berlin. L'Allemagne reçoit, par une déclaration spéciale, des apaisements au sujet de l'article 16 du pacte de la Société des nations; les obligations que cet article impose à chaque État s'entendent « dans une mesure qui soit compatible avec sa situation militaire et qui tienne compte de sa position géographique ». C'est une manière de dire aux Russes que l'Allemagne ne deviendra contre eux ni l'instrument, ni le chemin d'une intervention. Les bolchévistes feignent de croire que les nouveaux accords seraient le point de départ d'une coalition dirigée contre

eux par la politique britannique. Il n'en est rien. Mais que l'autorité morale et l'influence politique de l'Angleterre sortent grandies de Locarno, c'est assez pour alarmer Moscou. Ne prononçons pas le mot d'hégémonie politique, dont le sens a vieilli, mais constatons que, par son entente financière avec les États-Unis, par sa suprématie navale et par l'activité heureuse de sa diplomatie, l'Angleterre exerce sur l'Europe une autorité d'arbitre dont elle ne saurait manquer de tirer des avantages positifs. En Asie, en Afrique, ses intérêts sont solidaires des nôtres : l'entente, renforcée en Europe, peut s'étendre à d'autres continents. Mais au moment où les circonstances et la manœuvre habile de M. Chamberlain lui assurent la direction politique de l'Europe, il n'est pas certain que les difficultés économiques qui l'assaillent lui laissent la faculté d'en profiter.

S'il est vrai, comme l'a dit M. Chamberlain, que la conférence de Locarno soit « la ligne de partage des eaux entre la guerre et la paix », il est certain que la France, une fois de plus, a fait à son amour pour la paix des sacrifices méritoires. Elle n'abandonne rien de la lettre du traité de Versailles; mais elle renonce à l'esprit du traité et si son abnégation peut lui valoir un jour des avantages, c'est surtout l'attitude à venir de l'Allemagne qui en décidera. Elle consolide son entente avec l'Angleterre, mais cette entente devient, pour elle, une nécessité sans réciprocité. Elle ouvre, il est vrai, des possibilités de rapprochement avec l'Allemagne ; mais est-il certain qu'avec l'Allemagne le véritable chemin d'un rapprochement soit celui des concessions ? L'avenir le dira. Les Allemands vont répétant, depuis 1919, que le traité de Versailles est une paix de violence, — on se demande comment il pourrait en être autrement après une guerre, — et qu'ils ne se tiendront pour liés que par les stipulations qu'ils auront librement acceptées. La reconnaissance par l'Allemagne de l'intangibilité de notre frontière de l'Est, a une valeur morale et juridique que l'on ne saurait méconnaître. Représentons-nous l'effort que cette renonciation solennelle et libre de l'Allemagne à l'Alsace et à la Lorraine, que la presse qualifie encore si souvent de « terres allemandes », peut coûter à l'amour-propre d'un peuple puissant et qui se sent vigoureux. Les traités de Locarno ne donnent expressément satisfaction à aucune des revendications si souvent formulées par la presse nationaliste, sauf en ce qui concerne l'article 16 du pacte de la Société des nations. Certaines promesses verbales et conditionnelles ont été faites, mais la France reste juge de l'heure où elle croira devoir les réaliser. L'évacuation de

Cologne se fera dès que la Commission militaire estimera que le Reich a satisfait à toutes ses obligations de désarmement. Sur des points importants, satisfaction nous a été donnée; il reste encore à faire, notamment à détruire l'organisation de l'état-major général. Des modifications seront apportées au régime de l'occupation dans les deux autres zones.

Mais la France n'abandonne pas, comme on l'avait espéré en Allemagne, ses alliés de Pologne et de Tchécoslovaquie. Instruit par l'expérience de Cannes, M. Briand s'est gardé de tomber dans le piège. Les gouvernements de ces deux pays se déclarent satisfaits des traités de Locarno. Leurs frontières n'y sont nullement mises en question; le préambule des deux traités dit que les parties contractantes constatent « que le respect des droits établis par les traités ou résultant du droit des gens est obligatoire pour les tribunaux internationaux » et sont « d'accord pour reconnaître que les droits d'un État ne sauraient être modifiés que de son consentement ». A moins d'admettre que la Pologne se laisse guillotiner par persuasion, on ne voit pas bien par quel détour la presse allemande espère encore arriver, sans recourir à la violence, à une revision de la frontière orientale du Reich. En cas de litige, la Société des nations ou la Cour de la Haye ne pourraient qu'appliquer les traités dans leur lettre et que reconnaître que, dans leur esprit, ils sont conformes à la justice, puisqu'ils n'ont privé l'Allemagne que de territoires en grande majorité peuplés de Polonais conscients de leur nationalité. Les élections municipales, dans la Poméranie polonaise, viennent encore de le prouver. Dans ces conditions, il est stupéfiant de lire sous la plume d'un diplomate aussi distingué et éclairé que le comte Sforza, que « jamais l'Allemagne ne pourra renoncer aux territoires purement allemands annexés par la Pologne » (*Corriere della Sera*), ou bien d'apprendre par le *Secolo*, organe fasciste, que « la Tchécoslovaquie et la Pologne ont renoncé à prétendre leurs frontières intangibles ». Nous espérons que ce n'est pas dans cet esprit que M. Benito Mussolini est venu parapher à Locarno les nouveaux traités.

La France se porte garante des conventions d'arbitrage conclues entre l'Allemagne et la Tchécoslovaquie, l'Allemagne et la Pologne. Au cas où l'Allemagne attaquerait l'une de ces deux Puissances, la France aurait le droit de faire pénétrer ses troupes dans la zone rhénane démilitarisée sans qu'on puisse assimiler son acte à une agression. L'Allemagne venant à manquer à l'engagement qu'elle prend par son traité d'arbitrage avec la Pologne ou la France, « la

France, et réciproquement la Pologne, agissant en vertu de l'article 16 du pacte de la Société des nations, s'engagent à se prêter immédiatement aide et assistance si un tel manquement est accompagné d'un recours aux armes qui n'aurait pas été provoqué ». L'assistance peut donc précéder le jugement du Conseil de la Société des nations pour déterminer l'agresseur, pourvu que la Puissance assistante s'incline ensuite devant le verdict du Conseil s'il ne confirmait pas sa propre interprétation des faits. Et le correspondant diplomatique du *Daily Telegraph* constate, non sans quelque dépit, que « si le Conseil de la Société des nations donnait tort à la France, nous serions obligés, sinon en droit, du moins pour l'honneur, d'aller au secours de l'Allemagne, et que si le Conseil donnait raison à la France, il nous serait difficile aussi de ne pas l'aider dans son intervention contre l'Allemagne ». Le droit, pour la France, d'intervenir est fondé non sur les traités d'alliance avec la Pologne ou la Tchécoslovaquie, mais sur l'article 16 du pacte; il ne s'ensuit pas que la France renonce à ses alliances; elle leur apporte au contraire, par les nouvelles conventions, une garantie de plus. Sans doute, il manque quelque chose à cette garantie, c'est d'être, comme les traités rhénans, signée par l'Angleterre et l'Italie conjointement avec la France; si elle l'était, la menace qui pèse encore sur la paix européenne disparaîtrait. Les Allemands regardent comme un encouragement tacite cette abstention de l'Angleterre; cette fantaisie de l'opinion britannique pourrait un jour coûter cher à l'Europe; elle compromet en tout cas le succès de la politique de Locarno.

Le système de la paix maintenue par l'équilibre des alliances ne trouve plus crédit; on lui attribue, peut-être un peu vite, la faillite de 1914; c'est donc l'expérience d'une méthode nouvelle qu'à Locarno on s'est mis d'accord pour tenter; il s'agit d'une organisation juridique de la paix et de la solidarité internationale dans le cadre et sous les auspices de la Société des nations; or, celle-ci est un organisme supranational animé d'une vie propre, mais qui ne dispose que des forces matérielles que les nations mettent à son service. Pratiquement, l'expérience se traduit d'abord par une sorte d'amnistie générale accordée à l'Allemagne, pourvu qu'elle se conforme aux traités; elle devrait aboutir à une première ébauche de fédéralisme européen. L'expérience vaut la peine d'être tentée. Parce que deux peuples se sont battus pendant des siècles, il ne s'ensuit pas qu'ils soient destinés à se battre éternellement; il est méritoire d'essayer de mettre fin à ces massacres périodiques. M. Painlevé, dans son dis-

cours de Nice, a reconnu que cette politique de confiance comporte des risques, « mais il n'est pas de geste civilisateur qui n'ait, à son origine, comporté des risques et c'est parce que ces risques ont été bravés que l'humanité a progressé ». Le président du Conseil aurait pu ajouter que l'expérience sera longue, qu'elle ne peut donner des fruits qu'avec le temps et que la suprême imprudence serait de la considérer dès maintenant comme ayant réussi. Ne renonçons donc à aucune de nos garanties, surtout ne nous laissons pas entraîner à réduire prématurément nos forces. On prête à M. Coolidge l'intention de lancer des invitations à une conférence de désarmement sur terre; prévenons-le d'avance que nous ne pourrions actuellement nous prêter à un pareil dessein. L'expérience de Locarno, comme l'a dit M. François-Poncet dans *l'Avenir*, est « un acte de foi dans la bonne volonté et la sincérité allemandes ». L'Allemagne entre de plainpied dans la Société des nations et traite d'égale à égale avec les vainqueurs, comme si elle n'était pas responsable de la guerre et comme si elle avait réparé les ruines accumulées par son agression. « Une vie internationale commence, d'où les notions de victoire et de force sont absentes », écrit M. W. Martin dans le *Journal de Genève*. Soit. Mais il faut bien voir que le succès dépend de l'évolution intérieure de l'opinion allemande. Les capitulations de M. Herriot à Londres ont été suivies d'élections nationalistes en Allemagne et du succès de Hindenburg : le précédent n'est guère encourageant. Il existe certainement en Allemagne, surtout parmi les catholiques, les social-démocrates, les démocrates, des dispositions favorables à la paix et à l'entente; mais les partis de droite, les hobereaux prussiens des provinces de l'Est, les grands industriels de l'Ouest, de Silésie, de Saxe, mènent campagne contre MM. Luther et Stresemann et contre les traités de Locarno dont, au fond du cœur, ils se félicitent, mais que leur impatience juge insuffisants. La démission des trois ministres nationalistes du cabinet Luther est, à la fois, une triste comédie électorale et une puérile tentative de pression morale sur la France et l'Angleterre. Mais qu'adviendrait-il, le jour où les amis de M. Schiele seraient les maîtres du Gouvernement?

Ces divergences sont l'aboutissement d'une grande lutte historique dont l'avenir de l'Allemagne est l'enjeu. La force prussienne, forgée par les Hohenzollern et maniée par Bismarck, a, depuis 1848, dévié l'évolution naturelle de l'esprit public et de la constitution politique de l'Allemagne; elle a créé, par le fer et le feu, dans la guerre et le sang, l'unité et l'empire : elle a séduit le génie allemand

par les prestiges de la victoire et de la puissance; elle a donné au peuple allemand les jouissances matérielles de la prospérité et les ivresses intellectuelles de l'orgueil. La tradition libérale de l'idéalisme germanique et les aspirations démocratiques de 1848 sont de bien vieux souvenirs pour effacer un passé récent de gloire et de grandeur ; elles ne sont pas mortes cependant et la catastrophe de 1918, où sombrait l'œuvre bismarckienne, les a réveillées au bruit du canon des Alliés victorieux, au ronflement des automobiles où fuyaient toutes les dynasties de l'Allemagne impériale. Le peuple allemand retrouvera-t-il le lit où son cours s'épanouissait, comme un fleuve puissant, avant d'être canalisé par le caporalisme prussien? Il n'est pas certain qu'en abolissant le souvenir du crime de 1914 et du châtiment de 1918, nous favorisions cette évolution. L'expérience de Locarno apparaît ainsi comme une suprême tentative pour résoudre l'éternel problème de l'Europe centrale : articuler à une Europe pacifiée une Allemagne pacifique. La *Gazette de Francfort* du 17 octobre écrit : « Les Puissances victorieuses ont ressenti qu'il fallait faire quelque chose pour éveiller, au sein du peuple allemand, la confiance en l'avenir. Ce n'est que par cette confiance que pourra se faire la collaboration sans laquelle les peuples d'Europe ne peuvent poursuivre leur existence économique... L'étranger n'a pas vu que, malgré tout, un esprit nouveau nous anime, issu de l'effondrement de l'ancienne Allemagne... Le recours à la force sera désormais exclu. C'est un grand progrès... Après la guerre de 1914, personne n'a plus le droit de chercher le chemin de la paix à travers la guerre. C'est dans ce sens que l'œuvre de Locarno est le couronnement d'une évolution interne des peuples. » Acceptons-en l'augure, mais attendons que se manifeste plus clairement cet esprit nouveau La France a fait un effort méritoire de générosité et de pacification ; en face de ses ruines non relevées, de ses réparations non payées, elle a le droit, sans désespérer de l'avenir, de rester sur ses gardes.

C'est, en définitive, au conseil de la Société des nations, où l'Allemagne va entrer, que les traités de Locarno confient la paix de l'Europe et la sécurité de la France. Le rôle de l'organisme de Genève s'en trouve singulièrement grandi, mais on peut se demander si, pour assumer de telles charges, il n'est pas resté trop exclusivement juridique. Les juristes sont de subtils ajusteurs de formules ingénieuses, mais la vie politique, enfiévrée de passions, gonflée d'intérêts, déborde les cadres trop rigides. Dans une conférence comme celle de Locarno, chacun s'en va satisfait quand, selon le

terme consacré, « les juristes ont réussi à mettre au point une formule » ; mais toujours la réalité rebelle échappe à ces formules, si complètes qu'on ait cru les rédiger. Qui veut la guerre trouve mille moyens de la faire naître; entre l'Allemagne et l'Europe, elle peut surgir d'une restauration impériale, de manifestations truquées pour l'union de l'Autriche à l'Allemagne, de complications entre la Russie et ses voisins, que sais-je encore? Nous essayions, il y a un mois, d'imaginer un cas concret de conflit éclatant entre la Pologne et l'Allemagne et voici que, sous nos yeux, un cas analogue se produit entre la Grèce et la Bulgarie. Incident de frontière d'abord entre deux sentinelles, puis fusillade entre les postes voisins, enfin entrée sur le territoire bulgare de forces importantes, qui se trouvaient là comme par hasard, bombardement de la ville bulgare de Petritch, appel des Bulgares à la Société des nations, dont le Conseil se réunit en hâte à Paris, intervention des Puissances qui invitent les deux gouvernements à retirer leurs troupes : le scénario est complet; il est probable que, cette fois, il ne tournera pas au drame, les deux Gouvernements paraissant animés d'un sincère désir de paix. Mais qui pourrait dire où est l'agresseur? A qui incombent les premières responsabilités? Sont-elles unilatérales ou partagées? Si les Grecs ou les Bulgares avaient de mauvaises intentions, attendraient-ils que la Société des nations eût achevé son enquête? L'expérience est intéressante ; elle offre à la Société des nations l'occasion de démontrer l'efficacité pacifiante de son intervention. Paix balkanique, paix danubienne, paix sur le Rhin, paix sur la Vistule, de toutes ces paix particulières dépend la paix générale. Mieux vaut voir toutes ces difficultés, pourvu que ce ne soit pas une raison pour désespérer de les vaincre. La grande paix des États-Unis d'Europe n'est pas une impossibilité. Mais, s'il est possible d'étendre le domaine de la paix organisée, bien longtemps encore, à la périphérie de cette paix organisée, s'exercera la pression d'une humanité plus barbare, plus pauvre ou plus prolifique.

La paix, la main tendue, plus de vainqueurs ni de vaincus, voilà, à l'égard des envahisseurs de 1914, la politique qu'approuve le Congrès radical et radical-socialiste de Nice. Mais, à l'égard des vaincus du 11 mai, la guerre, le poing fermé ; aucun rapport avec ces réprouvés; tout ministère qui accepterait leurs voix serait voué à la mort infamante des traîtres ; c'est contre eux qu'il faut gouverner en tendant la main aux socialistes. La lecture des débats, des discours et des ordres du jour du Congrès est affligeante. Rien de plus illégal

et inconstitutionnel qu'une telle pratique : un gouvernement qui comparaît devant l'assemblée d'un seul parti, une majorité parlementaire qui y prend, en dehors de toute opposition, des décisions et des résolutions, c'est la négation même du régime parlementaire et de la liberté politique ; c'est la dictature d'un parti organisé. M. Herriot est monté au Capitole : à l'heure où, dans la détresse financière, au Maroc et en Syrie éclatent les conséquences de ses fautes, l'heure d'une apologie était mal choisie. Le président de la Chambre et le président du Conseil se sont séparés dans une embrassade, mais toute l'œuvre du Congrès a consisté à démolir la politique de M. Painlevé et à préconiser le retour à la formule d'un Cartel que les socialistes rejettent avec dédain. Les radicaux vantaient, il y a peu de mois, M. Caillaux, comme un génie financier, le seul capable de débrouiller le chaos où M. Herriot et M. Clémentel nous avaient laissé choir ; mais voici que, comme l'aurait fait tout technicien consciencieux, il s'est mis en travers d'une politique financière de classe, uniquement préoccupée de flatter les passions jalouses des masses ignorantes et de complaire aux socialistes, et le voilà voué aux gémonies par ceux qui hier le portaient aux nues.

Le Congrès de Nice n'a fait que de la politique, et de la plus basse ; mais la situation financière domine, de toute la hauteur de la chute qui nous menace, la situation politique. M. Caillaux est revenu d'Amérique, où il aurait mieux fait de ne pas aller en personne, pour constater l'échec relatif de son emprunt. Sa formule d'un emprunt 4 pour 100 garanti contre le change et exempt de tous impôts n'a pas été comprise par nos paysans ; ils ont, dans la solidité du franc, une foi aveugle qui devrait être, pour un ministre des Finances, pleine d'enseignements ; ils n'ont pas sorti de leur cachette les billets de banque qui s'y accumulent, ils n'ont pas échangé leurs rentes 6 pour 100 contre des rentes 4 pour 100. Six milliards consolidés n'apportent pas la solution de nos embarras financiers. Et voilà qu'une nouvelle tempête des changes se déchaîne ; la livre dépasse 115 francs ; le franc belge fait prime sur le nôtre, la lire italienne se rapproche du franc. Mauvaise humeur américaine, succès insuffisant de l'emprunt, et surtout inquiétudes générales provoquées par les discours de Nice et les articles de la presse cartelliste. Au bord du gouffre, radicaux et socialistes ne voient de remède que dans un prélèvement sur le capital qui serait très difficile et très long à recouvrer, qui paralyserait toute l'activité économique et qui ne produirait que quelques milliards : c'est alors que la chute des changes sur la pente savonnée

prendrait des allures vertigineuses. Hausse des changes, inflation, ce sont les facteurs de la vie chère que les élus du 11 mai avaient tant promis d'atténuer. L'heure est passée d'une politique de parti ; aucune restauration financière n'est possible sans un gouvernement qui inspire confiance à tous les Français et qui ait un autre idéal que d'exciter une moitié du pays contre l'autre. Avec la confiance, tout devient possible, et la réforme administrative profonde, et les économies sérieuses à l'abri des préoccupations électorales, et les appels nécessaires au crédit et à l'impôt. Mais la confiance ne s'obtient ni par la menace, ni par la contrainte. M. Caillaux a montré, dans son discours de Château-du-Loir, le suprême péril d'une fiscalité politique dont les résultats ont toujours été désastreux ; s'il donne sa démission, quel que soit son successeur, il n'a pas le droit d'échouer dans la dernière expérience financière qui soit encore possible avant la catastrophe irrémédiable qui tarirait dans ses sources la richesse de la France. La ruine menaçante, et deux guerres, c'est, pour le Cartel, un triste bilan.

Au Maroc, les opérations sont moins actives, quoique toujours heureuses, mais Abd-el-Krim reste en armes dans ses montagnes. A Nice, M. Malvy, qui a pourtant un lourd passé à effacer, s'est distingué, en faisant adopter un vœu pour « la cessation aussi rapide que possible des hostilités » et l'octroi aux populations rifaines et djebalas de « la plus large autonomie politique, administrative et commerciale dans le cadre des traités internationaux » : c'est, pour Abd-el-Krim, l'équivalent d'une victoire et, pour nos soldats, un coup dans le dos. En Syrie, la situation s'aggrave. Une révolte a éclaté à Damas ; canons et avions bombardent un quartier de la ville. Le général Sarrail demande des renforts. Le rappel du néfaste brouillon qui a semé la guerre là où fleurissait la paix amènerait tout de suite une détente ; le parti radical et les loges maçonniques s'y opposent. Le sang français et arabe coule là-bas, en pure perte, par la volonté du Cartel des gauches : qu'il en porte toute la responsabilité ! Nous ne sommes en Syrie que les mandataires de la Société des nations : lorsqu'elle nous demandera des comptes, il ne suffira pas de répondre que le général Sarrail est républicain.

René Pinon.

Le Directeur-Gérant : René Doumic.

ce
ant
une
ans-
iter
ent
nies
ces-
r la
dis-
que
mis-
lans
t la
esse
ur le

ours
s. A
dis-
pide
es et
ve et
pour
, un
lte a
ville.
ouil-
ut de
s s'y
, par
onsa-
ciété
uffira